

Histoires de fins du monde

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE FINS DU MONDE



LIVRE
de poche

INTRODUCTION A L'ANTHOLOGIE

La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.

La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou d'Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions

possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eue – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. A la limite le texte tient tout seul.

Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangeant, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquive tous les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans *Micromégas*) combinent déjà

l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au XIX^e siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le *Frankenstein* de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Pœ, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de *Plein ciel*, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technique, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles.

Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusqu'à dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incoercible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux Etats-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, *Amazing stories* ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands thèmes qui se sont dégagés au fil de sort histoire et qui le

charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. A l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les *Histoires d'Extraterrestres* ou dans les *Histoires de Robots* ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux États-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux États-Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque maniaque les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa

propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

– Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

– Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

– Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.

PRÉFACE

LE THÈME DE LA FIN DU MONDE.

Le thème de la fin du monde est aussi ancien que la peur de mourir. Il apparaît tout constitué dans les religions – fort nombreuses – qui développent des mythes « eschatologiques » (c'est-à-dire des récits relatifs à la fin du monde) : l'*Apocalypse* pour le christianisme, le *Chant de la Vola* pour l'ancienne religion Scandinave, etc. A ce moment déjà, le thème présente une double face : tantôt la fin du monde – ou d'une partie du monde – est envoyée par les dieux pour punir l'homme de ses péchés (c'est le cas dans le *Critias* de Platon, prototype des récits sur l'Atlantide), tantôt elle apparaît comme un processus inéluctable, intégré au cycle de la nature comme l'hiver au retour éternel des saisons (c'est le cas dans la *Septième Eglogue* de Virgile ainsi que dans le *Chant de la Vola*).

La science-fiction a beaucoup emprunté à ces mythes vénérables, à commencer par l'idée du cataclysme modèle : le déluge. Dans *Les Posthumes* (1802) de Restif de la Bretonne, il est dû à la fonte des glaces polaires ; dans *La Fin du Monde* (1830) de Rey-Dussueil, il est dû au passage de la comète de 1832, qui déplace l'axe de la Terre et soulève les océans. Puis les auteurs s'enhardissent et imaginent des catastrophes naturelles variées : chez Edgar Poe (*Conversation d'Eiros avec Charmion*, 1839), l'atmosphère de la Terre est empoisonnée par celle d'une nouvelle comète ; chez Gabriel Tarde (*Fragment d'histoire future*, 1889) et Camille Flammarion (*La Fin du Monde*, 1893), une offensive du froid provoque une énorme glaciation ; chez Jacques Spitz (*L'Agonie du Globe*, 1935), la Terre est purement et simplement coupée en deux.

A ces agressions cosmiques menaçant toute la planète, s'opposent des fléaux plus spécialement biologiques s'attaquant électivement à l'homme. Ici encore les précédents ne manquent pas – dont plusieurs des sept plaies d'Egypte – et Mary Shelley extrapole à peine lorsqu'elle raconte dans *The Last Man* (1826) la fin de l'espèce humaine par la peste. A la fin du XIX^e siècle, la découverte des mutations transforme et relance le thème de l'épidémie : dans *Une invasion de microbes* (1909) d'André Couvreur, les vainqueurs de l'humanité sont des microbes géants ; dans *La Guerre des mouches* (1938) de Jacques Spitz, ce sont les mouches devenues intelligentes ; dans *Greener than you Think* (1947) de Ward Moore, imité par Thomas Disch dans *Génocides* (1965), ce sont des végétaux très résistants qui envahissent toute la

surface du globe et ne laissent aucune place à l'homme.

Jusqu'ici nous avons surtout rencontré des invasions, des agressions, des périls venus de l'extérieur et mettant en scène de nouveaux personnages. D'autres histoires décrivent la fin du monde par manque, par défaillance subite d'une chose ou d'un processus sur lequel nous comptons habituellement. Dès 1800, Malthus prédisait la fin du monde par excédent d'hommes et carence de matières premières. A la même époque, Jean-Baptiste Cousin de Grainville évoquait dans *Le Dernier Homme* (1805) l'hypothèse selon laquelle le genre humain deviendrait stérile. Ce dernier thème a été souvent repris jusqu'au *Barbe-Grise* (1964) de Brian Aldiss ; mais c'est surtout le premier qui a donné prise à l'imagination des auteurs, en particulier dans le premier tiers du XX^e siècle, où l'humanité a vécu dans l'attente de la grande crise : disparition de l'eau dans *La Force mystérieuse* (1910) de J. -H. Rosny aîné ; disparition du fer dans *La Famine de fer* (1913) d'Henri Allorge ; disparition de l'électricité dans *Le Grand Cataclysme* (1922) d'Henri Allorge encore – un spécialiste – puis dans *Ravage* (1943) de René Barjavel ; disparition du pétrole dans *Le Grand Crépuscule* (1929) d'André Armandy. Conformément à sa vocation, la science-fiction s'emploie ici à inquiéter, à suggérer que les fondements les plus sûrs de notre existence sont en définitive aléatoires et fragiles.

Cataclysme par intrusion, cataclysme par stérilité : c'est toujours en fin de compte le cataclysme, le choc, le grand spectacle, l'inspiration apocalyptique de la pythie écumant sur son trépied ou de la vola chantant d'une voix cassée le crépuscule des dieux. Un grand vent passe, qui emporte le monde avec lui et ne laisse pas pierre sur pierre.

A ces visions hallucinées répondent les crépuscules alanguis des prophètes de la mort lente. Ici nous changeons de rythme ; plus de coups de théâtre ni même d'événements, l'humanité s'endort petit à petit, dans une décadence progressive qui peut prendre des millions, voire des milliards d'années. Le principe de Carnot implique à très long terme la disparition des sources chaudes (comme le Soleil) et l'uniformisation des températures dans l'univers ; il représente en somme le Soleil comme un calorifère destiné à s'éteindre après épuisement du combustible (à l'inverse de la théorie plus récente qui prévoit la mort de l'astre dans une explosion du type nova ou supernova). Cette doctrine a été abondamment illustrée par la science-fiction, en particulier dans deux nouvelles de John W. Campbell, Jr., *Crépuscule* (1934) et *Le Ciel est mort* (1935). Les variations sur l'entropie n'épuisent d'ailleurs pas le thème du grand crépuscule : *The Red Brain* (1927) de Donald Wandrei met en scène une poussière cosmique qui éteint les étoiles ; apparue dans notre univers depuis des milliards d'années, elle finira par y anéantir toute vie.

Ici encore, la mort cosmique a son répondant : la mort biologique de l'espèce humaine. Un des grands prophètes de malheur de la science-fiction, H. G. Wells, a maintes fois exprimé, depuis *La Machine à explorer le temps* (1895), sa conviction que l'humanité est vouée à une lente décrépitude. D'autres auteurs concèdent que l'homme deviendra de plus en plus intelligent, mais que cette quête d'une perfection glacée lui fera perdre jusqu'au goût de la vie : c'est notamment le point de vue de Campbell dans les deux nouvelles citées plus haut et d'Arthur C. Clarke dans *La Cité et les Astres* (1956). On dirait que le fardeau de l'éternité à vivre est accablant pour l'homme et que je ne sais quelle pulsion l'incite à se rouler en boule et à attendre la mort comme un bienfait. Cette passivité masochiste triomphe dans la science-fiction anglaise, où les disciples de Wells sont légion et où bien souvent les catastrophes lentes ne sont qu'un décor métaphorique accompagnant le déclin du goût de vivre : nous assistons ainsi à une fin du monde par la végétation dans *Le Monde vert* (1961), par l'inondation dans *Le Monde englouti* (1962), par le vent dans *The Wind from Nowhere* (1962), par la sécheresse dans *The Drought* (1965), par la cristallisation dans *La Forêt de cristal* (1966). Le premier de ces romans est de Brian Aldiss, les quatre derniers de J.-G. Ballard le grand spécialiste actuel des fins du monde esthétisantes et désenchantées.

Mais si ces fins du monde sont désirées, elles ne sont pas provoquées par l'homme. Une autre catégorie d'histoires, peut-être plus centrales dans le réseau de thèmes de la science-fiction, est celle où l'humanité cause elle-même sa propre perte. Les prototypes religieux – l'Atlantide, le Déluge – ne jouent ici que le rôle d'une toile de fond : ce ne sont plus des dieux qui châtient les hommes, ce sont les hommes qui s'autodétruisent, même si c'est à leur corps défendant. Chez l'humoriste Eugène Mouton, le développement technologique entraîne l'excès de chaleur, qui entraîne à son tour « la combustion spontanée de la Terre et de tous ses habitants » (*La Fin du Monde*, 1883) ; chez J.-B.-S. Haldane, la domestication des marées ralentit la rotation de la Terre et provoque la catastrophe (*The Last Judgment*, 1927). Ils sont les ancêtres du mouvement écologique, pour qui la fin du monde est conçue avant tout comme une mort de la nature consécutive au « progrès » de la civilisation.

En matière de casuistique des fins du monde, on atteint un plus haut degré de subtilité avec les histoires où un homme sait qu'il peut déclencher l'holocauste et court le risque en toute lucidité, comme il arrive parfois en temps de guerre. C'est vers 1880, avec la montée des impérialismes, que la science-fiction a découvert le thème de la guerre mondiale, sous des formes parfois caricaturales (le péril jaune !). Le progrès technique aidant, il est devenu évident pour tous que la guerre

future utiliserait des armes inédites, et la première partie du XX^e siècle est remplie d'histoires où la fin du monde est déclenchée par des apprentis sorciers jouant à la guerre, notamment à la guerre bactériologique : citons *L'Offensive des microbes* (1923) du « professeur Motus », où les Allemands utilisent dès virus mutants lâchés sur la France dans de petites bombes en verre ; le vaccin ne sera délivré aux Français que s'ils s'avouent vaincus, mais ce vaccin a des défauts et le monde entier, Allemagne comprise, est bientôt frappé à son tour. Et Barjavel de conclure après bien d'autres : « La science, par les forces qu'elle a libérées, détruira un jour le monde » (*Cinéma total*, 1944).

Dans ce registre, la voie royale est évidemment la guerre atomique. L'énergie nucléaire fait son apparition en littérature dans le *Voyage au pays de la quatrième dimension* (1912) de Gaston de Pawlowski ; la première bombe A explose – sur Paris – dans *The World Set Free* (1914) d'H.G. Wells. L'école américaine reprend le thème en lui ajoutant la dimension imaginaire qui lui est propre : *La Flamme noire* (1935) de Stanley Weinbaum se passe mille ans après la guerre atomique, dans un nouveau Moyen Age né de la catastrophe. La fin du monde est un prétexte à s'échapper sur les ailes du rêve ; on n'y croit pas.

Tout change après Hiroshima : la preuve est faite que les hommes n'hésitent pas à se servir d'une arme monstrueuse, même s'ils s'abritent derrière le paravent de la démocratie. Bientôt la guerre froide et la bombe H viennent fournir à la fois la fin et les moyens de l'holocauste. L'Amérique va vivre dans la peur de la guerre atomique jusqu'au début des années soixante où, après la crise de Cuba, Kennedy et Khrouchtchev entreprennent d'explorer les voies d'un rapprochement. La détente reste fragile, comme le montrent les livres de politique-fiction, dont la mode est caractéristique des années soixante : dans *Point-limite* (1962) d'Eugene Burdick et Harvey Wheeler, un simple incident technique nous fait frôler la guerre mondiale malgré la bonne volonté des dirigeants. Néanmoins, il y a bel et bien de la bonne volonté, ce qui marque le retour à la bonne conscience et la retombée de la hantise nucléaire.

Depuis lors, la fin du monde est restée à l'horizon, mais la peur écologique est venue remplacer la peur atomique : peur elle aussi très spécifiquement actuelle et qui n'épuise pas les possibilités de la science-fiction, comme le montrent des romans tels que *Fin de planète* (1927) de Claude Farrère ou *Et la planète sauta...* (1946) de B. R. Bruss, où l'on voit la pseudo-cinquième planète du système solaire détruite par ses habitants pour former la ceinture des astéroïdes. Mais il fallait choisir. On a remis à plus tard l'indispensable anthologie sur le péril écologique, le thème étant vraisemblablement appelé à de plus

amples développements ; le présent volume est centré sur le cataclysme nucléaire, qui est le thème le mieux exploré, celui qui a donné lieu aux variations les plus nombreuses et les plus riches, et aussi aux textes les plus mémorables.

JACQUES GOIMARD.

Philip K. Dick : FOSTER, VOUS ETES MORT !

Il n'y a pas beaucoup de nouvelles situées avant la fin du monde. Les auteurs de science-fiction aiment mieux se placer après.

Pourtant beaucoup d'hommes, dans les années cinquante, se préparaient à la guerre. On vit des Américains se faire construire des abris anti-atomiques dans leur jardin. Sur cette hantise, il était facile d'extrapoler. La nouvelle ci-dessous, publiée en 1954, est censée se dérouler en 1971. La guerre n'est pas encore survenue. Mais la hantise est devenue une psychose, à travers laquelle s'expriment quelques-uns des traits les moins sympathiques de l'américan way of life.

L'ÉCOLE était une torture, comme toujours. Mais c'était pire ce jour-là. Mike Foster finit de tresser ses deux paniers étanches et resta assis bien droit tandis qu'autour de lui les autres enfants continuaient leur travail. Hors de la bâtisse de béton et d'acier brillait froidement le soleil de fin d'après-midi. Les collines resplendissaient de vert et de brun dans l'air vif de l'automne. Dans le ciel, quelques *nats* décrivaient paresseusement des cercles au-dessus de la ville.

La vaste et inquiétante carrure de l'institutrice, M^{me} Cummings, surgit près de sa table en silence. Foster, avez-vous fini ?

– Oui, madame », répondit-il aussitôt. Il mit ses paniers debout. « Puis-je m'en aller maintenant ? »

M^{me} Cummings examinait les paniers d'un œil critique. « Et votre piège ? » demanda-t-elle.

Il fouilla dans son pupitre et en retira une trappe compliquée pour petits animaux. « J'ai tout fini, madame Cummings. Et mon couteau est fini aussi. » Il lui montra la lame de son couteau, acérée comme celle d'un rasoir, un morceau de métal étincelant qu'il avait façonné à partir d'un vieux fût à essence. Elle le prit et, peu convaincue, promena un doigt expert sur le fil.

« Pas assez solide, jugea-t-elle. Vous l'avez trop aiguisé. Il perdra son fil la première fois que vous vous en servirez. Descendez au laboratoire principal d'armement pour examiner leurs couteaux. Ensuite vous meulerez de nouveau le vôtre de façon à obtenir une lame plus épaisse.

– Ne pourrais-je pas l'arranger demain, madame Cummings ? insinua Mike Foster. Plutôt que tout de suite, s'il vous plaît ? »

Tous les élèves suivaient la scène avec intérêt. Mike Foster rougit ; il avait horreur d'attirer l'attention, mais il fallait qu'il s'en aille. Il ne pouvait pas rester à l'école une minute de plus.

M^{me} Cummings gronda, inexorable : « Demain, c'est jour de terrassement. Vous n'aurez pas le temps de travailler à votre couteau.

– Oh ! si, madame, après le terrassement, affirma-t-il d'un ton sérieux.

– Non, vous n'êtes pas tellement fort pour creuser. » La vieille femme jaugeait les bras et les jambes maigres du garçon. « Je pense qu'il vaut mieux pour vous finir votre couteau aujourd'hui. Et passer toute la journée de demain au grand air.

– A quoi ça sert de creuser ? demanda Mike Foster, au désespoir.

– Tout le monde doit savoir creuser », répondit M^{me} Cummings d'un ton patient. Ça et là des enfants s'étaient mis à ricaner ; elle les fit taire d'un regard dur. « Vous connaissez l'importance des terrassements. Quand la guerre commencera, toute la surface sera couverte de débris et de décombres. Si nous voulons survivre, il faudra nous enfoncer dans le sol, n'est-ce pas ? Avez-vous déjà vu un saccophore creuser autour des racines des plantes ? Il sait qu'il trouvera quelque chose à prendre sous la surface du sol. Nous deviendrons tous de petits saccophores bruns. Nous devons tous apprendre à fouiller dans les décombres pour y trouver de bonnes choses, car c'est là qu'elles seront. »

Mike Foster tripotait son couteau d'un air malheureux tandis que M^{me} Cummings s'éloignait de son pupitre et remontait l'allée. Quelques-uns des enfants lui décochaient des sourires méprisants, mais rien ne pénétrait la brume de sa désolation. Creuser ne lui ferait aucun bien. Quand viendraient les bombes, il serait tué instantanément. Toutes les piqûres qu'on lui avait administrées dans les bras, dans les cuisses et dans les fesses ne lui serviraient de rien. Il avait gaspillé son argent de poche : Mike Foster ne resterait pas en vie pour attraper les maladies bactériennes. A moins que...

Il se leva d'un bond et suivit M^{me} Cummings jusqu'à son bureau. Du fond de son désespoir, il bafouilla : « Je vous en prie, il faut que je parte. J'ai quelque chose à faire. »

Les lèvres lasses de M^{me} Cummings se tordirent de colère. Mais les yeux effrayés de l'enfant la retinrent. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous ne vous sentez pas bien ? » demanda-t-elle.

Le garçon restait figé, incapable de lui répondre. La classe, ravie du

spectacle, chuchotait et gloussait. Du coup M^{me} Cummings frappa coléreusement sur son bureau avec une règle. « La paix ! » lança-t-elle. Puis sa voix se radoucit. « Michael, si vous ne fonctionnez pas normalement, descendez à la clinique psychique. Il est inutile d'essayer de travailler quand vos réactions sont en conflit. Miss Groves se fera un plaisir de vous remettre au niveau optimum.

– Non, dit Foster.

– Alors, qu'y a-t-il ? »

La classe s'agitait. Des voix répondirent à la place de Foster ; sa langue lui collait au palais, de misère et d'humiliation. « Son père est un anti-P, expliquaient les voix. Ils n'ont pas d'abri et il n'est pas inscrit à la Défense civile. Son père ne contribue même pas aux nats. Ils n'ont rien fait. »

M^{me} Cummings leva sur le garçonnet muet des yeux étonnés. « Vous n'avez pas d'abri ? »

Il secoua la tête.

Un sentiment étrange envahit l'institutrice.

« Mais... » Elle allait dire : « Mais vous allez mourir à la surface ! » Elle se reprit : « Mais où irez-vous ? »

– Nulle part, répondirent à sa place les voix flûtées. Tous les autres seront dans leurs abris et il restera en haut. Il n'a même pas de permis d'accès à l'abri de l'école. »

M^{me} Cummings était scandalisée. Selon son habitude routinière et scolaire, elle tenait pour acquis que tous les enfants de l'école avaient des permis d'accès aux salles complexes aménagées sous le bâtiment. Mais bien sûr que non ! Seuls les enfants dont les parents faisaient partie de la DC, et contribuaient à l'armement de la communauté, y avaient droit. Et si le père de Foster était un anti-P...

« Il a peur quand il est assis ici, poursuivirent posément les voix. Il a peur que cela arrive quand il sera assis ici et que tous les autres seront en sécurité dans l'abri. »

Il errait à pas lents, les mains profondément enfoncées dans les poches, donnant du pied dans les cailloux sombres sur le trottoir. Le soleil se couchait. Les fusées suburbaines, au nez court, débarquaient des gens fatigués, heureux de rentrer chez eux après leur journée d'usine, cent quatre-vingts kilomètres à l'ouest. Au loin, sur les hauteurs, quelque chose lançait des éclairs : une tour radar tournant silencieusement dans la pénombre du soir. Le nombre des *nats* en patrouille avait augmenté. Les heures de crépuscule étaient les plus dangereuses ; les guetteurs à vue ne pouvaient pas repérer les missiles

à grande vitesse arrivant près du sol. En admettant que les missiles arrivent.

Une machine à informations automatique vociféra d'un ton excité sur son passage. La guerre, la mort, de stupéfiantes armes nouvelles mises au point dans le pays et à l'étranger. Il courba les épaules et continua de marcher, devant les petites coques de béton qui servaient de maisons, toutes identiques ; de solides casemates renforcées. Devant lui, de brillantes enseignes au néon rutilaient dans l'ombre grandissante. C'était le quartier des affaires, fourmillant de véhicules et de piétons.

Il fit halte à un demi-pâté de maisons du bouquet étincelant de néon. A sa droite se trouvait un abri public, une ouverture sombre comme une entrée de tunnel, avec un tourniquet automatique luisant vaguement. Cinquante cents pour entrer. S'il était ici, dans la rue, et qu'il ait cinquante cents, tout irait bien. Il avait souvent pénétré dans les abris publics, pendant les exercices d'alerte. Mais à d'autres moments, moments d'horreur et de cauchemar qui le hantaient sans cesse, il n'avait pas eu sur lui les cinquante cents. Il était resté planté là, muet de terreur, pendant que les gens, affolés, le bouscullaient et que les cris aigus des sirènes retentissaient de toutes parts.

Il poursuivit lentement son chemin jusqu'à la tache lumineuse la plus vive : les vastes, éclatantes salles d'exposition de la General Electronics, sur deux rues de longueur, illuminées de tous côtés, vaste quadrilatère de couleur et de rayonnement. Il s'immobilisa et contempla pour la millionième fois les formes fascinantes, le spectacle qui le figeait, comme hypnotisé, chaque fois qu'il passait.

Il n'y avait qu'un seul objet au centre de la vaste salle. Un bloc compliqué de machinerie qui vibrait, avec des supports, des poutrelles, des parois et des sas fermés. Tous les projecteurs étaient braqués dessus ; d'énormes panneaux en vantaient les cent avantages... comme s'il pouvait y avoir le moindre doute !

VOICI LE NOUVEL ABRI SOUTERRAIN 1972, IMPÉNÉTRABLE AUX RADIATIONS !

Consultez la liste ci-dessous de ses remarquables caractéristiques

Descenseur automatique, à l'épreuve des pannes, automoteur, facile à fermer ;

Coque à triple épaisseur pouvant supporter sous garantie une pression de 5 g ;

Système de chauffage et de réfrigération atomique – réseau auto-entretenu de purification de l'air ;

Quatre stations anti-contamination, efficaces tant qu'il n'y a pas brûlure ;

Traitement complet aux antibiotiques ;

Païement échelonné et facilités.

Il contempla longtemps l'abri. C'était avant tout un vaste réservoir avec une sorte de col à un bout le descenseur. Il y avait une issue de secours à l'autre bout. Il contenait tout ce qu'il fallait ; c'était un monde en miniature qui fournissait sa propre lumière, son chauffage, son atmosphère, son eau, ses produits médicaux et des réserves presque inépuisables de nourriture. Une fois rempli, l'abri contenait des rubans et des films pour l'audiovision, des jeux, des lits, des fauteuils, un écran vidéo, tout ce qui en surface faisait un foyer. C'était en fait un foyer souterrain. Il n'y manquait rien du nécessaire, rien du superflu. Une famille y vivrait en sûreté, confortablement même, au cours des attaques plus sévères à la bombe H ou à la bombe bactériologique.

Cela coûtait vingt mille dollars.

Pendant qu'il contemplait en silence le massif abri, un des vendeurs sortit sur le trottoir sombre pour se rendre à la cafétéria. « Salut, fiston, fit-il automatiquement en passant devant Mike Foster. Pas mal, hein ?

– Puis-je entrer ? demanda vivement Foster. Puis-je entrer dans l'abri ? »

Le vendeur s'arrêta en reconnaissant l'enfant. « Ah ! c'est encore toi, fit-il d'un ton lent. Fichu gosse qui viens tout le temps nous embêter !

– J'aimerais descendre dedans, rien que deux minutes. Je n'abîmerai rien, je vous le promets. Je ne toucherai même à rien du tout. »

Le vendeur était un homme de bonne apparence, entre vingt et trente ans, aux cheveux blonds. Il hésita, partagé entre des sentiments opposés. Ce même était une calamité. Mais il avait une famille, c'étaient donc des clients en perspective. Les affaires allaient mal ; c'était la fin septembre et le marasme saisonnier sévissait encore. Il n'y avait aucun avantage à envoyer promener le petit gars ; d'autre part, c'était une mauvaise politique que d'encourager les enfants à tripoter la marchandise. Ils vous prenaient votre temps ; ils cassaient des choses ; ils barbotaient les petits objets quand on avait le dos tourné.

« Rien à faire, dit le vendeur. Ecoute, envoie-nous ton père. A-t-il vu ce que nous avons à offrir ?

– Oui, fit Mike Foster, soudain pris de nervosité.

– Alors qu'est-ce qu'il attend ? Le vendeur engloba d'un vaste geste la montre étincelante. Nous lui consentirons une bonne reprise sur son ancien abri, compte tenu de la dépréciation et du vieillissement. Quel modèle possède-t-il ?

– Nous n'en avons pas du tout », répondit Mike Foster.

Le vendeur cligna les paupières. « Pardon ?

– Mon père dit que c'est de l'argent gaspillé. Il dit qu'on essaie de faire peur aux gens pour qu'ils achètent des choses dont ils n'ont pas besoin. Il dit...

– Ton père serait-il anti-P ?

– Oui », répondit Foster, l'air malheureux.

Le vendeur relâcha son souffle. « C'est bon, petit. Désolé qu'on ne puisse faire affaire. Ce n'est pas ta faute. » Il s'attardait. « Mais qu'est-ce qui ne marche pas chez lui ? Il ne verse pas pour les nats ?

– Non. »

Le vendeur poussa un juron étouffé. Un parasite, un resquilleur, qui se sentait en sûreté parce que le reste de la communauté consacrait 30 pour 100 de ses revenus au maintien permanent du système de défense ! On en trouvait toujours quelques-uns, dans toutes les villes. « Et qu'en pense ta mère ? demanda le vendeur. Est-elle d'accord avec lui ?

– Elle dit... » Mike Foster s'interrompt : « Ecoutez, est-ce que je ne pourrais pas y descendre rien qu'un petit moment ? Je ne casserai rien. Rien qu'une fois.

– Comment arriverions-nous à en vendre si nous laissons les gosses se balader dedans ? Nous ne l'exposons pas comme modèle de démonstration... nous y avons été pris trop souvent. » Mais la curiosité du vendeur était éveillée. « Comment un homme peut-il devenir anti-P ? Il a toujours eu les mêmes idées ? Ou quelle mouche l'a piqué ?

– Il dit qu'on a vendu aux gens autant de voitures et de machines à laver et de récepteurs de télévision qu'ils pouvaient en utiliser. Il dit que les *nats* et les abris contre les bombes ne serviront à rien : aussi les gens n'en auront-ils jamais assez. Il dit que les usines peuvent continuer à fabriquer des canons et des masques à gaz et qu'aussi longtemps que les gens auront peur, ils continueront à en acheter parce qu'ils croient que s'ils ne le faisaient pas ils risqueraient d'être tués, et qu'un homme peut bien se fatiguer de payer une voiture neuve tous les ans et cesser de la renouveler, mais qu'il n'arrêtera jamais

d'acheter-des abris pour protéger ses enfants.

– Et tu crois ça ? demanda le vendeur.

– Je voudrais bien qu'on ait cet abri-là, répondit Mike Foster. Si on avait un abri comme ça, je descendrais y dormir tous les soirs. Il serait là quand on en aurait besoin.

– Peut-être qu'il n'y aura pas de guerre », émit le vendeur. Il devinait le chagrin et la peur du gamin, aussi lui adressa-t-il un sourire aimable. « Ne passe pas ton temps à te tourmenter. Tu regardes sans doute trop les bandes vidéo... Sors et joue, pour changer.

– Personne n'est en sûreté à la surface, reprit Mike Foster. Il faut être en dessous. Et je n'ai pas d'endroit où aller.

– Envoie ton père nous voir, murmura le vendeur, mal à l'aise. Peut-être réussirons-nous à le convaincre. Nous avons un tas de modalités de paiement. Dis-lui de demander Bill O'Neill. D'accord ? »

Mike Foster s'éloigna dans la rue assombrie ; le soir tombait. Il savait qu'il aurait dû être à la maison, mais ses pieds traînaient, son corps était lourd, fatigué. Sa lassitude lui rappela ce qu'avait dit le professeur de culture physique, la veille, pendant les exercices. Ils s'entraînaient à retenir leur souffle, ils se gonflaient les poumons et couraient. Il n'avait pas très bien réussi ; les autres avaient encore le visage cramoisi et continuaient leur course quand il s'était arrêté, avait expiré l'air et était resté haletant, le cœur emballé.

« Foster, vous êtes mort, lui avait dit le professeur, en colère. Vous le savez ? S'il s'était agi d'une attaque aux gaz... » Il avait secoué la tête, l'air excédé. « Allez là-bas vous exercer tout seul. Il faut faire mieux, si vous tenez à rester en vie. »

Mais Foster ne s'attendait pas à rester en vie.

Quand il monta les marches du perron de sa maison, il constata que le salon était déjà éclairé. Il entendait la voix de son père, et plus faiblement celle de sa mère, en provenance de la cuisine. Il referma la porte derrière lui et commença à se débarrasser de sa veste.

« C'est toi ? » fit son père. Bob Foster était affalé dans son fauteuil, les genoux chargés de bandes enregistrées et de feuilles de ventes de son magasin de meubles. « Où étais-tu passé ? Il y a une demi-heure que le dîner est prêt. » Il avait ôté son veston et relevé les manches de sa chemise. Il avait les bras pâles et minces, mais musclés. Il était fatigué ; ses yeux étaient grands et sombres, ses cheveux se clairsemaient. Il déplaçait impatiemment les bobines, d'un tas sur un autre.

« Je te demande pardon », dit Mike Foster.

Son père tira son oignon de sa poche pour regarder l'heure ; il était certainement le seul homme à porter encore un oignon. « Va te laver les mains. Qu'est-ce que tu fabriquais ? » Il scruta le visage de son fils. « Tu me parais bizarre. Tu ne te sens pas mal ?

– J'étais en ville, dit Mike Foster.

– Que faisais-tu ?

– Je regardais les abris. »

Sans mot dire, son père prit une poignée de paperasse et les fourra dans une chemise. Il grogna, furieux, quand les bobines se répandirent en tous sens, et se baissa, les jointures raides, pour les ramasser. Mike Foster ne fit pas un geste pour l'aider. Il se rendit à la penderie et mit sa veste sur un cintre. Quand il se retourna, sa mère guidait la table automatique chargée d'aliments vers la salle à manger.

Ils mangèrent sans parler, concentrés sur la nourriture, sans même se regarder. Son père finit par s'enquérir : « Qu'as-tu vu ? Toujours les mêmes rossignols, sans doute.

– Il y a les nouveaux modèles 72, répondit Mike.

– Ce sont les mêmes que les 71. » Le père reposa sa fourchette d'un geste brutal ; la table s'en empara et l'absorba. « Quelques gadgets de plus, un peu plus de chrome, et voilà tout. » Soudain, il se tourna vers son fils, d'un air de défi. « Pas vrai ? »

Mike Foster, chagriné, jouait avec son poulet à la crème. « Les nouveaux ont un ascenseur à l'épreuve des pannes. On ne peut plus rester à mi-course. Et tout ce qu'il y a à faire, c'est de monter dedans. L'ascenseur fait le reste.

– L'année prochaine, ils en inventeront un qui te cueillera de lui-même pour te conduire en bas. Celui-ci sera démodé dès que les gens l'auront acheté. C'est ce qu'ils cherchent... Ils veulent qu'on achète sans arrêt. Ils continuent d'en sortir de nouveaux aussi vite qu'ils le peuvent. Nous ne sommes pas en 1972, nous ne sommes encore qu'en 1971. Pourquoi ce truc est-il déjà exposé, hein ? Ils ne peuvent pas attendre ? »

Mike Foster ne répondit pas. Il avait déjà entendu tout cela souvent ! Il n'y avait jamais rien de nouveau ; rien que des gadgets et du chrome ; pourtant cela n'empêchait pas les anciens modèles de se démoder. Les arguments de son père étaient prononcés d'une voix forte, passionnée, frénétique presque, mais ils n'étaient pas sensés. « Alors achetons-en un vieux, lâcha-t-il. Je m'en fiche. N'importe lequel fera l'affaire. Même un d'occasion.

– Non, c'est le nouveau qu'il te faut. Astiqué, étincelant, pour impressionner les voisins. Avec des tas de cadrans, de boutons et de machines. Combien en demandent-ils ?

– Vingt mille dollars. »

Son père laissa fuser son souffle. « Rien que ça !

– Ils ont un système de paiements échelonnés.

– Bien sûr. Tu continues à payer pendant toute ta vie. Les intérêts, les frais d'entretien. Et pour combien de temps est-il garanti ?

– Trois mois.

– Que se passe-t-il quand il y a une panne ? Les appareils de purification et de décontamination cessent de fonctionner. Et l'ensemble s'écroule au bout de trois mois ! »

Mike Foster secoua la tête. « Non. Il est grand et massif. »

Son père s'empourpra. C'était un petit homme, mince, léger, aux os fragiles. Il songea subitement à toute une vie de batailles perdues, consacrée à lutter durement, à s'efforcer de se cramponner à quelque chose, un emploi, de l'argent, son magasin, où il avait été successivement comptable, directeur et finalement propriétaire. « Ils nous font peur pour que la roue continue de tourner, cria-t-il à sa femme et à son fils, d'un ton désespéré. Ils ne veulent pas d'une nouvelle récession.

– Bob, lui dit sa femme, d'une voix lente et calme, il va falloir que tu cesses. Je n'en peux plus. »

Bob Foster cligna les paupières. « De quoi parles-tu ? murmura-t-il. Je suis las. Ces foutus impôts. Il n'est plus possible aux petits commerçants de vivre, avec les chaînes de grands magasins. On devrait passer une loi. » Sa voix tomba. « Je crois que j'ai assez mangé. » Il s'écarta de la table et se mit debout. « Je vais m'étendre sur le divan pour faire un somme. »

Le visage étroit de sa femme s'enflamma. « Il faut que tu t'en procures un ! Je ne peux plus supporter tout ce qu'on dit de nous. Je ne peux aller nulle part, je ne peux rien faire, sans en entendre parler. Depuis le jour où ils ont planté le pavillon. *Anti-P*. Le dernier dans toute la ville. Avec ces trucs qui circulent dans le ciel, et tout le monde qui en paie sa part, sauf nous !

– Non, je ne peux pas en acheter un, dit Bob Foster.

– Pourquoi pas ?

– Parce que, répondit-il avec simplicité, je n'en ai pas les moyens. »

Un silence s'établit.

« Tu as mis tout l'argent dans ce magasin, dit enfin Ruth. Et malgré tout, il périclite. Tu ressembles à un rat économe, à tout mettre dans ton petit trou dans le mur ! Personne ne veut plus de mobilier en bois. Tu es une antiquité... une curiosité ! » Elle frappa violemment sur la table qui bondit follement pour rassembler les assiettes vides, comme un animal surpris. La table fonça à grande vitesse hors de la pièce pour regagner la cuisine, les assiettes tournant déjà dans le réservoir de lavage pendant qu'elle détalait.

Bob Foster poussa un soupir de lassitude. « Ne nous querellons pas. Je vais dans le salon. Laisse-moi dormir une petite heure. Peut-être pourrons-nous en reparler après.

– C'est toujours après », fit Ruth avec amertume.

Son mari disparut dans le salon, petite silhouette courbée, les cheveux gris en désordre, les omoplates saillantes comme des mignons d'ailes.

Mike se leva. « Je vais faire mes devoirs », dit-il, et il suivit son père, avec une expression insolite sur le visage.

Le salon était tranquille ; l'appareil vidéo était débranché et la lumière était faible. Dans la cuisine, Ruth réglait les commandes du réchaud pour les repas du mois à venir. Bob Foster était étendu sur le divan, il avait ôté ses chaussures, sa tête reposait sur un oreiller. Il avait le teint gris d'épuisement. Mike hésita un instant, puis se décida : « Est-ce que je peux te demander quelque chose ? »

Son père s'agita en grognant, puis ouvrit les yeux. « Quoi donc ? »

Mike s'assit devant lui. « Raconte-moi encore comment tu as donné des conseils au Président. »

Son père se redressa un peu. « Je n'ai pas donné de conseils au Président. Je lui ai simplement parlé.

– Raconte.

– Je te l'ai déjà dit un million de fois. A mainte reprise, depuis ton plus jeune âge. Tu étais avec moi. » Sa voix s'adoucit tandis qu'affluaient les souvenirs. « Tu n'étais encore qu'un bébé... Il fallait te porter.

– De quoi avait-il l'air ? »

Son père commença un récit déjà mis au point et fixé depuis des années. « Eh bien, il avait à peu près l'air qu'on lui voit à la télé, sauf qu'il était plus petit.

– Pourquoi était-il venu ici ? » s'enquit avidement Mike, bien qu'il connût tous les détails. Le Président était son héros, l'homme qu'il admirait le plus au monde. « Pourquoi était-il venu si loin, dans notre

ville ?

– Il était en voyage. » L'amertume perçait dans la voix du père. « Il s'est trouvé qu'il passait par ici.

– Un voyage de quel genre ?

– Il visitait des patelins dans tout le pays. » Le ton se durcissait. « Pour voir comment on se débrouillait. Pour voir si on avait acheté assez de *nats* et d'abris, de bombes et d'ampoules contre les maladies épidémiques et de masques à gaz et de réseaux radar pour repousser les attaques. La General Electronics commençait tout juste à construire ses grandes salles d'exposition et ses vitrines... Tout cela bien brillant, astiqué, coûteux. Le premier matériel de défense que pouvaient acheter les particuliers. » Ses lèvres se tordaient. « Tout cela avec des facilités de paiement. Avec des prospectus, des affiches, des projecteurs, des gardénias et de la vaisselle offerts aux dames. »

Mike Foster était haletant. « C'était le jour où nous avons reçu notre drapeau de Préparation, dit-il fiévreusement. C'était le jour où il est venu nous remettre notre drapeau. Et on l'a hissé au mât en plein milieu de la ville et tout le monde était là, à crier et à applaudir.

– Tu t'en souviens ?

– Je... je crois. Je me rappelle la foule et les bruits. Et il faisait chaud. C'était en juin, n'est-ce pas ?

– Le 10 juin 1965. Et c'était important. A cette époque, il n'y avait pas beaucoup de communautés à posséder le grand drapeau vert. Les gens continuaient à acheter des voitures et des récepteurs de télévision. Les appareils de télé et les autos ont du bon... on ne peut en fabriquer et en vendre qu'une certaine quantité.

– Et c'est à toi qu'il a donné le drapeau, n'est-ce pas ?

– Eh bien, il l'a donné à tous les commerçants. C'est la Chambre de commerce qui avait tout organisé. Une question de concurrence entre les villes, pour voir laquelle achèterait le plus de matériel dans le minimum de temps. Améliorer notre cité tout en stimulant l'activité commerciale. Bien sûr, ils faisaient valoir que si nous devons acheter nos masques à gaz et nos abris contre les bombes, nous en prendrions plus de soin. Comme si nous avions jamais endommagé les téléphones et les trottoirs ! Ou les autoroutes, sous prétexte que c'était l'Etat tout entier qui les avait payées. Ou les armées. N'y a-t-il pas toujours eu des forces armées ? Est-ce que ce n'est pas le gouvernement qui a toujours organisé des hommes à lui pour la défense ? J'imagine que la défense coûte trop cher. J'imagine que, par ce moyen, ils économisent une quantité d'argent et qu'ils réduisent la dette publique.

– Répète-moi ce qu'il a dit », murmura Mike.

Son père prit sa pipe et l'alluma d'une main tremblante. « Il a dit : Voici votre drapeau, les gars. Vous avez fait du bon boulot. » Bob Foster s'étouffa, assailli par la fumée âcre de sa pipe. « Il avait le visage rouge, hâlé par le soleil, mais il n'était pas embarrassé. Il transpirait en souriant. Il savait comment se comporter. Il connaissait des tas de gens par leur prénom. Il racontait des histoires drôles. »

Les yeux de l'enfant s'écarquillaient d'admiration. « Il est venu jusqu'ici et tu lui as parlé !

– Ouais, je lui ai parlé, fit le père. Ils étaient tous en train de gueuler et d'applaudir. Le drapeau montait, le grand Drapeau Vert de la Préparation.

– Et tu lui as dit...

– Je lui ai dit : Est-ce tout ce que vous nous avez apporté ? Un bout de tissu vert ? » Bob Foster tirait sur sa pipe à petites bouffées nerveuses. « Et c'est à ce moment-là que je suis devenu anti-P. Seulement je l'ignorais à l'époque. Tout ce que je savais, c'est qu'on nous abandonnait à nos propres ressources... à part un chiffon vert. Nous aurions dû être un pays, une nation tout entière, cent soixante-dix millions d'individus à travailler ensemble à notre défense. Et au contraire, nous ne sommes plus qu'un tas de petites communautés distinctes, de petites forteresses derrière leurs murs. Nous rétrogradons vers le Moyen Age. Nous levons nos armées à part...

– Est-ce que le Président reviendra ? demanda Mike.

– J'en doute. Il ne faisait que... passer.

– S'il revient, murmura Mike, tendu, mais n'osant pas espérer, est-ce que nous pourrions aller le voir ? Est-ce que nous pourrions le regarder ? »

Bob Foster s'assit péniblement. Ses bras osseux étaient nus et blancs. Son visage maigre était terni de fatigue et de résignation. « Combien coûte ce diable de machin que tu as vu ? demanda-t-il d'une voix rauque. Cet abri contre les bombardements ? »

Le cœur de Mike cessa de battre. « Vingt mille dollars.

– Nous sommes jeudi. J'irai le voir avec toi et ta mère samedi prochain. » Bob Foster vida sa pipe à demi consumée. « Je le prendrai à crédit. Le temps des achats d'automne ne va plus tarder. Je fais généralement de bonnes affaires... les gens achètent des meubles en bois pour leurs cadeaux de Noël. » Il se leva brusquement du divan. « C'est entendu ? »

Mike ne put répondre ; il se contenta d'un signe d'acquiescement.

« Parfait, conclut son père, avec une jovialité désespérée.

Désormais, tu n'auras plus besoin d'aller le contempler dans la vitrine.

L'abri fut installé – moyennant un supplément de deux cents dollars – par une équipe d'ouvriers qui travaillaient vite et qui portaient des blouses brunes sur le dos desquelles étaient brodés les mots : GENERAL ELECTRONICS. La cour de derrière fut vite remise en état, la terre et les buissons de nouveau répartis, la surface terrassée, et la facture respectueusement glissée sous la porte d'entrée. Le lourd camion de livraison, vide, repartit bruyamment dans la rue et le secteur redevint silencieux.

Mike Foster se tenait avec sa mère et un petit groupe de voisins admiratifs sur le perron de derrière. « Eh bien, dit enfin M^{me} Carlyle, vous voilà maintenant avec un abri. Le meilleur qu'on puisse trouver.

– C'est vrai », convint Ruth Foster. Elle était très consciente des gens qui l'entouraient ; il y avait longtemps qu'ils n'étaient pas venus si nombreux la voir. Une sombre satisfaction, qui ressemblait à du ressentiment, remplissait son corps maigre. « Ça fait certainement une différence, dit-elle, durement.

– Oui, acquiesça M. Douglas, un voisin de la rue. Maintenant vous avez un endroit où aller. » Il avait ramassé le mode d'emploi laissé par les ouvriers. « Il est dit ici que vous pouvez l'approvisionner pour toute une année. Vivre dedans douze mois sans remonter une seule fois à la surface. » Il secoua la tête, l'air admiratif. « Le mien est un vieux modèle 1969. Bon pour six mois seulement. Je pense que peut-être...

– Il est encore assez bon pour nous, coupa sa femme, mais il y avait un peu d'envie dans sa voix. Est-ce qu'on peut descendre y jeter un coup d'œil, Ruth ? Il est tout préparé, n'est-ce pas ? »

Mike émit un son étranglé et fit un brusque pas en avant. Sa mère lui adressa un sourire compréhensif. « Il faut que ce soit lui qui y descende le premier. Il a droit au premier coup d'œil... au fond, c'est pour lui, vous savez. »

Les bras croisés pour se protéger du vent frais de septembre, les hommes et les femmes observaient le jeune garçon qui s'approchait de l'entrée de l'abri, puis s'immobilisait à quelques pas.

Il y entra avec précaution, comme s'il eût eu peur de toucher quoi que ce fût. L'ouverture était grande pour lui ; elle était prévue pour livrer passage à un homme pleinement développé. Dès que son poids reposa sur la plate-forme de descente, celle-ci tomba sous lui. Dans un souffle, elle fonça dans le tube d'un noir d'encre jusqu'au cœur de l'abri. La plate-forme heurta durement les amortisseurs et l'enfant en sortit en titubant. L'ascenseur remonta à la surface, refermant du

même coup hermétiquement l'abri souterrain au moyen d'un bouchon infranchissable d'acier et de plastique coincé dans le col étroit.

Les lampes s'étaient automatiquement éclairées autour de lui. L'abri était nu et vide ; on n'y avait pas encore descendu les approvisionnements. Il sentait le vernis et la graisse de moteur ; sous lui, les groupes électrogènes haletaient sourdement. Sa présence avait mis en marche les systèmes de purification et de décontamination ; sur le béton nu, cadrans et appareils de mesure étaient soudain entrés en activité.

Il s'assit sur le plancher, les genoux relevés, le visage solennel, les yeux écarquillés. Il n'y avait d'autre bruit que celui des groupes électrogènes ; le monde de dessus était totalement oblitéré. Il était dans un petit cosmos autonome : il y avait là tout le nécessaire... ou plutôt, il y serait bientôt. De la nourriture, de l'eau, de l'air, des choses à faire. Il ne manquait rien d'autre. Il n'avait qu'à tendre la main pour toucher... tout ce dont il avait besoin. Il pouvait rester là à jamais, tout le temps, sans bouger. Complet, entier. Plus de sentiment de manque, plus de peur. Seulement le bruit des machines qui ronronnaient sous lui. Et de toutes parts, autour et au dessus de lui, les parois nettes, ascétiques, vaguement tièdes, tout à fait amicales, comme un boîtier vivant.

Il poussa soudain un cri, un grand cri de jubilation qui revint en échos d'une paroi à l'autre. Il en fut assourdi. Il ferma les paupières et crispa les poings. Il était empli de joie. Il cria de nouveau... et se laissa baigner par le grondement des sons, de sa voix amplifiée par les cloisons voisines, toute proche, dure et d'une puissance incroyable.

Les enfants de l'école savaient avant même qu'il fût arrivé, le lendemain matin. Ils vinrent l'accueillir à l'entrée, tout souriants et se donnant des coups de coude. « C'est vrai que tes parents ont acheté le nouveau modèle de la General Electronics 72 demanda Earl Peters.

– Oui, c'est vrai », répondit Mike. Il avait le cœur gonflé d'une paisible assurance qu'il n'avait jamais connue.

« Venez me voir, ajouta-t-il avec tout le détachement possible, je vous le montrerai. »

Il passa son chemin, observant leurs visages envieux.

« Alors, Mike, quel effet cela fait-il ? » lui demanda M^{me} Cummings alors qu'il quittait la classe à la fin de la journée.

Il s'arrêta devant son bureau, intimidé, mais plein d'une joie tranquille. « C'est bien agréable, avoua-t-il.

– Est-ce que votre père contribue aux *nats* ?

– Oui.

– Et vous avez un permis pour l’abri de l’école ? »

Il se fit un plaisir de lui montrer le petit timbre bleu fixé à son poignet. « Il a envoyé un chèque pour tout à la municipalité. Il a dit : Du moment que je suis allé jusque-là, je peux bien aller jusqu’au bout.

– Et maintenant, vous avez tout ce que les autres ont. » La vieille femme lui adressa un sourire. « J’en suis heureuse. Vous voilà devenu pro-P, bien que cette expression n’existe pas. Vous êtes bien... comme tous les autres. »

Le lendemain, les machines d’information clamèrent la nouvelle. C’était la première révélation sur les nouvelles particules perforantes soviétiques.

Bob Foster était planté au milieu du salon, le ruban des nouvelles entre les mains, son visage mince empourpré de fureur et de désespoir. « Bon Dieu ! Mais c’est un complot ! » Sa voix montait, chargée de frénésie et d’ahurissement. « On vient tout juste d’acheter ce machin et maintenant, voilà ! Regarde ! » Il lança la bande à sa femme. « Tu vois ? Je te l’avais bien dit !

– J’ai vu, répondit Ruth, en colère. Sans doute crois-tu que le monde n’a pas autre chose à faire qu’à penser à toi. On améliore les armes sans cesse, Bob. La semaine dernière, c’étaient les flocons de contamination des céréales. Cette semaine, les particules perforantes. Tu ne te figures pas qu’on va arrêter la roue du progrès tout simplement parce que tu as enfin cédé et que tu as acheté un abri, non ? »

L’homme et la femme s’affrontaient. « Que diable allons-nous faire ? » demanda Bob, plus calme.

Ruth retourna à grands pas dans la cuisine. « J’ai entendu dire qu’ils allaient fabriquer des adaptateurs.

– Des adaptateurs ! Qu’entends-tu par là ?

– Pour que les gens ne soient pas forcés d’acheter de nouveaux abris. Il y avait de la publicité sur la vidéo. Ils vont lancer sur le marché une sorte de grille métallique, dès que le gouvernement en aura donné l’autorisation. On la pose sur le sol et elle intercepte les particules perforantes. Ça forme écran, si bien qu’elles explosent en surface et ne peuvent plus s’enfoncer jusque dans l’abri.

– Combien ?

On n’a pas annoncé le prix. »

Mike Foster écoutait, accroupi sur le divan. Il avait appris la nouvelle à l’école. Ils étaient en train de passer leur examen sur

l'identification des fruits, examinant des baies sauvages sous vitrine pour apprendre à distinguer les comestibles des toxiques, quand la cloche avait sonné le rassemblement général. Le principal leur avait lu le communiqué sur les particules perforantes et leur avait fait le cours fondamental sur le traitement d'urgence d'une nouvelle variété de typhus récemment mise au point.

Ses parents continuaient à discuter. « Il nous en faudra une, déclara posément Ruth Foster. Sinon, cela ne changera rien, que nous ayons un abri ou non. Les particules perforantes sont conçues spécialement pour pénétrer la surface et chercher la chaleur. Dès que les Russes auront lancé la production...

– Nous en aurons une, dit Bob Foster. Je me procurerai une grille anti-particules et tout ce qu'ils auront d'autre. J'achèterai tout ce qui sortira sur le marché. Je n'arrêterai jamais d'acheter !

– Ce n'est pas tellement grave.

– Tu sais, ce petit jeu a au moins un avantage sur la vente au public des voitures et des postes de télé. Avec un machin pareil, nous sommes dans l'obligation d'acheter. Ce n'est pas un luxe, quelque chose qui se voit, qui brille, pour impressionner les voisins, quelque chose dont on pourrait se passer. Si nous n'achetons pas ceci ou cela, nous sommes morts. On a toujours affirmé que pour vendre quelque chose, il fallait créer une inquiétude chez le client. Faire naître un sentiment d'insécurité... leur raconter qu'ils sentent mauvais ou qu'ils sont drôles. Mais ceci fait de la vente des désodorisants et des cosmétiques une simple plaisanterie. On ne peut pas y échapper. Si tu n'achètes pas, ils te tueront. Le truc parfait pour les ventes ! Achetez ou mourez... c'est le nouveau slogan. Ayez un nouvel et étincelant abri anti-bombe H de la General Electronics dans votre jardin ou faites-vous massacrer !

– Cesse de parler comme ça ! » lança Ruth.

Bob Foster s'assit d'un coup à la table de la cuisine. « C'est bon. J'abandonne. Je marche dans le coup.

– Tu en achèteras une ? Je pense qu'elles seront sur le marché d'ici Noël.

– Oh ! oui, elles seront en vente avant Noël », fit Bob. Son visage avait une expression insolite. J'achèterai une de ces foutues grilles pour Noël, et tout le monde en fera autant. »

Les grilles-écrans adaptables de la G. E. firent sensation.

Mike Foster se promenait lentement dans la rue encombrée de passants, en décembre, dans la pénombre de la fin d'après-midi. Dans toutes les vitrines, des adaptateurs brillaient. De toutes formes et

dimensions, pour les abris de tous genres. Et à tous les prix, pour toutes les bourses. Les gens étaient gais, animés : la foule traditionnelle de Noël, qui se bousculait avec bonne humeur, alourdie de paquets et de gros manteaux. Des rafales obliques de neige blanchissaient l'atmosphère. Les voitures ne roulaient que prudemment dans les rues embouteillées. Les lumières et les enseignes au néon, les immenses vitrines éclairées, resplendissaient de toutes parts.

La maison de Mike était sombre et silencieuse.

Ses parents n'étaient pas encore rentrés. Tous les deux travaillaient au magasin ; les affaires avaient été mauvaises et sa mère remplaçait une des employées. Mike porta la main à la hauteur de la serrure codée et la porte s'ouvrit devant lui. Le chauffage automatique avait maintenu à l'intérieur une température agréable. Il ôta son manteau et rangea ses livres de classe.

Il ne resta pas longtemps dans la maison. Le cœur battant d'impatience, il sortit en tâtonnant par la porte de derrière et s'engagea sur le perron.

Il se força à s'arrêter, à faire demi-tour et à rentrer dans la maison, il valait mieux ne pas se presser. Il avait envisagé chaque instant de l'opération, dès le premier coup d'œil qu'il avait eu sur l'entrée du col, levée fermement et bien dessinée sur le ciel du soir. Il en avait fait tout un art ; pas un mouvement de trop. Il avait mis au point sa méthode jusqu'à ce qu'elle fût devenue une chose de beauté. La première impression d'une présence écrasante quand le conduit de l'abri l'entourait. Puis la turbulence de l'air, à vous glacer le sang, quand l'ascenseur dégringolait jusqu'au fond.

Et la majesté de l'abri lui-même.

Tous les après-midi, dès qu'il était chez lui, il y descendait, sous la surface, caché et protégé par le silence de l'acier, comme il l'avait fait depuis la première journée. Maintenant, la pièce n'était plus vide, elle était pleine. Emplie d'innombrables boîtes de conserve, d'oreillers, de livres, de bandes enregistrées, de bandes vidéo, avec des reproductions sur les murs, des tissus aux couleurs éclatantes, et même des vases de fleurs. L'abri, c'était son domaine, où il se roulait en boule, entouré de tout ce qu'il lui fallait.

Pour retarder le plus possible le moment délectable, il fonça à travers la maison et fouilla dans le classeur des bandes sonores. Il resterait dans l'abri jusqu'au dîner, en écoutant Le Vent dans les saules. Ses parents savaient où le trouver ; il était toujours en bas. Deux heures de bonheur ininterrompu, tout seul dans l'abri. Et puis, après dîner, il reviendrait en vitesse pour attendre l'heure de se

coucher. Quelquefois, tard dans la nuit, quand ses parents dormaient profondément, il se levait sans bruit et ressortait pour aller se glisser par le col de l'abri et jouir des profondeurs silencieuses. Pour s'y dissimuler jusqu'au matin.

Il trouva sa bobine et bondit à travers la maison, dégringola les marches du perron et se précipita dans la cour. Le ciel était d'un gris sinistre, entrecoupé de masses de vilains nuages noirs. Les lumières de la ville pointaient de-ci de-là. La cour était froide et hostile. Il avança d'un pas incertain... et il s'immobilisa.

Une vaste cavité bâillait devant lui. Une gueule béante, vide, sans dents, ouverte sur le ciel nocturne. Il n'y avait rien d'autre. L'abri avait disparu.

Il resta planté un temps infini, la bobine serrée dans une main, l'autre crispée à la balustrade de la véranda. La nuit vint ; le trou mort se fondit dans les ténèbres. Le monde entier s'abîma dans le silence et la désolation sans fond. De faibles étoiles se montrèrent ; des lampes s'allumèrent dans les maisons du voisinage, pâles et froides. Le garçon ne voyait rien. Il demeurait immobile, le corps rigide comme pierre, toujours face à la grande fosse où avait été l'abri.

Puis son père se trouva debout près de lui.

« Depuis combien de temps es-tu ici ? demandait Bob Foster. Depuis combien de temps, Mike ? Réponds-moi !

D'un violent effort, Mike revint à la réalité. « Tu rentres de bonne heure, parvint-il à murmurer.

– J'ai quitté le magasin de bonne heure exprès. Je voulais être ici quand tu rentrerais.

– Il est parti.

– Oui. » La voix du père était froide, sans émotion. « L'abri est parti. Je suis désolé, Mike. Je leur ai téléphoné pour leur dire de le reprendre.

– Pourquoi ?

– Je ne pouvais pas le payer. Pas à ce Noël-ci, avec toutes ces grilles que les gens achètent. Je ne peux pas leur faire concurrence. » Il s'interrompit, puis reprit d'un ton malheureux : « Ils ont été rudement aimables. Ils m'ont restitué la moitié de ce que j'avais versé. » Sa voix se teinta d'ironie.

« Je savais bien qu'en traitant avec eux avant Noël, je m'en tirerais à meilleur compte. Ils ont la possibilité de le revendre à quelqu'un d'autre. »

Mike ne dit rien.

« Tâche de comprendre, poursuivit son père, le ton âpre. J'ai dû mettre tous les capitaux que j'ai pu réunir dans le magasin. Il faut bien que je le fasse marcher. Il fallait lâcher ou le magasin ou l'abri. Et si je laissais aller le magasin...

– Alors il ne nous serait rien resté. »

Son père le prit par le bras. « Et nous aurions dû nous passer également de l'abri. » Ses doigts minces, mais forts, se crispaient spasmodiquement. « Tu grandis... tu es assez grand pour comprendre. Nous en aurons un plus tard, peut-être pas le plus grand et le plus cher, mais un abri. C'était une erreur, Mike. Je ne pouvais pas m'en sortir, surtout pas avec ces foutus adaptateurs en supplément. Mais je continue à verser pour les *nats*. Et pour tes frais d'école. Je conserve cela. Et ce n'est pas une affaire de principe, acheva-t-il, au désespoir. Je ne peux pas faire autrement. Comprends-tu, Mike ? Il le fallait. »

Mike s'écarta.

« Où vas-tu ! Son père se précipita à sa poursuite. Reviens ! » Il chercha frénétiquement à retenir son fils, mais dans le noir il trébucha et tomba. Il fut aveuglé d'étoiles quand sa tête sonna contre l'angle de la maison ; il se releva avec peine et tâtonna pour trouver un point d'appui.

Quand il vit de nouveau, la cour était déserte. Son fils avait disparu.

« Mike ! hurla-t-il. Où es-tu ? »

Il n'y eut pas de réponse. Le vent de la nuit poussait autour de lui des nuages de neige, une fine et mordante rafale d'air froid. Le vent et les ténèbres, rien de plus.

Bill O'Neill examinait avec ennui l'horloge murale. Il était neuf heures et demie : il allait enfin pouvoir fermer les portes et boucler l'immense et étincelant magasin. Se mêler à la foule du dehors, piétinante et bruyante, et regagner son foyer.

« Dieu merci », souffla-t-il en tenant la porte ouverte pour la dernière vieille dame, chargée de paquets et de cadeaux. Il poussa en place le verrou-code et abaissa le store. « Quelle cohue ! Jamais vu tant de gens à la fois !

– Fini, annonça Al Conners, qui était à la caisse enregistreuse. Je vais compter le fric... toi, fais un tour d'inspection. Assure-toi bien qu'ils sont tous sortis. »

O'Neill repoussa en arrière ses cheveux blonds et desserra sa cravate. Il alluma avec satisfaction une cigarette, puis fit le tour des magasins, vérifiant les interrupteurs, éteignant les vitrines et les massives machines de la G. E. Il s'approcha finalement de l'énorme

abri anti-bombes qui occupait le centre du plancher.

Il monta à l'échelle jusqu'au sommet du col et s'engagea sur l'ascenseur. La plate-forme tomba dans un souffle d'air et une seconde après, O'Neill se trouvait dans l'intérieur caverneux de l'abri.

Dans un coin, Mike se tassait, les genoux ramenés au menton, les bras autour des chevilles. Il avait la tête baissée ; on ne voyait que ses cheveux bruns en désordre. Il ne bougea pas quand le vendeur, effaré, s'approcha de lui.

« Seigneur ! s'écria O'Neill. C'est encore ce même !

Mike ne dit rien. Il serra encore plus ses jambes contre lui et s'enfouit la figure plus profondément.

« Que diable fabriques-tu ici ? » demanda O'Neill, surpris et irrité. Il sentait sa colère enfler. « Je croyais que tes parents en avaient acheté un ! » Puis la mémoire lui revint. « C'est vrai ! Il a fallu qu'on le reprenne.

Al Connors sortit de l'ascenseur. « Qu'est-ce que tu as à traîner ? Filons d'ici et... » Il vit alors Mike et s'enquit : « Que fait-il ici ? Fais-le sortir, qu'on s'en aille.

– Viens, petit, il est l'heure de rentrer chez toi », dit-il d'une voix douce.

Mike ne bougea pas.

Les deux hommes s'entre-regardèrent. « Je crois qu'il va falloir le traîner dehors », dit sombrement Connors. Il ôta son veston qu'il jeta sur l'appareil de décontamination. « Allons, finissons-en ! »

Ils durent s'y mettre à deux. Le garçon se débattait désespérément, sans rien dire, griffant, luttant, les mordant quand ils l'empoignaient. Ils le tirèrent et le portèrent jusqu'à l'ascenseur, où ils réussirent à le pousser, le temps d'actionner la commande. O'Neill monta avec lui, et Connors suivit aussitôt après. Sévères et efficaces, ils conduisirent le garçonnet à la porte, le poussèrent dehors et refermèrent les verrous sur lui.

« Ouf ! » souffla Connors en s'affalant contre le comptoir. Sa manche était déchirée, il avait une profonde égratignure à la joue. Ses lunettes lui pendaient d'une oreille ; ses cheveux étaient décoiffés et il n'en pouvait plus. « Tu ne crois pas qu'on devrait prévenir la police ? Il a quelque chose de détraqué, ce gamin.

O'Neill, debout près de la porte, cherchait à reprendre haleine et scrutait les ténèbres. Il distinguait le gosse assis sur le trottoir. « Il est toujours là », murmura-t-il. Des gens passaient de part et d'autre de l'enfant. Finalement un homme s'arrêta pour le relever. Le gamin se

dégagea brutalement et disparut dans la nuit. L'homme ramassa ses paquets, hésita un instant, puis reprit sa route. O'Neill se détourna. « Un sale moment. » Il se passa un mouchoir sur la figure. « Il s'est rudement débattu !

– Qu'est-ce qu'il avait ? Il n'a rien dit, pas un traître mot !

– Noël, c'est un drôle de moment, pour reprendre quelque chose », dit O'Neill. Il tendit une main tremblante vers son manteau. « C'est vraiment de la malchance. Je regrette qu'ils n'aient pas pu le garder. »

Conners haussa les épaules. « Pas d'argent, pas de Suisse !

– Pourquoi diable ne pas leur consentir des conditions ? Je ne sais pas... » O'Neill cherchait ses mots. « Peut-être leur vendre l'abri au prix de gros, à des gens comme ça. »

Conners lui lança un coup d'œil furibond. « Au prix de gros ? Et alors tout le monde réclamerait le prix de gros ! Ce ne serait pas honnête... et combien de temps, crois-tu que l'affaire pourrait marcher ? Combien de temps la G. E. durerait-elle à ce tarif ?

– Pas très longtemps, j'imagine, reconnut O'Neill d'un ton morose.

– Alors, réfléchis ! fit Conners avec un rire sec. Ce qu'il te faut, c'est un bon whisky. Arrive dans le vestiaire... j'ai une bouteille de Haig & Haig dans un tiroir. Une petite rasade pour te réchauffer avant de rentrer chez toi. Juste la médecine qu'il te faut ! »

Mike Foster errait sans but dans la rue sombre, parmi la foule des chalands qui s'empressaient vers leurs foyers. Il ne voyait rien ; les gens le bousculaient, mais il ne s'en apercevait pas. Les lumières, les rires, l'appel des avertisseurs de voitures, le claquement des signaux. Il était hagard, l'esprit vide, mort. Il marchait automatiquement, privé de connaissance et de sentiment.

A sa droite, une enseigne au néon bigarrée clignotait dans les ténèbres grandissantes. Une énorme enseigne brillante et colorée.

PAIX SUR LA TERRE AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

ABRI PUBLIC – ENTREE 50 cents.

Traduit par BRUNO MARTIN. Foster, you're dead.

Ballantine. 1974.

Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

Theodore Sturgeon : MÉMORIAL

C'était en l'an 5000, et les siècles avaient peu changé l'Abîme. Il était encore un mémorial dédié à l'abus de la force ; à cause de lui, la guerre était une chose oubliée. A cause de lui, le monde était débarrassé de l'industrie, de sa fumée et de sa crasse. Le sifflement et le fracas des bombes, le rythme soporifique des pieds marchant au pas avaient cessé de se faire entendre. Enfin la Terre connaissait la paix.

Approcher de l'Abîme signifiait la mort, lente mais certaine ; un respect craintif l'entourait et continuerait à l'entourer pendant des siècles. La nuit, il clignait de son œil rouge, et il était entouré, jusqu'au-delà de l'horizon, par une zone nue et dévastée, sur laquelle planait une macabre lueur bleue. Rien ne vivait, rien ne pouvait vivre dans cette zone.

Avec un tel mémorial, la Terre ne pouvait connaître que la paix. Jamais elle ne pourrait oublier l'horreur de la guerre.

Tel était le rêve de Grenfell.

Grenfell rendit la page dactylographiée. « C'est bien ça, Jack. C'est mon idée. J'aimerais pouvoir l'exprimer aussi bien. » Il se radossa contre l'établi et une expression railleuse passa sur son visage curieusement asymétrique. « Pourquoi faut-il un inutile pour exprimer de façon adéquate une idée abstraite ? »

Jack Roway reprit le papier en souriant, et le rangea dans la poche intérieure de son veston. « Question intéressante, Grenfell... parce qu'en fait c'est vous qui l'avez exprimée. Ce sont vos paroles. Je n'y ai pratiquement rien changé. J'ai omis les « euh » et les « ah » dont vous vous plaisez à émailler votre conversation, et relié tous les effets sans mentionner leurs causes technologiques. Résultat : vous croyez que c'est de moi, alors que c'est de vous. Et vous pensez aussi que c'est bon, alors que je pense le contraire.

– Vous pensez donc que ce n'est pas bon ? »

Jack détendit son corps osseux sur l'étroite et dure couchette où il était allongé : C'était un acte aussi délibéré que de déboutonner le col de sa chemise. Son corps sembla, se disloquer un peu, et il rit.

« Certes pas. C'est bien trop sentimental à mon goût. Je ne suis qu'un esthète malhabile – un inutile, avez-vous dit ? Hmm... ouais, vous avez sans doute raison. » Il s'interrompit un moment pour réfléchir. « En fait, vous, les têtes froides, les scientifiques, êtes les vrais visionnaires. Il me semble que la différence essentielle entre un

savant et un artiste est que le premier sait tempérer son espoir avec de la patience. Certes, le savant visualise son objectif ultime, mais il ne s'y attarde guère. Toute son attention se porte sur la réalisation de chaque étape successive. L'artiste, par contre, a le regard fixé si loin devant lui que, la plupart du temps, il ne voit pas ce qui se trouve sous ses pieds ; résultat, il se casse la figure et se fait traiter d'inutile par les savants. Mais, si l'on supprime tous les stades intermédiaires de la pensée du savant, on obtient un concept artistique que ce dernier considère avec surprise et méfiance, bien qu'il lui arrive de trouver certains artistes profonds et perspicaces – uniquement parce que l'artiste a répété une chose que le savant avait dite.

– Vous me stupéfiez, dit Grenfell avec candeur. Vous ne seriez pas ce que vous êtes si vous n'étiez pas paresseux et superficiel. Et pourtant, il vous arrive de sortir des choses comme celle-ci. Je ne prétends pas comprendre ce que vous venez de dire. Il faudra que j'y réfléchisse – mais j'ai la forte impression que cela présente tous les symptômes d'une pensée claire et précise. Avec un esprit comme le vôtre, je ne peux pas comprendre que vous ne construisiez pas quelque chose, au lieu de gaspiller vos dons dans ce travail d'interprétation à temps partiel. »

Jack Roway s'étira longuement. « A quoi bon ? C'est un gaspillage beaucoup plus grand de détruire une chose déjà construite, que de disperser l'énergie qui aurait pu servir à la construire. Le monde regorge de constructeurs – et de destructeurs. J'aime autant m'asseoir près des choses, les regarder, les sentir. J'aime mon environnement, Grenfell. Je veux le sentir au maximum, tant qu'il dure – et il ne durera plus longtemps. Je veux toucher tout ce que je peux atteindre, en goûter la saveur, en écouter la musique, tant qu'il est encore temps. Ce qui m'importe, c'est ce qui m'entoure, ici et maintenant. L'accélération du progrès humain, et l'accumulation de sa masse – pour me servir de vos propres termes – mènent l'humanité tout droit vers les limbes. Grâce à votre travail, vous croyez combattre l'inertie de l'humanité.

C'est exact. Mais cette inertie est en réalité vitesse acquise, et vous ne disposez pas d'une force suffisante pour l'arrêter, ni même pour changer sa direction de façon appréciable.

– J'ai l'énergie subatomique. »

Roway sourit et secoua la tête. « Cela ne suffit pas. Aucune puissance, aucune énergie ne suffit. Il est trop tard, voilà tout.

– Ce genre de pessimisme ne me touche pas, dit Grenfell. Rongez mes fondations tant que vous voudrez, Jack, tout ce que vous y gagnerez, c'est de perdre quelques dents. Je pense d'ailleurs que vous

vous en rendez parfaitement compte.

– Bien entendu. Aussi n'est-ce pas ce que j'essaie de faire. Je n'ai rien à vendre, je ne veux changer personne. Je suis encore plus impuissant que vous avec votre énergie atomique, et même avec elle, vous êtes complètement sans ressources. Hum... Mais je ne suis pas d'accord avec votre utilisation du terme « pessimiste ». Je ne suis rien de la sorte. Depuis que j'ai acquis la certitude que l'humanité telle que nous la connaissons est condamnée, je m'y suis totalement résigné. Dans ces circonstances, mon pessimisme serait celui d'un homme atteint de photophobie, qui prédirait que le soleil va se lever demain matin. »

Grenfell sourit. « Il faudra que je réfléchisse également à cela. Vous êtes un amas de paradoxes qui se révèlent être les maillons d'une chaîne parfaitement logique. Vous vivez apparemment dans un univers où les savants sont des poètes et où la cigale a raison contre la fourmi.

– J'ai toujours pensé que la fourmi était une petite saleté.. »

« Pourquoi persistez-vous à venir me voir, Jack ? Qu'en retirez-vous ? Ne réalisez-vous donc pas que je suis un criminel ? »

Roway plissa les yeux. « Il m'arrive de croire que vous désirez être un criminel. La loi dit que vous en êtes un, et il y a de fortes chances pour que vous vous fassiez prendre et soyez traité en conséquence. Mais éthiquement, vous savez que vous n'en êtes pas un. Cela ôte tout le sel de la situation.

– Peut-être avez-vous raison », fit Grenfell en réfléchissant. Il soupira. « C'est complètement stupide. Pendant les années de guerre, le gouvernement se jetait sur les gens ayant mes capacités ; on me fit pratiquement entrer de force dans le Manhattan Project ; on attendait des miracles, et on en obtint. Je n'ai jamais cessé de travailler selon les mêmes principes. Et maintenant, le gouvernement a changé la loi et m'a privé de légalité.

– Ça n'a rien de surprenant. La loi est plutôt sévère pour les soldats qui continuent à tuer d'autres soldats lorsque la guerre est finie. » Il leva la main pour prévenir une interruption de la part de Grenfell. « Je sais bien que vous ne tuez personne, et que vous travaillez pour le résultat opposé. Je voulais simplement faire remarquer que c'est le même genre de tour de passe-passe. Nous, le peuple, continua-t-il sur un ton didactique, avons, dans notre puissance souveraine, décidé que nulle recherche atomique ne serait menée ailleurs que dans les laboratoires du gouvernement. Nous avons ensuite permis à nos politiciens de donner si peu de crédits à ces laboratoires – contrairement à nos amis d'outre-mer – qu'aucune recherche sérieuse

ne peut y être menée à son terme. Nous avons, de plus, décrété que c'était un crime majeur de posséder, un laboratoire clandestin comme le vôtre. » Il haussa les épaules. « Arrive la fin de l'humanité. Nous y passerons les premiers. Si nous mettions plus d'argent et d'efforts que n'importe quel autre pays dans la recherche nucléaire, un autre pays y passerait avant nous. Si nous durons encore cent ans, ce qui me paraît douteux, un pauvre bougre de savant travaillant pour le gouvernement finira par tomber sur le système de chauffage spatial à isotope d'aluminium que vous avez d'ores et déjà mis au point.

– Oui, c'était un peu rude, dit Grenfell avec amertume. Me pousser dans la clandestinité juste au moment où j'aurais pu l'annoncer. Quelle perte de temps et d'énergie que de chauffer les maisons comme on le fait maintenant ! Le chauffage spatial, la meilleure de toutes les utilisations de l'énergie calorique, et la solution est là ! » Il désigna du menton un cube en alliage de plomb, posé dans un coin de l'atelier. « Incorporez-le dans les fondations, et vous disposez d'une docile source de chaleur qui durera aussi longtemps que la maison elle-même. Pas de dépenses de carburant, et un entretien pratiquement nul. » Il serra les mâchoires. « Enfin ! je suis heureux que les choses se soient passées ainsi.

– Parce que cela vous a donné l'idée de votre mémorial de la guerre – de l'Abîme ? Ouais. Tout ce que je peux dire, c'est que j'espère que vous avez raison. Jusqu'à présent, rien n'a réussi à faire peur à l'humanité. L'invention de la poudre devait mettre fin à la guerre ; elle ne l'a pas fait. De même pour le sous-marin, la torpille, l'avion, la petite bombe d'Hiroshima et la bombe H.

– Ce n'est pas valable pour l'Abîme, dit Grenfell. Vous avez raison en disant que rien n'a encore fait assez peur aux gens pour qu'ils ne veuillent plus de là guerre ; mais la bombe H les a quand même secoués. Mon petit mémorial fera l'affaire. Il ne s'agit pas d'un effet de fission ou de fusion, vous savez, qui ne libère qu'un millième de l'énergie de l'atome. Je vais le transmuter complètement, en tirant toute l'énergie qu'il contient, toute l'énergie contenue dans toute matière que la boule de feu touchera. Et elle sera plus de mille fois plus puissante que la bombe d'Hiroshima, parce que je vais utiliser douze fois plus d'explosif – et elle explosera au niveau du sol, pas à cinquante mètres d'altitude. » Au-dessus de ses yeux soudain devenus brillants, le front de Grenfell se couvrit de sueur. « Et ensuite... l'Abîme, dit-il doucement. Le mémorial qui mettra fin à la guerre et à tous les autres mémoriaux et monuments de guerre. Un vaste abîme, plein de lave bouillonnante, irradiant la mort pendant dix mille ans. Un témoignage vivant de la destruction que l'humanité se préparait. Dans le désert, loin des villes, dans une terre stérile et inutile, se

trouvera la chose la plus utile dans toute l'histoire de la race humaine : un sermon sans fin, un avertissement exemplaire, un témoignage de l'épouvantable négation de la paix. » Sa voix vibrante devint un murmure et se tut.

« Parfois, vous me faites peur, Grenfell. Il me vient à l'esprit que si je suis un sensualiste tellement raffiné, goûtant à tout, touchant à tout, c'est parce que j'ai peur de sentir trop fort une seule chose. » Il se secoua - ou frissonna. « Vous êtes un fanatique, Grenfell, un hyperémotif. Un monomaniacque. J'espère que vous réussirez.

- Je réussirai », dit Grenfell.

Deux mois passèrent, pendant lesquels la pression accrue des événements empêcha Grenfell de se concentrer sur son travail. En voyant, un après-midi, une bande de vigilantes à cheval passer dans la lande au sud de ses modestes bâtiments, il repensa sombrement à ce que Roway lui avait dit : « Il m'arrive de croire que vous désireriez être un criminel. » C'était bien typique de Roway, le sensualiste. Roway devait aimer la saveur du danger, de la même façon qu'il appréciait les autres émotions. Peu lui importait que cela aille de mal en pis, il attendrait et laisserait faire, savourant l'intensité croissante de l'émotion.

Deux fois, Grenfell coupa le courant inducteur de sa pile au bore-aluminium, en voyant des hélicoptères gouvernementaux s'attarder sur l'horizon déchiqueté. Il connaissait l'existence des détecteurs de radiations dures - il en avait mis deux au point pendant la guerre - et ne tenait pas à ce qu'on lui pose de questions. Sa terrible frustration lorsqu'il n'avait pu annoncer la découverte du chauffage spatial, de peur d'être puni comme un criminel et de voir son invention saisie et oubliée - cette frustration était indescriptible. Elle avait canalisé son esprit et intensifié les efforts assidus que, depuis la guerre, il faisait pour les choses auxquelles il croyait. Chaque fois qu'il voyait un homme traumatisé par la guerre et muré dans ses hantises, il intensifiait ses efforts pour construire son monument - l'Abîme. Car si la guerre pouvait faire peur aux hommes, l'Abîme leur ferait peur.

Quant à ceux, traumatisés par la guerre, qui continuaient à haïr leurs anciens ennemis - ceux qui se seraient réjouis d'y retourner pour en tuer quelques-uns de plus, malgré le risque couru - ceux-là, il les considérait comme des fous et les rayait de ses pensées.

Il n'aurait pas pu supporter une nouvelle frustration. Il se rendait compte avec horreur qu'il occupait le centre de son propre univers, et il fallait qu'il justifie cette position. Il était, dans le sens le plus vrai du terme, un philanthrope. Il était sans doute aussi fou que tous ceux qui, par leurs efforts, ont changé le monde.

Pour la première fois, donc, ce fut avec reconnaissance qu'il vit arriver la vieille décapotable de Jack Roway, bien qu'au début, le bruit du moteur sous la fenêtre de son laboratoire lui eût infligé une panique obsessionnelle. Sa réaction habituelle à l'arrivée de Jack était un mélange de contrariété et de fierté, car il n'était pas facile d'arriver jusque chez lui. Sa contrariété ne venait pas du fait que Jack le dérangeait dans son travail ; il n'était vraiment pas gênant. Grenfell soupçonnait Jack de venir le voir en partie parce que cela le changeait de la ville, et en partie parce que cela lui permettait de se sentir supérieur à une personne dont il connaissait la valeur.

Mais sa peur croissante d'être découvert, et sa hâte de mener ses travaux à leur terme avant qu'un public hystérique ne les lui arrache, avaient eu l'effet peu commun de le rendre solitaire. Pour un homme comme Grenfell, il était paradoxal d'être seul, – car il avait trop de choses à faire. Il n'y avait jamais assez d'heures dans une journée, ni de jours dans une semaine, pour le satisfaire ; il détestait le sommeil, qu'il considérait comme un gaspillage criminel.

« Roway ! » s'exclama-t-il en ouvrant la porte. Son ton était si chaleureux que son visiteur haussa les sourcils de surprise. « Quel bon vent vous amène ?

– Rien de spécial, dit l'écrivain, pendant qu'ils se serraient la main. Rien de plus que de coutume, ce qui est déjà beaucoup. Comment cela avance-t-il ?

– J'ai pratiquement fini. » Ils entrèrent ; dès que la porte se fut refermée, Grenfell se tourna vers Jack et lui dit sur un ton dramatique : « Il y a si longtemps que j'ai fini, que j'ai honte de moi.

– Oh ! Oh ! Une ardente confession si tôt le matin ! De quoi parlez-vous exactement ?

– Certes, il y a un tas de détails à régler, dit Grenfell avec nervosité. Mais en ce qui concerne la... la grande chose, c'est prêt ; je pourrais le faire n'importe quand.

– Mais vous n'aimez pas l'idée que ce soit terminé. Vous n'avez jamais visualisé ce que ce serait vraiment, quand vous le ferez. » Il eut un bref sourire découvrant ses dents brillantes. « Dites donc, à ce propos, vous ne m'avez jamais dit quels étaient vos projets après le grand boum. Vous comptez vous cacher ?

– Je... je n'y ai pas beaucoup réfléchi, à vrai dire. J'avais un peu dans l'idée de radiodiffuser une mise en garde et une explication avant de déclencher l'explosion. Mais j'ai décidé de n'en rien faire. Premièrement, ils m'arrêteraient au bout de quelques minutes, malgré toutes les précautions dont j'aurais pu m'entourer. Et deuxièmement –

et bien, ça sera si énorme que toute explication serait superflue.

– Personne ne saura qui l’a fait, ni pourquoi.

– Est-ce vraiment nécessaire ? » demanda calmement Grenfell.

Le visage mobile de Jack se figea tandis qu’il visualisait l’Abîme, crachant l’enfer pendant dix mille ans. « Peut-être pas, dit-il. Mais n’est-ce pas nécessaire pour vous ?

– Pour moi ? répéta Grenfell, surpris. Vous voulez sans doute dire qu’il m’importe que le monde sache que c’est moi qui ai fait cela ? Non, bien entendu. Il se trouve qu’une certaine chaîne de circonstances mène à ce résultat par mon intermédiaire. Mais elle mène directement à l’Abîme, et l’Abîme fera tout ce qui est nécessaire. Je n’aurai plus aucun rôle à jouer. »

Jack se dirigea vers l’évier installé dans un coin du laboratoire et rinça des tasses. « Où avez-vous mis le café ? Ah ! voilà. Je... Je m’étais toujours demandé pour quelle part les mobiles personnels entraient dans votre travail. La réponse que vous venez de me fournir me paraît pleinement satisfaisante. Et je crois, de plus, que vous êtes sincère. Savez-vous que les gens qui agissent pour des raisons impersonnelles sont aussi rares que de la fourrure sur un poisson ?

– Je n’y avais jamais réfléchi.

– Je vous crois. Du sucre ? Et du lait aussi, n’est-ce pas ? Avez-vous écouté la radio ces temps-ci ?

– Oui. Et je suis... quelque peu déprimé, Jack, dit Grenfell en prenant sa tasse. Il faudrait déclencher cela au bon moment, et ce n’est pas facile. Je suis un technicien, pas un Machiavel.

– Un visionnaire, comme je l’avais dit. Vous craignez d’introduire ce facteur dans l’histoire de la planète trop tôt ou trop tard – c’est bien cela ?

– Exactement. Jack, on dirait que le monde entier devient fou. Même les bombes à fusion sont trop grosses à manipuler pour l’humanité.

– A quoi vous attendiez-vous ? dit Jack sur un ton macabre. Avec nos chers amis d’outre-mer assis devant leurs boutons, et n’attendant qu’une excuse pour appuyer dessus...

– Nous aussi, nous avons nos boutons.

– Il faut bien se défendre, dit Jack Roway.

– Vous voulez plaisanter ? »

Roway le regarda, et de profondes rides dessinèrent un V entre ses sourcils. « Pas sur ce sujet. Je plaisante rarement, et en particulier

jamais à ce sujet. » Et... il frissonna.

Grenfell le regarda avec stupéfaction, puis se mit à rire. « On aura vraiment tout vu. Mon ami Jack Roway, l'iconoclaste, victime d'une... d'une mode. D'un passe-temps national, né de l'incertitude et entretenu par la grande presse – la peur de l'ennemi.

– Nous ne sommes pas en état de guerre.

– Vous entendez par là que nous n'avons pas d'ennemi ? Vous prétendez donc que ces messieurs, qui n'attendent qu'une occasion de pouvoir appuyer sur le bouton, ne sont pas nos ennemis ?

– Euh... »

Grenfell alla vers son ami et posa une main sur son épaule : « Que se passe t'il, Jack ? Les nouvelles ne peuvent pas vous toucher à ce point... pas vous ! »

Les yeux fixés sur le soleil de cuivre, Roway secoua lentement la tête. « L'équilibre international est si fragile, dit-il, et si une voix peut se voiler comme un regard, c'est ce que la sienne faisait. Je vois les nations du monde comme des masses dont chacune est en équilibre sur un point, avec son centre de gravité directement au-dessus. Mais ces masses sont fluides, et elles s'écartent violemment de leurs lignes de centres. Les courants opposés ne sont pas égaux ; ils ne peuvent pas s'annuler ; le mouvement est trop lent. Un jour, l'une des masses va basculer, et tout le mécanisme se mettra en marche.

– Mais vous savez cela depuis longtemps. Depuis Hiroshima. Peut-être même depuis plus longtemps. Pourquoi cela vous effraie-t-il maintenant ?

– Je ne pensais pas que cela arriverait si vite.

– Oh ! Oh ! C'est donc cela ! Vous vous êtes soudainement rendu compte que l'explosion se produira de votre vivant, hein ? Et cela, vous ne pouvez pas l'avalier. Vos rationalisations d'esthète ne sont valables que tant que vous pouvez repousser les événements dans un avenir plus ou moins éloigné ! »

Roway émit un sifflement admiratif ; son invincible humour était passé suffisamment près pour lui faire un clin d'œil. « Soyez sobre, Grenfell ! Gardez vos grands mots pour vos exposés scientifiques.

– Touché ! dit Grenfell en souriant. Vous savez, Jack, vous me rappelez fortement quelques-uns de mes anciens amis qui écrivaient de la science-fiction. Ils étaient depuis longtemps familiers avec l'énergie atomique – bien avant que l'homme de la rue, ou la plupart des politiciens, à ce compte-là, ne soient capables de faire la différence entre un atome et un tome. L'énergie atomique était précieuse pour

ces marchands de mots spécialisés, parce qu'elle leur fournissait une quantité d'énergie illimitée sur laquelle ils pouvaient fonder une quantité tout aussi illimitée d'histoires. Aux beaux jours du Manhattan Project, la plupart se doutaient de ce qui se passait, certains le savaient, et quelques-uns même y participaient. Tous étaient vivement conscients des terribles potentialités de l'énergie nucléaire. Presque tous en avaient une peur bleue. Ils avaient peur pour l'humanité – mais pas vraiment pour eux-mêmes, mis à part quelques frissons délicieux entre le thé et les petits fours, et cela, parce qu'il ne leur venait même pas à l'idée qu'un événement aussi catastrophique pût se produire de leur vivant. Mais il se produisit, au beau milieu de leur sacro-sainte existence.

« Que je sois damné si ce n'est pas ce qui vous arrive ! Vous vous êtes représenté le sort de l'humanité dans une guerre atomique, et vous en avez tiré une jouissance esthétique. Mais, consciemment, vous vous êtes élevé au-dessus de l'événement en le déclarant « inévitable », – et en attendant, allons cueillir des roses en boutons avant qu'il ne pleuve. Vous pensiez être en sécurité – mort – bien avant que la première goutte ne tombe. Mais maintenant, le progrès social s'est accumulé en un menaçant nuage d'orage et vous vous trouvez à un kilomètre de chez vous, avec votre pantalon bien repassé et pas de parapluie. Et vous avez peur ! »

La tête basse, Roway dit : « C'est si tôt. Si tôt. » Il leva la tête vers Grenfell, le regard mal assuré. « Vous... nous pouvons empêcher cela, Grenfell.

– Empêcher quoi ?

– La guerre... ça... ce qui nous arrive. L'explosion qui aura lieu quand la tension internationale sera devenue trop forte. Il faut l'empêcher !

– C'est précisément le rôle de l'Abîme.

– L'Abîme ! cracha Roway avec mépris. Voilà bien le visionnaire ! Vous n'avez pas les pieds sur terre, Grenfell ! L'humanité n'apprendra jamais rien par l'exemple. Ce qu'il lui faut, ce sont des coups de pied, un traitement drastique. Chirurgical. »

Les yeux de Grenfell se fermèrent à demi. « Chirurgical ? Vous ai-je bien compris ?

– Ne voyez-vous donc pas ? dit Jack sur un ton pressant. Ce que vous avez là, la conversion totale de la masse en énergie, c'est l'apogée de la puissance atomique ! Une ou deux bonnes rossées avec ça, là où il le faut, et nous pourrions tout éviter !

– Ce n'est pas une arme.

– La première pierre lancée par un homme préhistorique n'était pas davantage une arme. Mais elle était à portée de main, et elle était efficace, et elle a certainement été utilisée parce que c'était nécessaire. » Il leva soudain les bras en un geste de désespoir. « Vous ne comprenez pas. Ne voyez-vous donc pas que ce pays va probablement être attaqué d'un instant à l'autre, que la diplomatie est devenue impuissante, et que le monde entier attend seulement que ça commence ? Sans doute est-il déjà trop tard, mais c'est le moins que nous puissions faire.

– Faire quoi, plus spécifiquement ?

– Donner le résultat de vos travaux au ministère de la Défense. En quelques heures, le gouvernement pourra l'utiliser là où ce sera le plus efficace. » Il se passa l'index sur la gorge, en un geste significatif. « Où nous voudrions, de l'autre côté de l'océan. »

Il y eut un silence tendu. Roway regarda sa montre et se passa la langue sur les lèvres. Finalement, Grenfell rompit le silence : « Le donner au gouvernement ? En faire une arme ? Et pourquoi ? Pour arrêter la guerre ?

– Bien sûr ! explosa Roway. Pour montrer au reste du monde que notre mode de vie... pour leur infliger une telle peur... pour...

– Taisez-vous ! rugit Grenfell. Rien de la sorte. Vous pensez – vous espérez, en tout cas – que l'utilisation d'une arme totale retardera l'inévitable, du moins de votre vivant. C'est ce que vous pensez, n'est-ce pas ?

– Non. Je...

– C'est ce que vous pensez ?

– C'est-à-dire, je...

– Vous avez encore quelques vers de mirliton à écrire et quelques blondes à conquérir, et vous voulez vous extasier quelquefois sur des fugues de Bach. »

Jack Roway ignore ses sarcasmes. « Personne ne sait où la première bombe tombera. Ça peut être n'importe où. Il n'y a pas un seul endroit où je... où nous puissions être en sécurité. » Il tremblait de tout son corps.

« Est-ce que tous les citoyens tremblent ainsi ? lui demanda Grenfell.

– Les émeutes, dit Roway, les yeux fiévreux. La radio ne parle jamais des émeutes.

– Est-ce pour cela que vous êtes venu me voir aujourd'hui, pour me convaincre de donner cette arme au gouvernement – à un

gouvernement, quel qu'il soit ? »

Jack lui lança un regard coupable. « C'était la seule chose à faire. Je ne sais pas si votre bombe aura l'effet escompté, mais il faut essayer. Il ne nous reste rien d'autre. Nous devons être prêts à frapper les premiers, et à frapper plus fort que n'importe qui d'autre.

– Non, dit Grenfell catégoriquement.

– Grenfell... Je croyais pouvoir vous convaincre. Ne rendez pas les choses plus difficiles pour vous. Il faut que vous le fassiez. Par pitié, faites-le volontairement. Je vous en prie, Grenfell. » Il se leva lentement.

« Le faire volontairement... ou quoi ? N'approchez pas !

– Non... Je... » Roway s'immobilisa brusquement, prêtant l'oreille. Des bruits de rotor se faisaient entendre au loin, vers le nord. Ses lèvres molles de peur se raffermirent en un sourire et en deux pas incroyablement rapides, il fut sur Grenfell. Il saisit le devant de sa chemise à pleine main et le souleva presque du sol.

« Pas un geste », dit-il d'une voix grinçante. Un moment durant, on n'entendit que la respiration oppressée des deux hommes, puis Grenfell dit avec lassitude : « Il y avait un homme nommé Judas...

– Vous ne pouvez pas m'insulter, dit Roway, retrouvant un peu de sa superbe. Et vous vous faites beaucoup d'honneur. »

Un hélicoptère disparut dans le nuage de poussière qu'il avait soulevé juste devant la maison. Des hommes en bondirent et se précipitèrent à l'intérieur. Ils étaient trois. Aucun n'était en uniforme.

« Docteur Grenfell, dit Roway sans le lâcher. Permettez-moi de vous présenter...

– Inutile, dit vivement le plus grand des trois hommes. Vous êtes Roway ? Hm-m-m. Docteur Grenfell, je crois savoir que vous détenez un engin nucléaire.

– Pourquoi êtes-vous venu ? demanda Grenfell à Roway, à voix basse. Il aurait suffi d'envoyer ces trois comparses.

– Pour vous, aussi étrange que cela puisse paraître. J'espérais pouvoir vous convaincre de le donner de votre plein gré. Vous savez ce qui se passera si vous résistez ?

– Je le sais. » Grenfell pinça un moment les lèvres, puis se tourna vers l'homme qui lui avait parlé. « Oui, je possède en effet un tel engin. La désintégration atomique totale. Je suppose que c'est ce que vous cherchez ?

– Où est-il ?

– Ici, dans le laboratoire. Et il y a aussi la pile, dans l'autre bâtiment. Vous trouverez... » Il hésita.

Vous trouverez deux échantillons du concentré. L'un est ici... » Il désigna le coffret en plomb qui se trouvait sur une étagère métallique, derrière un des établis. « L'autre se trouve dans un coffret similaire, dans le hangar derrière le bâtiment de la pile. »

Roway eut un soupir de soulagement et lâcha Grenfell. « Bravo. J'étais sûr que vous surmonteriez ce moment difficile.

– Oui, dit Grenfell. Oui...

– Allez le chercher », dit le grand homme. Un des deux autres se dirigea vers la porte.

« Il faut être deux pour le porter », dit Grenfell d'une voix ébranlée. Ses lèvres étaient exsangues.

Le grand homme sortit négligemment un revolver de sa poche. Il fit un signe de tête au second homme. « Allez le chercher et apportez-le ici ; on attachera les deux ensemble et on les montera dans l'hélicoptère. Faites vite. »

Les deux hommes sortirent et se dirigèrent vers le hangar.

« Jack ?

– Oui, doc ?

– Croyez-vous vraiment qu'il soit possible de faire peur à l'humanité ?

– C'est possible – maintenant. Nous en ferons l'usage qui convient.

– Je l'espère, murmura Grenfell. Oh ! je l'espère. »

Les deux hommes revinrent. « Posez ça sur l'établi », dit leur chef en désignant le coffret qu'ils portaient.

Quand ils grimpèrent sur l'établi afin de prendre le second coffret, et qu'ils eurent mis leurs mains sur celui-ci, Jack Roway vit que le visage de Grenfell était couvert de sueur, et un frisson d'épouvante le traversa.

« Grenfell, dit-il, la voix rauque. C'est...

– Bien sûr, murmura Grenfell. La masse critique. »

Lorsque les deux coffrets de plomb furent réunis, cela sauta.

Ce fut semblable à Hiroshima, mais en bien plus grand. Et pourtant, cette explosion à elle seule ne créa pas l'Abîme. La pile le fit – le treillis de bore et d'aluminium que Grenfell avait si arduement fabriqué à l'aide de morceaux clandestinement acquis au fil des années. Et ce fut là, au cœur même de la fission initiale, que la désintégration totale

prit place, là, dans la pile, car telle était sa fonction. Cela prit plus longtemps. Il fallut plus d'une heure pour que son infernale activité atteigne son summum, temps suffisant pour creuser dans la terre un immense cratère en ébullition, crachant des masses d'éléments volatilisés, de gaz incandescents et une énorme quantité de radiations. C'était... l'Abîme. La courbe de son activité était calculée pour atteindre un maximum en une heure et huit minutes, puis diminuer graduellement, nourrissant la désintégration en élargissant son champ d'action, en faisant appel à des matériaux de moins en moins riches et en consommant ses propres résidus dans un effort constant pour accéder à l'inaction. La pluie aiderait à tempérer son efficacité, à cause de l'énergie nécessaire pour volatiliser les gouttes ; et chacun des innombrables éléments touchés passerait par sa radioactivité secondaire propre, par ses demi-vies successives. L'Abîme mettrait huit à neuf mille ans à épuiser ses potentialités.

Comme celle d'Hiroshima, cette explosion eut des effets qui s'étendirent, tant dans l'histoire que dans le cœur des hommes, bien au-delà du cataclysme lui-même.

Voici ce qui se passa :

Il fut impossible de cacher l'explosion au public. L'hystérie était telle qu'il était tout aussi impossible de savoir avec certitude ce qui s'était passé. Il était de toute façon bien plus facile d'imprimer des gros titres clamant : NOUS SOMMES ATTAQUÉS.

Dans sa panique, la population exigea unanimement des représailles, et le gouvernement accéda à cette demande, car de telles « représailles » convenaient parfaitement à la ligne politique de certains de ses membres qui disposaient de pouvoirs d'exception. Ce fut ainsi que débuta la première guerre atomique.

Et la seconde.

Après cela, il n'y eut plus de guerres atomiques. La guerre des mutants fut une lutte sauvage et barbare, à l'issue de laquelle les mutants vainquirent les restes méconnaissables et en grande partie stériles de l'humanité, car les mutants étaient forts. Ensuite, les mutants disparurent, car ils n'étaient pas viables. Pendant un certain temps, il y eut de passionnantes recherches à effectuer sur les effets de la radiation sur l'hérédité, mais il n'y avait malheureusement personne pour faire ces recherches.

Quelques humains avaient survécu. Les rats en mangèrent la majorité – car les rats avaient accru leur population dans des proportions fantastiques. Et puis, il y eut des épidémies.

Ensuite, il resta des êtres nus, se tenant à peine droits, dont

l'hérédité déformée remontait sans doute jusqu'à l'homme. Mais ceux-là savaient, individuellement et collectivement, ce qu'était la peur, et il n'y eut pas d'évolution. Ce n'étaient certainement pas des hommes.

C'était en l'an 5000, et les siècles avaient peu changé l'Abîme. Il était encore un mémorial, dédié à l'abus de la force ; à cause de lui, la guerre était devenue une chose du passé. A cause de lui, le monde était débarrassé de l'industrie, de sa fumée et de sa crasse. Le sifflement et le fracas des bombes, le rythme soporifique des pieds marchant au pas avaient cessé de se faire entendre. Enfin la Terre connaissait la paix.

Approcher de l'Abîme signifiait la mort, lente mais certaine ; un respect craintif l'entourait et continuerait à l'entourer pendant des siècles. La nuit, il clignait de son œil rouge, et il était entouré, jusqu'au-delà de l'horizon, par une zone nue et dévastée, sur laquelle planait une macabre lueur bleue. Rien ne vivait, rien ne pouvait vivre dans cette zone.

Avec un tel mémorial la Terre ne pouvait connaître que la paix. Jamais elle ne pourrait oublier l'horreur de la guerre.

Tel était le rêve de Grenfell.

Traduit par FRANK STRASCHITZ. Mémorial.

Street and Smith Publications, Inc., 1946.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

Robert Bloch : LE JOUR SE LÈVE

On a vu que peu d'histoires se situent avant la fin du monde. Il n'y en a pas davantage qui se placent au cours de la catastrophe elle même, et pour les mêmes raisons. La science fiction regarde toujours plus loin.

Voici pourtant une nouvelle qui commence pendant les bombardements et se déroule pour l'essentiel quand ceux-ci viennent de se terminer et qu'il ne reste plus qu'à compter les morts. Elle a une saveur d'apocalypse dans la grande tradition puritaine. Mais les héros de cette histoire émergent d'une vie qui était encore semblable à la nôtre quelques heures auparavant. Ils ont gardé leur mentalité préatomique. Et certains penseront peut-être que le mot de la fin relève moins de la science-fiction que de la littérature réaliste.

LES têtes nucléaires tournoyaient haut dans le ciel, et le fracas de leur passage ébranlait la montagne.

Semblable à un dieu énigmatique, indifférent à la chute du moineau ou à celle du missile, il était assis au fond de son sanctuaire blindé. Il n'avait nul besoin de sortir de son abri pour contempler la cité en contrebas.

Il savait ce qui se passait... il le savait depuis que, au début de la soirée, la télévision avait clignoté et s'était évanouie. Un annonceur, vêtu du saint costume blanc des arts guérisseurs, était en train d'exposer un important message concernant le laxatif le plus populaire du monde – celui que préféraient la plupart des gens, celui que quatre docteurs sur cinq utilisaient eux-mêmes. Au beau milieu de ses louanges à l'égard de cette nouvelle et stupéfiante découverte médicale, il s'était arrêté et avait demandé au public de rester à l'écoute, dans l'attente d'un bulletin spécial.

Mais le bulletin ne vint jamais ; en lieu et place, l'écran s'éteignit et le tonnerre éclata.

Toute la nuit la montagne trembla, et l'homme assis trembla aussi ; non de crainte, mais d'excitation. Il s'y était attendu, évidemment, et c'était pourquoi il était là. Les autres en avaient parlé pendant des années ; il y avait eu des rumeurs irraisonnées, des avertissements solennels, quantité de bavardages chuchotés dans les bistrots. Mais les lanceurs de rumeurs, les lanceurs d'avertissements et les chuchoteurs de bistrots n'avaient pas bougé. Ils étaient restés dans la ville, et lui seul avait fui.

Certains, il le savait, étaient restés pour affronter de leur mieux l'inévitable fin, et ceux-ci, il les saluait pour leur courage. D'autres avaient tenté d'ignorer l'avenir, et ceux-là, il les haïssait pour leur aveuglement. Et tous, il les plaignait.

Car, depuis longtemps, il avait compris que le courage ne suffisait pas, et que l'ignorance volontaire n'était pas le salut. Les paroles avisées ou sages sont semblables : elles n'arrêteront pas la tempête. Et quand approche la tempête, il est préférable de s'enfuir.

Aussi s'était-il préparé cette retraite de montagne, surplombant la ville, et où il ne risquait rien ; il y serait en sécurité pendant des années encore. D'autres gens d'égale fortune auraient pu faire de même, mais ils étaient trop sages ou trop fous pour faire face à la réalité. Donc, pendant qu'ils répandaient leurs rumeurs, trompetaient leurs avertissements et marmonnaient dans leurs verres, il bâtissait son sanctuaire ; « matelassé » de plomb, amplement approvisionné, ayant de quoi subvenir à tous les besoins pour de nombreuses années... y compris une copieuse quantité du laxatif le plus célèbre au monde.

L'aube vint enfin, les échos du tonnerre moururent et il gagna un emplacement spécial, blindé, d'où il pouvait braquer son périscope sur la cité. Il eut beau écarquiller les yeux ou froncer les sourcils, il n'y avait rien à voir – que des nuages noirs qui s'élevaient en tourbillonnant, puis rougissaient en s'étalant jusqu'à l'horizon invisible.

Alors il sut qu'il devait descendre jusqu'à la ville s'il voulait savoir, et il se prépara en conséquence.

Il fallait porter un costume spécial, une astucieuse combinaison faite de plomb et de tissu isolant, très coûteuse et très difficile à obtenir. C'était un costume ultrasecret, du genre que possèdent seuls les généraux du Pentagone. Ils ne peuvent pas s'en procurer pour leurs épouses, et ils doivent les voler pour leurs maîtresses. Mais lui, il en avait un. Il l'endossa.

Un ascenseur rapide l'amena à la base de la montagne. Son automobile l'y attendait. Les portes blindées se refermèrent automatiquement derrière lui : il prit la route de la ville.

Par la visière de son casque isolant, il voyait un brouillard jaunâtre et, bien qu'il n'y eût aucune circulation, aucun signe de vie, il conduisit lentement.

Au bout d'un moment le brouillard se dissipa, et il put contempler le paysage. Des arbres jaunes et de l'herbe jaune, se découpant sur un ciel jaune dans lequel se tordaient d'immenses nuages.

Van Gogh, se dit-il, tout en sachant que c'était un mensonge. Car ce n'était pas une main d'artiste qui avait fracassé les fenêtres des fermes, pelé la peinture sur le flanc des granges, étouffé le souffle chaud du bétail groupé dans les champs et raidi par la peur puis par la mort.

Il conduisit le long de la large artère menant à la cité ; une artère qui d'ordinaire fourmillait de véhicules multicolores. Mais aucune autre automobile ne circulait plus dans cette artère.

Il ne les vit qu'en approchant des faubourgs ; ayant dépassé un virage, il tomba sur l'avant-garde – alors la panique le saisit et il s'arrêta net au bord d'un fossé.

Devant lui la route était couverte d'automobiles à perte de vue... Masse solide, pare-chocs contre pare-chocs, comme prête à l'écraser sous ses roues en mouvement.

Mais les roues ne tournaient pas.

Les véhicules étaient morts. L'autoroute était un cimetière d'autos. Il s'approcha à pied, passant avec respect près des cadavres des Cadillac, des Chevrolet, des Buick. De près il put constater l'évidence de fins violentes : le verre fracassé, les pare-chocs enfoncés et les capots bosselés.

Il observa de nombreux signes de luttes pitoyables ; ici une minuscule Volkswagen, coincée et écrasée entre deux énormes Lincoln ; là une MG, qui avait péri sous les roues d'une Chrysler. Mais maintenant toutes étaient inertes.

Il avait du mal à imaginer avec une lucidité identique la tragédie qui avait touché les gens à l'intérieur de ces autos. Ils étaient morts aussi, bien sûr, mais leur trépas semblait insignifiant. Peut-être sa pensée avait-elle été affectée par l'attitude de l'époque, devant laquelle l'homme tendait de moins en moins à être identifié comme individu, et de plus en plus à être considéré selon le statut symbolique de la voiture qu'il possédait. Lorsqu'un inconnu conduisait dans la rue, on pensait rarement à lui en tant que personne ; la réaction immédiate était : « Voilà une Ford – voilà une Pontiac – voilà une de ces grosses Imperial. » Et les hommes se vantaient de leurs voitures plutôt que de leurs caractères. Ainsi la mort des automobiles paraissait-elle plus importante que celle de leurs propriétaires. Il ne semblait pas que des êtres humains eussent péri dans cette ruée pour s'échapper de la cité ; c'étaient les voitures qui, prises de panique, avaient foncé vers la liberté, et n'y avaient pas réussi.

Il quitta la route et continua le long du fossé ; il atteignit les premiers trottoirs des faubourgs. Les preuves de destruction s'accroissaient. Explosion et implosion avaient fait leur œuvre. Dans la campagne, la peinture avait été arrachée des murs ; mais dans les faubourgs, les murs avaient été arrachés des bâtiments. Toutes les maisons n'étaient pas rasées. Il restait encore nombre de bungalows debout ; mais nul signe de leurs propriétaires. Dans certaines des pittoresques maisons, blanches modernes, avec leurs lignes légères et leurs lourdes hypothèques, les parois latérales en verre étaient intactes ; mais à l'intérieur, nul signe de l'active et joyeuse vie banlieusarde ; les postes de télévision étaient morts.

La couche de débris augmentait, empêchant de plus en plus sa progression. Apparemment, une explosion avait balayé le quartier ; la voie était jonchée des débris variés d'Exurbia.

Il se fraya un chemin à travers des boîtes de Kleenex, des têtes réduites artificielles qui un jour s'étaient balancées à la fenêtre arrière de voitures, des listes d'achats froissées et des rendez-vous de psychiatres griffonnés.

Il marcha sur une casquette, faillit buter sur un gril tordu, se prit les pieds dans des bretelles de faux seins en caoutchouc. Les entrées d'égouts étaient bouchées par les décombres d'un drugstore détruit ; épingles à cheveux, chaussettes de nylon, un tas de livres de poche, un plein carton de tranquillisants, une masse de lotions, suppositoires et désodorisants, et une grande photo découpée de Harry Belafonte, sur laquelle était tombée une tasse de chocolat bouillant.

Il continua, à travers un fatras de rasoirs électriques pour dames, de sélections du Club du Livre du Mois, de disques de Presley, de fausses dents et de traités sur l'existentialisme. Maintenant il approchait vraiment de la cité proprement dite. Les signes de la dévastation se multipliaient. Passant péniblement près du site de l'université, il remarqua, avec un sursaut d'horreur, que le gigantesque stade de rugby n'existait plus. Niché non loin de là, se trouvait le minuscule immeuble des Beaux-Arts, et il crut d'abord que cet édifice aussi avait été rasé. Mais, regardant de plus près, il s'aperçut que les Beaux-Arts n'avaient pas été touchés, sinon par des marques de décrépitude et de négligence naturelles.

A présent, il avait du mal à suivre un trajet régulier, car les rues étaient encombrées de véhicules détruits, et les trottoirs souvent

barrés par des poutres ou des façades entières d'immeubles écroulés. Des structures avaient été complètement écartelées ; il y avait d'affreuses variations : ici un toit s'était effondré, là une pièce montrait son contenu. Apparemment, le cataclysme était survenu instantanément, et sans avertissement, car il y avait peu de corps dans les rues ; et ceux qu'il apercevait dans les immeubles ouverts montraient que la mort les avait frappés au milieu de leurs occupations habituelles.

Là, dans un sous-sol encombré, un gros homme effondré sur son établi de bricoleur, regardant sans le voir le célèbre calendrier qui exhibait entièrement les charmes de Marilyn Monroe. Deux étages au-dessus, à travers l'huissierie brisée d'une fenêtre de salle de bain, sa femme, morte dans la baignoire, tenant encore une revue cinématographique avec le portrait de Rock Hudson en couverture. Et tout en haut, dans le grenier ouvert au ciel, deux jeunes amants étendus sur un lit de cuivre, nus, figés dans l'extase de leur dernière étreinte.

Il se détourna et, continuant sa progression, évita volontairement d'examiner les corps. Mais il ne put éviter de les voir ; avec l'accoutumance, sa répulsion se transforma en vague dégoût. Lequel enfin fit place à la curiosité.

Passant près d'une cour d'école, il fut content de voir que la fin était venue sans violence grotesque ou contre nature. Une vague de gaz paralysant s'était probablement étendue sur le quartier. La plupart des silhouettes étaient immobilisées dans des postures normales. Il y avait là tous les aspects de l'enfance habituelle – le grand garçon frappant le petit, tous deux appuyés contre une palissade, à l'endroit même où les avait trouvés l'explosion ; un groupe de six jeunes en blousons de cuir noir uniformes, entassés sur le corps d'un enfant porteur d'un blouson blanc.

Au-delà du terrain de récréation s'élevait le centre de la ville. Vu à distance, les amas de maçonnerie bouleversée évoquaient un jardin fantastique retourné par un laboureur en folie. Çà et là, dans les interstices des énormes entassements, s'élevaient de petites langues de flammes. Par endroits, émergeaient comme des tiges les étages inférieurs des gratte-ciel, dont le sommet avait été tranché par le passage d'une faucille thermonucléaire.

Il hésita, se demandant s'il serait possible de pénétrer dans ce bizarre amoncellement. Puis il aperçut la colline, plus loin, et l'imposante structure qui était le Bâtiment fédéral. Miraculeusement respecté par l'explosion, celui-ci était toujours debout et, dans le brouillard, il pouvait voir le drapeau qui flottait encore sur le toit. Il

devait y avoir de la vie là-bas, et il sut qu'il ne serait pas satisfait avant de l'avoir rejointe.

Mais longtemps avant d'avoir atteint son objectif, il trouva d'autres preuves que la vie continuait. Tout en se déplaçant délicatement et prudemment parmi les débris, il finit par s'apercevoir qu'il n'était pas totalement seul dans le chaos.

Partout où crépitaient les flammes, s'agitaient des formes furtives silhouettées devant le feu. Avec horreur, il constata qu'elles entretenaient les incendies ; elles brûlaient les barricades qui ne pouvaient être détruites autrement, afin d'entrer dans les boutiques et les magasins à piller. Certains des malfaiteurs étaient silencieux et honteux, les autres bruyants et soûls ; tous étaient condamnés.

Il le savait, et c'est ce qui l'empêcha de s'interposer. Ils pouvaient piller et fracturer à volonté, ils pouvaient se disputer quelque part le butin : dans quelques heures ou dans quelques jours, les radiations auraient fait leur inévitable ravage.

Personne ne s'opposa à son passage ; peut-être le casque et le vêtement protecteur ressemblaient-ils à un uniforme officiel. Il poursuivit sans encombre son chemin et voici ce qu'il vit

Un homme, pieds nus, affublé d'un manteau de vison, fracassant la porte d'un bar et passant les bouteilles à quatre petits enfants qui faisaient la chaîne...

Une vieille femme, debout dans la chambre forte éventrée d'une banque, poussant des piles de billets dans la rue avec son balai. Dans un coin gisait le corps d'un homme aux cheveux blancs, les bras écartés dans un futile effort pour embrasser un monceau de pièces. Impatiente, la femme le poussa avec son balai. La tête de l'homme roula, et un dollar d'argent jaillit de sa bouche entrouverte...

Un soldat et une femme, arborant le brassard de la Croix-Rouge, qui amenaient une civière jusqu'à l'entrée bloquée d'une église partiellement rasée. Ne pouvant entrer, ils portèrent la civière sur le côté de l'édifice, et le soldat défonça à coups de pied un des vitraux...

Dans un sous-sol, un studio d'artiste ouvert en plein ciel ; ses murs étaient encore intacts et couverts de toiles abstraites. Au centre de la pièce se dressait le chevalet, mais l'artiste avait disparu. Ce qui restait de lui était étalé en une masse dégoulinante sur le tableau, comme si l'artiste avait finalement réussi à mettre quelque chose de lui-même

dans sa peinture...

Un amoncellement de verre brisé qui avait été un laboratoire de chimie et, au centre, une silhouette recroquevillée sur un microscope. Sur la lame se trouvait une cellule unique que le savant observait attentivement lorsque le monde s'était écroulé autour de lui...

Une femme avec le visage d'un mannequin de Vogue, étalée dans la rue. Apparemment, elle avait été frappée alors qu'elle se rendait à un travail, car sa petite main aristocratique tenait toujours la courroie de son carton à chapeau. Par quelque hasard, l'explosion l'avait totalement déshabillée ; ainsi étendue, elle montrait tous ses charmes coûteux...

Un type maigre émergeant d'une boutique de prêteur sur gages, porteur d'un énorme tuba. Il disparut momentanément dans la charcuterie voisine et, lorsqu'il revint, le pavillon de son tuba était bourré de saucisses...

Un studio d'émissions publiques de radio, complètement démoli ; la scène autrefois immaculée était couverte de cartouches écrasées des quinze différentes variétés de la Cigarette Américaine Préférée, et de bouteilles brisées des vingt qualités de la Bière Américaine Préférée. Émergeant du fatras, la tête du Présentateur Américain Préféré regardait fixement une cabine insonorisée, laquelle servait à présent de cercueil à un garçonnet de neuf ans, qui avait su la moyenne annuelle des points marqués depuis 1882 par toutes les équipes des principales fédérations de base-ball...

Une femme aux yeux égarés assise dans la rue, pleurant et gémissant sur un chaton qu'elle berçait dans ses bras...

Un courtier à son bureau, dont le corps était momifié dans des rouleaux de bandes de télétype...

Un autobus, écrasé contre un mur de brique ; ses passagers encombraient encore le couloir ; ils se tenaient encore aux poignées du plafond, jusque dans la raideur cadavérique...

L'arrière-train d'un lion de pierre derrière lequel s'était élevée autrefois la Bibliothèque ; devant, sur les marches, le cadavre d'une femme d'âge mûr dont le cabas avait vomi son contenu sur la chaussée : deux romans policiers, un exemplaire des Plaisirs de l'enfer et le dernier numéro du Reader's Digest...

Un petit garçon coiffé d'un chapeau de cow-boy, qui pointait un pistolet à amorces sur sa petite sueur en criant : « Pan ! T'es morte ! »

(Elle l'était.)

A présent, il marchait lentement, gêné par des obstacles à la fois

matériels et spirituels. Il approchait du bâtiment sur la colline par une voie tortueuse ; il se contraignait à éviter la répugnance, à surmonter toute curiosité morbide, à refouler sa pitié, à oublier son horreur.

Il savait qu'autour de lui, dans le noyau de la cité, se trouvaient d'autres êtres, certains accomplissant des actes de pitié, d'autres portant héroïquement secours. Mais il les ignora tous, car ils étaient morts à ses yeux. Quelques-uns d'entre eux le hélèrent, mais il poursuivit son chemin sans les écouter, sachant que leurs paroles n'étaient que des râles de mourants.

Mais subitement, alors qu'il gravissait la colline, il se retrouva en train de pleurer. Les larmes chaudes et salées couraient le long de ses joues et brouillaient l'intérieur de son casque, si bien qu'il ne voyait plus clairement. Et c'est ainsi qu'il émergea du cercle central ; le cercle central de la cité, le cercle central de l'enfer de Dante.

Ses larmes cessèrent de couler et sa vision s'éclaircit. Devant lui se dressait la fière silhouette du Bâtiment fédéral, étincelant et intact – ou presque.

Comme il arrivait près de l'imposant escalier en examinant la façade, il remarqua quelques signes d'avarie et de corrosion sur la surface de l'édifice. La terrible explosion n'avait infligé de dommages visibles qu'aux grandes statues surmontant le grand portail voûté ; les sculptures symboliques avaient été partiellement détruites : toute la face antérieure s'était effondrée. Il cilla devant les contours évidés des trois figures ; jamais il n'avait réalisé que la Foi, l'Espérance et la Charité étaient creuses.

Puis il pénétra dans l'immeuble. Des soldats fatigués gardaient le portail, mais ils ne firent pas un geste pour l'arrêter, sans doute parce qu'il portait un vêtement protecteur encore plus perfectionné et plus impressionnant que le leur.

A l'intérieur de l'édifice, une petite armée de gratte-papiers et d'officiers supérieurs fourmillait dans les corridors et dans les escaliers. Il n'y avait plus d'ascenseurs, évidemment : ils avaient cessé de fonctionner quand l'électricité avait été coupée. Mais il pouvait grimper.

Il voulut monter tout de suite, car c'était pour cela qu'il était venu. Il désirait contempler la ville d'en haut. Dans sa combinaison grise isolante, il ressemblait à un automate et, comme un automate, il gravit l'escalier avec raideur ; il atteignit enfin le dernier étage.

Mais il n'y avait là aucune fenêtre ; rien que des bureaux entièrement clos. Il suivit jusqu'au bout un très long couloir. Il se trouva dans une vaste salle éclairée de lumière grisâtre par le mur de verre qui en formait le fond.

Assis derrière un bureau, un homme secouait le combiné d'un téléphone de campagne en jurant. Il regarda curieusement l'intrus, vit l'uniforme isolant, et se remit à injurier l'instrument dans sa main.

Il était donc possible de marcher jusqu'à la vaste baie et de regarder en contrebas.

Il était possible de voir la ville, ou plutôt le cratère qui avait été la ville.

A l'horizon la nuit se mêlait à la brume, mais il n'y avait pas d'obscurité. Les petits foyers d'incendie s'étaient étendus, apparemment, avec l'arrivée du vent, et maintenant il contemplait une marée de flammes grandissante. Les clochers tordus et les édifices ravagés se noyaient dans les vagues pourpres. Tandis qu'il regardait, ses larmes revinrent, mais il savait qu'il n'y aurait jamais assez de larmes sur terre pour éteindre les feux.

Il se retourna alors vers l'homme assis, remarqua pour la première fois qu'il portait un des uniformes très spéciaux réservés aux généraux.

Ce devait donc être le général en chef. Oui, il en était certain maintenant, car autour du bureau le sol était jonché de morceaux de papier. C'étaient peut-être des cartes périmées, ou peut-être des traités caducs. Cela n'avait aucune importance dorénavant.

Sur la paroi derrière le bureau, il y avait une autre carte ; et celle-là avait une grande importance. Elle était couverte d'épingles noires et rouges, et il lui fallut un moment pour déchiffrer leur signification. Les épingles rouges représentaient les destructions, car il y en avait une sur le nom de leur ville. Et il y en avait une pour New York, une pour Chicago, Detroit, Los Angeles – chaque centre important avait été percé.

Il regarda le général, et finalement la parole lui revint.

« Ce doit être horrible, dit-il.

– Oui, horrible, fit le général en écho.

– Des millions et des millions de morts.

– Morts.

– Les villes détruites, l'air pollué, et aucun espoir d'en réchapper. Aucun espoir, nulle part au monde.

– Aucun espoir. »

Il se détourna et regarda encore une fois par la fenêtre, contemplant l'enfer. Il songeait : *« C'est donc ainsi que ça devait se passer... c'est donc ainsi que le monde meurt. »*

Il regarda de nouveau le général, puis soupira.

« Dire que nous avons été battus », chuchota t'il.

L'éclat rouge des flammes augmenta, et dans cette lumière il vit le visage exultant, presque joyeux, du général.

« Que voulez-vous dire ? dit le fier guerrier en se rengorgeant. Nous avons gagné ! »

Traduit par P. J. IZABELLE. Daybroke.

Tous droits réservés.

Ward Moore : LOTH

Et voici maintenant l'histoire de l'homme qui a vraiment pensé à tout. Il a mis au point, jusque dans ses plus infimes détails, le scénario de sa vie après les événements. Le jour venu, il n'a plus qu'à mettre son plan à exécution. Au risque de perdre un pari gigantesque : il a prévu que la civilisation disparaîtrait entièrement.

Le titre de cette histoire suggère un rapprochement avec le personnage biblique de Loth, qui fut prévenu par des anges de la destruction prochaine de Sodome et eut le temps de quitter la ville avec sa famille ; mais sa femme regarda derrière elle malgré l'interdiction divine et fut changée en statue de sel, si bien que Loth, resté seul avec ses filles dans le désert, fonda avec elles une race nouvelle. On verra que la transposition est l'occasion de porter quelques coups sévères au mythe de la famille américaine.

M R. JIMMON paraissait plein d'une excitation joyeuse, comme quelqu'un qui s'apprête à partir en vacances.

« Allons, mes amis, inutile d'attendre plus longtemps. Tout est paré. Alors, partons ! »

Il y avait là un signe révélateur ; Mr. Jimmon n'était pas homme à employer la formule « mes amis » pour s'adresser à sa famille.

« David, tu es sûr que... ? »

Mr. Jimmon se contenta de sourire. Ce qui était tout à fait anormal. D'ordinaire, sa réaction à la manie qu'avait sa femme de ne pas achever ses questions était de prendre un air ironiquement las de chien battu. Après dix-sept ans de mariage, en fait, la partie inexprimée (et la plus longue) de la demande était aussitôt perçue par lui de façon mystérieuse, comme projetée dans son cerveau sur la longueur d'onde où était émise l'introduction, et cela avec une précision telle qu'il percevait non seulement l'interrogation sous sa forme complète, mais encore les nuances et les implications que les circonstances et l'humeur du moment y attachaient. Il avait eu beau se promettre un nombre incalculable de fois de la regarder avec des yeux ronds ou de lancer un efficace : « Je regrette, mais je ne vois pas ce que tu veux dire, ma chérie », il n'avait jamais été capable de tenir sa promesse. Jusqu'au moment critique présent. Une situation critique, réfléchit Mr. Jimmon, dont le sourire se faisait suggestif tandis qu'il se dirigeait vers la porte, cela vous change un homme. Cela fait ressortir ses qualités dissimulées en temps normal.

Ce fut Jir qui répondit à Molly Jimmon sur le ton semi-plaintif de

l'adolescent exaspéré

« Oh ! la barbe, m'man. Qu'est-ce que tu as dans l'idée ? Les routes vont être embouteillées. A quoi ça sert de faire des plans à l'avance et de tenir tout prêt, si tu remets tout en question à la dernière minute ? Allez, secoue-toi et partons ! »

Au lieu de lancer la remontrance classique : « Ce n'est pas une façon de parler à ta mère », Mr. Jimmon se prit à penser, avec un peu de commisération, à la lenteur des réactions chez la femme. Avantage en couches, handicap pour pousser à la roue. Il savait que Molly pensait à la maison et à tout ce qu'elle renfermait : ses toilettes et celles d'Erika, le poste de télévision – si morne et si laid maintenant qu'il n'y avait plus d'électricité – le réfrigérateur, où les provisions commenceraient bientôt à sentir la putréfaction, le poêle éteint, le cellier plein de caisses de conserves pour lesquelles il n'y avait pas de place dans la limousine familiale. Et la Buick, bloquée au garage, avec ses pneus soigneusement dégonflés et sa batterie cachée.

Bien entendu, la maison serait pillée. Mais ils n'en avaient jamais douté. Quand ils avaient fait leurs préparatifs – ou plutôt, quand il les avait faits, lui, car c'était à son esprit et à sa formation de chef que la famille Jimmon devait de n'être pas prise au dépourvu en ce moment – il avait mis en parallèle les biens matériels et la vie et avait opté pour cette dernière. Aucune autre décision n'était possible.

« Ne vas-tu pas au moins téléphoner à Pearl et Dan ? »

Pourquoi diable, pensa Mr. Jimmon, sans se laisser gagner par une mesquine irritation, est-ce que j'appellerais Dan Davisson ? (Parce que, bien sûr, c'est Dan et lui seul qu'elle a en tête... son ancien béguin. Oh ! il n'était rien alors ; seulement un rêveur, un théoricien pur, sans un sou en poche ; il a fallu des années pour qu'on le reconnaisse comme un mathématicien de génie ; maintenant il est professeur et bien d'autres choses encore... Mais c'est automatique chez elle, elle dit Pearl et Dan, jamais Dan tout court.) Qu'est-ce que Dan peut bien faire avec la racine carrée de moins rien pour compenser M égale tout ce qu'on voudra, en un tel moment ? Ou bien attend-elle de moi que je m'informe si Pearl a bien tous ses diamants ? Et d'abord, pourquoi Pearl, avec son prénom, ne porte-t-elle pas des perles ? Pourquoi uniquement des diamants ? Les amis de ma femme... hmm-hmm... mais même l'intonation la plus subtile ne suffit pas à les qualifier quand on reçoit à dîner un client important en même temps que Pearl et Dan.

Et pourquoi serait-ce à moi de leur téléphoner ? Qu'est-ce qui la paralyse soudain ? Crise de nerfs ?...

« Non », déclara-t-il.

Puis il ajouta, d'un ton moins sec : « Le téléphone, depuis, est coupé.

– Mais... », dit Molly.

« Elle ne va tout de même pas me demander d'aller en ville avec la voiture. » Il fit choix de plusieurs réponses prêtes à servir. Mais elle jeta simplement un regard malheureux sur le téléphone (« Elle aurait dû être grosse, pensa-t-il, oui, elle aurait bien dû, ou en tout cas boulotte ; c'est à sa minceur qu'elle doit cet air compétent ou qui, du moins, se veut compétent »), aussi commenta-t-il avec douceur

« Ils vont bien, ça ne fait pas de doute. Ils en sont aussi éloignés que nous. »

Wendell était déjà installé dans la limousine, avec Waggie caché dans un coin. « J'aurais dû emmener ce cabot chez le vétérinaire ; plus humain de le faire piquer. » Trop tard maintenant ; Waggie serait obligé de courir sa chance. Les lapins de garenne ne manquaient pas dans les collines autour de Malibu, Mr. Jimmon en avait aperçu souvent non loin de la maison. De toute manière, il n'y avait pas place pour un chien dans la voiture ; celle-ci était déjà chargée à ne pouvoir supporter un kilo de plus.

Erika arriva de la cuisine en coup de vent. Avec son jodhpur marron, on ne lui eût pas donné quatorze ans à première vue. Mais à première vue seulement, car si le jodhpur accentuait son apparence juvénile, celle-ci était démentie par ses hanches arrondies et sa poitrine déjà formée.

« Il n'y a plus d'eau, m'man. Inutile de rester ici plus longtemps. »

Molly prit un air incrédule

« Plus d'eau ?

– Evidemment qu'il n'y a plus d'eau, dit Mr. Jimmon d'un ton qui trahissait non l'impatience, mais plutôt la fierté que lui procurait sa propre prévoyance. En admettant qu'elle n'ait pas touché l'aqueduc, les canalisations sont alimentées au moyen de pompes. Des pompes qui fonctionnent à l'électricité. L'électricité coupée, on ne peut plus avoir d'eau.

– Mais l'eau... », répéta Molly, comme si cette dernière catastrophe confondait la raison – comme si elle n'était pas une des conséquences logiques, inéluctables, de l'événement.

Jir passa devant eux en traînant les pieds et sortit. Erika remit en place une mèche de cheveux rebelle, enfonça sa casquette de jockey, l'inclinant légèrement sur l'oreille, jeta un rapide regard à sa mère puis à son père et suivit. Molly fit quelques pas, s'arrêta pour

s'adresser un vague sourire dans la glace et sortit à son tour.

Mr. Jimmon palpa ses poches ; il avait bien tout son argent. Il ne jeta même pas un regard derrière lui avant de fermer la porte et de secouer le bouton pour vérifier que la serrure était bien enclenchée. Elle avait toujours fonctionné normalement, mais cela n'empêchait pas Mr. Jimmon de la secouer. Il se dirigea vers la voiture dont il examina les ressorts pour s'assurer encore une fois qu'elle n'était pas chargée exagérément.

Le ciel était couvert ; si l'on n'avait pas été au courant, on aurait pu croire à une de ces brumes matinales qui planent habituellement à assez haute altitude. Mr. Jimmon se tourna vers le sud-est, mais elle était tombée trop loin pour qu'on pût déjà voir quelque chose. Erika et Molly avaient pris place sur le siège avant ; les deux garçons étaient derrière, perdus au milieu des bagages soigneusement emballés. Il ouvrit la portière du côté du conducteur, s'installa au volant, tourna la clef d'allumage et mit le moteur en marche. Puis, d'un ton détaché, il dit par-dessus son épaule

« Mets le chien dehors, Jir. »

Wendell protesta, trop vite

« Waggie n'est pas là. »

Molly s'exclama

« Oh ! David...

– Nous perdons un temps précieux, dit patiemment Mr. Jimmon. Il n'y a pas de place pour le chien ; nous n'avons pas de quoi le nourrir. Si nous avons de la place, nous pourrions embarquer davantage de choses essentielles ; ces quelques kilos de surcharge peuvent tout changer.

– Je ne le vois pas, murmura Jir.

– Il n'est pas là. Puisque je te dis qu'il n'est pas là, cria Wendell d'une voix larmoyante.

– S'il faut que j'arrête le moteur pour le chercher moi-même, nous allons perdre encore un peu plus de temps et d'essence. » Mr. Jimmon gardait son ton détaché, impartial. « Ce n'est pas une question de bonté pour les animaux. C'est une question de vie ou de mort. »

Erika intervint calmement

« Papa a raison, voyons ! C'est le chien ou nous. Mets-le dehors, Wend.

– Puisque je te dis... commença Wendell.

– Je l'ai ! s'écria Jir. Allez, Waggie !. Dehors et bonne chance ! »

L'épagneul manifesta sa joie en frétilant de la queue quand Jir le souleva et le fit sauter à terre en le passant par la fenêtre. Mr. Jimmon fit ronfler le moteur, mais le bruit de celui-ci ne parvint pas à noyer les cris de fureur de Wendell qui se jeta sur son frère, le frappant des poings et des pieds. Mr. Jimmon cessa d'appuyer sur l'accélérateur et, dès qu'il se fut assuré que le chien ne risquait plus d'être pris sous les roues, il fit démarrer doucement la grosse limousine qui quitta l'allée de la maison pour s'engager dans la descente en direction de l'océan.

« Wendell, Wendell, arrête ! plaida Molly. Ne lui fais pas de mal, Jir. »

Mr. Jimmon mit en marche le poste de radio. Il y eut un bourdonnement, puis une friture intolérable se fit entendre. Il pressa l'une après l'autre les cinq touches, mais ne réussit qu'à faire varier la hauteur et la puissance du son inintelligible.

« Tu veux que j'essaie ? » offrit Erika. Elle manœuvra la commande de réglage à main et tourna lentement le bouton. De la musique jaillit du haut-parleur.

Mr. Jimmon grogna

« Poste mexicain. Essaie autre chose. Tu peux peut-être avoir Ventura 1. »

Ils prirent un virage brusque.

« Est-ce que ce n'est pas la voiture des Warbinn ? » questionna soudain Molly.

Pour la première fois depuis l'événement, Mr. Jimmon eut un chatouillement d'impatience. Il était impossible, même à quelqu'un dont la surexcitation eût troublé la vue, de ne pas reconnaître la Mercury bleue des Warbinn. Personne, dans Rambla Catalina, n'en avait une semblable et il était tout à fait improbable que des étrangers se fussent trouvés là. Si Molly avait bien voulu appliquer la logique la plus élémentaire !

De plus, Warbinn s'était arrêté avec sa Mercury bleue dans l'allée des Jimmon cinq fois par semaine au cours des deux derniers mois – depuis qu'ils avaient décidé de garer la Buick et de tenir la limousine familiale chargée et toute prête en prévision du moment présent – afin de prendre Mr. Jimmon pour le déposer en ville. Bien sûr que c'était la voiture des Warbinn.

« ... priés de ne pas gêner les mouvements des convois militaires. Un personnel médical suffisamment nombreux a été mis en place dans tous les hôpitaux. Les unités locales de la défense civile prennent toutes mesures appropriées... »

« Santa Barbara », fit remarquer Jir, désignant le poste d'un mouvement de tête avec l'assurance d'un expert.

Mr. Jimmon ralentit, prêt à suivre les Warbinn jusqu'à la nationale 101, mais la Mercury fit halte et Mr. Jimmon donna un coup de volant pour la doubler. Warbinn conduisait et Sally était à côté de lui ; le siège arrière était vide à l'exception de quelques objets qui avaient été jetés dessus à la hâte. Manque de prévoyance, pensa Mr. Jimmon.

Warbinn agita vigoureusement la main par la portière et Sally cria quelque chose.

« ... la panique aurait pour effet le plus clair de ralentir les efforts des sauveteurs. Le nombre des victimes est très inférieur à celui qui avait été avancé... »

« Comment le savent-ils ? fit Mr. Jimmon avec un geste poli à l'adresse des Warbinn.

– Oh ! David, tu ne t'arrêtes pas ? Ils veulent quelque chose.

– Sans doute bavarder, tout simplement. »

« ... conserver chaque goutte d'eau. Le courant sera rétabli sous peu grâce aux installations de secours. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure. En général... »

Dans le rétroviseur, Mr. Jimmon vit la Mercury bleue qui repartait. Il ne s'était donc pas trompé, ils voulaient seulement dire quelque chose sans importance. Dans un pareil moment !

Au croisement avec la nationale 101, cinq voitures bloquaient Rambla Catalina. Mr. Jimmon serra le frein à main et, prenant appui sur la portière ouverte, se dressa sur la pointe des pieds, le corps contorsionné, pour essayer de voir par-dessus les voitures immobiles. Sur la 101, les véhicules formaient une masse compacte dont la progression était imperceptible. Sur la moitié de la chaussée réservée au sens nord-sud, un flot de voitures se dirigeait illégalement vers le nord.

« Je croyais que tout le monde devait fuir vers l'est », dit, d'un ton railleur, Jir qui se penchait du côté opposé.

Mr. Jimmon ne se laissa pas troubler par le sarcasme de son fils. Comme il avait été bien inspiré de ne pas prendre la remorque ! Naturellement, la plupart des voitures devaient faire route vers l'est comme il l'avait prévu ; la masse qui s'écoulait lentement devant lui était insignifiante comparée à la multitude de véhicules qui devaient congestionner en ce moment les routes menant à Pasadena, Alhambra, Garvey, Norwalk. Même ceux qui fuyaient vers le nord prenaient certainement la nationale 99 ou la 101 normale – celle qu'ils avaient

devant eux était en réalité une déviation de la 101. Il avait choisi le dégagement le plus praticable.

Les Warbinn stoppèrent à côté d'eux.

« Ce n'était pas la peine de tant vous presser », cria Warbinn en allongeant le cou pour passer son visage devant celui de sa femme.

Mr. Jimmon tendit la main et coupa l'allumage. L'essence allait devenir une denrée précieuse. Il sourit et hocha la tête ; inutile de faire remarquer à Warbinn qu'en le doublant il s'était placé dans le couloir intérieur et qu'il se trouvait ainsi en meilleure posture que lui pour s'insérer dans le premier vide qui se produirait sur la grand-route.

« Remonte, Jir, et ferme la porte. Il faut se tenir prêt pour le moment où la file va redémarrer.

– Si jamais elle redémarre, dit Molly. Toute cette agitation, cette bousculade. On ferait aussi bien... »

Mr. Jimmon, qui sentait que Warbinn le regardait fixement, se refusa résolument à tourner la tête. Il fit semblant de ne pas l'entendre crier : « Je voulais seulement vous dire que vous avez oublié de prendre votre cric. Il est devant votre garage. »

Mr. Jimmon éprouva une sensation de vide au creux de l'estomac. Et s'il avait une crevasse maintenant ? Fichu ! Condamné ! Il se mit à haïr Warbinn de toutes ses forces – Warbinn, emprunteur incapable, mauvais voisin, étourdi, empoté, criminel. Il se devait de descendre de voiture et d'empoigner Warbinn à la gorge...

« Qu'a-t-il dit David ? Que dit Mr. Warbinn ? »

Alors il se souvint qu'il s'agissait du cric de la Buick ; celui de la familiale était soigneusement rangé là où il lui était facile de l'atteindre. Naturellement, il ne serait jamais parti pour un voyage pareil sans vérifier la présence d'un outil essentiel...

« Rien, dit-il. Rien du tout. »

« ... des messages reçus d'avion indiquent que l'objectif était la région de Signal Hill. Des dégâts peu importants ont été causés à Long Beach, Wilmington et San Pedro. Tout le trafic aérien non militaire doit se tenir à l'écart de Mines Field... »

Un fracas caractéristique de pare-chocs et d'ailes entrant brutalement en contact retentit sur la grand-route. De son poste d'observation, Mr. Jimmon ne pouvait voir ce qui se passait, mais il lui était facile de s'imaginer l'impatiente poussée en avant qui l'avait provoqué. Mr. Jimmon n'alla pas jusqu'à sourire, mais il se permit un léger frémissement de satisfaction intérieure. Une collision se

produisant en avant sur la route aggraverait encore la situation, mais une collision derrière – et il était inévitable qu'il y en eût, et en grand nombre – créerait fatalement un vide.

Comme il envisageait ce cas, la première voiture à l'embouchure de Rambla Catalina se faufila de côté sur la bordure de la grand-route. Mr. Jimmon se glissa au volant, mit le moteur en marche, et suivit centimètre par centimètre la voiture qui le précédait, quittant peu à peu la proximité toujours inconfortable des Warbinn.

« J'ai envie d'aller aux cabinets, annonça tout à coup Wendell.

– Je croyais pourtant t'avoir prévenu ! Allez, fais vite ! Jir, tiens la portière ouverte et tire-le à l'intérieur si la voiture démarre.

– Je ne peux pas faire ici. »

Mr. Jimmon se retint pour ne pas répliquer

« Alors, garde ça pour plus tard. » Il se contenta de dire avec douceur : « La situation est grave, Wendell. Ce n'est pas le moment de faire des chichis. Dépêche ! »

« ... la lueur a été aperçue de Ventura au nord jusqu'à Newport au sud. Un témoin oculaire qui vient d'arriver en hélicoptère... »

« Voilà ce que nous aurions dû avoir, fit remarquer Jir. Tu as pensé à tout sauf à ça.

– Ce n'est pas une façon de parler à ton père, dit Molly d'un ton de réprimande.

– Oh ! flûte, m'man, la situation est grave. Ce n'est pas le moment de faire des chichis.

– Tu es un grossier personnage, Jir, dit Erika. Tu prends des habitudes de voyou.

– Occupe-toi de toi, la même, rétorqua Jir, mouche ton nez.

– En vérité, dit posément Mr. Jimmon, j'ai pensé à la fois à l'avion et à l'hélicoptère et j'ai rejeté ces deux solutions.

– Je n'y arrive pas. Je vous assure, je n'y arrive pas.

– Ne t'énerve pas, mon chéri, conseilla Molly. Personne ne te regarde. »

« ... incendies signalés à Compton, Lynwood, Southgate, Harbor City, Lomita et en d'autres endroits sont maintenant maîtrisés. Il est conseillé aux habitants de ne pas se lancer sur les routes encombrées ; ils courent infiniment moins de risques en restant chez eux ou sur le lieu de leur travail. La défense civile... »

Les deux voitures de devant démarrèrent avec une secousse.

« Monte », cria Mr. Jimmon.

Il engagea le pneu avant gauche de la limousine sur la bordure d'asphalte – la double piste en ciment était terriblement loin encore – avec pour seul résultat de se faire bloquer par la file serrée d'automobiles. La montre de bord marquait onze heures quatre minutes. Près de cinq heures depuis l'événement, et ils n'étaient encore qu'à un peu plus de trois kilomètres de chez eux. Ils auraient fait plus vite à pied. Ou à cheval.

« ... tous les habitants de la région de Los Angeles sont invités à conserver leur calme. La reprise des émissions de la station de radio locale n'est plus qu'une question de minutes, de même que le rétablissement du courant électrique et de la distribution d'eau. Les bruits relatifs à l'activité d'une cinquième colonne sont fortement exagérés. Le F. B. I. exerce sur tous les agitateurs notoires une... »

Il étendit le bras et tourna le bouton. Puis il empiéta hardiment de cinq centimètres de plus sur la bordure d'asphalte, manquant d'érafler une agressive Cadillac bourrée à craquer de boîtes en carton. Sur sa gauche, un antique camion à plate-forme vibrait d'un tremblement continu. Ce camion appartenait à deux artistes peintres qui se faisaient passer pour mari et femme. Mr. Jimmon les connaissait, les désapprouvait et leur manifestait une froideur calculée. Sur la plate-forme étaient empilés tous les biens de ces gens ; de pauvres objets inutilisables dont aucun pillard n'eût voulu s'encombrer. Dans la cabine, les deux artistes se passaient et se repassaient une bouteille de bière. L'homme fit de la main un geste cordial ; Mr. Jimmon répondit par un signe de tête peu fait pour encourager les débordements d'amitié.

Le thermomètre de bord indiquait trente-deux degrés. Une chaleur plus que suffisante. Supportable, bien sûr, si seulement ils se remettaient à rouler. « J'ai soif, pensa-t-il. Suggestion sans doute. Si je n'avais pas vu le thermomètre... En tout cas, je n'aurai pas à tout retourner à l'arrière de la voiture pour trouver le bidon. Prévoyance. Comme pour les armes. » Il s'éclaircit la gorge.

« Rappelle-toi qu'il y a un automatique dans le compartiment à gants. Si quelqu'un essaie d'ouvrir la portière de ton côté, sers-t'en.

– Oh ! David, je... »

Ah ! Théories humanitaires. Non-violence. Gandhi.

Je n'ai jamais tiré sur autre chose qu'une cible. Dans un moment pareil ! Mais elles ne comprennent rien.

« Je pourrais me servir de la carabine qui est là, dans le fond, suggéra Jir. Hein, papa ?

– Je peux attraper le fusil de chasse, dit Wendell. C'est mieux pour tirer de près.

– Ah ! là ! là ! ce que vous êtes braves, vous les hommes ! » dit Erika d'un ton gouailleur.

Mr. Jimmon gardait le silence ; les deux fusils n'étaient chargés ni l'un ni l'autre. Prévoyance encore.

Il saisit instantanément le moment où la file s'ébranlait, comme secouée d'un hoquet, et il se réjouit de la parfaite coordination de ses réflexes. Jusqu'où il pourrait avancer sur la bordure avant de rencontrer un caniveau qui réduirait la route à la largeur des pistes cimentées, il ne le savait. Probablement pas à plus de deux kilomètres au maximum, mais en tout cas il était sorti de Rambla Catalina et se trouvait maintenant sur la 101. Cet exploit le remplissait d'une joie sans bornes.

« Ça y est, nous voilà partis ! » Ce fut tout juste s'il n'ajouta pas : « Cramponnez-vous ! »

Evidemment, sur la bordure aussi les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs et l'allure, en première vitesse, était incroyablement lente. Quant à la consommation d'essence, il n'osait même pas y penser ; il n'éprouvait plus la même fierté à voir l'aiguille caresser l'index supérieur de la jauge. Et il ne lui serait pas commode de se procurer de l'essence bien qu'il eût des tickets de rationnement. Marché noir.

« Tu veux bien que j'essaie encore de prendre la radio ? » demanda Erika, tournant le bouton.

Mr. Jimmon, fidèle à la tactique qui lui avait déjà réussi, engagea sa roue avant gauche sur le ciment, faisant jaillir un beuglement désapprouvateur de la Pontiac voisine.

« ... secteur était calme. Les pertes de l'ennemi sont estimées... »

« Tu ne pourrais pas prendre autre chose ? demanda Jir. Quelque chose de moins rasoir ?

– Je voudrais bien avoir la télévision dans la voiture, déclara Wendell. Le père de Joe Tellifer a installé un poste sur le siège arrière de leur Chrysler.

– Tais-toi, morveux, dit Jir. Tu n'arrêtes pas de débloquer.

– Jir !

– Oh ! m'man, ne fais pas attention. Tu ne vois donc pas qu'il fait l'intéressant ?

– Toi, la gosse, si tu n'étais pas une fille, tu aurais ma main aux

fesses.

– Tu veux dire, si je n'étais pas ta sœur. Parce que c'est un jeu que tu aimerais certainement jouer avec n'importe quelle autre fille, espèce de vicieux.

– Erika ! »

« Où vont-ils chercher cela ? s'interrogea Mr. Jimmon étonné. Ces écoles modernes ! Peut-on croire... ? »

Profitant d'un moment d'inattention du conducteur de la Pontiac, il poussa sa roue avant un peu plus vers l'intérieur. Il exultait. Si l'autre ne devenait pas furieux et ne répliquait pas par un coup de tampon, il avait pratiquement conquis sa place sur le ciment.

« Nous y voilà ! fit-il triomphant. Nous sommes sur la bonne voie.

– Ah ! là ! là ! Si c'était moi qui étais au volant, nous serions déjà à mi-chemin d'Oxnard à l'heure qu'il est.

– Jir, ce n'est pas une façon de parler à ton père. »

Mr. Jimmon réfléchit avec calme que les exhortations inefficaces prodiguées à Jir ne faisaient que stimuler l'impétuosité de ses seize ans, déjà assez irritante sans cela. A vrai dire, si Molly ne s'en mêlait pas, Jir aurait pu...

Il était évidemment possible – ici Mr. Jimmon freina juste à temps pour ne pas emboutir le cabriolet qui le précédait – que Jir ne traversât pas seulement une période « difficile » (qu'avait-elle de particulièrement difficile, se demanda-t-il, en dépit de tous les livres sur les problèmes psychologiques de l'adolescence que Molly laissait traîner à dessein un peu partout ? Jir avait tout ce qu'il pouvait désirer !), mais qu'il fût aussi de ces garçons qui, en d'autres circonstances, finissent par... non, peut-être pas exactement aller grossir les effectifs de la jeunesse délinquante, mais...

« ... dans la région de Long Beach-Wilmington-San Pedro. Une comparaison avec ce qui s'est produit à Pittsburgh montre que ce matin les effets en ont été moins graves à tous points de vue. Tous les incendies sont maintenant contenus et tous les blessés reçoivent des soins... »

« Je ne pense pas qu'ils disent la vérité », déclara Mrs. Jimmon.

Il répondit par un grognement. Il ne le pensait pas non plus, mais par quel raisonnement était-elle parvenue à cette conclusion ?

« Je veux écouter le match de base-ball. Prends le match de base-ball, Rika », réclama Wendell.

Onze heures seize et ils roulaient vers le nord sur la route nationale. Pas mal, pas mal du tout. Prévoyance. Maintenant, s'il pouvait

seulement se glisser à gauche jusqu'à la moitié de chaussée qui était normalement la voie descendante, ils auraient dépassé le goulot de Santa Barbara sur le coup de deux heures.

« L'électricité ! s'exclama soudain Molly, les robinets ! »

« Oh ! non... pensa Mr. Jimmon, pas ça par-dessus le marché ! C'est bon dans les dessins humoristiques... »

– Ne t'en fais pas, conseilla Jir. L'électricité et l'eau sont coupées... tu sais bien.

– Je ne suis pas encore tout à fait folle, Jir. Je sais fort bien que tout a été coupé. Je pensais au moment où on les rétablirait. »

– Bon sang, m'man, tu te tracasses pour les factures du mois prochain, au point où on en est ? »

Mr. Jimmon, obliquant de plus en plus sur sa gauche, forma mentalement la phrase : « Ce n'est pas toi qui te tracasserais pour les factures, jeune homme, parce que tu n'as jamais à en payer. » Au lieu d'exprimer cette pensée à voix haute il forma une autre phrase intérieure : « Molly, tu as pour soulever des questions hors de propos un don qui confine au génie. » Les deux phrases lui causèrent une douce satisfaction.

Comme par miracle, l'allure s'accéléra un court instant et il profita de cette échappée pour gagner le couloir de gauche et se caler confortablement contre la longue bande de ciment séparant la voie montante de la voie descendante.

« Bravo, papa, tu te défends bien », approuva Wendell.

Même si l'approbation de son fils pouvait lui faire un certain plaisir, elle ne suffisait pas à dissiper son exaspération. Wendell, comme Jir, tenait plus des Manville que des Jimmon ; tous deux portaient l'empreinte de Molly sur leur visage et dans leur esprit. Seule, Erika était une vraie Jimmon. « Faite à ma propre image », songea-t-il d'un cœur dépourvu d'orgueil.

« Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'eût été la plus élémentaire des politesses que de joindre Pearl et Dan, tout au moins d'essayer. Et les Warbinn... »

La brèche dans la séparation en ciment se présenta plus tôt qu'il ne s'y attendait et il se trouva sur la voie descendante, relativement libre. Son pied appuya sur l'accélérateur et la limousine répondit avec un grondement empressé. Pour la première fois, il prit conscience de la force avec laquelle il serrait le volant, de la rigidité des muscles de ses bras, de ses épaules et de son cou. Il se détendit un peu tandis qu'il réglait sa vitesse sur celle des voitures qui le précédaient et que

l'aiguille du compteur se stabilisait juste au-dessous de 70, mais l'irritation qu'il ressentait à l'égard de Molly (... la plus élémentaire des politesses...), de Jir (... pas le moment de faire des chichis...) et de Wendell (... envie d'aller...), donnait un goût amer à la salive qui lui montait à la bouche. Tous à sa charge. Fardeau accablant. Tout retombait sur lui. Parasites.

De temps en temps, Erika mettait la radio en marche. Des nouvelles devaient toujours être données d'un moment à l'autre, mais en fait on n'entendait guère que de vagues communiqués par lesquels les autorités visiblement nerveuses cherchaient à atténuer l'impression causée par l'étendue du désastre et à rassurer les auditeurs par des allusions à l'efficacité de la défense civile, aux opérations militaires sur un front qui progressait sans cesse et par des comparaisons avec la destruction de Pittsburgh, tellement plus terrible que l'explosion relativement inoffensive de Los Angeles. Pas brillant, pensa Mr. Jimmon ; effort de guerre paralysé...

« J'ai faim », dit Wendell.

Molly commença à s'agiter, donnant à Jir des indications sur l'endroit où trouver des sandwiches. Mr. Jimmon pensa à la nécessité cruelle dans laquelle ils allaient être de se passer des bonnes choses courantes en pays civilisé : pain, mayonnaise, viande cuisinée. Se nourrir de lapins de garenne, d'écureuils, de coquillages, de poisson. Quand Wendell aurait faim, il serait obligé de partir lui-même à la recherche de sa nourriture. Chacun pour soi. Pas de sentiment.

A Oxnard, ils durent ralentir à cause d'un embouteillage et, de nouveau, ils n'avancèrent plus qu'au pas. Plus loin, la jonction avec la route principale menant vers le nord ne leur permit pas de dépasser cette allure déprimante. Il était beaucoup plus de deux heures quand ils atteignirent Ventura et que Wendell, qui depuis une heure ne cessait de se trémousser et de sauter sur son siège, proclama

« Je suis fatigué. »

Mr. Jimmon serra les lèvres. Molly suggéra, sans grand effort de persuasion

« Pourquoi ne te couches-tu pas, mon chéri ?

– Je ne peux pas. De la façon dont cette bagnole est bourrée, il n'y aurait pas de place pour une sauterelle.

– Très drôle. Oh ! très drôle, dit Jir.

– Allons, Jir, laisse-le tranquille ! Ce n'est qu'un enfant. »

A Carpenteria, le soleil fit son apparition. On aurait pu penser que le brouillard se dissipait normalement, à cela près que c'était presque

l'heure où, au contraire, il avait coutume de tomber... Essaierait-il la Passe de San Marcos, au-delà de Santa Barbara, ou ferait-il le détour par la bonne route ? Plans modifiables à volonté. « Attendons, on verra bien. »,

Il était quatre heures quand, en vue de Santa Barbara, Mr. Jimmon se trouva en présence d'une rébellion concertée, encore qu'inorganisée. Wendell hurlait déjà depuis un moment qu'il avait des crampes et s'ennuyait ; Jir fit négligemment remarquer, sans s'adresser à personne en particulier, que c'était à Santa Barbara qu'ils devaient stopper pour casser la graine, ouais, parlons-en ! Molly dit : « Arrête-toi au premier poste d'essence proprement tenu. » Et Erika elle-même crut devoir ajouter : « Oui, papa, il faudrait vraiment que tu t'arrêtes. »

Mr. Jimmon était épouvanté. Alors que chaque seconde comptait et que des hordes de réfugiés pris de panique se pressaient dans leur dos, ils allaient le priver de tous les précieux gains accumulés grâce à son habileté, son audace, son jugement. Stupidité et courte vue. Inimaginable. Pour leur petit confort ridicule... Grand Dieu ! est-ce qu'ils s'imaginaient avoir le monopole des défaillances physiques ? Il n'avait pas plus qu'eux la libre disposition de ses mouvements et il lui eût plu autant qu'à eux de descendre. Du temps et de l'espace qui ne pourraient jamais se rattraper. Qu'ils perdent cette demi-heure et il était plus que probable qu'ils ne sortiraient jamais de Santa Barbara.

– Si nous perdons une demi-heure maintenant, nous ne sortirons jamais d'ici.

– Oh ! tu sais, David, ce ne serait pas un désastre irréparable. Il y a des hôtels tout à fait comme il faut ici et je suis sûre que ce serait beaucoup plus agréable pour chacun de nous que ton idée de camper dans les bois et d'aller à la chasse et à la pêche... »

Il quitta la route nationale. (« Impossible de me rappeler le nom de la voie parallèle, mais il y a sûrement moins de circulation. ») Il conserva son sang-froid au prix d'un effort terrible, sinon héroïque.

« Puis-je te demander combien de temps tu envisageais de séjourner dans un de ces hôtels tout à fait comme il faut ?... »

– Mais jusqu'à ce que nous puissions rentrer chez nous

– Ma chère Molly ! »

Que pouvait-il lui dire ? Ma chère Molly, nous ne rentrerons jamais chez nous, si c'est à Malibu que tu penses ? Ou bien : Ma chère Molly, tu ne comprends strictement rien à ce qui se passe ?

L'inutilité de chercher à lui faire entrevoir le tableau clair et précis qui était en son esprit. Ou n'importe quel tableau. Si elle ne pouvait se

représenter d'elle-même la multitude infinie de fuyards qui sortaient à flots de Los Angeles, cherchant avec affolement une issue et un refuge, dévorant la substance de la campagne environnante selon un cercle qui s'élargissait sans cesse, emplissant, bloquant, submergeant chaque hôtel, pension de famille, maison meublée ou particulière où ils parvenaient à s'infiltrer, pratiquant une surenchère désespérée sur toutes choses jusqu'à ce que le chaos qu'ils apportaient avec eux ne pût plus être distingué de celui qu'ils fuyaient – si elle ne pouvait se représenter cela instantanément et automatiquement, on aurait beau faire, elle ne comprendrait jamais la situation. Pas plus que ne pouvaient la comprendre les autres fugitifs désorientés, irrésolus, et imprévoyants.

Donc, ma chère Molly : rien à dire.

Son silence ne pouvait qu'encourager son épouse à persévérer dans ses reproches.

« David, est-ce que vraiment tu n'aurais pas l'intention de t'arrêter ? »

Était-il nécessaire de lui répondre : Non, justement ? Il serra les lèvres encore plus fort et compara de nouveau les avantages de la Passe de San Marcos et ceux de la route qui longeait la côte. (« Il faut que je me décide maintenant. »)

« Pourtant, vois le temps qu'on perd ici, à attendre simplement que les voitures qui sont devant nous repartent. Ça suffirait. »

Pouvait-on la qualifier de stupide ? Il pesa la question posément et équitablement sans cesser de guetter le moment où s'ébranlerait la masse solide des voitures dans laquelle il était pris. Le raisonnement de sa femme était admissible et logique si les lois de la physique et de la géométrie n'avaient plus cours. (Était-ce bien cela : la physique et la géométrie ? Un corps occupant deux positions différentes en même temps ?) C'étaient les faits qui étaient illogiques et non Molly. Molly n'était qu'exaspérante.

Quand ils furent à mi-chemin de Gaviota ou de Goleta – Mr. Jimmon ne pouvait jamais distinguer ces deux villes l'une de l'autre – sa prévoyance et son inflexible rigueur commencèrent à donner des résultats. Ceux qui avaient quitté Los Angeles sans préparatifs et sous l'effet de la panique ralentissaient ou se détachaient de la colonne pour se ravitailler en essence ou en huile, réparer des pneus, acheter des provisions, chercher des chambres où se reposer. Mais la limousine poursuivait méthodiquement son chemin.

Il se risqua à choisir l'ancienne route à la sortie de Santa Barbara. Le moindre accident en bloquerait les deux couloirs, mais si la chance

voulait qu'il n'y en eût pas, il devancerait de loin les légions de voitures qui se traînaient sur la nouvelle route, plus large et plus droite. Il rencontrait maintenant des passages où il pouvait atteindre le 80 ; à un certain moment, il eut la joie de parcourir un kilomètre à 110.

Mais l'insubordination qui couvait autour de lui menaçait de donner naissance à une explosion commune.

« Vraiment, je... » commença Molly, qui dédaigna cette entrée en matière pour une autre plus ferme. « David, je ne comprends pas comment tu peux être égoïste et incompréhensif à ce point. »

Mr. Jimmon sentit se gonfler les veines de son front, mais c'était une de ces rages qui ne se voient pas.

« Ecoute, papa, est-ce qu'un arrêt de dix minutes aurait des conséquences catastrophiques ? demanda Erika.

– Monomanie, murmura Jir. Idée fixe. Comme Hitler.

– Je veux mon chien ! brailla Wendell. Espèce de vieux tueur de chiens

– N'as-tu jamais entendu parler d'accumulation de... » Erika avait gardé, pour lui parler, un ton raisonnable ; il pourrait sûrement, elle, l'amener à comprendre. « N'as-tu jamais entendu parler d'accumulation de... Quel était le mot ? Il avait dans l'esprit l'image d'une boule de neige descendant une pente. « Oh ! et puis à quoi bon ? »

L'ancienne route rejoignait la nouvelle ; une fois encore, la limousine s'emboîta dans la colonne de véhicules comme une pièce de marqueterie. Mr. Jimmon, encore sous le coup de la griserie qu'il avait éprouvée à rouler librement – ou presque – à 110, se trouva emprisonné dans un cortège qui n'avancait plus qu'à 60. Il se raisonna : « Garde ton calme ; tu n'y peux rien. Tu as besoin de tout ton sang-froid et de toute ton énergie. Probablement des accidents par-devant. » (Puis, retrouvant un motif de satisfaction : « Si je n'avais pas employé la bonne tactique là-bas, nous nous serions trouvés avec ceux qui marchaient à 40. A 40 en s'arrêtant sans cesse. »)

« C'est effrayant, s'exclama Molly. J'en viendrais à croire que Jir a raison et que tu as perdu la tête. »

Mr. Jimmon sourit. C'était la première fois que Molly témoignait ouvertement d'un manque de loyauté devant les enfants, ou qu'elle prenait leur parti en leur présence. Elle apparaissait sous son véritable jour. Elle cédait sous la pression. Non pas la pression des événements ; par son incroyable attitude à Santa Barbara, elle avait démontré son incapacité à en saisir la portée. Seule la pression sur sa vessie était en

cause.

« Il est sans aucun doute que lorsqu'ils vivront leurs derniers instants, ceux qui sont restés derrière pourront se consoler à l'idée qu'ils n'ont pas perdu la tête, eux. » La phrase sortit parfaitement formée, sans aucune de ces pauses fâcheuses ou de ces « euh » et « hum » intercalés qui étaient capables, il le savait, hélas ! par expérience, de gâcher les reparties les plus cinglantes.

« Oh ! la fin justifie toujours les moyens pour ceux qui voient les choses comme ça.

– Est-ce qu'ils empêchent aussi les gens... ?

– Ça suffit, Jir ! »

On pouvait faire crédit à Molly pour retomber sans tarder dans son hypocrisie fondamentale ; la réaction automatique – l'esprit de Mr. Jimmon saisit à propos l'expression « réflexes conditionnés » – à l'excitant habituel. Elle avait pris explicitement position contre le bon sens de son mari, mais son code rigide – *honore ton père ; repasse la rayonne à l'envers ; fais-toi inscrire et vote ; évite les scènes ; sers toujours du vin blanc avec le poisson ; ne réemploie jamais un domestique congédié* – substituait aussitôt la formule stéréotypée à la réponse spontanée. Dix-sept ans de cela !...

La route s'éloignait de l'océan. Elle s'enfonça en serpentant à l'intérieur des terres et se mit à monter pendant plusieurs kilomètres au cours desquels la vitesse décrut encore. Puis elle s'élargit tout à coup en une grande route à quatre voies de circulation, avec une séparation au milieu. Sans hésiter, Mr. Jimmon s'engagea à rebours dans la voie descendante. Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté Rambla Catalina, son pied écrasa l'accélérateur et, avec un soupir de soulagement, la limousine bondit et se mit à dévorer l'espace à une vitesse qui plongea Mr. Jimmon dans le ravissement.

Improvisation et tactique encore. Et, il le reconnaissait volontiers, l'exemple hardi de ceux qui, le matin, avaient fait de même au départ de Malibu. Maintenant, par la force de l'habitude, les autres voitures se tenaient sur la voie montante, bien qu'il n'y eût aucune circulation sur l'autre voie, en direction du sud. Timidité, routine, inertie. Ils ne mettraient pas longtemps à s'apercevoir, tout confus, qu'il n'y avait ni trafic ni police de la route pour les empêcher de rouler sur cette piste déserte, mais ils feraient des kilomètres et. des kilomètres avant de rencontrer une jonction transversale pour pouvoir passer d'un côté à l'autre. D'ici, il aurait, lui, atteint la section relativement décongestionnée.

« C'est dangereux, David. »

Obéir aux lois. *Défense de fumer. Défense de marcher sur le gazon. Veuillez vérifier votre tenue avant de sortir. Les contrevenants seront... Il est interdit de cueillir des fleurs sauvages et de toucher aux arbustes. Stationnement limité à quarante-cinq minutes. Défense de...*

Elle n'avait pas exprimé sa protestation sous la forme habituelle d'une question. Cette manière de faire eût-elle été plus irritante ? N'est-ce pas dangereux, David ? Calme conclusion de Mr. Jimmon aucune importance.

« Pas le moment de s'embarrasser de subtilités », fit Jir d'un ton léger.

Mr. Jimmon s'efforça de se remémorer Jir enfant. Tous les romans bon marché qu'il avait lus du temps où ses lectures comprenaient tout sauf *Time* et le *New Yorker*, tous les films qu'il avait vus avant d'avoir un poste de télévision, prescrivaient toujours de se reporter ainsi au passé pour trouver des motifs de consolation dans le présent. S'il pouvait se rappeler David Alonzo Jimmon junior à six mois, petit être faible et adorable, peut-être parviendrait-il à trouver Jir plus acceptable en découvrant de l'un quelques traces ténues dans l'autre ?

Mais s'il lui était facile de faire défiler en détail les mois interminables, écoeurants et angoissants de cette première grossesse (avait-il réellement craint de la perdre ?), il était totalement incapable de recréer l'apparence de son premier-né avant l'âge de... Ce devait être à six ans que Jir avait emmené promener sa jeune sœur et qu'il l'avait perdue. (Molly l'avait elle autorisé ? Il ne l'avait jamais su exactement.) Erika n'avait été retrouvée qu'au bout de quatre heures

Un hurlement modulé de sirènes envahit et détruisit ses pensées. Bon Dieu... La pression de son pied sur la pédale se relâcha tandis qu'il obliquait sur la droite, le respect enraciné de l'autorité remontant simultanément à la surface.

« Je te l'avais dit que ce n'était pas prudent ! Tu veux donc tous nous tuer ? »

Surgies du sommet de la côte, devant eux, deux motos fondaient à leur rencontre en pétaradant, précédant une longue file de véhicules divers, voitures de pompiers et ambulances principalement, avec, de place en place, des camions militaires uniformément vert olive. La caravane chevauchait la ligne blanche de séparation, une roue dans chaque couloir de la voie descendante. Mr. Jimmon serra sur la droite du plus qu'il put ; la limousine occupait entre trop de place pour permettre le libre passage de la ruée motorisée si celle-ci n'y mettait du sien.

En voyant les policemen écarter largement les genoux et les coudes

sur leurs motocyclettes, Mr. Jimmon ne put s'empêcher de penser à des sauterelles. Celui qui roulait à l'intérieur piquait droit sur l'aile gauche de la limousine ; un instant, Mr. Jimmon ferma les yeux, dessinant mentalement le trajet rectiligne du bolide, le voyant déjà découper son passage dans la carapace de tôle, bondir légèrement sur ses pneus et continuer sans plus s'émouvoir. Il rouvrit les yeux pour voir l'autre motard passer en trombe, tournant la tête dans sa direction, la bouche déformée par un rictus de colère, tandis que celui qui venait droit sur lui stoppait dans un froissement de pneus.

« Ce coup-là, on n'y coupe pas », dit Wendell, triomphant méchamment.

Un père d'une époque révolue, un de ces horribles exemples offerts à la réprobation des parents modernes, aurait allongé le bras et se serait soulagé en gratifiant sa progéniture d'une bonne gifle. Mr. Jimmon se borna à couper les gaz.

Le policeman dédaigna d'exécuter le numéro habituel, inquiétant à souhait, qui eût consisté à descendre de sa machine avec une lenteur calculée et à marcher sur sa victime d'un pas de plus en plus menaçant. Au lieu de cela, il mit prestement pied à terre et couvrit les quelques mètres qui le séparaient de Mr. Jimmon d'un pas parfaitement naturel.

Ses yeux étaient abrités derrière d'énormes lunettes et son visage mal rasé était enduit d'une couche de poussière.

« Votre permis ! »

Mr. Jimmon comprit ce qu'il disait, mais les sirènes et le grondement continu du convoi empêchaient le son de sa voix de lui parvenir. De nouveau, le policeman dérogea à la coutume ; il ne s'empara pas de la carte qui lui était tendue pour l'examiner d'un air incrédule avant de tirer son carnet et son crayon, mais rédigea immédiatement le procès-verbal, jetant les yeux par intervalles sur le document que Mr. Jimmon tenait à la main.

Cependant, le dernier véhicule passa avant que le policeman eût présenté le papier par la portière en réclamant une signature.

« Faites demi-tour jusqu'à la jonction et continuez du bon côté », ordonna-t-il sèchement, remettant son carnet dans sa poche et boutonnant rapidement sa vareuse.

Mr. Jimmon fit oui de la tête. Le représentant de l'autorité hésita, comme s'il attendait une vague excuse. Mr. Jimmon ne dit rien.

« N'essayez pas de tricher, dit le policeman pardessus son épaule. Faites demi-tour jusqu'à la jonction et continuez du bon côté. »

Il courut presque jusqu'à sa moto et démarra dans un fracas assourdissant, tournant la tête au passage avec un dernier regard farouche, sirène mugissante. Mr. Jimmon attendit que sa silhouette ne fût plus qu'une tache minuscule dans le rétroviseur, puis il mit le moteur en marche.

« Tu vas perdre plus de temps que tu n'en as gagné », commenta Jir.

Mr. Jimmon jeta encore un coup d'œil au rétroviseur, démarra et passa en seconde.

« David ! s'écria Molly horrifiée, tu ne fais pas demi-tour ! »

– Docilité ! murmura Mr. Jimmon entre ses dents.

– Papa, ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça », dit Jir d'un ton sentencieux.

Pour toute réponse, Mr. Jimmon appuya sur l'accélérateur avec rage. La route absolument vide s'étendait devant lui, comme douée d'un pouvoir hypnotique. A quelques centaines de mètres sur leur droite, ils apercevaient la voie montante encombrée de véhicules qui progressaient dans la même direction qu'eux comme un cortège de fourmis. L'air souleva le procès-verbal posé sur les genoux de Mr. Jimmon et le fit tomber sur le plancher de la voiture. Erika se pencha en avant et le ramassa.

« Jette-le », ordonna Mr. Jimmon.

Molly sursauta.

« Tu as perdu la raison ?

– Tu es stupide, déclara calmement Mr. Jimmon. Pourquoi garderais-je ce bout de papier ?

– Ce n'est pas ce que tu as dit au flic. » Jir se moquait ouvertement à présent.

« J'aurais aussi bien pu le lui dire, si j'avais voulu gaspiller ma salive. Qu'est-ce que j'ai fait pour avoir une famille si stupide

– Il y a peut-être du vrai dans cette théorie de l'hérédité, après tout. »

Si Jir avait prononcé ces mots à haute voix, réfléchit Mr. Jimmon, ils auraient pu passer pour une repartie domestique normale, assez méchante peut-être, assurément juvénile et usée, mais non pas provocante. Murmurés, à peine perceptibles, ils avaient la résonance d'un défi caractérisé. Il avait lu qu'aux temps lointains de la préhistoire, quand les jeunes gens prenaient conscience de leur force, ils cherchaient à anéantir l'autorité du patriarche et à usurper sa place. Ils devaient sans nul doute pousser un grognement ou un cri

préliminaire en guise de défi. Ils n'étaient pas très intelligents, mais leurs actes découlaient d'un plan. Un plan que Jir suivait apparemment.

Soulagé d'avoir placé Jir dans un cadre approprié en le reportant à l'âge du Néanderthal, Mr. Jimmon poursuivit

« Aucun de vous ne semble avoir la moindre initiative, ni la moindre disposition à comprendre la réalité. Contraventions, policemen, juges, jurys n'ont plus de signification. Il n'y a plus de lois hormis la loi de survie.

– Est-ce que tu ne dramatises pas, David ? » Molly adoptait délibérément le ton supérieur d'une grande personne s'adressant à un enfant agité.

« Avec quel accent vengeur tu as fait cette énumération, papa ! dit Erika, mais il sentit qu'il n'y avait pas de méchanceté dans sa raillerie.

– Tu veux dire qu'on est libre de faire ce qu'on veut maintenant ? Tuer les gens ? Voler des autos et tout ? demanda Wendell.

– Voilà, David ! Tu vois ?

– Oui, je vois. Mieux que toi. Un petit sauvage. Le voilà, le plan. A quoi ressemblera Wendell – à quoi ressembleront les milliers d'autres Wendell (car il serait injuste de supposer que Molly, l'hérédité qu'elle transmet et l'influence maternelle qu'elle exerce sont uniques en leur genre) – après six mois d'anarchie ? Ou après six ans ?

« -Des survivants, oui. Et ce sera à peu près tout des sauvages nus, primitifs, féroces, superstitieux. Wendell sait lire et écrire (mais pas avec la même facilité que moi ou ceux de ma génération à son âge) ; combien de temps gardera-t-il en mémoire les bribes de connaissances qui lui ont été communiquées par des méthodes d'enseignement révolutionnaires ? »

Et Jir ? Avec détachement, Mr. Jimmon envisagea le sort de Jir. A la différence de Wendell, qui s'adapterait aux conditions nouvelles, Jir tournerait mal d'une autre façon. Les valeurs qu'il reconnaissait, c'était la télévision, les flirts de collège, les bandes dessinées des quotidiens, et par l'habitude acquise la loi et l'ordre. Une fois libéré des contraintes de la civilisation, il aurait devant lui un bref avenir plein de viols et de pillages qui prendrait fin quand il tomberait victime d'un autre adolescent ou d'un gang ayant les mêmes tendances.

Molly, elle, se désagrégerait moralement et ne survivrait pas longtemps.

Erika...

La limousine filait à toute allure sur la route à peu près libre. Comme ils venaient de dépasser une voie de jonction, ils n'étaient plus seuls sur la piste descendante, mais même sur la piste montante la circulation devenait moins dense.

Avec une détermination farouche, Mr. Jimmon se promit de préserver chez Erika tout ce qu'elle avait reçu de la civilisation. Il lui enseignerait tout ce qu'il connaissait (y compris les affaires d'assurances ?). Ah ! si seulement il était homme de science, maintenant – non pas un homme de science dans le genre de Dan Davisson, dont les spéculations abstraites semblaient tendre uniquement à préparer la voie à une nouvelle méthode de destruction, mais un... Franklin ? Jefferson ? Watt ?

La protéger jour et nuit contre les réfugiés qui rôderaient sur les collines au sud de Monterey. Utilisées à bon escient – et il veillerait à ce que lui seul les utilisât – les munitions pour les fusils dureraient des années. Quand elles seraient épuisées – dans l'hypothèse que les morceaux épars d'un monde acharné à se détruire ne se recolleraient pas par miracle pour offrir un endroit où retourner – il resterait les deux arcs de chasse dont les flèches terminées par une pointe en acier pouvaient arrêter un homme aussi facilement qu'un daim ou un lion d'Amérique. Il se souvint d'avoir longtemps hésité, quand il avait commencé ses préparatifs en vue de l'événement, sur le nombre d'arcs à commander, calculant leur poids et leur encombrement par rapport à tous les autres biens précieux et décidant finalement que deux était le nombre minimum satisfaisant. L'idée qu'Erika était la seule autre personne de la famille à qui l'on pût confier un arc avait dû être présente dans son subconscient durant tout ce temps.

« Il y aura des gens, dit-il avec un accent posé et solennel, s'adressant non pas à Wendell, dont la question était restée loin derrière, flottant dans l'air empuanti d'essence et d'huile d'un vallon couvert de chênes, mais à une assistance plus nombreuse et impalpable, il y aura des gens pour penser que parce qu'il n'y a plus ni loi ni système pénal...

– Tu es tout simplement grotesque ! » Il ne l'avait jamais entendue prendre un ton aussi vif devant les enfants. « Tout ça parce qu'il y en a une sur Los Angeles...

– Et sur Pittsburgh.

– D'accord, et sur Pittsburgh. Ce qui ne signifie pas que les Etats-Unis se soient effondrés et que toute la population fuie éperdument pour se mettre en sûreté.

– Pour l'instant, ajouta Mr. Jimmon d'un ton ferme. Pour l'instant. Crois-tu qu'ils vont s'en tenir à Los Angeles et Pittsburgh et laisser

debout Gary et Seattle ? Ou même New York et Chicago ? Ou crois-tu que Washington va demander l'armistice tant qu'il restera le moindre signe de vie organisée dans le pays ?

– Nous les exterminerons avant », dit Jir avec force, blessé dans ses sentiments patriotiques. Wendell l'appuya du « tac-tac-tac » d'une mitrailleuse imaginaire.

« Admettons. Mais il nous en coûtera jusqu'à notre dernier souffle. Quoi qu'il en soit, il faudra des années, à supposer que je vive assez longtemps pour en être le témoin, avant qu'une société stable soit rétablie...

– David, tu déraisonnes.

– Rétablie, répéta-t-il. Et c'est pour cela qu'il y aura beaucoup de gens pour croire que la mise en sommeil des lois et le manque d'autorité équivalent à la liberté de tuer les gens et de voler des autos « et tout ». La force brutale et la ruse seront les seuls moyens dont on disposera pour assurer sa conservation personnelle. C'est pourquoi j'ai choisi un endroit où j'ai pensé qu'il serait plus facile qu'ailleurs de survivre ; non seulement parce que le gibier et le poisson abondent dans les bois et les cours d'eau, mais aussi parce qu'il est éloigné de toute grande voie de communication et peu susceptible d'être repéré par beaucoup.

– Je voudrais bien que tu cesses de ruminer cette idée insensée. Tu es quand même un peu vieux et un peu empâté pour jouer au trappeur. Même étant jeune, tu n'étais guère le type de garçon endurci par la vie au grand air. »

« Non, pensa Mr. Jimmon, j'étais le type de la poire. Je serais arrivé à quelque chose si j'étais resté à la banque, mais tu as fait comme ces putains qui attendrissent le juge, en exhibant leur ventre plein. Les affaires d'assurances, c'était tout de suite un gain suffisant pour te permettre de quitter ton emploi, d'avoir Jir et une maison à ton goût. Au lieu de te débarrasser du gosse selon mes conseils. Empâté, empâté ! Tu crois donc que, ta maigreur est si tentante ? »

Il se domina et dit tout haut

« Nous avons déjà discuté de tout cela il y a des mois. La constitution physique n'a rien à voir là-dedans ; ce qui importe, c'est de sauver sa peau.

– Ridicule. Parfaitement ridicule. Les gens bien placés, qui en connaissent les effets... Il était peut-être prudent de quitter Malibu pendant quelques jours ou même quelques semaines. Et il est peut-être raisonnable de se tenir loin, des grandes agglomérations. Mais une petite ville ou un village, ou même un de ces ranches où on prend des

pensionnaires...

– Oh ! m'man, tu étais d'accord. Tu le sais bien.

Qu'est-ce qui te prend alors ? Pourquoi gâcher le plaisir ?

– Je veux aller tuer des lapins et des ours comme papa a dit », insista Wendell.

Erika ne disait rien, mais Mr. Jimmon sentait que sa sympathie lui était acquise ; l'approbation de Jir était spécieuse. Dégoûté, il délibéra pour savoir s'il valait la peine de reprendre une fois encore toute la discussion, de faire remarquer que ce qu'affirmait Molly était à la rigueur concevable dans les deux Dakotas ou dans les Appalaches, mais n'était guère applicable en un quelconque des points accessibles aux réfugiés de la côte du Pacifique. Il avait expliqué tout cela bien des fois, ainsi que surtout l'impossibilité quasi certaine de trouver à se procurer assez d'essence pour les emmener dans une des zones relativement sûres. C'est pourquoi ils étaient tombés d'accord pour choisir comme seule destination logique la région au sud de Monterey, sur la Grande Route numéro I traversant la Californie.

Une voiture isolée qui venait à sa rencontre, filant vers le sud dans son bon droit, interrompit le fil de ses pensées. « Ou c'est un maboul ou une affaire importante l'appelle par là », conclut-il. La voiture le croisa avec un coup de klaxon réprobateur, serrant la bordure droite de la route.

Comme ils traversaient Buellton, il fut de nouveau invité avec véhémence à faire halte à un poste d'essence. Il reconnut intérieurement qu'il pourrait s'arrêter dix ou quinze minutes sans que sa stratégie eût à en souffrir, puisqu'ils devaient se trouver maintenant tout à fait en tête de l'exode ; devant eux la circulation était à peine plus intense qu'en temps normal. Cependant, à force de se sentir continuellement contrecarré, sans aucune raison valable, estimait-il, il en était arrivé à un tel état d'irritation qu'il était prêt à s'imposer personnellement une gêne inutile afin de leur infliger une plus longue attente. A vrai dire, sa propre gêne était atténuée par le fait qu'il savait que cette attente était superflue, que lui seul en était responsable et qu'elle constituait une punition méritée, encore que bien légère.

« Nous nous arrêterons à l'entrée de Santa Maria, dit-il. J'y ferai de l'essence. »

Il triomphait ; sa prévoyance, ses calculs, sa tactique portaient leurs fruits. A moins d'une panne mécanique peu probable (la limousine familiale était en parfait état de marche) ou d'un accident (et le plus grand danger en était certainement passé), leur salut était maintenant

à peu près assuré. Pour la première fois, il se permit de considérer à quel point le projet qu'il avait formé était chimérique et rocambolesque à l'origine. Comme doit l'être toute tentative d'échapper au sort réservé à la multitude. La masse docile périt ; l'individu obstiné (mais intelligent) survit.

A son triomphe s'ajoutait une extension de sa vision prophétique de la vie après leur arrivée à destination. Il avait pris soin de ne pas charger la voiture à la limite de sa capacité en y entassant des objets d'une utilité provisoire ; il n'y avait pas dedans de tente, de conserves fines, de sacs de couchage, de lanternes, de bougies ni d'autres articles de camping à mi-chemin entre la vie urbaine et la vie nomade. Mais par contre, outre les armes, attirails et ustensiles, il y avait en miniature la « liste des objets indispensables sur une île déserte » : balles et cartouches, appâts, hameçons, filets, lignes et crins, briquets à silex, graines, pièges, aiguilles et fil, brochures du gouvernement sur le séchage et le tannage des peaux, sur les moyens de reconnaître les racines et les champignons comestibles, limes, clous, une provision judicieusement constituée des médicaments les plus usuels. Une paire de jumelles pour repérer les intrus. Pas de café, de sucre ni de farine ; ils commenceraient à vivre tout de suite comme il leur faudrait vivre au bout d'un mois environ de toute façon, en faisant appel à cette bonne vieille faculté de débrouillardise à demi oubliée.

« Débrouillardise, dit-il tout haut.

– Quoi ?

– Rien. Rien.

– Je persiste à penser que tu aurais dû faire un effort pour toucher Pearl et Dan.

– Le téléphone était coupé, maman.

– Momentanément, Erika. Tu sais fort bien que les lignes ont été jetées à terre maintes fois auparavant et qu'il ne faut jamais plus d'une demi-heure avant qu'elles soient remises en service.

– Maman, Dan Davisson est parfaitement capable de se tirer d'embarras sans l'aide de personne. »

Mr. Jimmon opposa au reste de la conversation une barrière si efficace qu'il ne sut pas si elle se poursuivait ou non. Il bannit ce sujet d'intense préoccupation en s'appliquant uniquement à conduire, à faire de la vitesse et à calculer les gains de temps réalisables. Et au plus profond de lui-même, complètement détaché de tout ce qui l'entourait, il examinait et s'émerveillait.

Erika. Ce ton de grande personne, froid et inflexible. Presque indulgent, mais si totalement dépourvu de passion. On aurait pu

penser qu'exaspérée par la stupidité de Molly, elle aurait répondu avec impatience ou gardé le silence.

Maman. Jamais, si loin qu'il se souvînt, les enfants ne l'avaient appelée autrement que « m'man ». Ce *maman* supposait... oh ! il supposait une multitude de choses. Des rapports d'une nature entièrement nouvelle, pour commencer. Des rapports caractérisés par de la réserve, un respect de commande, l'absence d'émotion. Le reste du cordon ombilical, noirci et desséché, s'était détaché sans douleur.

Elle ne s'était pas fatiguée à discuter au sujet du téléphone ou à lui faire remarquer l'abîme qui séparait « auparavant » de « maintenant ». Elle n'avait même pas essayé d'attaquer le refus de plus en plus net de Molly d'accepter la réalité. Elle avait été... indulgente.

Pas d'« oncle Dan », parenté de fantaisie à admettre sur une intonation puérile, mais un coup frappé directement (perçant la façade du « Pearl et... ») et rétablissant les distances (quand j'étais une enfant, peut-être... mais maintenant je me suis défaite des enfantillages) – richesse de l'affirmation implicite (Ah ! oui, maman, nous connaissons tous la faiblesse et la vanité qui méritent indulgence, nous te pardonnons tes constantes recommandations, mais, maman, malgré toute notre déférence, nous nous refusons à participer plus longtemps aux désirs nostalgiques d'amour ressentis sur le tard.) On en aurait presque éprouvé de la pitié pour Molly.

... désirs nostalgiques d'amour ressentis sur le tard...

... nostalgiques...

Métaphoriquement, Mr. Jimmon se redressa soudain. Le fait qu'il se tenait déjà physiquement le buste droit n'en rendit pas la transition moins brusque, pour invisible qu'elle fût. Les désirs nostalgiques d'amour évoquaient – pouvaient évoquer – le souvenir de quelque chose de plus que la simple coquetterie. Molly et Dan...

Tout s'accordait si bien qu'il était impossible de rejeter l'idée comme invraisemblable. Les jeunes amoureux impécunieux, sacrifiant tout à la carrière de Dan, comprenant que le mariage était hors de question (il n'avait jamais mis en doute la sagacité de Molly ; quant au manque de sens pratique de Dan, eh bien, il n'était pas nécessairement uniforme : Dan avait eu assez de sens pratique pour épouser Pearl et l'argent de Pearl), pouvaient très bien avoir renoncé...

Ou n'avoir nullement renoncé ?

Mr. Jimmon sourit ; cette pensée ne le troublait pas. Coucou ! Coucou ! Comme c'était vulgaire et absurde. Supposer que Jir ne fût pas de lui, mais de Dan ? Considération réconfortante.

A regret, il admit l'obstacle insurmontable du respect de Molly pour

les convenances. Jir était bien né de ses œuvres. Mais n'existait-il pas une vieille superstition au sujet de l'image présente dans l'esprit de la femme au moment de la conception ? Ainsi, il était fondé à considérer que Jir n'était pas de lui non plus que Wendy, d'ailleurs. Seule Erika, par suite de quelque accident... Mr. Jimmon se sentit l'esprit libre et le cœur léger.

« Je prendrai de l'essence au prochain poste, fit-il sur le ton d'un communiqué.

– Le prochain qui ait une salle de repos bien tenue », rectifia Molly.

Invincible. La Mère dans tout ce qu'elle a de plus organique, utilisant les hommes pour satisfaire ses desseins : reproduction, salles de repos bien tenues, nourriture, fredaines, maison de campagne. « La banque était ma vie ; j'aurais pu aller loin, mais voyons, David... ils te paient moins que le portier ! C'est ridicule. Et : Je ne comprends pas pourquoi tu hésites ; ce n'est pas comme s'il s'agissait d'un travail entièrement différent. »

Non. Pas différent. Simplement plus rémunérateur. Pourquoi n'avait-elle pas dit à Dan Davisson de se faire comptable ; c'était le même genre de travail, simplement plus rémunérateur ? Peut-être l'avait-elle fait et Dan s'était-il révélé moins sensible aux défis lancés à son amour-propre. Ou moins docile. Ou plus ferme dans ses intentions ? Mr. Jimmon analysa son orgueil à fond et avec objectivité sans éprouver le moindre pincement de jalousie rétrospective. Rien de tout cela n'avait plus d'importance maintenant. Et n'en avait plus depuis des années, admit-il.

Deux collines serrées l'une contre l'autre engloutirent le soleil. Il caressa l'idée de regagner la voie montante maintenant qu'elle était dégagée et qu'il rencontrait de temps à autre des voitures filant vers le sud. Avant qu'il se fût décidé, les deux voies se rejoignirent.

« J'espère que tu n'envisages pas de nous faire passer la nuit dans quelque horrible motel, dit Molly. Je veux un bain convenable et un bon dîner. »

Passer la nuit. Bain. Dîner. De nouveau, des phrases se formèrent calmement dans son cerveau, mais pour être aussitôt disloquées, pulvérisées par l'incroyable, la monumentale stupidité de... Comment lui dire : Il est absolument essentiel de continuer à rouler jusqu'à ce que nous arrivions là-bas ? Alors que les concepts d'« absolu », d'« essentiel » lui étaient étrangers ? Ma chère Molly, je...

« Non », dit-il, allumant les phares.

Wendy, il le savait, serait le prochain à faire des histoires. Jusqu'au moment où il voudrait bien s'endormir. S'il s'endormait. Jir était

probablement occupé à comparer les agréments relatifs d'un voyage de nuit et d'un arrêt dans une ville inconnue. Sa voix se ferait bientôt entendre.

Les lumières du magasin auquel était adjoint un poste d'essence, en bordure de la route, brillaient sans efficacité, illuminant vivement la façade en stuc émaillé pour laisser les pompes dans l'obscurité. Avalant le regret d'avoir à capituler finalement devant les besoins mécaniques et humains, ce qui entraînait la perte d'une position difficilement conquise, et relâchant, bien que pour un temps très court, la tension tenace qui lui avait fait surmonter jusqu'à ce point toutes les circonstances défavorables, il arrêta la limousine devant les pompes et coupa le moteur. A peu près la moitié du chemin – la plus mauvaise moitié, de beaucoup – d'ici le but de leur voyage. Pas si mal que ça.

Avec raideur et dignité, Molly ouvrit sa portière et dit.

« Il ne me viendrait certainement pas à l'idée d'appeler cela un poste d'essence bien tenu. » Elle attendit un moment, gardant la main sur la portière comme si elle espérait recevoir une réponse.

« Tu parles d'une boîte ! s'exclama Wendell, se dégageant avec difficulté pour mettre pied à terre.

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ? demanda Jir.

Tu le sais bien, ce n'est pas le moment de faire des chichis. »

Il passa devant sa mère qui se dirigeait lentement vers la zone d'ombre.

– Erika, commença Mr. Jimmon presque dans un murmure.

– Oui, papa ?

– Oh !... ça ne fait rien. Plus tard. »

Il n'était pas tout à fait sûr lui-même de ce qu'il avait voulu lui dire, de la nature du message exclusif et urgent qu'il avait à lui communiquer. Sans raison particulière, il alluma la lampe intérieure et jeta un coup d'œil sur la cargaison dont le parfait arrimage n'avait pas souffert. Puis il descendit de voiture.

Pas d'employé en vue, mais la maison n'était sûrement pas fermée. Pas avec les lumières allumées et les tuyaux à essence tout prêts. Il s'étira et, d'un pas lent, goûtant la douleur confortable que ses muscles lui causaient en reprenant leur élasticité, il se dirigea vers la grossière cabane marquée HOMMES. « Molly, pensa-t-il, doit être furieuse. »

Quand il revint, un homme était appuyé contre la voiture.

« Donnez-lui à boire, dit plaisamment Mr. Jimmon, et vérifiez

l'huile et l'eau. »

L'homme ne fit pas un mouvement.

« Ce sera cinq dollars le gallon », dit-il. Mr. Jimmon crut remarquer que sa voix, mal assurée, tremblait.

« Ça ne prend pas. J'ai suffisamment de tickets.

– O. K. » Sa nervosité avait disparu pour faire place à une violence mauvaise. « Mâchez-les et crachez-les dans votre réservoir. Vous verrez jusqu'où vous pourrez rouler avec. »

La situation n'avait rien pour surprendre. A vrai dire, Mr. Jimmon pensa avec satisfaction qu'elle devait être autrement plus grave plus près de Los Angeles et que cet extorqueur se montrerait encore plus féroce pour ceux qui viendraient le supplier quand son stock d'essence commencerait à s'épuiser.

« Ecoutez-moi, dit-il, et il y avait dans sa voix un accent raisonnable plutôt qu'irrité, nous ne sommes pas encore à sec. J'en ai assez pour aller jusqu'à Santa Maria, et même jusqu'à San Luis Obispo.

– O. K. Allez-y, alors. C'est pas moi qui vous en empêche.

– Ecoutez. Je comprends votre point de vue. Vous avez le droit de faire un bénéfice malgré les ordonnances des ronds-de-cuir du gouvernement. »

La nervosité de l'homme reparut dans ses paroles.

« Dites voir, pourquoi est-ce que vous continuez pas ? Il manque pas d'autres distributeurs d'essence sur la route.

L'intraitable filou. Mr. Jimmon se piquait au jeu. Il avait eu la ferme intention de marchander, d'offrir deux dollars par gallon, voire de menacer avec le pistolet qui se trouvait dans le compartiment à gants. Maintenant, le simple fait de protester lui semblait mesquin. A quoi servirait l'argent désormais ?

« C'est bon, dit-il. Je vous paie cinq dollars le gallon. »

L'autre ne se décidait toujours pas à bouger.

« D'avance », dit-il simplement.

Pour la première fois, Mr. Jimmon éprouva de la contrariété : il perdait du temps.

« Comment diable puis-je vous payer d'avance alors que je ne sais pas combien de gallons il faudra pour faire le plein ? »

L'homme haussa les épaules.

« Tenez, voilà ce que je vais faire, reprit Mr. Jimmon. Je vais vous payer chaque gallon au fur et à mesure que vous le pomperez. A

l'avance. » Il exhiba une poignée de billets ; la majeure partie de son argent se trouvait dans son portefeuille, mais il avait mis dans sa poche les billets d'usage courant. Il en tendit un de cinq dollars. « Versez le premier gallon par terre ou dans un bidon si vous en avez un.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? »

(« Pourquoi le lui dirais-je ? Pour lui donner des idées ? Comme s'il n'en avait pas déjà suffisamment. »)

« Traitez-moi d'excentrique si vous voulez, dit-il. Je ne veux pas du premier gallon sorti de la pompe. Qu'est-ce que cela peut vous faire ? C'est cinq dollars que vous encaissez de toute façon. »

Un instant, Mr. Jimmon pensa que l'homme allait refuser et il éprouva une nouvelle admiration pour sa propre prévoyance. Puis l'homme sortit de derrière le distributeur un bidon plat dans lequel il introduisit l'extrémité flexible du tuyau. Mr. Jimmon lui remit le billet ; l'homme tourna la manivelle dans un sens puis aussitôt en sens inverse – c'était une pompe d'un modèle ancien, Mr. Jimmon n'en avait pas vu de semblable depuis des années – puis il enleva du récipient l'orifice du tuyau d'où coulait un mince filet de liquide.

« Minute », dit Mr. Jimmon.

Il plongea prestement et délicatement deux doigts dans le goulot du bidon et les porta à ses narines. C'était bien de l'essence et mon de l'eau. Il tendit un billet de cinq dollars.

« Commencez à remplir. »

Jir et Wendell émergèrent de la pénombre.

« On ne pourrait pas s'arrêter dans une ville où il y ait du cinéma ce soir ? »

La manivelle tourna, une tige garnie de dents se souleva et redescendit, l'essence gargouilla dans le réservoir. Cinéma, pensa Mr. Jimmon, tendant un autre billet ; cinéma, salles de repos, bains, restaurants. Presser le citron avec la crainte qu'une scène n'éclate et que la bienséance n'en souffre. Dans une rêverie surréaliste, il se vit écrasé sous les roues dentées, tandis que Molly tournait la manivelle et versait sa substance dans un Jir et un Wendell insatiables. Il tendit de nouveau un billet à l'homme.

Douze gallons avaient été pompés dans le réservoir quand Molly reparut.

« Vous avez le téléphone ici ? » demanda Mr. Jimmon d'un ton indifférent. Il connaissait la réponse pour l'avoir vue sur la plaque émaillée bleue qui n'était pas tout à fait perdue parmi d'autres moins

solides célébrant les mérites de boissons gazeuses et de cigarettes.

« Vous voulez appelez les flics ? » L'homme continuait néanmoins de pomper.

« Non. Savez-vous si les lignes avec Los Angeles fonctionnent encore ? » Il lui mit dans la main un autre billet.

« Comment est-ce que je pourrais le savoir ? »

Mr. Jimmon fit signe à sa femme de passer de l'autre côté de la voiture, de manière à être hors de vue. Rapidement, comme s'il s'agissait d'une chose sans importance, il tira le contenu de son portefeuille. Les deux cents billets de cent dollars faisaient un matelas impressionnant.

« Mets ça dans ton sac, dit-il. Je te dirai pourquoi plus tard. En attendant, pourquoi n'essaierais-tu pas d'avoir Pearl et Dan au téléphone ? Voir si ça marche chez eux au cas où ils seraient restés ? »

Il devina l'expression perplexe peinte sur son visage. « Vas-y, dit-il avec insistance. Nous avons une minute devant nous, pendant qu'il vérifie l'huile. »

Il crut discerner un peu d'indécision dans la démarche de Molly quand elle se dirigea vers la boutique. Erika se joignit à ses frères. Le réservoir émit un glouglou ; de l'essence se répandit sur le ciment.

« Ça doit y être. »

Sortant soudain de son inertie, l'homme raccrocha le tuyau et revissa le capuchon du réservoir avec des gestes rapides. Mr. Jimmon avait déjà relevé le capot. L'homme envoya une giclée d'eau dans le radiateur, tira la jauge d'huile, l'essuya, la replongea dans le liquide, la regarda à la lumière en louchant légèrement et annonça

« Ça va pour l'huile.

– Parfait, dit Mr. Jimmon. Monte, Erika. »

La lumière diffuse éclaira le visage de sa fille. Une fois de plus, la maturité et l'assurance que reflétait ce visage le frappèrent. Erika survivrait – et, il en avait la certitude, pas comme une sauvage. L'homme se mit à essuyer le pare-brise.

« Oh ! Jir, dit négligemment Mr. Jimmon, va donc voir si ta mère peut avoir sa communication. Dis-lui que nous l'attendons.

– Oh ! zut ! Je ne vois pas pourquoi il faut toujours que je...

– Et demande-lui d'acheter deux boîtes de chocolats à la crème s'ils en ont. Wendell, va avec Jir, veux-tu ? »

Les deux garçons disparurent à l'intérieur. Il se mit au volant et referma doucement sa portière. Le moteur tourna sans un bruit.

Comme il appuyait sur la pédale d'embrayage et passait en première, il lui sembla qu'Erika à ses côtés se tournait vers lui avec un regard alarmé. Quand la voiture eut démarré, il n'en douta plus.

« Ne t'inquiète pas, Erika, prononça-t-il. Je t'expliquerai, plus tard. »

Il allait en avoir tout le temps.

Idris Seabright : LA MORT DE CHAQUE JOUR

C'EST vers le crépuscule qu'ils commençaient à se rendre vaguement compte de la longue durée du combat et de l'intensité de leur lassitude. Sous les emplâtres en matière plastique et les pansements parfumés, leurs blessures se mettaient à empester. Ils pointaient leur canon atomique avec plus de négligence, ils échangeaient à peine un mot de temps en temps. Leur respiration se faisait plus courte. La thérapeutique de la veille au soir perdait graduellement son efficacité.

Mais peut-être la guerre ne finira-t-elle pas en un jour. Peut-être les belligérants éviteront-ils d'employer leurs missiles intercontinentaux, comme ils ont évité d'employer les gaz en 1939. La « guerre restreinte » ressemblera beaucoup à une guerre classique : l'occupation du terrain sera le but de la manœuvre et l'infanterie restera la reine des batailles. Alors ce sera l'enfer quotidien pour les combattants. Pour leur permettre de supporter ce cauchemar, il faudra, selon les paroles de Shakespeare dans Macbeth, « donner des soins à l'esprit malade, arracher de la mémoire les racines du chagrin, effacer les troubles du cerveau grâce à un doux antidote dispensant l'oubli », et en somme apporter aux malheureux « la mort de chaque jour ».

Cela paraissait toujours terrifiant ; et dès que le soleil se couchait – l'interdiction de toute attaque nocturne était l'une des conventions les plus observées de la Guerre Restreinte – ils se hâtaient de quitter le poste d'artillerie, en béton armé gainé de plomb, pour les paliers inférieurs de la ville.

Là les attendaient les soins dont ils avaient besoin. Là les combattants trouveraient des robots médecins, des calmants, des anéantisateurs de mémoire et de l'hypnothérapie à hautes doses. De surcroît, à la fin de chaque séance, ils recevraient deux capsules de nedradorm qui devaient leur assurer sept heures de sommeil sans rêve.

Denton ne soupirait pas moins que les autres après son répit, ce soir. La journée avait été dure, avec quelque chose de bizarre qu'il ne réussissait pas à définir exactement. Pourtant, comme il s'éloignait de son poste en boitillant – il dirigeait une équipe de canonniers – il hésita. Miriam, son amie, avait été atteinte récemment lorsqu'un des obus de l'ennemi avait explosé près d'elle. Elle lui était toujours très chère, bien qu'il n'eût guère eu le temps de la voir depuis que la

guerre avait commencé, et il avait envie de lui rendre visite. Elle se trouvait à l'hôpital depuis... voyons, cela devait faire trois jours maintenant. Il n'arrivait pas à se rappeler exactement quand elle avait été blessée. Bien sûr, elle reprendrait son activité dans, un jour ou deux. Mais il aimerait la voir ce soir.

Il pouvait y aller après avoir eu ses soins. Il serait reposé. Il serait lui-même. Mais il sentait qu'il désirait la voir avant d'être reposé et remis d'aplomb.

Il irait tout de suite.

L'escalator avait été endommagé par un bombardier robot la veille ou l'avant-veille. Les canonniers durent descendre deux étages avant d'en trouver un encore en état de marche. Denton les suivit, mais au second palier, il emprunta un trottoir mobile à déroulement lent qui descendait vers le quatrième palier, où était l'hôpital.

Il ne faisait pas encore complètement nuit. De longs rayons de lumière fauve tombaient des paliers supérieurs, aux croisements, et de lourdes particules de poussière y dansaient. Denton fut étonné de la rareté des passants sur le trottoir roulant. L'évacuation des civils avait dû être plus massive qu'il ne le pensait.

Il s'arrêta chez un fleuriste, au coin de l'hôpital, avec l'intention d'acheter un bouquet pour Miriam. On apporte toujours des fleurs aux malades. Mais il n'y avait personne dans la boutique, et les fleurs des vases en métal n'étaient plus que des touffes de fibres incolores et desséchées. Elles avaient l'air de se trouver là depuis au moins un mois. Dans la vitrine, les gardénias étaient réduits à l'état de masses brunâtres.

Domage. Il soupira et se mordit la lèvre. Les douceurs de la vie, voilà une des choses pour lesquelles ils luttaien. Et, en outre, il aurait voulu offrir à Miriam un brimborion quelconque. Mais quand une guerre commence, on est bien obligé de se passer de certaines choses.

Il y avait un employé robot au bureau de réception de l'hôpital. Denton fut étonné de s'en sentir surpris. N'avait-il pas supposé qu'il aurait affaire à un employé ? Mais le robot lui indiqua sans difficulté où était Miriam.

Il s'engagea dans le couloir faiblement éclairé qui conduisait à la salle B-6. L'odeur particulière aux hôpitaux lui monta aux narines. Il s'y mêlait une autre odeur, lourde, écœurante, qu'il n'arrivait pas à identifier. Il ouvrit la porte de la salle.

Elle contenait dix lits, mais pour autant qu'il pouvait en juger, deux d'entre eux seulement étaient occupés. Bon, cela signifiait qu'il n'y avait pas trop de blessés. Il avança lentement vers le lit de droite, où il

croyait reconnaître le profil de Miriam sur l'oreiller. L'éclairage laissait à désirer.

« Miriam ? » demanda-t-il.

Tout le côté droit de sa tête disparaissait sous des bandages.

Au bout d'un instant, elle dit

– Oui ?

– C'est moi, Dick. » Il tira une chaise près de son lit. « Comment vas-tu, chérie ? »

Il eut l'impression qu'émanait de son lit une partie de l'odeur écœurante.

– Dick ! » Elle se tourna vers lui. « Te voilà donc enfin. »

Il fut surpris.

« Enfin ? Voyons, chérie, cela fait deux jours de passés au maximum.

– C'est ce que tu penses ? » Elle eut un petit rire. « Tu as probablement eu ton traitement, alors. Non, je suis couchée ici depuis plus d'un mois. J'ai cru que tu ne viendrais jamais.

– Mais... » Mieux valait changer de sujet. « Est-ce qu'on prend bien soin de toi ? » A peine posée, la question lui apparut dangereuse.

– Plus maintenant, répondit-elle d'un ton morne. Plus depuis la fin de la première semaine. Je suppose qu'on estime que c'est à peu près inutile. »

Il s'agita avec gêne sur sa chaise. Elle devait se monter la tête. Et pourtant, cette odeur lourde...

– Est-ce qu'il y a pénurie de personnel ? s'enquit-il.

– Je n'en sais rien. Les infirmières ne mettent pratiquement pas le pied ici. J'ai l'impression quelles ont peut-être été transférées au service du traitement des combattants... Je n'arrive pas à croire que tu es bien ici. Je ne pensais pas que tu viendrais.

– Et pourquoi ne serais-je pas venu ? demanda-t-il avec une certaine irritation, heureux d'avoir un sujet de fâcherie.

– Oh ! à cause du traitement. Je connais l'effet de la thérapeutique des combattants. J'en ai subi une bonne part quand j'étais encore en service actif.

– Tu n'as plus de traitement ? questionna-t-il, bouleversé.

– Non. Il y a même des jours où l'on ne me donne pas à manger. Et des jours où je ne peux même pas garder mon lit propre. Pourquoi gâcherait-on un traitement en mon honneur ? Je ne fais plus partie des

combattants. Je vais... »

Sa voix s'éteignit. Mais il devina, avec un choc au cœur douloureux et indigné, ce qu'elle avait été sur le point de dire.

Oh ! pourquoi s'était-il rendu directement ici en quittant sa batterie ? Il aurait dû avoir son traitement, ou au moins une pilule calmante, avant d'aller la voir. Il aurait alors compris que ses paroles n'étaient que maussaderies de malade. Les malades se plaignent toujours, ils s'estiment toujours mal soignés. Mais quoi qu'il en soit, ce que disait Miriam rendait un son terriblement réel. Et au fond de lui-même il avait peur de continuer à l'écouter, peur de l'entendre déclarer quelque chose de pire encore que d'annoncer qu'elle, sa bien-aimée, allait... qu'elle allait...

– Non, sûrement pas, s'écria-t-il. Tu ne vas pas...

– Pourquoi non ? répliqua-t-elle presque avec humeur. Beaucoup sont morts.

– Il n'y a qu'une autre malade ici. Qu'est-ce que tu veux dire ?

– La salle était pleine.

– Comment, quand tu es arrivée ? Il n'y avait pas tant de blessés que ça. La guerre ne dure que depuis quelques jours.

– Parler me fatigue, répliqua-t-elle en fermant les yeux. Tu as eu des anéantisateurs de mémoire. Je n'attends pas que tu me croies. Mais la guerre est commencée depuis plus de dix ans. »

Il la contempla, ahuri. Au bout d'un instant, il repoussa sa chaise. Il ne pouvait pas, non vraiment, il était incapable d'en écouter plus. Cela le terrifiait trop.

« Au revoir, dit-il à haute voix. Au revoir, Miriam. »

Elle ne répondit pas.

De nouveau dans la rue, il s'arrêta, hésitant. S'il se dépêchait, il réussirait à atteindre la clinique avant que le service de traitement des combattants soit fermé. Et ainsi il se sentirait mieux, beaucoup mieux. Il serait à même de juger à quel point Miriam se montrait déraisonnable.

... Il ne l'avait même pas embrassée. Il ne lui avait même pas dit qu'il voulait qu'elle se hâtât de guérir...

Il se mit en marche. Il savait qu'il aurait dû emprunter un trottoir mobile, mais il persista en boitillant sur le trottoir fixe. Bah, peu importait qu'il arrivât tard à la clinique, il aurait toujours des somnifères. Après une bonne nuit, il retrouverait son état normal.

Comme la ville était déserte !

Il faisait tout à fait sombre. Quelques-uns des becs fluorescents s'étaient allumés. A la douce lueur argentée qui émanait d'eux, comme d'un clair de lune dilué, Denton vit que les boutiques étaient barricadées avec des planches, ou bien démolies par les bombes, ou encore livrées, vides, à l'abandon. Il n'y avait pas une âme dehors. Ses pas rendaient un son creux et léger.

Il passa devant un magasin d'alimentation. Lui, du moins, était éclairé. Mais il n'y avait que deux ou trois personnes à l'intérieur. Cela prouvait avec quel soin on avait procédé à l'évacuation des civils.

Ses blessures, en particulier celle de la cuisse, commençaient à le faire souffrir. Il serrait les dents quand il était obligé de contourner des tas de pierrailles. Puis il se trouva devant un amas si considérable qu'il bloquait la rue. Faire un détour était impossible. Il fallait grimper par-dessus. C'était un tas de briques, de plâtre et de matière plastique, avec des déchiquetures plates plantées au sommet, qui, d'après leur forme, devaient être des morceaux de verre, encore que si bien enduites de poussière qu'on ne pouvait l'affirmer. Elles devaient se trouver là depuis bien longt...

Il se sentit inondé de sueur. Il se rendit compte qu'il avait très peur. Ce verre devait être là depuis bien longtemps pour être recouvert d'une telle gangue de poussière. Il devait être là depuis...

... près de dix ans.

Denton respira à fond. Il tenta de garder son sang-froid. Bon. Il voulait bien admettre que la guerre durait depuis aussi longtemps que le prétendait Miriam. Admettre que le traitement des combattants les avait débarrassés du souvenir de chaque journée une fois celle-ci écoulée, les laissant dans une perpétuelle illusion de présent, un présent où la guerre venait à peine de commencer et où la victoire semblait n'être qu'une question de jours.

Bon. Est-ce que c'était si grave ? De louables motifs avaient présidé à la mise au point de ce traitement. Il permettait aux combattants d'endurer une dose de peur et de souffrance qui en d'autres circonstances les eût anéantis. Il devait y avoir eu des fois – il pressentait vaguement qu'il y en avait eu effectivement – où il avait vu agoniser ceux qui l'entouraient, brûlés par la flamme, souffrant le martyre. Et pourtant il n'avait pas été ébranlé de ce spectacle. Il devrait en éprouver de la reconnaissance pour cette thérapeutique guérisseuse.

Quoi qu'eussent enduré ses concitoyens, l'autre bord avait certainement souffert autant. Le camp de Denton était sûr de gagner. La victoire, maintenant ne devait pas être lointaine. Quelques jours à peine...

Il prit une seconde aspiration profonde. Tout allait bien, il n'avait pas besoin d'avoir si peur. Il n'avait qu'à se rendre à la clinique des combattants pour chercher ses cachets de somnifère.

Il fit quelques pas. Il s'arrêta. Il comprenait maintenant pourquoi la bataille d'aujourd'hui lui avait paru si bizarre. Il n'y avait pas eu d'action du côté ennemi, pas la moindre riposte, à part une courte mitraille dans la matinée.

C'était sûrement un piège : L'ennemi était malin. Il devait préparer... quelque chose... une attaque massive...

Mais il savait au fond de lui-même que ce n'était pas cela. Le feu ennemi avait été de moins en moins nourri à mesure que les jours passaient. Qui sait, peut-être ne restait-il plus un seul ennemi vivant ?

Le camp de Denton était sûr de gagner ? Oui, peut-être avait-il déjà gagné. Mais il ne restait plus personne sur qui triompher.

Il escalada en sens inverse la pyramide de gravats. Il avait le cœur battant. Quand il arriva devant l'entrée du trottoir mobile, il hésita. Non, il irait plus vite à pied. Il se mit à courir.

Personne ne l'arrêta. Passé le second pâté de maisons, sa blessure à la cuisse se rouvrit. Il sentit couler un filet de sang le long de sa jambe. Mais il avait moins mal qu'avant. Il poursuivit sa course.

Quand il atteignit l'hôpital, il tremblait et haletait. Il avait derrière lui une journée de soldat, avec peu de repos et guère de nourriture. Passant devant le bureau d'admission, il s'engagea dans le couloir et entra dans la salle de Miriam.

Le lit occupé auparavant par l'autre femme était vide et dépouillé de ses couvertures. Il n'y avait plus que Miriam dans la salle.

Maintenant qu'il était là, il se sentait intimidé.

– Miriam... dit-il.

– Dick ! » Elle souleva la tête. « J'ai eu un bain, reprit-elle. On a emmené ma voisine et on m'a donné un bain... Tu ne m'avais pas embrassée en partant.

– Oui. » Il la prit dans ses bras. Elle était beaucoup plus maigre et plus légère qu'il ne se la rappelait, au point qu'il en eut le cœur serré. Et ses cheveux... est-ce qu'elle n'avait pas les cheveux châtain foncé naguère ? Maintenant ils étaient presque blond cendré.

Elle s'agrippait à lui, riant et tremblant à la fois, avec des larmes qui roulaient sur ses joues.

« Je suis tellement contente que tu sois venu, dit-elle. Je pensais que j'allais devoir rester là toute seule jusqu'à...

« Tu sais depuis combien de temps tu ne m'as pas embrassée, Dick ? Tu ne t'en souviens pas, j'en suis sûre. Le traitement brouille la mémoire, et quand chaque jour est le premier, peu importe ce qui n'a pas eu lieu la veille. Mais moi, je me le rappelle. Cela fait dix ans. »

Il l'étreignit fortement, en songeant qu'à l'époque où ils étaient amants, elle n'avait jamais voulu s'endormir sans le sentir près d'elle. Elle se réveillait dans la nuit pour le caresser, pour s'assurer qu'il était toujours là. Et voilà qu'ils avaient dormi séparés pendant dix années dans leur étroite couchette de combattants, certains que chaque jour de séparation était le premier jour.

« Te rappelles-tu cette chanson que je jouais à la guitare ? demanda-t-elle. Celle de l'homme debout sur l'échafaud ? Tous l'avaient abandonné – son père, sa mère, ses frères – sauf sa bien-aimée. Elle lui avait apporté de l'or, elle lui avait payé sa rançon, elle l'avait sauvé.

« Je suis si heureuse que tu sois revenu m'embrasser, Dick. Cela me coûtera moins maintenant de... m'en aller. »

Il la déposa doucement sur son oreiller, mais il était furieux.

« Non, tu ne le feras pas, s'exclama-t-il.

– Pas quoi ?

– Ce... ce que tu dis. Attends. Attends. Je reviens. »

Il se précipita dans le couloir.

Il eut du mal à trouver un robot médecin. Les couloirs, les salles qu'il explora étaient vides. Il découvrit une réserve pleine de robots cassés et réduits en pièces détachées, mais il se sentait incapable d'en réparer un. Il ne croisa pas un seul surveillant en chemin. Et partout où il entra dans le grand bâtiment mal éclairé, il retrouvait la même odeur lourde de malpropreté et de pourriture.

Finalement, tout en haut de l'hôpital, il trouva la salle d'opération. Elle était brillamment éclairée, la première salle bien éclairée où il pénétrait.

Il s'avança vivement. Un robot médecin venait de terminer une opération, car il enlevait ses gants et les jetait dans un autoclave tandis que quatre robots infirmiers poussaient une table d'opération roulante où un malade était attaché.

« Je veux que vous examiniez une malade, dit Denton.

– Je ne peux examiner personne sans une réquisition du CA-3 », répliqua le robot de sa voix neutre.

Denton était embarrassé. Il avait des armes sur lui, mais elles ne

feraient aucune impression sur un robot, et s'il endommagerait celui-là, ce serait non seulement inutile pour Miriam mais encore dangereux. Et il savait que le CA-3 – en admettant qu'il y ait encore quelqu'un là-bas – ne lui accorderait pas la réquisition.

Il ne lui restait plus qu'à la forger. L'élévator qu'il voulut prendre ne marchait pas ; il descendit en courant les quatre étages jusqu'au bureau d'admission.

Là, pour la première fois, il eut de la chance. Personne n'était là, et il eut tout loisir de fouiller dans les piles de fiches et de formules jusqu'à ce qu'il tombât sur un des bordereaux jaunes du CA-3.

Il gomma le nom et inscrivit à la place celui de Miriam, avec son numéro d'immatriculation. Le sexe était bien féminin ; quant à la date, elle ferait probablement l'affaire. Ses mains étaient moites. Son cœur cognait contre ses côtes.

Il rattrapa le robot médecin au troisième étage.

« Voilà la réquisition », dit-il. Et il lui tendit le papier.

Le robot l'étudia soigneusement. Denton retenait sa respiration. Le robot lui rendit la fiche.

« Parfait, dit-il. Où est-elle ? »

Denton était prêt à s'évanouir de soulagement.

« Venez. Je vais vous conduire », répliqua-t-il.

Le robot l'accompagna jusqu'à la salle de Miriam, avançant sans bruit sur ses roues bien huilées. Il prit la feuille de température et l'étudia.

« Le pronostic est défavorable, déclara-t-il.

– Peu importe, répliqua Denton. Examinez-la et dites-moi ce qu'il y a à faire.

– Comme vous voudrez. »

Sous le regard anxieux de Denton, le robot rabattit les couvertures et se mit à examiner Miriam. Il lui posa une ou deux questions. Puis il se redressa.

« Elle souffre de lésions dues à des radiations. Voilà pourquoi ses blessures ne se cicatrisent pas. Il n'y a rien à faire. »

Denton resta paralysé un moment. Puis il dit

« Il doit bien y avoir quelque chose. Un traitement quelconque. On peut sûrement tenter quelque chose.

– Un traitement, oui, répliqua le robot. Des doses massives de lauréat sulphydrylique pourraient l'aider. Mais ce médicament est rare.

Il est interdit d'en administrer plus de trois milligrammes à un malade. C'est un médicament de combattant réservé à ceux qu'on a toutes chances de sauver. »

Il s'ébranla sur ses roulettes.

« Attendez ! ordonna Denton. Du lauréat sulfhydrylique. Où en trouve-t-on ?

– Pourquoi voulez-vous le savoir ?

– Pour en obtenir la réquisition.

– Vous n'aurez pas de réquisition pour cela. Il est dans la pharmacie, avec nos autres médicaments. »

Le robot s'éloigna. Denton ne savait plus que faire. Un faux ne lui serait d'aucune utilité. La pharmacie. devait être fermée. Il ne connaissait même pas le symbole chimique... Sottises ! Il se débrouillerait pour le découvrir.

« Je vais me dépêcher », dit-il à Miriam.

La pharmacie était fermée. La porte était verrouillée. Denton fit sauter la serrure au lance-flammes. Il pénétra dans une jungle de flacons et de bouteilles.

Il chercha longtemps avant de trouver le médicament, qui était rangé sur une étagère basse, sous la fenêtre, dans une boîte marron foncé.

Il ne voulait pas se tromper. Il relut l'étiquette

« Lauréal sulfhydrylique. Capsules. 3 mg ». Oui, c'était bien cela.

Il ouvrait sa poche pour y mettre la bouteille quand une voix dit derrière lui

« Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Il se redressa d'un bond, revolver au poing. C'était le pharmacien : un homme, pas un robot, au visage intelligent usé par le souci. Denton s'écria

« N'essayez pas de m'arrêter.

– Oh ! je n'en ai pas envie... Du lauréat sulfhydrylique. Un spécifique des lésions radioactives. Mais il est rationné, un médicament rare.

– C'est pour mon amie. D'ailleurs les attaques ennemies ont cessé. Les combattants n'en auront plus besoin. »

– Hem. Vous ne devez pas avoir eu votre traitement pour vous rendre compte de la situation à ce point-là. »

Denton se demandait quelles étaient les réactions de cet homme à

son égard. Il répliqua

« Et vous ? Vous n'avez pas pris de calmants non plus.

– Non. Je ne peux aider personne – parfois un pharmacien peut soulager un peu les gens – si je suis sous l'effet d'un calmant. »

Il prit un flacon sur un rayon et le tendit à Denton, qui le surveillait de près, son revolver braqué.

« Vous feriez bien d'emporter cela aussi, ajouta-t-il. De la codéine. Si elle est fortement atteinte par les radiations, elle en aura besoin. Où est-elle ? Dans l'hôpital ?

– Oui. » Denton saisit le flacon de la main gauche.

« Je ne vous trahirai pas, reprit le pharmacien. Mais quittez les lieux le plus tôt possible. Tout au moins avant le matin. La police est toujours en action. Si elle vous rattrape, non seulement elle vous arrêtera, mais encore elle vous prendra le médicament. »

Le pharmacien tourna les talons et se dirigea vers la porte.

« Venez avec nous, lui cria impulsivement Denton.

– Non, je peux encore rendre service à des gens ici. Mais vous seriez sage de partir. » Il ne s'était pas retourné pour répondre.

« Oui. C'est juste. Merci. »

Denton revint auprès de Miriam. Il lui fit avaler deux capsules de lauréal sulphydrique et un demi cachet de codéine.

« Est-ce que tu as eu quelque chose à manger ? lui demanda-t-il.

– Rien depuis ce matin.

– Je vais tâcher de dénicher des vivres. »

La cuisine de l'hôpital n'était guère fournie, mais il découvrit du pain et une boîte d'œufs en conserve qu'il ouvrit. Il rapporta son butin sur un plateau et ils mangèrent côte à côte, partageant un repas pour la première fois depuis bien des années.

« Miriam... dit-il quand ils eurent fini.

– Oui ? » Elle lui tenait la main.

« Il faut que nous partions d'ici. »

Il lui parla du pharmacien.

« Mais... où pourrions-nous aller ? » Sa voix avait perdu son accent désespéré du début. Elle vibrait d'anxiété. « Et les routes doivent être surveillées. Comment est-ce, au-dehors ?

– Tâchons de gagner une zone neutre. Nous ne savons pas jusqu'à quel point la guerre a été limitée, ni ce qui s'est passé exactement.

Nous verrons bien. Quant au voyage... est-ce que tu te sens la force de partir en fauteuil roulant ?

– Je... je pense que oui.. »

Il devinait qu'elle redoutait la souffrance physique provoquée par le moindre mouvement. Il pressa ses doigts.

« Si tu peux te tenir assise, expliqua-t-il, je pense arriver à nous faire sortir par un des conduits horizontaux d'aération.

– Mais... est-ce qu'il n'y a pas des ventilateurs ?

– J'ai la conviction qu'ils ne marchent plus. » Il mentionna les particules de poussière qu'il avait remarquées en venant à l'hôpital.

« Quelques-uns des conduits horizontaux sont d'un diamètre suffisant pour qu'on s'y tienne debout. Rappelle-toi, j'étais ingénieur autrefois. Et ils ressortent très loin des fortifications de la ville, pour amener l'air pur. Je cours chercher un fauteuil roulant.

– Mon chéri ! »

Il trouva un fauteuil dans la réserve où étaient empilés les robots hors d'usage. Il entassa sous le siège des boîtes de conserve et une gourde pleine d'eau, puis il le garnit de couvertures et de coussins pour Miriam. Il se munit également d'une lampe torche et de bandages pour les blessures de la jeune femme. Mais il était maintenant si fatigué qu'il fut obligé de se reposer. Il donna deux autres cachets à son amie, puis tira un lit auprès du sien et s'y étendit. Il s'endormit en lui tenant la main.

Le jour n'était pas encore levé quand ils quittèrent l'hôpital. Ils rencontrèrent un infirmier robot à la rampe de sortie, mais celui-ci ne tenta aucunement de les arrêter. Il y avait un orifice de ventilation à deux pâtés de maisons de là. Denton commença à pousser le fauteuil dans la rue sombre et silencieuse.

Aux trois quarts du chemin, il s'arrêta.

« Une minute », dit-il. Il se faufila entre deux des planches qui bouchaient en partie la devanture d'une boutique.

Avant que Miriam ait eu le temps de s'inquiéter, il revint avec un objet qu'il déposa sur ses genoux.

« Dick ! Une mandoline ! » Son visage s'était éclairé. Elle caressa avec douceur le bois lisse de l'instrument.

« Et voilà son plectre », ajouta-t-il en le lui mettant dans la main.

Ils atteignirent enfin l'entrée du conduit. Elle était grillagée. Il en fit sauter la serrure avec son lance-flammes et poussa le fauteuil à l'intérieur, puis il remit la grille en place.

Le trajet était pénible – le conduit était raboteux à l'extrême – mais faisable. Quand il vit à quel point Miriam souffrait des cahots, Denton lui donna un cachet calmant. Ils avaient parcouru à peu près trois kilomètres lorsqu'il s'avisa qu'ils se trouvaient presque exactement en dessous du poste affecté à sa batterie.

Il hésita. La tête de Miriam dodelinait. La laisser lui répugnait, mais il voulait essayer de voir ce qu'il pouvait faire pour ses hommes. La jeune femme acquiesça quand il lui en parla.

Il la nantit de deux capsules de lauréal et d'un second cachet calmant. Il se faufila à travers le grillage de ventilation qui était lâche à cet endroit, puis il grimpa à pied et par les escaliers mécaniques les quatre étages qui le séparaient de la surface.

Le soleil surgissait de l'horizon. Son équipe venait de prendre son poste, riant, bavardant, plaisantant. C'était un beau jour tout neuf.

Pendant un moment Denton les envia. Ils avaient l'air si dispos et si détendus, le visage lisse et reposé, enduit d'un vernis de calme. Peut-être un calme mensonger, une sensation de fausse sécurité valaient-ils mieux que rien. Puis il songea à Miriam qui l'attendait en bas.

Il entendit Terry, son lieutenant, déclarer aux autres

« Une journée splendide pour commencer la guerre ! »

Les autres rirent. Denton s'avança et posa la main sur la manche de Terry.

« Terry, il n'y a plus de guerre. Elle est terminée. Tout est fini. »

L'autre écarquilla les yeux. Puis il se mit à rire.

« Diable, mon commandant, voilà une bonne plaisanterie. Attendez que je la répète aux autres ! « Tout est fini. » Quelle bonne blague ! »

Denton secoua la tête.

« Je parle sérieusement. La guerre est finie. Ceux de l'autre bord sont tous morts. La guerre durait depuis plus de dix ans. »

Terry hésita un instant. Puis il recommença à rire.

« Pour un bateau, c'est un joli bateau... Donovan, tu ferais bien de te dépêcher de charger. Du nerf, mes enfants. C'est très important de prendre l'avantage dès les premiers jours. »

Denton parla à Donovan, à O'Shea, à Carrigan. Ils lui rirent au nez ou détournèrent les yeux avec embarras. C'était inutile, ils ne voulaient pas l'écouter. Il avait bien pensé que c'était ce qui se passerait. Ils avaient eu leur traitement.

Il se résigna. Comme il se dirigeait de nouveau vers l'escalier par où l'on accédait à la batterie, il entendit Terry répéter avec entrain :

« Quelle journée magnifique pour commencer la guerre ! »

Le calmant avait soulagé Miriam. Elle lui sourit et l'embrassa.

« J'ai accordé la mandoline pendant ton absence. Ecoute, dit-elle

Laisse aller ta corde, bourreau,

Attends encore un moment

Je vois venir ma bien-aimée,

Qui a tant chevauché... »

Denton poussa le fauteuil sur la surface inégale et quand Miriam en vint à la fin de la chanson -la réponse à la question angoissée du condamné

« *Ou bien es-tu venue me voir pendre en haut du gibet ?* » il se joignit à elle. Ils chantèrent en cœur

« Oui, je t'ai apporté de l'or,

Oui, j'ai payé ta rançon.

Et point ne suis accourue

Te voir pendre au gibet. »

Dans le conduit, l'air semblait maintenant plus frais. Qu'allaient-ils trouver au-dehors ? Leurs chances ne pesaient pas lourd, Denton le savait. Une malade dans un fauteuil roulant, et une mandoline. Mais il souriait en poussant le fauteuil sur le sol accidenté.

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

The death of each day.

Publié avec l'autorisation de l'Agence Hoffman. Editions Opta, 1972, pour la traduction.

Judith Merrill : SEULE UNE MÈRE...

Les combattants ne seraient sans doute pas les seuls à souffrir d'une guerre atomique prolongée. Les effets de la radioactivité ne sont pas encore tous connus, et on peut en imaginer de fort étranges sur les femmes enceintes.

MARGARET étendit le bras vers le côté du lit où Hank aurait dû se trouver et sa main tapota l'oreiller vide. Puis elle se réveilla tout à fait en s'étonnant que ses vieilles habitudes eussent persisté après tant de mois. Elle essaya de se pelotonner à la manière d'un chat dans le creux des draps tièdes, sans y parvenir ; aussi décida-t-elle de se lever. Elle constata avec plaisir que le fardeau qu'elle portait était de plus en plus lourd.

Elle accomplissait toujours les mêmes gestes matinaux en automate. Juste avant d'arriver à la cuisine, elle appuya sur le bouton qui commandait la préparation du petit déjeuner – le médecin lui avait ordonné des petits déjeuners aussi copieux que possible – et tira le journal du téléscripteur. Elle plia soigneusement la grande feuille de façon à mettre en évidence les « Informations nationales » et alla la poser sur la tablette de la salle de bain afin de parcourir les nouvelles en se brossant les dents.

Pas de catastrophes. Aucune attaque ennemie. A moins que rien de ce genre n'ait reçu l'autorisation officielle d'être publié. Allons, Maggie. Ne commence pas... Pas de catastrophes. Aucune attaque ennemie. Fais confiance au journal.

Le carillon de la cuisine égrena ses notes claires pour annoncer que le petit déjeuner était prêt. Margaret essaya puérilement de solliciter son appétit – toujours en défaut le matin – en disposant sur la table une nappe gaie et de la vaisselle aux couleurs vives. Enfin, lorsqu'il n'y eut plus rien à préparer, elle alla chercher le courrier. Elle avait délibérément retardé cet instant le plus possible pour le seul plaisir de prolonger l'attente, car aujourd'hui il y aurait sûrement une lettre.

Elle y était. Il y en avait d'autres. Deux factures et un mot tourmenté de sa mère : « Ma chérie, pourquoi n'as-tu pas écrit plus tôt pour m'apprendre la nouvelle ? Je suis naturellement très contente mais – bien qu'il soit déplaisant de faire allusion à certaines choses – es-tu certaine que le médecin a raison ? Hank s'est trouvé à proximité de tout cet uranium ou thorium ou Dieu sait quoi, ces dernières années ; je sais bien que tu m'as dit qu'il est dessinateur et non

technicien et qu'il ne s'approchait pas de ce qui pouvait être dangereux, mais tu ne crois pas que... Oui, évidemment, je ne suis qu'une vieille femme idiote et je ne veux pas te bouleverser. Tu sais cela beaucoup mieux que moi et je suis sûre que ton médecin a raison. Il doit savoir... »

Margaret fit la grimace à l'excellent café et se surprit à déplier le journal à la rubrique médicale.

Arrête, Maggie, arrête. Le radiologue a dit que le travail de Hank ne pouvait pas l'avoir exposé. Mais la zone bombardée devant laquelle nous sommes passés en voiture... Non, non. Arrête, maintenant, lis le carnet mondain ou les recettes. Allons, Maggie.

Dans les informations médicales, un célèbre généticien écrivait qu'il était possible de dire, au cinquième mois, avec une certitude absolue, si l'enfant serait normal, ou tout au moins si une mutation était susceptible de provoquer une monstruosité quelconque. En tout cas, les accidents les plus graves pouvaient être évités. Naturellement, les mutations mineures comme les déplacements faciaux ou les modifications de la structure cervicale ne pouvaient être décelés. Il y avait eu récemment quelques cas d'embryons normaux, mais dont les membres atrophiés ne s'étaient pas développés au-delà du septième ou du huitième mois. Pourtant, concluait le médecin avec optimisme, on pouvait maintenant prévoir et éviter les accidents les plus graves.

« Prévoir et éviter. » Ne l'avions-nous pas prévu ? Hank et les autres l'avaient prévu. Mais nous ne l'avons pas évité. Pourtant nous aurions pu l'empêcher. Et maintenant...

Margaret renonça au petit déjeuner. Le café seul lui suffisait le matin depuis dix ans ; il suffirait encore aujourd'hui. Elle s'enveloppa dans l'immense robe aux replis innombrables qui, avait assuré la vendeuse, serait le seul vêtement confortable à porter les derniers mois. La joie profonde qu'elle éprouva en s'apercevant qu'elle en était à l'avant-dernier bouton chassa de son esprit la lettre et le journal. Il n'y en avait plus pour longtemps, maintenant.

Aux heures matinales, la ville avait toujours été pour Margaret une source d'émotions particulières. Il avait plu la nuit dernière et, sur les trottoirs, la teinte grise de l'humidité avait remplacé celle de la poussière. L'air paraissait frais et vif à la citadine qu'elle était, malgré l'âcre senteur de la fumée d'usines qui, de temps à autre, parvenait à ses narines. Tout en marchant le long des six pâtés de maisons qui la séparaient de son lieu de travail, elle observait les lumières qui s'éteignaient dans les bars ouverts toute la nuit et dont les façades vitrées laissaient déjà pénétrer le soleil, tandis que les débits de tabac et les blanchisseries demeuraient encore trop sombres pour se passer

d'électricité. Les bureaux étaient situés dans un nouveau bâtiment du Gouvernement. Dans le rotoscenseur qu'elle prit pour monter, elle eut, comme toujours, l'impression d'être une saucisse de Francfort dans la partie ascendante d'un vieux gril rotatif. Arrivée au quatorzième étage, elle abandonna sans regret le ronronnement de l'amortisseur pneumatique et alla s'installer à sa place, au bout d'une longue rangée de tables identiques.

Chaque matin, la pile de papier qui l'accueillait se faisait un peu plus haute. C'était, personne ne l'ignorait, les mois décisifs. On allait maintenant gagner ou perdre la guerre, tous les calculs s'accordaient à le dire. La direction du personnel l'avait envoyée ici lorsque son rôle au service d'expédition était devenu trop fatigant. L'ordinateur était facile à manier et le travail absorbant, sans être aussi intéressant que l'autre pourtant. On ne pouvait s'arrêter de travailler à cette époque. Tous ceux qui pouvaient faire quelque chose, quoi que ce fût, étaient requis.

Et – elle se souvenait de son entretien avec le psychologue – j'appartiens probablement au type instable. Je me demande quel genre de névrose me guetterait si je restais assise à la maison à lire ce fameux-journal...

Elle n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée et se plongea dans son travail.

18 février.

Hank chéri,

Juste un mot de l'hôpital (mais oui !). J'ai eu au bureau un malaise que le médecin a pris très au sérieux. Que vais-je devenir à rester couchée pendant des semaines, rien qu'à attendre ?... Mais le docteur Boyer a l'air de penser qu'il est possible que ce ne soit plus bien long maintenant.

Il y a trop de journaux autour de moi... De plus en plus d'infanticides, racontent-ils, et il semble qu'on ne puisse trouver de jury pour en condamner un seul. Ce sont les pères qui agissent. Encore une chance que tu ne sois pas dans les parages au cas où...

Oh ! chéri, ce n'était pas une plaisanterie bien amusante, tu ne trouves pas ? Ecris aussi souvent que possible, si tu le veux bien. J'ai trop de temps pour penser. Mais il ne se passe rien de particulièrement inquiétant et il n'y a pas de quoi te tourmenter.

Ecris-moi souvent et souviens-toi que je t'aime.

MAGGIE.

SERVICE DES TÉLÉGRAMMES SPÉCIAUX

21 février 1988 22 : 04 LK 37 G

Expéditeur : Officier technicien H. Marvell

X 47 – 016 GCNY

Destinataire : Mrs. H. Marvell Hôpital des femmes New York

REÇU CABLE DOCTEUR STOP ARRIVERAI QUATRE HEURES DIX
STOP COURTE PERMISSION STOP BRAVO MAGGIE STOP
TENDRESSES HANK

25 février

Mon cher Hank,

Ainsi tu n'as pas vu le bébé non plus ? Tu as dû penser qu'un endroit de cette importance pourrait au moins disposer au-dessus des couveuses artificielles de hublots pour les visiteurs, afin que les pères puissent jeter un coup d'œil, même si on laisse les pauvres mamans plongées dans l'ignorance ! On m'a dit qu'une semaine se passerait encore, ou peut-être davantage, avant que je la voie. Naturellement, maman m'avait avertie que si je ne ralentissais pas mon rythme de vie, tout m'arriverait trop vite, même pour les bébés ! Pourquoi a-t-elle toujours raison ?

As-tu vu cette infirmière qui semble taillée à coups de hache et dont on m'a gratifiée ? Je pense qu'on ne l'utilise que pour les femmes qui ont déjà eu leur bébé et qu'on ne la laisse pas trop s'approcher de celles qui attendent... Quoi qu'il en soit, on ne devrait pas permettre à une créature de ce genre de se trouver dans un service de maternité. Les histoires de mutations l'obsèdent en on dirait qu'elle est incapable de parler d'autre chose. En tout cas, la nôtre va très bien, même si sa naissance s'est effectuée précipitamment.

Je suis fatiguée. Ils m'ont dit de ne pas encore m'asseoir mais il fallait que je t'écrive.

Avec mon amour, chéri

MAGGIE.

29 février.

Chéri,

J'ai pu enfin la voir. C'est bien vrai ce que l'on dit au sujet des nouveau-nés et de leur petite figure que seule une mère peut aimer... Mais tout est bien là, chéri, les yeux, les oreilles et le nez... Tout est bien à sa place. Comme nous avons de la chance, Hank !

J'ai peur d'avoir été une malade bien turbulente. J'ai continué à dire à la créature taillée à coups de serpe, qui a la psychose des mutations, que je voulais voir le bébé. Le médecin a fini par arriver pour tout m'« expliquer », et il s'est mis à raconter une quantité d'absurdités auxquelles je n'ai rien compris. La seule chose que j'ai retenue était qu'elle n'avait pas vraiment besoin de rester dans la couveuse ; on avait simplement pensé que c'était « plus raisonnable ».

Ceci, je crois, a produit sur moi un effet désastreux. Il me semble que j'étais plus inquiète que je ne voulais en convenir et j'ai piqué une crise de nerfs. Toute l'affaire s'est alors réglée dans un de leurs conciliabules médicaux, derrière la porte. A la fin, la femme en blanc a dit : « Après tout, pourquoi pas ? Peut-être les choses s'arrangeront-elles mieux ainsi. »

J'avais entendu parler de la tendance des médecins et infirmières à développer un complexe de supériorité dans les endroits comme celui-ci et il est bien vrai, au propre comme au figuré, qu'une mère ne peut même pas y lever le petit doigt. Crois-moi !

Je suis terriblement faible. Je te réécrirai bientôt.

Je t'aime

MAGGIE.

8 mars.

Mon très cher Hank,

Eh bien, l'infirmière s'est trompée si elle t'a dit ça. De toute façon elle est idiote. C'est une fille. C'est plus facile de le dire pour les bébés que pour les chats, et moi, je le sais. Que penses-tu d'Henrietta comme prénom ?

Je suis de retour à la maison, et plus occupée qu'un bêtatron. Ils ont complètement cafouillé à l'hôpital et il faut que j'apprenne toute seule à la baigner et tout à l'avenant. Elle devient aussi plus jolie. Quand pourras-tu avoir une permission, une vraie permission ?

Avec mon amour

MAGGIE.

26 mai

Cher Hank,

Il faudrait que tu la voies maintenant..., et tu vas la voir. Je t'adresse un rouleau de film en couleurs. C'est maman qui lui a envoyé ces chemises de nuit toutes coulissées. Dès que je lui en ai mis une, elle a eu l'air d'un sac de pommes de terre blanc comme neige avec un joli bouton de fleur au-dessus, là où dépassait sa ravissante petite tête. Bien sûr, c'est moi qui le dis, et je suis peut-être une mère idolâtre ! Mais attends de la voir !

10 juillet.

... Que tu le croies ou non, ta fille parle et je ne veux pas dire parler en bébé. Alice s'en est aperçue – c'est l'assistante au service dentaire dans les W. A. C., tu sais – et quand elle a entendu le bébé débiter ce que je prenais pour un baragouin incohérent, elle a dit que la petite savait des mots et des phrases, mais qu'elle ne pouvait pas les dire distinctement parce qu'elle n'a pas encore de dents. Je vais la conduire chez un spécialiste...

13 septembre.

... Nous avons un vrai petit prodige ! Maintenant qu'elle a toutes ses dents de devant, elle parle parfaitement et – un nouveau talent – elle chante ! Je veux dire par là qu'elle peut vraiment chanter un air jusqu'au bout ! A sept mois ! Chéri, mon univers serait un paradis si seulement tu pouvais revenir à la maison.

19 novembre.

... Enfin. La petite diablesse était tellement occupée à développer son intelligence qu'elle a mis tout ce temps pour apprendre seulement à ramper. Le médecin dit que les progrès, dans des cas de ce genre, sont toujours désordonnés...

SERVICE DES TÉLÉGRAMMES SPÉCIAUX

1er décembre 1988 08 : 47 LK 59 F

Expéditeur : Officier technicien H. Marvell X 47 – 016 GCNY

Destinataire : Mrs. H. Marvell Appartement K – 17 504 East 19 th

Street New York

PERMISSION UNE SEMAINE A PARTIR DEMAIN STOP ARRIVERAI
AÉROPORT DIX HEURES CINO STOP NE VIENS PAS STOP JE T'AIME
JE T'AIME HANK

Margaret laissa l'eau s'écouler de la petite baignoire jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que quelques centimètres, avant de lâcher le corps frétilant du bébé.

« Je trouve que c'était plus simple lorsque tu n'étais pas si avancée, jeune femme, annonça-t-elle joyeusement à sa fille. Tu ne peux pas ramper dans ce petit bain, voyons !

– Alors pourquoi je ne peux pas aller dans la grande baignoire ? »

Margaret était maintenant habituée au langage volubile de son enfant, mais à chaque instant elle était cependant prise au dépourvu. Elle enveloppa rapidement dans une serviette de toilette la masse de chair rose et ferme et commença à frotter.

« Parce que tu es trop petite ; ta tête est très fragile et les baignoires sont très dures.

– Ah ? Quand est-ce que je pourrai aller dans la baignoire, alors ?

– Quand l'extérieur de ta tête sera aussi dur que ce qu'il y a dedans, petite fille. »

Elle étendit le bras vers une pile de vêtements propres.

« Je n'arrive pas à comprendre, ajouta-t-elle en épinglant un carré de linge sous la chemise de nuit, pourquoi une enfant de ton intelligence ne peut pas garder ses langes comme les autres bébés. Sais-tu qu'il y a des siècles qu'on les utilise avec des résultats tout à fait satisfaisants ? »

L'enfant ne daigna pas répondre ; elle avait entendu cela trop souvent. Toute propre et fleurant bon l'eau de toilette, elle attendit patiemment d'être installée dans son petit lit peint en blanc pour accorder à sa mère le privilège d'un sourire qui, invariablement, évoquait pour Margaret l'or que les premiers rayons du soleil déversent dans le ciel rose de l'aurore. Elle se souvint de la réaction de Hank aux photos en couleurs de sa belle petite fille et, pensant à lui, elle se rendit compte combien il était tard.

« Dors, petit lapin. Quand tu t'éveilleras, ton papa sera là.

– Pourquoi ? » demanda le cerveau de quatre ans qui livrait une bataille perdue d'avance pour maintenir éveillé le corps de dix mois.

Margaret alla dans la cuisine régler le minuteur pour le rôti. Elle

examina la table, puis sortit ses vêtements du placard : robe, chaussures, lingerie, tout était neuf et avait été acheté des semaines auparavant et mis de côté en prévision du jour où le télégramme de Hank arriverait. Elle sortit de la cuisine, s'arrêta pour tirer une feuille du téléscripteur, puis, avec ses vêtements et les dernières nouvelles à la main, elle retourna à la salle de bain ; un instant après elle se glissait doucement dans le luxe d'un bain moussieux et parfumé.

Elle jeta un coup d'œil indifférent au journal. Aujourd'hui au moins il était inutile de lire la rubrique « Informations nationales ». Il y avait un article de génétique. Par le même généticien. Les mutants, disait-il, se multipliaient de façon considérable. Mais mon bébé va très bien. Il semblait que les retombées radioactives des explosions atomiques étaient la cause de cette recrudescence. Mon bébé à moi est superbe. Précoce, mais normal. Si l'on avait accordé plus d'attention aux premières mutations japonaises, après Hiroshima et Nagasaki, continuait l'article...

Mais MON BÉBÉ est très bien.

Elle était habillée, coiffée et prête à se passer une dernière touche de rouge à lèvres quand retentit le timbre de la porte d'entrée. Au moment où elle s'élançait, elle entendit pour la première fois depuis dix-huit mois le son presque oublié d'une clef tournant dans la serrure tandis que vibrait encore le coup de sonnette.

« Hank !

– Maggie !

Il n'y eut alors plus rien à dire. Tant de jours, tant de mois, tant de faits insignifiants accumulés, tant de choses à lui raconter... Et maintenant pourtant elle restait immobile, regardant fixement ce pâle étranger en uniforme kaki dont elle retraçait le visage avec les doigts de la mémoire. Le même nez osseux, les yeux légèrement écartés, les cheveux plantés haut – un peu plus haut maintenant – sur le grand front, le même modelé de la bouche un peu tombante. Pâle... Il est vrai qu'il était resté sous terre pendant tout ce temps. Et étrange, étranger, car la familiarité perdue avait fait de lui un nouveau venu.

Elle eut le temps de penser tout cela avant que les bras de Hank se tendent vers elle et comblent l'abîme de ces dix-huit mois. Et ils ne parlèrent pas davantage parce qu'ils n'avaient pas besoin de mots. Ils étaient ensemble et cela leur suffisait.

« Où est-elle ?

– Elle dort. Elle va se réveiller d'un instant à l'autre. »

Il n'y avait aucune urgence. Leurs voix avaient l'insouciance d'une conversation quotidienne, comme si la guerre et la séparation

n'avaient jamais existé. Margaret ramassa le pardessus qu'il avait jeté sur la chaise près de la porte et le pendit soigneusement dans le placard de l'entrée. Elle alla ensuite surveiller le rôti à la cuisine, laissant son mari vagabonder dans l'appartement, se souvenir et se retrouver chez lui. Lorsqu'elle le rejoignit, il était penché sur le petit lit d'enfant.

Elle ne voyait pas son visage, mais il était facile de l'imaginer.

« Je crois que nous pouvons la réveiller, pour cette fois. »

Margaret tira les couvertures et souleva le paquet blanc qui reposait dans le lit. Des paupières alourdies de sommeil battirent sur des yeux noisette au regard encore embrumé.

« Hello, sollicita la voix de Hank.

– Hello », répondit le bébé d'un ton plus ferme.

Bien qu'il fût au courant, il fut impressionné de l'entendre. Il se tourna vivement vers Margaret

« Vraiment, elle peut... ?

– Bien sûr que oui, chéri ! Mais ce qui est plus important, c'est qu'elle fait aussi toutes les choses que font les autres bébés, les bêtises par exemple. Maintenant, regarde-la ramper. »

Margaret installa le bébé sur le grand lit.

Pendant un instant, la jeune Henrietta resta immobile, regardant ses parents d'un air méfiant.

« Il faut que je rampe ? demanda-t-elle.

– Exactement. Ton papa vient d'arriver, tu sais... Il voudrait que tu lui montres.

– Alors qu'on me mette sur le ventre.

– Oui, c'est entendu. »

Margaret retourna affectueusement le corps du bébé.

« C'est curieux ! (La voix de Hank restait insouciante, mais quelque chose d'indéfinissable avait alourdi l'atmosphère.) J'aurais cru qu'ils commençaient par se retourner tout seuls...

– Ce bébé-là... (L'imperceptible changement de ton n'avait pas échappé à Margaret.) Ce bébé-là ne fait les choses que lorsqu'il le veut bien. »

Le père du bébé en question le surveilla d'un œil attendri tandis qu'il avançait sa petite tête et bombait le dos pour se propulser au travers du lit.

Hank éclata d'un rire soulagé.

« Quelle petite friponne ! On dirait une concurrente prête à participer à une course en sac. Mais elle a déjà retiré ses bras des manches ! »

Il étendit la main pour saisir le bébé.

« Je vais m'en occuper, chéri. »

Margaret essayait de le devancer.

« Ne sois pas idiote, Maggie. Nous savons que c'est ton premier bébé, mais moi j'ai eu cinq petits frères ! »

Il écarta sa femme en riant et, de l'autre main, attrapa le nœud de ruban qui fermait une manche. Il le défit et chercha le bras du bébé.

Lorsqu'il arriva vers l'épaule, il sentit une boule de chair qui tressaillait sous ses doigts ; alors il cessa de rire et dit « A la façon dont tu te tortilles, n'importe qui te prendrait pour un ver et pourrait croire qu'au lieu des bras et des jambes, tu te sers de ton ventre pour ramper ! »

Margaret surveillait la scène en souriant.

« Attends de l'entendre chanter, chéri... »

La main droite de Hank descendit de l'épaule jusqu'à l'endroit où il pensait trouver le bras. La main descendait, descendait tout droit sur les petits muscles fermes qui essayaient de se dérober à la pression des doigts. Il laissa ensuite remonter doucement sa main jusqu'à l'épaule. Puis, avec un soin infini, il desserra le bas coulissé de la chemise de nuit. Sa femme se tenait immobile auprès du lit.

« Elle sait chanter Jingle Bells et... »

Sous le jersey moelleux de la chemise, la main de Hank sentit des langes plats et mous qui enveloppaient l'extrémité du corps de son enfant. Pas de chevilles. Pas de pieds. Pas de...

« Maggie. »

Il essaya de retirer sa main des plis nets des langes et de l'éloigner du corps qui frétillait. « Maggie. »

Il avait la gorge sèche. Il parlait bas, difficilement, d'une voix qui grinçait. Les mots venaient lentement. Il les décomposait en pensée pour se forcer à les prononcer. La tête lui tournait mais il fallait qu'il sache avant de s'abandonner.

« Maggie, pourquoi... ne m'as-tu pas... dit ?

– Dit quoi, chéri ? »

La voix de Margaret exprimait tout le calme et la patience immémoriale d'une femme qui s'oppose à la puérile impétuosité d'un

homme. Elle éclata d'un rire fantastique et pourtant naturel qui résonna étrangement dans la pièce ; pour elle, tout était simple.

« Est-elle mouillée ? Je n'en savais rien. »

Elle n'en savait rien. Les mains de Hank, qu'il ne contrôlait plus, couraient le long du corps du bébé, sur la peau douce de ce corps onduleux, dépourvu de membres. Oh ! Dieu. Mon Dieu... Il secouait convulsivement la tête. Il sentait ses muscles se contracter et se crispier à mesure que la consternation faisait place à la fureur. Ses doigts resserrèrent leur étreinte sur son enfant... Oh ! Dieu, elle n'en savait rien...

Traduit par ALYETTE GUILLOT-COLI.

Tous droits réservés.

Casterman, 1966, pour la traduction. (Extrait de Histoires fantastiques de demain.)

Fritz Leiber : LE PROCHAIN SPECTACLE AU PROGRAMME

Imaginons maintenant le plus improbable une guerre atomique graduée. Les belligérants se portent des coups sans trop s'abîmer, pour ne pas risquer trop de représailles. Chacun attend d'avoir plus d'atouts que l'autre pour abattre son jeu. La guerre ne mobilise pas tous les hommes en âge de porter les armes, l'atmosphère même n'est pas polluée à l'excès. Mais alors, il resterait quand même les travers inhérents à toute guerre, l'appauvrissement, la crise des valeurs, le pourrissement de la civilisation. Le tout décuplé par le coût d'une guerre atomique. Tout compte fait, cet avenir ne serait pas très rose non plus.

LE coupé, qui avait des crochets soudés aux ailes, monta sur le trottoir comme un bolide de cauchemar. La jeune fille qui se trouvait sur sa route s'immobilisa pétrifiée, le visage sans doute glacé de peur sous son masque. Pour une fois mes réflexes furent rapides. Je bondis, la saisis par le coude et la tirai brutalement en arrière. Sa jupe noire tourbillonna.

Le grand coupé passa en trombe dans le ronronnement de sa turbine. J'entrevis trois visages. Quelque chose se déchira. Je sentis les gaz d'échappement me brûler la cheville, et le coupé regagna la chaussée. Un épais nuage s'épanouit comme une fleur noire à l'arrière de la voiture secouée par le cahot ; un morceau de tissu noir et brillant flottait sur un crochet.

« Vous n'êtes pas blessée ? » demandai-je à la jeune fille. Elle s'était retournée pour regarder sa jupe déchirée. Elle portait des collants de nylon.

« Les crochets ne m'ont pas touchée. J'ai eu de la chance », dit-elle d'une voix tremblante.

J'entendis des voix autour de nous.

« Ces gosses ! Qu'inventeront-ils la prochaine fois ?

– Ce sont des terreurs. On devrait les arrêter. »

Le hurlement des sirènes, de plus en plus strident, annonçait l'arrivée de deux motards de la police, qui, sur leur engin à réaction, fondaient vers nous, pleins gaz, à la poursuite du coupé. Mais la fleur noire était maintenant un brouillard épais qui obscurcissait toute la rue. Les motards firent fonctionner leurs rétrofusées et s'immobilisèrent près du nuage de fumée.

« Vous êtes Anglais ? me demanda la jeune fille. Vous avez un accent anglais. » Sa voix tremblait derrière le masque lisse de satin noir. A mon avis, ses dents devaient claquer. Des yeux, qui étaient peut-être bleus, me dévisageaient, derrière la gaze noire qui recouvrait les trous du masque.

Je lui répondis qu'elle avait deviné juste. Elle se tenait près de moi.

« Voulez-vous passer chez moi ce soir ? me demanda-t-elle brièvement. Je ne peux vous remercier maintenant, et puis j'ai un service à vous demander. »

Je la tenais toujours par la taille et je sentis qu'elle tremblait. C'est à ce frisson, autant qu'à la prière que je crus déceler dans sa voix, que je cédai :

« C'est entendu », répondis-je.

Elle me donna son adresse dans un quartier au sud de l'Enfer, le numéro de son appartement et l'heure. Elle me demanda mon nom et je le lui donnai.

« Hé ! vous, là-bas ! »

Je me retournai, obéissant à l'appel de l'agent de police. Il repoussa la foule peu nombreuse et caquetante de femmes masquées et d'hommes au visage découvert. Toussant à cause de la fumée que le coupé noir avait émise, il me demanda mes papiers. Je lui tendis les plus importants.

Il les examina et s'adressa à moi

« Ministère du Commerce britannique ? Combien de temps resterez-vous à New York ? »

Réprimant mon envie de lui dire : « Aussi peu de temps que possible », je lui dis que j'y resterais une semaine environ.

« Possible qu'on ait besoin de vous comme témoin, expliqua-t-il. Ces gosses ne vont pas nous enfumer. Sinon, nous les coffrerons. »

Il paraissait penser que la fumée constituait le crime.

« Ils ont essayé de tuer mademoiselle », fis-je remarquer.

Il secoua la tête, l'air entendu.

« Ils font toujours semblant de vouloir écraser les gens, mais tout ce qu'ils veulent, c'est arracher les jupes. J'ai ramassé des arracheurs qui avaient plus de cinquante morceaux de jupes comme trophées dans leur chambre. Bien sûr, parfois ils passent trop près. »

Je lui expliquai que si je ne l'avais pas tirée brutalement en arrière, ce ne seraient pas seulement les crochets qui l'auraient atteinte. Mais il me coupa la parole

« Si elle avait cru à une tentative d'assassinat, elle serait restée ici. »

Je regardai autour de moi. C'était vrai, elle avait disparu.

« Elle paraissait terrorisée, ajoutai-je.

– Et qui ne l'aurait été ? Ces gosses auraient fait peur au vieux Staline soi-même.

– Je vous dis qu'elle n'avait pas peur des gosses. Ce n'étaient pas des gosses.

– Qui était-ce alors ? »

J'essayai, sans grand succès, de lui décrire les trois visages. Je décrivis leur cruauté et leur aspect efféminé, mais c'était vague et cela ne signifiait pas grand-chose.

« C'est peut-être moi qui me trompe, fit-il à la fin. Connaissez-vous cette fille ? Où habite-t-elle ?

– Non. » C'était un demi-mensonge.

L'autre agent raccrocha son poste émetteur et se dirigea vers nous, en lançant des coups de pied aux volutes de la fumée qui se dissipait. Le nuage noir ne parvenait plus à cacher les façades crasseuses, brûlées par le bombardement atomique qui avait frappé cinq ans plus tôt, et je commençais à distinguer dans le lointain le moignon de l'Empire State Building, qui se dressait dans l'Enfer comme un doigt mutilé.

« On ne les a pas encore rattrapés, marmonna l'agent qui approchait. Z'ont enfumé cinq pâtés de maisons, d'après ce que dit Ryan. »

Le premier agent secoua la tête : « Ça, c'est moche », remarqua-t-il, d'un air solennel.

Je me sentais un peu honteux et mal à l'aise. Un Anglais ne devrait pas mentir, du moins pas s'il n'a rien à y gagner.

« Ce sont de mauvais coucheurs, ma parole, continua le premier agent, l'air toujours grave. On aura besoin de témoins. S'pourrait que vous soyez obligé de rester à New York plus longtemps que prévu. »

Je compris où il voulait en venir et lui dis :

« J'ai oublié de vous présenter tous mes papiers. » Et je lui en tendis quelques autres, en prenant soin d'y placer un billet de cinq dollars.

Quand il me les rendit un peu plus tard, sa voix n'était plus menaçante. Mon sentiment de culpabilité disparut. Pour renforcer notre amitié, je bavardai avec eux de leur travail.

« Les masques doivent vous causer du tracass, fis-je. Chez nous, en

Angleterre, les journaux parlent de vos nouveaux gangs de femmes-bandits masquées.

– Oh ! Il ne faut rien exagérer, m'affirma le premier agent. Ce qui nous déroute, ce sont les hommes qui se masquent comme les femmes. Mais, bon sang, quand on les épingle, alors on n'y va pas avec le dos de la cuiller.

– Et puis avec l'habitude, on sait repérer les femmes, presque aussi facilement que si elles n'avaient pas de masque, ajouta le second agent. Vous savez, il y a les mains et le reste.

– Surtout le reste, confirma le premier, en ricanant. Dites, c'est vrai qu'il y a des filles qui ne se masquent pas chez vous, en Angleterre ?

– Un certain nombre copient la mode du masque, répondis-je. Mais elles sont rares, ce sont celles qui adoptent la dernière mode, quelles que soient ses outrances.

– En général, elles sont masquées dans les informations britanniques.

– Je pense que c'est voulu par déférence pour le goût américain, admis-je. En réalité, il n'y en a pas beaucoup qui se masquent. »

Le second agent médita ma réponse.

« Des filles qui se baladent dans la rue, nues du cou au sommet du crâne. » Rien n'indiquait qu'il envisageait cette perspective avec délectation ou avec un sursaut de moralité indignée. Sans doute les deux.

« Quelques députés essaient sans cesse de convaincre le Parlement de voter une loi qui interdirait tous les masques », continuai-je, mais j'en avais sans doute trop dit.

Le second agent secoua la tête

« Quelle idée ! Vous savez, le masque, ce n'est pas si mal, bon sang. Encore deux ans, et je vais obliger ma femme à porter le sien à la maison. »

Le premier agent haussa les épaules.

« Si les femmes devaient cesser de porter un masque, en six semaines, on ne verrait pas de différence. On s'habitue à n'importe quoi, s'il y a assez de gens pour le faire ou ne pas le faire. »

Je tombai d'accord avec lui, plutôt à regret, et les quittai. Je me dirigeai vers le nord et m'engageai sur Broadway (la Dixième Avenue, dans le temps, je crois) et je marchai d'un pas rapide jusqu'au moment où je quittai l'Enfer. Traverser ainsi une zone encore contaminée par la radioactivité vous donne la nausée.

Je remerciai le Ciel qu'il n'y en ait pas en Angleterre, pour le moment du moins. La rue était presque déserte, et pourtant je fus accosté par un couple de mendiants, au visage raviné par les cicatrices laissées par la bombe H, cicatrices vraies ou effet d'un maquillage, je ne saurais le dire. Une grosse femme me tendit un bébé aux mains et aux pieds palmés. Je me dis que cette déformation était sans doute naturelle et que cette femme ne faisait qu'exploiter notre peur des mutations causées par la radioactivité. Néanmoins je lui donnai une pièce de monnaie. A cause de son masque, j'avais l'impression de payer un tribut à quelque fétiche africain.

« Puissent vos enfants n'avoir qu'une tête et deux yeux, mon bon monsieur.

– Merci, dis-je, et, frissonnant, je me hâtai de passer.

– Il n'y a que de la boue derrière le masque. Détourne la tête, et fixe ton travail. Fuis, fuis, fuis – les – filles ! »

C'était la fin d'une chanson anti-sexe, chantée par de pieux fidèles, à un carrefour de distance d'un temple féministe à l'insigne formé d'un cercle et d'une croix. Ils me rappelaient vaguement le petit clan de moines qu'il y a chez nous, en Angleterre. Au-dessus d'eux se trouvait un fouillis de panneaux faisant de la publicité pour des aliments prédigérés, des leçons de catch, des mimines de la télé et tutti quanti.

Je fixai les slogans hystériques, désagréablement fasciné. Depuis que le visage et la forme de la femme sont bannis de la publicité américaine, les lettres de l'alphabet elles-mêmes ont commencé à grouiller d'érotisme : le B, à la poitrine abondante et au ventre rebondi, le double O lascif. Cependant, pensai-je en moi-même, c'est d'abord le masque qui accentue curieusement le sexe en Amérique. Un anthropologue anglais a fait remarquer que s'il avait fallu plus de cinq mille ans pour déplacer le premier centre d'intérêt sexuel des hanches aux seins, le déplacement jusqu'au visage avait pris moins de cinquante ans. La comparaison de cette mode américaine à la coutume musulmane est sans valeur, car les musulmanes sont contraintes de porter le voile pour se dissimuler, tandis que les Américaines ne sont poussées que par la mode et n'utilisent le masque que pour créer du mystère. Cette théorie mise à part, les véritables origines de cette coutume remontent aux vêtements protecteurs contre la radioactivité pendant la troisième guerre mondiale. Il en découla d'abord le catch masqué, qui est maintenant d'une popularité inimaginable, puis ce devint la mode féminine normale. Les masques, qui, à l'origine, n'étaient qu'une mode folle, devinrent bientôt aussi indispensables à la femme que l'avaient été le soutien-gorge ou le rouge à lèvres au début du siècle.

Je finis par me rendre compte que je ne faisais pas des conjectures sur les masques en général, mais sur ce qui se cachait derrière l'un d'eux en particulier. L'irritant dans ces fichus trucs est qu'on ne sait jamais si une fille s'en sert pour sublimer sa beauté ou pour cacher sa laideur. J'imaginais un joli visage lisse, dont seuls les yeux agrandis trahissaient la peur. Et je me rappelai ses cheveux blonds, magnifiques dans leur contraste avec le noir du masque. Elle m'avait dit de venir à la vingt-deuxième heure – dix heures du soir.

Je montai à pied à mon appartement près du consulat britannique. La cage de l'ascenseur avait été abîmée par une fichue explosion, ce qui est un inconvénient dans les gratte-ciel new-yorkais. Avant de penser que je devais ressortir, je tirai machinalement un morceau du film témoin que je portais sous ma chemise et le développai par pure précaution. Il montrait que la dose d'irradiation subie pendant toute cette journée restait normale. Je n'en suis pas obsédé, comme tant de gens de nos jours, mais il est inutile de prendre des risques. Je m'affalai sur le canapé et contemplai le haut-parleur muet et l'écran obscur d'un poste de vidéo. Comme toujours ils me firent penser, avec un peu d'amertume, aux deux grandes nations du monde. Mutilées l'une par l'autre, mais toujours fortes, elles étaient deux grands géants infirmes empoisonnant la planète avec leurs rêves d'une égalité et d'une victoire toutes deux irréalisables.

Je branchai nerveusement le son. Par chance, le speaker parlait d'une voix excitée des perspectives d'une récolte de blé exceptionnelle, grâce aux semailles par avion sur terrain sec accompagnées de pluies artificielles. J'écoutai attentivement le reste du programme, qui, pour une fois, n'était pas brouillé par les Russes, mais aucune autre nouvelle ne m'intéressa. Et, bien sûr, pas une allusion à la Lune, bien que tout le monde sache que l'Amérique et la Russie sont en compétition pour transformer leurs premières bases en forteresses capables de s'attaquer mutuellement et de lancer des bombes X-Y-Z contre la Terre. Moi-même, je savais parfaitement que l'équipement électronique anglais que j'échangeais contre du blé américain était destiné aux vaisseaux spatiaux.

J'éteignis le poste. La nuit tombait, et une fois de plus j'imaginais un visage tendre et terrifié derrière un masque. C'était mon premier rendez-vous depuis mon départ d'Angleterre. Il est extrêmement difficile de faire la connaissance d'une Américaine, car ici, même un sourire peut souvent faire hurler une femme, lui faire appeler la police – sans parler de la morale de plus en plus puritaine et des bandes errantes qui obligent les femmes à rester chez elles après le coucher du soleil. Et, bien sûr, la difficulté est augmentée par les masques, qui ne sont pas, comme le proclament les Soviétiques, la dernière

invention du capitalisme dégénéré, mais un signe de grand trouble psychologique. Les Russes n'ont pas de masques, mais d'autres signes trahissent leur nervosité.

J'allai à la fenêtre et, impatient, je regardai la nuit s'épaissir. J'étais de plus en plus nerveux. Quelques instants plus tard, un nuage pourpre et fantomatique apparut au sud. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Puis je me mis à rire. Un instant j'avais cru à des radiations émanant du cratère de la bombe infernale mais j'aurais dû comprendre tout de suite qu'il s'agissait seulement du rougeoiement artificiel du ciel au-dessus de la zone de résidence et de loisir au sud de l'Enfer.

A vingt-deux heures exactement, je me trouvai devant la porte de mon amie inconnue. Le portier électronique me demanda mon nom. Je répondis distinctement « Wysten Turner », en me demandant si elle avait donné mon nom à l'appareil. Elle l'avait bien donné, puisque la porte s'ouvrit. Je pénétrai dans un petit salon vide, un peu ému.

La pièce était meublée luxueusement de coussins et de fauteuils pneumatiques dernier cri. Des mini-livres se trouvaient sur la table. Celui que je pris était l'histoire banale et inusable de deux meurtrières qui se recherchent en jouant du pistolet. La télévision, marchait. Une fille masquée, habillée de vert, roucoulait une chanson d'amour. De sa main droite, elle tenait quelque chose de flou en gros plan. Je vis que le poste avait une mimine, ce que nous n'avons pas encore en Angleterre et, curieux, je plongeai la main dans le trou de la mimine à côté de l'écran. Contrairement à mon attente, cela ne me fit pas l'impression de glisser la main dans un gant de caoutchouc qui aurait eu des pulsations, mais plutôt que la fille sur l'écran me tenait vraiment la main.

Une porte s'ouvrit derrière moi. Sursautant, je retirai ma main en réagissant comme un coupable surpris en train de regarder par le trou de la serrure.

Elle se tenait dans l'encadrement de la porte de sa chambre. Je crois qu'elle tremblait. Elle portait un manteau de fourrure grise tachetée de blanc, un masque du soir de velours gris, garni de volants de dentelle autour des yeux et de la bouche. Ses ongles étincelaient comme de l'argent.

Je n'avais pas pensé un seul instant la trouver prête à sortir.

« J'aurais dû vous le dire », dit-elle d'une voix douce.

De son visage masqué, elle m'indiqua craintivement les livres, puis l'écran, puis les coins sombres de la pièce.

« Je ne peux absolument pas vous parler ici.

– Il y a un endroit près du consulat... fis-je, sans conviction.

– Je connais un endroit où nous pourrions être ensemble et bavarder, dit-elle rapidement, si vous n’y voyez pas d’inconvénient. »

En entrant dans l’ascenseur, je lui dis :

« Je crains d’avoir dit au taxi de ne pas attendre. »

Mais le taxi était toujours là, pour une raison ou une autre. Le chauffeur bondit hors de son siège et, avec des courbettes, ouvrit la portière avant. Je lui dis que nous préférions être à l’arrière. Vexé, il ouvrit la portière arrière, la claqua quand nous fûmes montés, regagna son siège d’un bond et claqua la portière derrière lui.

Ma compagne se pencha en avant :

« Au Paradis », dit-elle.

Le chauffeur alluma la turbine et la télévision.

« Pourquoi m’avez-vous demandé si j’étais sujet britannique ? » lui dis-je pour entamer la conversation.

Elle s’écarta de moi, penchant son visage masqué près de la fenêtre.

« Voyez la Lune, dit-elle d’une voix rapide et rêveuse.

– Mais pourquoi ? Dites, insistai-je, conscient de mon irritation, qui n’avait rien à voir avec elle.

– Elle monte se glisser dans le pourpre du ciel.

– Et comment vous appelez-vous ?

– Le pourpre la fait paraître plus jaune. »

A ce moment précis, je compris la cause de mon irritation. Elle avait pour origine le carré de lumière clignotant à l’avant du taxi, à côté du chauffeur. Je n’ai rien contre les matches de catch ordinaires, bien qu’ils m’ennuient, mais je déteste simplement regarder un homme catcher avec une femme. Le fait que les combats soient « réguliers », car l’homme est nettement inférieur en poids et en taille, et que les femmes masquées soient jeunes et bien faites, accroît encore mon aversion pour ces matches.

« Eteignez la télévision, je vous prie », demandai-je au chauffeur.

Il secoua la tête sans se retourner.

« Pas d’accord, dit-il. Ils préparent cette pépée depuis des semaines pour ce combat contre Petit Zirk. »

Furieux, je tendis le bras vers l’avant de la voiture, mais ma compagne m’arrêta.

« Je vous en prie », murmura-t-elle, terrifiée, en secouant la tête.

Je repris ma place, frustré. Elle était plus près de moi, maintenant, mais silencieuse, et pendant quelques instants je regardai sur l'écran les efforts et les contorsions de la puissante fille masquée et de son adversaire masqué et filiforme. Sa lutte désespérée me faisait penser à une araignée mâle.

Je me tournai tout d'un coup vers ma compagne.

« Pourquoi ces trois hommes ont-ils voulu vous tuer ? » lui demandai-je d'un ton sec.

Les trous de son masque fixaient l'écran.

« Parce qu'ils sont jaloux de moi, murmura-t-elle.

– Pourquoi sont-ils jaloux ? »

Elle ne me regarda toujours pas.

« A cause de lui.

– Qui, lui ? »

Elle ne répondit pas.

Je mis mon bras autour de ses épaules.

« Avez-vous peur de me le dire ? lui demandai-je. Qu'est-ce qui se passe vraiment ? »

Elle ne regarda toujours pas vers moi. Elle sentait bon.

« Ecoutez » dis-je en riant. Je changeais de tactique. « Vous devriez vraiment me dire quelque chose de vous. Je ne sais même pas à quoi vous ressemblez. »

A moitié par jeu, je levai la main vers l'élastique sur son cou. Elle la frappa avec une rapidité étonnante. Je la retirai sous la douleur soudaine. Il y avait quatre petits trous sur le dessus. De l'un d'eux sortit une goutte de sang minuscule. Je regardai ses ongles argentés et vis qu'en réalité c'étaient de délicats capuchons métalliques et pointus.

« Je suis navrée, lui entendis-je dire, mais vous m'avez fait peur. J'ai cru un instant que vous alliez... »

Enfin, elle se tourna vers moi. Son manteau s'était ouvert. Sa robe du soir était Renaissance crétoise, le haut était en dentelle et soutenait les seins sans les couvrir.

« Ne soyez pas fâché, me dit-elle en me passant les bras autour du cou. Vous avez été merveilleux cet après-midi. »

Le velours gris et doux de son masque, épousant la forme de sa joue, s'appuya contre la mienne. A travers la dentelle du masque, le bout de sa langue, humide et chaud, toucha mon menton.

« Je ne suis pas fâché, dis-je. Seulement intrigué et désireux de vous

aider. »

Le taxi s'arrêta. Des deux côtés il y avait des fenêtres noires entourées de pointes de verre cassé. La pâle lumière pourpre révélait quelques silhouettes en haillons qui s'avançaient vers nous.

Le chauffeur murmura :

« C'est la poisse, mon vieux, on est en panne. » Il restait assis, immobile, le dos voûté. Si seulement ça avait pu arriver ailleurs.

Ma compagne murmura :

« Cinq dollars, c'est le tarif habituel. »

Elle regardait les silhouettes se rassembler, en tremblant à tel point, que, malgré mon indignation, je fis ce qu'elle avait suggéré. Le chauffeur prit le billet sans un mot. En redémarrant, il passa la main par la fenêtre, et j'entendis quelques pièces tinter sur le trottoir.

Ma compagne revint se mettre dans mes bras, mais son visage masqué était dirigé vers l'écran de télévision, où l'immense fille venait de clouer au sol, par les épaules, Petit Zirk, dont les jambes gigotaient convulsivement.

« J'ai tellement peur », dit-elle, dans un souffle.

Le Paradis se révéla être un quartier également délabré, mais il avait un club. A la porte, surmontée d'une marquise, se tenait un énorme portier, dont l'uniforme ressemblait à celui des astronautes, couleurs criardes mises à part. Dans mon trouble, je trouvais tout cela plutôt beau. Nous étions à peine descendus du taxi qu'une vieille femme ivre passa sur le trottoir, le masque de travers. Un couple devant nous détourna la tête du visage à demi découvert, comme à la vue d'un vilain corps sur la plage. En entrant à la suite du couple, j'entendis le portier dire :

« Passez votre chemin, grand-mère, et un peu de tenue ! »

A l'intérieur, tout était noyé d'ombre dans une lueur bleue. Elle avait dit que nous pourrions bavarder ici, mais je ne voyais pas comment. En plus de l'inévitable chœur de toux et d'éternuements (on dit que 50 pour 100 des Américains souffrent d'allergie de nos jours), il y avait un orchestre qui tonitruait dans le style « robop », qui est le dernier cri. Un compositeur électronique sélectionne une succession de sons à laquelle les musiciens mêlent les sons rauques de leur petite individualité. La plupart des gens étaient dans des compartiments séparés. L'orchestre se trouvait derrière le bar et, sur une petite estrade, à côté de lui, dansait une fille nue jusqu'au masque.

Le petit groupe d'hommes, à l'extrémité reculée du bar dans la pénombre, ne la regardait pas.

Nous étudiâmes le menu en lettres d'or sur le mur et appuyâmes sur les boutons pour commander du blanc de poulet, des crevettes frites et deux whiskies. Un bon moment après, la sonnette retentit. J'ouvris le panneau étincelant et pris nos boissons.

Le groupe d'hommes du bar se dirigea à la file indienne vers la porte, mais avant, leurs yeux firent le tour de la pièce.

Ma compagne venait de repousser son manteau de ses épaules. Leurs regards s'attardèrent sur notre compartiment. Je remarquai qu'ils étaient trois.

L'orchestre chassa la danseuse avec des grondements. Je tendis une paille à ma compagne et nous bûmes.

« Vous vouliez que je vous aide à quelque chose, dis-je. Soit dit en passant, vous êtes ravissante. »

De la tête elle me remercia rapidement du compliment, regarda autour d'elle et se pencha vers moi.

« Me serait-il difficile d'aller en Angleterre ?

– Non, répondis-je, un peu surpris, si vous avez un passeport américain.

– Est-ce difficile à obtenir ?

– Assez, dis-je, étonné de son ignorance. Votre pays n'aime pas que ses ressortissants voyagent, mais il n'est pas aussi strict que la Russie.

– Le consulat britannique pourrait-il m'aider à obtenir un passeport ?

– Ce n'est guère...

– Et vous ? Le pourriez-vous ? »

Je me rendis compte qu'on nous examinait. Un homme et deux jeunes femmes s'étaient arrêtés devant notre table. Les femmes étaient grandes et avaient un air cruel. Elles portaient des masques pailletés.

L'homme se tenait entre elles d'un air suffisant, comme un renard dressé sur ses pattes de derrière.

Ma compagne ne leur jeta pas un regard, mais elle se redressa. Je remarquai une grosse ecchymose jaune sur l'avant-bras d'une des deux femmes. Quelques instants après, ils se dirigèrent vers un compartiment tout à fait dans l'obscurité.

« Vous les connaissez ? » lui demandai-je.

Elle ne répondit pas. Je finis mon verre.

« Je ne suis pas sûr que l'Angleterre vous plairait, dis-je. L'austérité y est loin de la détresse que vous avez ici, en Amérique. »

A nouveau, elle se pencha vers moi.

« Mais il faut absolument que je parte, murmura-t-elle.

– Pourquoi ? fis-je, et je commençai à m’impatier.

– Parce que j’ai tellement peur. »

Il y eut un carillon. J’ouvris le panneau et lui tendis les crevettes frites. Mon blanc de poulet était accompagné d’un mélange brûlant d’amandes, de soja et de gingembre, qui était délicieux. Mais quelque chose avait dû se détraquer dans le four à rayons qui l’avait dégelé et réchauffé, car à la première bouchée, mes dents rencontrèrent un bloc de glace dans la viande. Ces mécaniques fragiles ont besoin d’un entretien permanent et il n’y a pas suffisamment de mécaniciens.

Je posai ma fourchette et lui demandai :

« De quoi avez-vous peur au juste ? »

Pour une fois son visage masqué ne se détourna pas. Tandis que j’attendais une réponse, je sentais ses terreurs s’amonceler sans qu’elle les nommât, de minuscules formes sombres accourant en masse dans la nuit voûtée, à l’extérieur, convergeant sur la peste radioactive de New York, plongeant dans les franges du pourpre. Je sentis soudain monter en moi de la compassion, un désir de protéger la jeune fille assise en face de moi. Ce sentiment chaleureux s’ajoutait à mon désir amoureux, né dans le taxi.

« De tout », dit-elle, finalement.

Je hochai la tête et lui touchai la main.

« J’ai peur de la lune », commença-t-elle. Sa voix redevint rêveuse et fragile comme dans le taxi. « On ne peut pas la regarder sans penser aux bombes téléguidées.

– C’est la même lune en Angleterre, lui rappelai-je.

– Mais la lune n’appartient pas à l’Angleterre. Elle appartient à la Russie et à nous. Vous n’y pouvez rien. »

Je lui serrai la main.

« Oh ! et puis, dit-elle, en inclinant son visage masqué, j’ai peur des voitures et des bandits, de la solitude et de l’Enfer. J’ai peur du désir qui me déshabille le visage. Et... »

Elle baissa la voix

« J’ai peur des catcheurs.

– Oui ? » l’encourageai-je doucement, après un instant de silence.

Son visage masqué s’approcha de moi :

« Connaissez-vous les catcheurs ? demanda-t-elle rapidement. Je

veux dire ceux qui catchent contre les femmes. Ils perdent souvent, vous savez. Et il leur faut avoir une amie, sur qui se décharger de leurs frustrations. Une amie qui soit douce et faible, et tout à fait terrorisée. Ils ont besoin de ça pour rester des hommes. Les autres hommes ne veulent pas qu'ils aient une amie. Les autres hommes veulent seulement qu'ils luttent contre des femmes et qu'ils soient des héros. Mais il leur faut une amie et c'est horrible pour elle. »

Je serrai ses doigts encore plus fort, comme si je pouvais lui transmettre mon courage – en supposant que j'en aie.

« Je pense que je peux vous faire aller en Angleterre », dis-je.

Des ombres se posèrent sur notre table et y restèrent. Je levai les yeux et vis les trois hommes du bar. C'étaient les hommes que j'avais vus dans le grand coupé. Ils portaient un chandail noir et un pantalon noir très collant. Leur visage était sans expression comme celui des drogués. Deux étaient penchés au-dessus de moi. L'autre se dressait devant ma compagne.

« Barre-toi, bonhomme », me dit l'un.

J'entendis l'autre dire à la jeune fille : « On va faire un round, fillette. Judo, catch, ou tue-qui-peut ? Choisis. »

Je me levai. Il y a des moments où un Anglais doit être un martyr. Mais à cet instant précis, le petit homme qui avait l'air d'un renard arriva sur la pointe des pieds, comme une danseuse étoile. La réaction des trois autres me surprit. Ils étaient profondément gênés.

Il leur sourit sans conviction.

« C'est pas avec des trucs comme ça que vous gagnerez mon estime.

– Le prends pas mal, Zirk, implora l'un d'eux.

– Je le prendrai mal s'il le faut, dit-il. Elle m'a raconté ce que vous avez essayé de faire cet après-midi. Ça non plus, ça ne va pas nous rendre amis. Tirez-vous. »

Ils partirent à reculons, tout gauches.

« Tirons-nous d'ici, dit l'un d'eux à voix haute, en faisant demi-tour. Je connais un endroit où on se bat nu, au couteau. »

Petit Zirk rit d'un rire musical, et se glissa sur le siège, à côté de ma compagne. Elle eut un imperceptible mouvement de recul. Je mis les pieds sous la banquette et me penchai vers elle.

« Qui est ton ami, poupée ? » demanda-t-il sans la regarder.

Elle me fit un signe de répondre à sa place et je le lui dis.

« Anglais, remarqua-t-il. Elle vous a demandé comment faire pour quitter le pays ? Comment avoir un passeport ? »

Il souriait aimablement.

« Elle aime rêver de prendre la fuite, n'est-ce pas, poupée ? » De sa petite main, il commença à lui caresser le poignet, les doigts un peu recourbés, les tendons saillants, comme s'il était prêt à serrer et à tordre.

« Dites donc, dis-je d'un ton sec. Je dois vous remercier d'avoir fait déguerpir ces brutes, mais...

– Ce n'est rien, me dit-il. Ils ne sont dangereux que lorsqu'ils sont au volant. Une fillette de quatorze ans, bien entraînée, pourrait amocher n'importe lequel. Tenez, même Théda, ici présente, si elle voulait s'en donner la peine... »

Il se tourna vers elle ; sa main lâcha son poignet pour se poser sur ses cheveux. Il les caressa, faisant lentement glisser les mèches entre ses doigts.

« Tu sais que j'ai perdu ce soir, poupée, n'est-ce pas ? » dit-il doucement.

Je me levai.

« Venez, lui dis-je. Partons d'ici. »

Elle ne bougea pas. Je ne pourrais même pas dire si elle tremblait. J'essayai de lire un message dans ses yeux, à travers le masque.

« Je vous emmènerai, lui dis-je. Je peux le faire et je le ferai vraiment. »

Il me sourit.

« Elle aimerait partir avec vous, dit-il. N'est-ce pas, poupée ?

– Décidez-vous », dis-je. Elle ne bougea pas. Lentement il nouait ses doigts dans ses cheveux. « Ecoutez, espèce de sale vermine, lui criai-je, bas les pattes ! »

Il se dressa comme un serpent. Je ne suis pas un dur. Je sais seulement que plus j'ai peur, mieux je cogne.

Cette fois, j'eus de la chance. Mais, alors qu'il s'effondrait, je sentis une claque et quatre élancements de douleur sur ma joue. Je sentis les quatre balafres faites par les capuchons-dagues de ses doigts, et le sang tiède qui en coulait. Elle ne me regarda pas. Elle était penchée sur Petit Zirk, frottait tendrement son masque contre sa joue et lui roucoulait :

« Là, là, ce n'est rien. Tu pourras me faire mal tout à l'heure. »

Il y eut du bruit autour de nous, mais personne n'osa approcher.

Je me penchais et lui arrachai le masque du visage.

Je ne sais vraiment pas pourquoi je m'attendais à découvrir autre chose que ce que je vis. Son visage était pâle, bien sûr, et il ne portait aucun maquillage. Je suppose qu'il n'a aucune utilité sous un masque. Les sourcils n'étaient pas soignés et les lèvres étaient gercées. Quant à l'expression générale, quant aux sentiments qui y grouillaient...

Avez-vous jamais soulevé une pierre du sol mouillé ? Avez-vous jamais regardé les asticots blancs et visqueux ?

Je la regardai et elle me regardait.

« Ah ! oui, vous avez tellement peur, hein ? dis-je avec sarcasme. Vous redoutez ce petit drame de chaque nuit, hein ? Vous avez peur à en mourir ! »

Et je m'enfonçai dans la nuit pourpre, la main sur les plaies saignantes de ma joue. Personne ne m'arrêta, pas même les catcheuses. Je n'avais qu'une envie : déchirer un morceau du film sous ma chemise, l'examiner sur-le-champ, découvrir que j'avais été irradié trop longtemps et demander de traverser l'Hudson et d'aller dans le New Jersey, loin des radiations qui traînent sur la baie depuis la bombe de New York, et d'arriver à Sandy Hook pour y attendre le vieux rafiot qui me ramènerait en Angleterre.

Ward Moore : LE VAISSEAU FANTÔME

Dans La Mort de chaque jour, on a vu en action des robots médecins. C'est un premier pas. Ne pourrait-on pousser plus loin l'automatisation de la guerre ?

COMME l'aiguille des minutes de la pendule murale commençait à s'éloigner de celle des heures, encore verticale, le calendrier automatique suspendu au-dessous vibra légèrement et le nombre 11 succéda au nombre 10. A un infime tressaillement près, dont on eût pu déduire que le mécanisme n'était pas en parfait état de marche, les plaquettes portant les indications novembre et 1998 restèrent immobiles. La salle de contrôle était climatisée et le thermomètre placé à côté de la porte marquait en permanence exactement 20 degrés.

Il n'y avait personne dans la salle de contrôle pour lire la pendule, le calendrier, le thermomètre, l'écran de radar ni aucun des appareils enregistreurs dont les murs et les tables étaient garnis. Et même si quelqu'un, employé ou intrus, se fût trouvé là, il aurait été dans l'impossibilité de discerner les chiffres, car l'obscurité était absolue ; non seulement les lumières étaient éteintes, mais les rideaux de black-out écartaient le danger d'une réflexion des rayons de lune sur les surfaces polies.

L'absence de lumière et de techniciens n'empêchait pas le fonctionnement des appareils du grand aéroport, car celui-ci avait été conçu pour jouer son rôle automatiquement, avec une ingéniosité presque humaine et une précision plus qu'humaine, en toute circonstance critique, à moins que l'ennemi ne réussît un coup direct ou presque qui aurait mis hors de service non seulement les instruments, mais aussi l'appareillage auxiliaire de réparation et de réglage.

C'est pourquoi, quand le sonar et le radar captèrent le son et l'image d'un avion venant du nord, celui-ci fut aussitôt identifié de façon irréfutable comme étant un appareil ami, plus précisément un RB 87 rentrant à sa base. L'information fut transmise aux batteries antiaériennes, au centre de renseignements à cinquante kilomètres de là, aux tabulatrices qui enregistraient les sorties de bombardement, au poste de contrôle des carburants, enfoui profondément dans le sol, et au dépôt de munitions, protégé par des couches de ciment et de

plomb.

Le terrain, bien entendu, n'était pas balisé, mais cela n'avait aucune importance pour le puissant bombardier à huit moteurs ; celui-ci était tributaire, non pas de perceptions et de réactions humaines, mais des calculs mathématiques précis de l'équipement réglé en fonction de la mission de l'appareil et sensible au plus haut point à chaque variation du temps, à la conformation du terrain, survolé, aux défenses ennemies, et jusqu'aux imperfections dont il pouvait être soudain affecté lui-même. Sans relâche, durant chaque seconde passée dans les airs, ces instruments calculaient, compensaient, contrôlaient et maintenaient inexorablement la route établie d'avance.

Réagissant à la direction et à la vitesse du vent, ainsi qu'à quantité d'autres facteurs, le RB 87 vint se présenter dans le prolongement de la piste d'atterrissage et, après en avoir parcouru en rase-mottes les trois kilomètres, s'immobilisa enfin, ses hélices continuant de tourner à vide, à l'endroit précis déterminé par les calculs réglant sa marche et indiqué sur le ciment par deux traits de peinture.

Tandis que mourait le bruit des moteurs et que ralentissait graduellement la rotation des hélices, les services complexes de la base aérienne, obéissant aux ordres donnés par les instruments de la salle de contrôle sensibles à l'image invisible du bombardier rentré de mission, se mirent à fonctionner. De la réserve de carburant, un interminable tuyau s'avança comme un serpent sur le terrain. Parvenu près du bombardier, il prit encore davantage l'apparence d'un reptile, levant la tête sous l'action d'impulsions électroniques, puis rampant le long du fuselage de l'énorme appareil et tâtonnant pour trouver l'orifice par où il déverserait le carburant dans les réservoirs vides. Un minuscule récepteur radio réagit au message d'un émetteur pareillement minuscule ; le bouchon de remplissage s'ouvrit et l'extrémité du tuyau s'inséra dans le trou. A l'autre bout, dans la réserve de carburant, le contact fut enregistré ; les pompes se mirent en marche et le long serpent se raidit sous les flots d'essence qui le parcouraient par pulsations rythmées. Les pompes abaissèrent le niveau de la réserve et, à de nombreux kilomètres de là, d'autres pompes se mirent à pousser le liquide dans le pipeline prêt à le recevoir. Les machines d'une raffinerie démarrèrent, aspirant le pétrole brut et refoulant l'essence à haut degré d'octane. A une distance d'un demi-continent, un puits extrayait du naphte des couches schisteuses et le crachait dans un réservoir.

Le tuyau d'alimentation en essence, bien que partie essentielle du système, était le plus simple des appareils dont disposait le poste de contrôle des carburants. Les réservoirs remplis, l'ajutage se retira, le bouchon de l'orifice reprit sa place avec un bruit sec, le tuyau

s'enroula et regagna son nid, des machines plus compliquées firent leur apparition. Le conduit de graissage se promena de moteur en moteur, forçant chacun d'eux à dégorger une huile noire épuisée qu'il remplaçait par des lubrifiants frais et visqueux aux couleurs vert et or. Le graisseur mécanique, incroyable pieuvre montée sur roues, traversa le terrain pour venir fixer ses tentacules sur la multitude de dispositifs qui avaient besoin de ses services.

Partis de l'autre côté du terrain, les chariots chargeurs automatiques portant leur fragile cargaison arrivèrent lentement en file indienne. Eux aussi étaient de complexes et subtils mécanismes. Ils se dirigèrent vers le côté du bombardier et, avec un soin infini, guidés par des appareils ultra-sensibles, déposèrent délicatement les précieuses bombes dans leurs alvéoles. Ils attendaient patiemment leur tour, car ils étaient construits et réglés pour prévenir toute possibilité de collision. Comme les émissaires du poste de contrôle des carburants, ils avaient, eux aussi, mis en marche des antécédents ; des installations souterraines éloignées renouvelaient le stock qu'elles acheminaient par des tubes pneumatiques dont le réseau s'étendait sous terre comme les galeries d'une taupinière gigantesque.

Les gros moteurs refroidirent. Au sommet de la tour de l'aéroport, la manche à air changea légèrement de position. A l'intérieur de la salle de contrôle, dans l'obscurité, la pendule marquait 3 h 58. Un peu de poussière parvenait à filtrer par les fissures autour des fenêtres. Dehors, un petit morceau de ciment, fêlé et décollé par le vent, se libéra et tomba à terre. A des kilomètres de là, une rangée d'arbres, flétris et fendus, refusa, avec une obstination que sa fragilité n'eût pas fait soupçonner, de s'incliner, même légèrement, sous le vent qui la pressait de toute sa force.

A 4 h 15 précises, une impulsion électrique de la salle de contrôle, émise conformément au programme prévu, mit en marche les moteurs de l'avion. Un moment, celui qui portait le numéro 7 fit entendre des ratés, mais il ne tarda pas à s'aligner sur le rythme bien réglé des autres. Longtemps, le bombardier s'échauffa, puis, comme fortuitement, mais en réalité au moment précis qui avait été choisi, il se mit à rouler.

La longue piste se déployait devant lui et, bien que gagnant de la vitesse, l'avion semblait y adhérer comme s'il avait répugné à la quitter. Pourtant, il finit par vaciller légèrement et un vide qui augmentait avec rapidité apparut entre ses roues et le ciment. Le bombardier s'éleva de plus en plus, passant à une bonne hauteur au-dessus de l'enchevêtrement de lignes, d'énergie en bordure de l'aéroport. En l'air, il parut hésiter un instant, puis, lorsque les instruments eurent mesuré et jaugé, il pointa le nez en direction du

nord et partit en ligne droite dans le ciel.

Il volait très haut au-dessus de la terre, plus haut que les nuages, plus haut que la mince enveloppe de l'atmosphère. Les moteurs ronronnaient régulièrement, à l'exception du numéro 7 qui, de temps à autre, marquait une hésitation tout juste perceptible. Les subtils instruments guidaient et contrôlaient en permanence, maintenant la route du bombardier en direction de sa cible, le forçant à se tenir hors de portée de toute interception.

Une aube timide et sale révéla avec peine les contours de l'avion. La peinture mate vert olive ne renvoyait pas la lumière, mais elle était écorchée et écaillée par endroits et l'aluminium brillant qu'elle recouvrait apparaissait dangereusement. Comme le jour devenait plus clair, il apparut que ce n'étaient là que les signes superficiels de la fatigue du grand bombardier. Une surface bosselée ici, une grande indentation là, un câble à la gaine éraillée, un léger gauchissement témoignaient des épreuves subies et des limites de sa résistance. Seuls les instruments et les moteurs étaient parfaits, et même ceux-ci, comme le montraient les toussotements du numéro 7, n'étaient pas destinés à durer une éternité.

Vers le nord... le nord... le nord. L'objectif avait été fixé des années auparavant par de graves messieurs au visage impénétrable. La route avait été calculée par des hommes plus jeunes, une cigarette au coin des lèvres, et les instruments indispensables mis au point par d'autres, encore plus jeunes, vêtus de bleus de travail et qui mâchaient de la gomme. A l'origine, l'objectif n'avait pas été assigné exclusivement au Vaisseau fantôme (tel était le nom qu'un joyeux mécano avait peint sur le fuselage à une époque déjà lointaine) mais à toute une escadre de RB 87, car il s'agissait d'un important centre industriel, partie vitale du potentiel de guerre ennemi, et dont la destruction était essentielle.

Les graves messieurs qui décidaient de la stratégie n'ignoraient rien de la nature de la guerre qu'ils menaient. Tous les préparatifs possibles avaient été faits pour parer à toutes les éventualités imaginables ; plans et plans de rechange, et solutions de rechange pour les solutions de rechange, avaient été soigneusement établis dans leurs moindres détails. Que le sort de la capitale et des fières cités fût d'être détruites presque immédiatement était considéré comme inévitable, mais les faiseurs de plans avaient été beaucoup plus loin qu'une simple décentralisation. Dans les guerres du passé, les opérations avaient finalement dépendu des hommes ; les stratèges savaient combien les humains étaient fragiles et faillibles. Ils pensaient avec une grimace farouche aux soldats et aux techniciens rendus inutilisables par un bombardement ininterrompu ou par les effets des armes chimiques et

bactériologiques, aux civils terrés dans les recoins les plus éloignés des mines et des grottes, leur volonté de combattre annihilée et uniquement animés d'un lâche désir de paix. Contre ce facteur d'instabilité, les stratèges avaient pris des mesures efficaces ; ils avaient prévu non seulement la guerre presse-boutons, mais des presse-boutons pour les presse-boutons et d'autres encore par-derrière. Les civils pouvaient se terrer et geindre, la guerre continuerait jusqu'à la victoire finale.

Et c'est ainsi que le Vaisseau fantôme fonçait avec décision sur sa cible familière, servi et propulsé grâce à un réseau compliqué d'instruments, d'appareils, d'usines, de générateurs, de câbles souterrains et de ressources stratégiques, tous éléments presque impossibles à repérer et à détruire, et capables de fonctionner jusqu'à leur complète usure, laquelle, étant donné leur perfection, pouvait ne pas se manifester avant plusieurs siècles.

Le Vaisseau fantôme, création humaine délivrée de la tutelle de son créateur, faisait route vers le nord.

Il volait vers la ville qui, depuis longtemps, n'était plus qu'un amas de pierres pulvérisées. Il volait vers ce qui restait des batteries antiaériennes disposées en cercles concentriques au-delà des faubourgs ; quelques canons encore en état de fonctionner qui le décèleraient sur leur écran de radar et le prendraient immédiatement sous leur feu pour tenter de lui faire subir le sort de tous ses prédécesseurs. Le Vaisseau fantôme volait vers le pays ennemi, un pays vaincu dont les armées avaient été anéanties et dont les habitants avaient péri. Il volait si haut que, fort loin en dessous de ses immenses ailes et de ses moteurs au vrombissement régulier, une grande ligne courbe mettait en évidence la rotondité de la Terre. De la Terre, cette planète morte, sur laquelle, depuis longtemps, bien longtemps, il n'y avait plus un seul être vivant.

Lester Del Rey : LES GARDIENS DE LA MAISON

La guerre a donc cessé faute de combattants. Mais on vient de voir une Terre déserte où les machines de guerre fonctionnent encore. Il peut en aller de même des objets les plus familiers : peut-être le tic-tac des horloges nous survivra-t-il quelque temps. Peut-être un compagnon innocent, un animal, nous veillera-t-il sans comprendre.

Incidemment, la fin du monde évoquée ci-dessous est d'ordre biologique et non atomique. Elle frappe toutes les espèces vivantes, sauf les poissons qui vivent sous l'eau, quelques animaux cobayes soumis à des traitements préventifs expérimentaux et quelques hommes qui ont pris la fuite vers les étoiles. Mais ces choses ne sont pas faciles à comprendre, car elles sont vues par un témoin dont elles dépassent de loin l'entendement.

EN apparence, ce matin-là ne se distinguait en rien de milliers d'autres matins semblables dont le chien avait respiré l'odeur. Pourtant, son grand corps efflanqué s'agitait nerveusement sur le rocher en saillie au-dessus de la rivière, et son poil court se dressait légèrement tandis que la peau de son cou se tendait. Il leva la tête, reniflant le vent qui soufflait de la terre, et ses oreilles cherchèrent une fausse note dans les sons qui leur parvenaient. Une fois, il poussa un gémissement sourd.

La sensation laissée par le rêve continuait à le troubler. Il s'était couché à l'écart de la rivière, dans un abri sec qui, une fois débarrassé à coups de patte des os de lapins desséchés qui l'encombraient, lui avait paru propice. Mais son sommeil avait été très agité, rempli de poursuites et d'odeurs de nourriture qui tourmentaient son estomac affamé. Enfin, juste au moment où il déchirait de ses dents impatientes quelque proie à la saveur presque oubliée, la chaude odeur qui emplissait ses narines avait fait place à une autre et le son d'une voix avait percé ses oreilles. Il s'était réveillé en sursaut, tout frissonnant, la tête encore pleine de cet appel

« King ! »

Le souvenir de Doc était déjà venu hanter ses rêves, mais, cette fois, même la chaleur du soleil n'avait pas réussi à le dissiper, bien qu'il n'y eût aucune trace d'odeur humaine. Il y avait dans ce lieu quelque chose d'insolite...

Soudain, un mouvement dans l'eau attira son attention. Il s'avança

doucement, en se redressant sur ses pattes, tout en suivant le gros poisson du regard. Au-dessus de lui, un oiseau devait avoir repéré la proie, car il s'apprêta à foncer sur elle. King poussa un faible grognement et plongea dans l'eau glaciale. La nécessité et une longue période de famine lui avaient appris à accomplir de façon parfaite cet acte contre nature. Un moment après, il se dirigeait vers la rive, le poisson dans la gueule.

Il découvrit un coin de sable sec, se secoua pour faire tomber l'eau de son poil court et se mit à déchiqueter le poisson à belles dents. C'était un mets insipide, d'un goût très inférieur à celui des gros saumons qui se laissaient si facilement attraper dans les rivières du nord-ouest ; cependant, il lui emplit l'estomac.

Le vent devenait plus violent, annonçant le froid qui descendait lentement du nord, comme cela semblait se produire à intervalles réguliers. Chaque année, le froid chassait King vers le sud, et la chaleur qui survenait ensuite le ramenait à son point de départ. En général, il suivait toujours la même piste pour aller d'une rivière à l'autre ; mais cette fois-ci, comme en d'autres années mouvementées, quelque chose l'avait incité à chercher une nouvelle route et à entreprendre de longues courses à travers les terres arides qui séparaient une rivière de l'autre, à la poursuite d'un but qu'il n'atteignait jamais.

Du bout de la patte, il retira de ses dents une arête rétive et se remit debout, le besoin d'agir l'emportant sur son désir de se reposer à la chaleur du soleil. Hors de l'abri des dunes, le long de la rivière, le vent, qui soufflait en projetant devant lui de petits éclats de bois sec et des débris de rocher, se faisait plus aigre et plus froid.

King ne savait pas ce qui le poussait à se diriger vers l'intérieur des terres ; pour une raison ou pour une autre, cela lui semblait simplement la chose à faire, jusqu'à ce que les odeurs humides apportées par le vent lui fissent comprendre que la rivière devait faire un coude à l'endroit où il allait. Lorsqu'il s'en rendit compte, il était déjà hors de vue de l'eau ainsi que des plantes, des oiseaux et des insectes qui vivaient au bord de la rivière. Il accéléra son allure en approchant de ce qui avait été naguère une chaussée surélevée. La surface remblayée était relativement peu ensablée, ce qui rendait sa course plus facile.

La route s'étendait sur ce qui avait dû être autrefois une région très boisée, et King flairait la familière odeur de bûches pourries. Quelques arbres restaient encore debout, morts et coupés à une certaine hauteur au-dessus de sa tête, mais il n'y avait là aucune vie. Le sable et la poussière amoncelés voltigeaient au vent, couvrant et découvrant tour

à tour les éternels os de lapins blanchis, les rongant peu à peu, ainsi que les troncs restés debout, comme pour détruire jusqu'à cette ultime preuve que la vie avait autrefois régné en ce lieu. Par endroits, quelques arbres et quelques plantes avaient survécu, mais, dans l'ensemble, la grande plaine était complètement inculte. A l'exception du vent et du martèlement des pattes de King sur le sol, aucun bruit ne se faisait entendre.

Un peu plus loin, la route passait devant des ruines de maisons très rapprochées, et King dressa de nouveau le poil en remuant son nez d'un air inquiet. Il y avait bien dix ans qu'il ne s'était pas donné la peine de fureter dans une maison, mais, ce matin-là, d'étranges sensations aiguillaient son cerveau. Il hésita devant deux voitures rongées par la rouille : la plus grande contenait des ossements desséchés qui lui rappelaient quelque chose. Puis il laissa derrière lui le village mort pour se diriger vers l'odeur réconfortante qui montait de la rivière.

Dix minutes plus tard, il contemplait un long pont de béton qui enjambait l'eau et au-delà duquel s'étendait la ville.

Le vent devenait plus froid encore, avivé par la grisaille de l'orage menaçant. Au-dessous de King coulait la rivière qui le mènerait vers le sud et la sécurité pour l'hiver. Il s'éloigna du pont sans but bien défini, puis se laissa tomber sur son arrière-train, la langue pendante, regardant d'un air indécis le pont et la ville qui s'étendait au-delà. Quelque chose d'anormal se passait dans sa tête. Il se gratta l'oreille, se retourna pour mordre le bout de sa queue, hésita de nouveau...

Enfin, il se remit sur ses pattes et fit quelques pas sur le pont percé de trous. Le grincement d'un poteau lui fit dresser l'oreille. Ce n'était plus que la moitié d'un poteau indicateur qui ne portait aucun nom de lieu, mais seulement le chiffre de la population, barbouillé d'une peinture altérée par le temps. Le poil hérissé, King se dirigea vers ce poteau, le renifla avec précaution, puis, brusquement, alla fouiner derrière. Il n'y avait là qu'un soupçon d'odeur, trop faible pour stimuler plus d'une seule fois ses sens. Il gratta le poteau de ses griffes en gémissant, mais l'odeur qui hantait ses rêves refusa de se faire sentir.

King reprit sa course, en bondissant par-dessus les interstices du pavement. Une portion du pont, effondrée depuis peu, était infranchissable et il dut se risquer sur des barres de fer rouillées passablement étroites. A deux reprises, il glissa et dut racler le sol de ses pattes pour se redresser. Arrivé au milieu du pont, voyant s'étendre devant lui la petite ville, il éclata en un aboiement comme il n'en avait pas poussé depuis quinze ans.. Puis il reprit sa course

bondissante et, laissant bientôt le pont derrière lui, parcourut à toute vitesse les larges rues défoncées.

Deux fois, il s'engagea sur une fausse piste parmi les boutiques démolies et les dépôts de marchandises ; mais, la troisième fois, une sensation pareille à celle qui l'avait ramené chaque année sur la trace du saumon s'insinua en lui. C'était quelque chose de faible et de confus, car les vieux souvenirs luttèrent dans son cerveau contre les habitudes acquises, mais cette sensation allait croissant tandis qu'il poursuivait son chemin et s'éloignait, frémissant, du centre de la ville en ruine. Une vitre se détacha d'une fenêtre et tomba en éclats, suivie d'un crâne qui se brisa sur les pierres. King réussit à éviter l'averse de débris et redoubla de vitesse, ramassé sur lui-même pour bondir, les oreilles rejetées en arrière et aplaties contre la tête.

Il comprit où il était avant même d'avoir traversé, à fond de train, le dernier quartier de maisons d'habitation pour arriver aux abords du terrain accidenté sur lequel se trouvait le campus. Alors, pendant un moment, le souvenir qui lui revenait à la mémoire ne parvint pas à s'identifier à ce lieu dévasté par les intempéries. Mais c'était surtout l'absence d'odeurs familières qui le troublait. Même à la fin, la persistante odeur du laboratoire de chimie s'était toujours fait sentir ; et voici qu'à présent elle aussi s'était dissipée.

La grande grille était ouverte, et les pattes du chien, déjà pliées pour la franchir d'un bond, se détendirent lentement. Il ralentit l'allure et leva la tête pour pousser un double aboiement qui écorcha son gosier peu entraîné à ce genre d'exercice. Un arbre énorme s'était abattu en travers du sentier, mais une portion en avait été enlevée à la hache. Des éclats de bois pourri crissèrent sous les pattes de King.

Peu après, il contournait à toute vitesse l'un des grands bâtiments de briques rouges pour descendre le sentier qui menait derrière le campus. En cet endroit, la plupart des grands arbres restaient encore debout, et formaient, malgré leur nudité, un écran trop épais pour que son regard pût le percer. Il fonça à travers l'amas de bouts de bois et d'ossements de lapins qui encombraient le sentier, et tourna brusquement à gauche pour s'arrêter dans une glissade.

Le bâtiment de deux étages qui abritait le Laboratoire Prométhéen était toujours là et, de l'autre côté de la clôture qui l'entourait, quelques-unes des maisons qui lui étaient familières s'élevaient encore à la même place. Il se dirigea d'un air hésitant vers l'une d'elles, revint vers le laboratoire, puis retourna près de la maison. Il fit entendre deux aboiements aigus et tendit l'oreille dans l'attente d'une réponse. Mais aucun son ne lui parvint.

Une plainte lui montait à la gorge quand, soudain, le vent changea

de direction.

L'odeur qu'il apportait était plus forte, cette fois-ci. Elle avait quelque chose d'incroyablement insolite, mais on ne pouvait s'y tromper : Doc était là ? Et, grâce à l'instinct qui lui permettait de déterminer la direction du vent, King comprit qu'il devait se trouver dans le laboratoire.

La porte était fermée, mais elle s'ouvrit brusquement, dans un grincement de gonds, quand le chien la heurta en plein bond. Il s'en alla rouler sur le sol jonché de détrit, se raccrochant instinctivement des griffes au carrelage, bouleversé par les bouffées d'odeur humaine qui lui parvenaient et par la voix humaine -qui résonnait à ses oreilles.

L'odeur pénétrait si fortement ses narines déshabituées qu'il en perdait le sens de l'orientation. De plus, les échos qui se répercutaient le long des couloirs vides l'empêchaient de déterminer facilement d'où venait la voix. Il dressa l'oreille pour écouter avec plus d'attention. La voix rendait un son faux, elle était bizarre, comme l'odeur. Et, pourtant, c'était bien la voix de Doc, qui disait :

« ... aussi mal qu'avant. Mais qu'importait ? Cela valait mieux que de mourir comme des lapins sous la nuée de bactéries. Ils tombaient tous, les uns après les autres, en quelques minutes, lorsque le câble... »

King plongea dans le couloir pour pénétrer dans la pièce qui lui faisait suite. La voix continuait à s'élever d'une boîte qui se trouvait devant lui. Bientôt, son timbre métallique et l'absence des intonations qui caractérisent une voix véritable le frappèrent. Ce n'était qu'une fausse voix, un autre de ces objets factices que possédaient les hommes, mais qu'il avait presque oubliés. C'était la voix de Doc – sans Doc !

Le son retomba jusqu'au fond de son subconscient, et King se mit à tourner autour de la chambre. Quelque chose, dans cette odeur, faisait se raidir les muscles de son cou, mais il savait que Doc était là. Ses yeux s'habituerent peu à peu à la lumière éblouissante qui brillait à l'intérieur, tandis que son nez cherchait à distinguer un effluve dans l'épais mélange d'odeurs. Sa vue et son odorat décelèrent en même temps la source de ce qui l'intriguait.

A côté du grand appareil muni de bandes qui tournaient lentement, se trouvait un lit aux couvertures déchirées. Une main était posée sur le magnétophone, crispée sur le bouton de mise en marche, et un bras rejoignait une forme étendue sur le lit.

King balaya le sol de sa queue et fléchit les pattes pour effectuer le bond qui l'amènerait entre les bras de Doc. Mais ce bond, il ne le fit pas. L'odeur était anormale, et la forme trop immobile. Sa queue

retomba, sans force. Il s'assit sur son arrière-train et avança pas à pas sur le plancher, en poussant un gémissement à peine audible. Enfin, il leva le nez pour flairer l'autre main qui pendait sur le côté du lit.

La main était raide et froide, et aucune caresse ne répondit à la sienne.

Lentement, craintivement, King se dressa sur ses pattes pour regarder et renifler ce qui gisait sur le lit. Cela ne ressemblait pas à Doc. Doc était jeune et vivant, son visage était bien rasé et ses cheveux très noirs. Le corps étendu là était trop maigre et la longue barbe, ainsi que les cheveux, étaient tout blancs. Cependant, l'odeur indiquait, sans aucun doute possible, qu'il s'agissait bien de Doc, et que Doc était vieux – et mort !

Posant ses pattes de devant sur le lit, King leva le museau et sa gueule s'ouvrit toute grande pour émettre le cri sourd et prolongé qui l'étouffait. Mais aucun son ne sortit. Il mit sa tête à côté de celle de Doc et renifla de nouveau, en gémissant. Cela ne servit à rien.

Pendant un long moment, il resta couché là, geignant et pleurant. La voix parlait toujours et un tic-tac résonnait sur le mur à intervalles réguliers. Il y avait aussi le bruit du vent à l'extérieur, qui lui parvenait encore faiblement, mais qui allait en s'amplifiant. Bientôt, King entendit son propre nom prononcé par la voix de Doc qui sortait de la boîte, et ses oreilles se dressèrent.

« ... King et les trois autres. Probablement morts de faim à l'heure qu'il est, cependant, puisqu'il ne reste pas d'animaux terrestres dont ils puissent se nourrir. King était un chien intelligent, mais... »

King prêta l'oreille pendant un long moment, mais son nom ne fut pas répété. Bientôt la voix s'éteignit tout à fait, tandis que l'appareil continuait à bourdonner à plusieurs reprises ; puis il y eut un déclic, l'extrémité de la bande se détacha et alla renverser un flacon de pilules placé à côté de la main de Doc. De nouveau, il y eut un déclic, puis l'appareil demeura silencieux et il n'y eut plus dans la pièce que le tic-tac de la pendule.

Brusquement, un bruit se fit entendre. King sauta sur ses pattes en pivotant pour faire face au danger un gros rat blanc sortait juste de l'ombre en courant près de la porte. Le rat s'immobilisa en voyant le mouvement du chien et se dressa lentement sur ses pattes de derrière, tandis que ses yeux allaient vivement de King au corps immobile de Doc. Il poussa un cri aigu.

King bondit pour l'attraper, avec un grognement. Mais l'impression de se trouver en présence d'une chose familière obnubilait son esprit et ralentissait sa poursuite. Le rat tournoya sur lui-même et prit la

fuite en jetant de petits cris apeurés. Il galopa le long du vestibule, franchit la porte ouverte, descendit les marches et prit sa course à travers le terrain inculte qui s'étendait devant lui. Le temps que King arrivât dehors, il courait à toute vitesse en direction de la haute tour et avait déjà presque atteint l'aire de lancement des fusées.

En sautant la barrière pour se lancer à sa poursuite, King sentait l'odeur de ses empreintes inextricablement mêlée à l'odeur de Doc. Il entendit le rat couiner une fois de plus à sa vue et perçut le grattement de ses pattes sur le métal rouillé de la tour, tandis qu'il s'enfuyait hors de sa portée.

Mais déjà King ralentissait son allure. La tour était morte à présent, et la grosse boule de feu avait disparu ! mais le souvenir de l'odeur âcre et picotante qui l'avait harcelé pendant l'incendie lui revenait en mémoire. Il détestait la tour comme Doc l'avait détestée – et il ressentait encore de la frayeur à la pensée de ce qu'elle avait été. Il s'arrêta deux mètres au-delà des poutres massives, puis, le poil hérissé, il s'apprêta à la contourner en marchant à reculons.

La cabane de ciment située au-dessous de la tour était démolie maintenant, et les gardes n'étaient plus là. King vit quelques fusils – ou, du moins, ce qu'il en restait – éparpillés sur le sable au milieu des squelettes humains qui gisaient encore à proximité de la tour. Il y avait d'autres squelettes un peu plus loin, mêlés à des haches et à d'autres fusils. Un bras restait encore entortillé dans un bout de corde qui le reliait à un poteau métallique aux lettres effacées. Là où se trouvait autrefois le gros câble, il n'y avait plus qu'une ligne noircie qui montait vers la tour en décrivant une courbe.

King comprit que la tour à l'âcre odeur était morte. Mais il s'était attardé trop longtemps : le rat était descendu en rampant sur le ventre et se dirigeait vers l'aire de lancement. Il bondit une fois de plus à sa poursuite, puis s'arrêta, fit demi-tour et reprit à contrecœur le chemin du laboratoire.

Il y avait une intonation implorante dans le gémissement qu'il poussa en retrouvant le corps de Doc, toujours imprégné de l'odeur de mort. L'instinct de King l'avertissait que Doc était mort et ne serait jamais que mort. Cependant, il se rappelait encore confusément – en même temps que les odeurs agréables et l'âcre senteur du feu – l'odeur du frère de Doc, Boris, étendu sur la table et entouré par Doc et les autres hommes. Boris aussi sentait la mort, à ce moment-là ; et pourtant, Boris s'était remis à marcher et avait retrouvé une fraîche odeur de vivant. Avant, il y avait eu les rats morts qui ne voulaient pas rester morts. Et les lapins, mais, dans le cas de ceux-ci, lorsqu'ils sentaient la mort, c'est qu'ils étaient bien morts et aucun d'eux ne

restait plus en vie.

King se mit à tourner autour de Doc avec inquiétude, la lèvre retroussée. Puis il se dirigea vers la porte donnant sur l'extérieur pour guetter un éventuel retour du rat, tandis que le souvenir des autres rats lui revenait peu à peu à l'esprit. Enfin, après un rapide coup d'œil sur Doc, il grimpa d'un bond les marches dont ses pattes sentaient instinctivement la hauteur familière, et se précipita dans le grand laboratoire situé en haut de l'escalier.

Il n'y avait plus de rats. Les cages étaient vides, et les odeurs qu'il avait senties en ce lieu lorsqu'il n'était encore qu'un jeune chiot s'étaient presque entièrement dissipées. Mais la salle était toujours celle qui avait hanté ses rêves quand il souffrait de la faim.

Il y avait eu des rats sur la table quand il était jeune et que la tour commençait à s'édifier lentement derrière la fenêtre. King se rappelait tous les rats qui étaient morts et les trois rats qui avaient survécu, et les hommes qui hurlaient et dansaient toute la nuit, en buvant leur liquide malodorant et en brandissant le poing vers la tour en construction. La table était toujours là, près de l'endroit où les hommes préparaient leurs étranges et puants mélanges – cette table où, plus tard, lui étaient arrivées d'étranges choses dont il ne pouvait se souvenir. La queue qu'il possédait avant son dernier passage sur cette table restait accrochée à la même place. Ensuite il y avait eu une autre affreuse nuit : celle où on avait retiré les pansements de sa nouvelle queue, petite comme celle d'un chiot et faible, mais qui avait poussé assez vite. Cette salle avait été un bon endroit, et certains de ses rêves ultérieurs n'étaient pas sans agrément.

Mais d'autres rêves avaient fait revivre les mauvais moments qui lui revenaient en mémoire à présent : la nuit où la tour avait pris feu ; Doc jurant tandis que King sentait le picotement jusqu'à ce qu'il y fût mis fin. Les hommes discutant avec Doc, ne revenant pas, s'en allant même vers la tour détestée. La formidable fête qui avait eu lieu dehors lorsque la tour avait flambé de nouveau, pendant que Doc et son dernier ami pleuraient. La forêt de fils métalliques sauvagement tendus au-dessus du Laboratoire Prométhéen et dans une boîte à l'odeur exécrationnelle. Après cela, King n'avait plus senti de picotement dans ses narines quand il se trouvait dans le laboratoire, mais, malgré cela, les choses n'avaient fait qu'empirer.

King tremblait en finissant de chercher les rats et, lorsqu'il redescendit, ses pattes heurtèrent frénétiquement les marches. Sa frayeur était aussi intense qu'elle l'avait été quand les hommes étaient venus les enlever à Doc, lui et ses frères, pour les entasser dans des avions avec d'autres chiens et les décharger très loin, à un endroit où

les lapins se trouvaient en abondance – mais ne pouvaient guère servir à leur nourriture.

Doc avait lutté à ce moment-là, allant même jusqu'à quitter la sécurité du laboratoire, mais les hommes avaient emmené les chiens. Pourtant, Doc était vivant, alors. Et maintenant, il était mort.

La frayeur tenaillait King et le rendait malade. Il fit, en grognant et en gémissant, le tour du lit sur lequel reposait le corps, en s'arrêtant pour lécher la main qui pendait. Elle était plus froide encore, à présent, sans la moindre trace d'humidité. Et l'odeur devenait de plus en plus insolite au fur et à mesure que le corps se refroidissait.

La vie n'était pas revenue pendant que King était parti.

De nouveau, il lécha la main de Doc, et un frisson le parcourut en réponse. La sensation de la mort s'installait plus profondément en lui : c'était une sensation intérieure qui allait croissante et envahissait tout son être, une sensation dévorante. Il tenta de se secouer pour s'en débarrasser -comme il aurait secoué le cou du rat – mais la sensation persista.

Il s'y mêlait une faim qui n'était que trop réelle. Jamais King ne mangeait bien au cours de ses voyages vers le sud ; de plus, ce matin-là, il avait consumé trop d'énergie dans sa chasse au rat, et le poisson n'avait pas suffi à le rassasier. La vague odeur de nourriture gâtée qui flottait autour de lui était une torture pour son ventre affamé et lui rappelait les relents qu'il avait flairés le long du chemin suivi par le rat. Il sentait couler sa salive à cette pensée. Cela l'incitait à sortir, alors que la mort qui régnait à l'intérieur le pressait déjà de s'éloigner de ce lieu.

A deux reprises il se mit en route, pour revenir chaque fois se livrer à une nouvelle inspection. Avec un geignement, il tenta de tirer sur la manche qui couvrait le bras. Les haillons se déchirèrent davantage encore, mais Doc ne donna pas signe de vie. L'odeur de la mort était devenue plus forte encore. King se mit à marcher en tous sens à travers la pièce, s'efforçant de combattre sa faim et sa détresse jusqu'à ce qu'elles fussent devenues trop envahissantes. Il y avait là-bas l'odeur de nourriture, le rat... Et puis, ensuite, il reviendrait auprès de Doc...

Poussée par le vent, une brume légère flottait vers lui lorsqu'il atteignit la tour, sans s'être arrêté cette fois. Sans doute la pluie effacerait-elle bientôt les empreintes du rat, mais, en attendant, l'humidité de l'air ne les rendait que plus apparentes et King les suivit facilement jusqu'à ce qu'elles se perdissent dans la partie brûlée de l'aire de lancement.

Il s'arrêta un moment à la vue des emplacements de décollage usés et déjetés ; mais comme, de loin, lui parvenaient, encore assourdis, les premiers roulements du tonnerre, il fila, les pattes raides, en grondant de frayeur, comme si l'un des monstrueux vaisseaux qu'il avait vu construire par les hommes avec tant de fièvre avait de nouveau explosé.

C'était l'excitation causée par cette construction frénétique qui l'avait amené là, alors que, pour venir, il lui avait fallu s'éloigner furtivement de Doc – de sorte qu'il s'était trouvé sur place quand tous les petits étaient montés à bord et que la fusée avait décollé. Le grondement de tonnerre, la lueur aveuglante de la flamme, l'odeur qui lui paralysait le nez, l'avaient renvoyé tout frissonnant aux pieds de Doc où il se blottit pendant des heures – et chaque nouveau décollage avait provoqué en lui une nouvelle crise. Il ne voulait plus rien avoir à faire avec les fusées.

Les emplacements de décollage étaient vides maintenant. Cependant, quelque chose qui ressemblait à une fusée démolie et dont les longs tubes avaient été arrachés gisait de guingois sur le sol roussi. Pendant que King regardait, le rat surgit d'en dessous et fit un bond en l'air pour passer à travers la porte ouverte au-dessus de lui.

King se dirigea de ce côté en suivant sa piste, hésitant sur la conduite à tenir. La fusée paraissait morte, mais celle qui s'était envolée dans un grondement de tonnerre et un éclair aveuglant paraissait bien morte, elle aussi... Puis, alors qu'il hésitait encore, un véritable éclair jaillissant derrière lui, suivi d'un coup de tonnerre non moins réel, le contraignit à prendre une allure plus rapide.

La carcasse de la fusée semblait inoffensive. Il n'y avait plus dans l'air aucune des odeurs chimiques qui y flottaient autrefois, et les fumées qui avaient suivi l'explosion s'étaient dissipées. King se dirigea avec précaution vers la porte, fronçant le nez aux odeurs qui en provenaient, quand le rat réapparut.

L'animal le vit et, poussant un petit cri aigu, rentra d'un bond à l'intérieur. King abandonna toute prudence : avec un grognement sourd, il sauta par la porte ouverte au-dessus du sol. Le métal grossièrement découpé présentait de petites aspérités qui l'égratignèrent au passage. Il y donna un coup de dents et se retourna pour chercher le rat.

Il y avait assez de lumière à l'intérieur de la fusée pour voir confusément. Le rat avait battu en retraite dans un étroit tuyau. King tenta d'y introduire son museau, puis alla à la pêche avec sa patte. Le rat recula tout en cherchant à le mordre. Ses dents manquèrent leur but, mais cette menace incita le chien à plus de prudence.

Il s'éloigna, en faisant crisser sous ses pas un tas de vieux papiers et de déchets qu'il ne reconnut pas. Un paquet plus épais que les autres roula sous ses pattes, et une forte odeur de viande – de la viande rouge, et non une insipide chair de poisson – emplît ses narines. Sans réfléchir, il mordit dedans.

Ce qu'il trouva sous sa dent était dur, sec, d'un goût décevant au premier abord. Mais, au fur et à mesure que King mâchait, une saveur qu'il avait presque oubliée reparaisait, dominant le goût du sel et l'autre goût indéfinissable – et lui faisait venir l'eau à la bouche. D'après les odeurs qui se dégageaient de sa proie, il comprit que le rat avait commencé à la manger avant son arrivée mais cela n'avait guère d'importance. Il finit le paquet, en recrachant le plus possible de la cire, du métal et du plastique qui l'entouraient ; puis les traces de ce que le rat avait rongé le ramenèrent auprès des quelques tonnes de concentré qui restaient encore.

L'emballage ne laissait filtrer aucune odeur qui pût le guider, mais il avait appris à découvrir la nourriture là où il y en avait. Il déchiqueta l'emballage à belles dents et sursauta quand une substance épaisse et fruitée se colla à sa langue. Il essaya de nouveau, en enfonçant ses dents plus avant. Il arracha d'abord l'enveloppe, puis s'installa, le bloc de nourriture entre les pattes, et se mit à travailler des mandibules jusqu'à ce que tout eût disparu.

Dehors, la pluie tombait maintenant à torrents. Après avoir observé un moment le rat, King se roula en boule contre la porte pour lui bloquer le passage. Un peu de pluie s'était infiltrée dans la pièce, formant une petite flaque sur le plancher et lui mouillant le poil. Tout d'abord il n'y fit pas attention, puis, la soif commençant à le tourmenter, il lécha l'eau de la flaque et en éprouva un certain soulagement.

Mais ce fut alors son estomac qui commença à le faire souffrir. Il le sentait lourd, trop rempli, en piteux état. Il combattit ce malaise en lapant encore un peu d'eau. Le rat sortit de son trou et découvrit un autre bloc de nourriture. King l'entendit ronger, mais l'effort qu'il aurait dû faire pour se déplacer lui parut trop grand.

Quand, enfin, il eut cédé à sa nausée, il se sentit mieux. Mais ce fut seulement une heure plus tard, alors que l'orage grondait et que les éclairs fendaient le ciel avec une violence effrayante, qu'il parvint à se traîner jusqu'à un autre bloc de nourriture. Cette fois, il mangea avec plus de retenue, en s'arrêtant de temps en temps pour boire entre deux bouchées. Cela lui réussit mieux, car il put ainsi garder sa nourriture et apaiser sa faim.

Il resta étendu près de l'entrée de la vieille fusée, plongeant son

regard dans l'obscurité toujours déchirée par les éclairs. Le rat trotta derrière lui, mais il le laissait faire. Maintenant que son adversaire était inoffensif et que l'estomac de King était rempli, quelques-unes des images d'autrefois commençaient à se presser dans son esprit. Celle du rat lui était familière depuis bien longtemps, et son odeur, quoique ancienne, restait facilement reconnaissable.

A deux reprises, King avait tenté de sortir pour retourner à l'endroit où gisait Doc, mais, chaque fois, les éclairs l'avaient ramené à l'intérieur. Découragé, il fit entendre un long et lugubre aboiement ; mais il n'y eut aucune réponse de Doc à son appel, et il commença à préparer son gosier pour un nouvel essai.

Soudain, la foudre tomba quelque part du côté du laboratoire. Embrassé par la lueur aveuglante, le bâtiment se détachait dans l'obscurité avec son armature de fils métalliques chauffés au rouge. Il y eut un autre grondement de tonnerre tout proche, suivi d'une nouvelle explosion qui parut faire sauter le laboratoire en un jaillissement de flammes, sous la pluie battante.

King grogna tristement et se lécha les babines d'un air malheureux, en enroulant sa queue bien serrée autour de lui. Alors que le feu couvait autour du lointain bâtiment et que la foudre pouvait tomber de nouveau, ce n'était pas le moment de courir des risques.

Il se tourna et se retourna, écarta de sa patte les détritiques qui le gênaient, enfouit son museau dans la touffe de poils qui ornait le bout de sa queue et essaya de se détendre. Il était presque endormi lorsqu'il sentit le rat grimper sur lui. Le rongeur avait dû reconnaître son odeur, lui aussi, car il se blottit contre lui comme il le faisait lorsque tous deux étaient dans le laboratoire avec Doc. King poussa un faible grognement, mais le laissa tranquille et se rendormit. Chose surprenante, il n'y eut pas de rêves pour troubler son sommeil.

Quand il se réveilla, le matin, le rat était parti et, dehors, le soleil brillait ; mais le vent, bien que plus faible, était d'un froid trop glacial pour lui convenir. Il hésita, retourna vers les provisions de nourriture. Mais la vue du rat galopant sur le terrain inculte, près de la tour, le décida. Avec un grognement malheureux, il se laissa tomber de la carcasse de la fusée et se lança à sa poursuite.

Si le rat arrivait là-bas avant qu'il y fût lui-même et que Doc eût besoin de lui...

Dans la course en plein air, le rat n'était pas de force à lutter avec King. Il s'écarta de son chemin en couinant d'une voix aiguë, tandis que le chien s'élançait comme l'éclair et, sans se retourner, poursuivait à toute vitesse sa course vers le laboratoire.

Il n'y avait pas de laboratoire ! Les marches étaient là, noircies et fendues. Une partie des murs restait debout. Mais le bâtiment qu'il connaissait avait disparu. Tout près de lui, le tronc d'un des grands arbres avait éclaté sous l'effet de l'explosion et ses branches déchiquetées étaient dispersées dans la boue, mêlées aux charbons laissés par le feu qui avait réduit le bâtiment à l'état de carcasse. Quelques-uns fumaient encore, bien que la pluie eût éteint les flammes. Une forte et âcre odeur de bois humide et calciné emplissait l'air, empêchant King de distinguer aucune autre odeur.

Avec un glapissement d'angoisse il se précipita vers les marches. Les cendres étaient chaudes et les pierres qui restaient du pavement plus chaudes encore, mais il parvint à supporter leur contact. En fait, il les sentit à peine tandis qu'il se ruait vers ce qui était autrefois la pièce où gisait Doc.

La boîte d'où sortait la voix n'était plus là, mais il restait les débris tordus du magnétophone et, à côté, les morceaux déchiquetés de ce qui avait été un lit.

King poussa un hurlement quand son museau toucha les restes brûlants, mais il se mit à donner des coups de patte frénétiques, sans s'occuper de la douleur. Il pouvait et il devait la supporter. Il écarta les rebuts et creusa le sol à la recherche de quelque chose qui lui appartenait. Enfin, sous les débris rugueux et calcinés, il découvrit des traces, suffisamment de traces pour lui faire comprendre qu'il s'agissait bien de Doc, ou, du moins, de ce qui avait été Doc.

Et Doc était toujours mort, aussi mort que pouvait l'être la viande dont les boîtes de conserve étaient autrefois remplies.

King gémit sur ces restes, tandis que le rat, juché sur l'une des parties du mur encore debout, couinait d'un air embarrassé. Mais, déjà, le chien s'éloignait à reculons. Après avoir dépassé les ruines brûlantes du bâtiment, il s'arrêta et leva la tête. Pendant une seconde il garda la pose, tandis que le rat l'observait ; puis sa tête retomba et il se détourna lentement.

La fusée, avec la nourriture qu'elle contenait, se trouvait à sa droite et la vieille grille par laquelle il était passé pour venir là, à sa gauche. Déjà, il tournait son regard vers la fusée en se léchant les babines à l'avance, mais ce fut vers la gauche que ses pattes le portèrent sans hésiter. Son pas ferme et régulier s'allongea bientôt en un trot qui le conduisit dans le quartier des maisons d'habitation, puis dans l'ancien quartier commerçant. Là aussi il y avait eu des incendies, dont l'un s'était propagé à plusieurs pâtés de maisons. King les contourna, puis revint dans la rue qu'il avait prise tout d'abord.

Il apercevait le pont devant lui et le bord de la rivière lui

apparaissait plus proche de ce côté.

Il ne ralentit pas sa course. Ses pattes martelaient la chaussée défoncée qui devait l'amener de l'autre côté de l'eau. Il poursuivit son chemin, en ralentissant seulement lorsqu'il y avait des poutres à escalader. Quand il fut arrivé au milieu du pont, quelque chose le força à se retourner.

Derrière lui s'étendait la ville, dont la plus grande partie était visible du haut du pont. La pluie et l'orage avaient apporté des changements dans le paysage, mais ceux-ci étaient trop insignifiants pour qu'il pût les remarquer. Et l'Université se trouvait hors de son champ visuel bien qu'une partie de la tour lui fût visible. Il se tourna de ce côté puis, avec une précision parfaite, vers l'endroit où durait dû s'élever le laboratoire.

Son museau se dressa en l'air tandis qu'il se laissait tomber sur son arrière-train. Il parut rassembler ses forces et, lentement, ses poumons se dilatèrent. Il pouvait sentir ce mouvement et le besoin de le faire. L'instinct qui le poussait était trop ancien pour qu'il en gardât le souvenir, mais le rituel recommençait de lui-même, sans contrôle conscient de sa part.

Sa bouche s'ouvrit et le chant funèbre s'éleva dans l'air, très haut, vers le ciel au-dessus de sa tête.

Il n'y eut que cette unique lamentation. Puis King retourna vers la rive opposée, en avançant avec précaution sur le pont délabré.

Il se laissa glisser en bas du pont jusqu'à l'étroite bande de sable qui longeait l'eau, et se mit en route vers le sud d'un pas ferme et régulier, poussé par le vent froid qui lui soufflait dans le dos.

Il trouverait bien, quelque part, un coin où pêcher de quoi pourvoir à son petit déjeuner.

Traduit par DENISE HERSANT.

The Keepers of the house.

© Fantastic Universe, 1955.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

Robert Sheckley : LES FILLES ET NUGENT MILLER

Et si l'humanité n'avait pas complètement disparu ? S'il restait, quelque part, un homme qui aurait compris tout ce qu'il faut faire pour échapper au mal atomique ? Il faut, bien sûr, se terroriser très profondément pendant les bombardements et longtemps après. Il ne faut pas sortir sans un compteur Geiger, pour mesurer la radioactivité et savoir où on peut aller sans danger. Il faut apprendre à vivre seul, à se satisfaire du peu qui reste. Mais l'espèce humaine n'en est pas moins condamnée à terme, à moins que ce nouvel Adam ne découvre une nouvelle Eve...

IL se pencha pour examiner les empreintes de plus près, écartant doucement feuilles et brindilles avec la lame de son canif. Pas de doute : des traces toutes récentes – et des traces faites par un petit pied. Un pied de femme, peut-être ?

A les contempler ainsi, il voyait s'esquisser au-dessus d'elles la silhouette de la femme, le mouvement vivant du pied haut cambré, la finesse des chevilles, les jambes minces et dorées. Il la faisait tourner sur un socle imaginaire, admirait la longue courbe gracieuse des reins, voyait...

« Suffit », s'ordonna-t-il. Aucune preuve, sinon ces traces de pas. L'espoir pouvait être danger, le désir, catastrophe.

Nugent Miller se releva. C'était un grand gaillard long et maigre comme un jour sans pain, au visage recuit par le soleil, vêtu d'une chemisette bleue, d'un pantalon kaki et chaussé d'espadrilles. Un havresac complétait sa silhouette, de même qu'un compteur Geiger qu'il tenait à la main et des lunettes à grosses montures d'écaille. La branche gauche de ces dernières était cassée ; il l'avait rafistolée avec une allumette et de la ficelle, poussant la précaution jusqu'à renforcer le pince-nez en y enroulant du fil de fer. Les verres semblaient tenir solidement, mais il se méfiait. Il était très myope et se serait trouvé incapable de remplacer un verre brisé. Il lui arrivait de faire un cauchemar, toujours le même : ses lunettes tombaient, il lançait la main en avant pour les rattraper au vol, les manquait de justesse et elles disparaissaient en tournoyant dans un précipice.

Il raffermir l'aplomb de la monture sur son nez, fit quelques pas et interrogea le sol encore une fois. Il parvint à relever deux ou trois séries de traces différentes, peut-être même quatre – et à en juger d'après la nature du terrain, des traces toutes fraîches.

Miller s'aperçut qu'il tremblait. Il s'accroupit, se répétant qu'il fallait abandonner tout espoir, que ceux ou celles qui avaient laissé ces traces étaient probablement morts.

Pourtant, il devait s'en assurer. Il se remit en route dans la direction prise par les traces qui le conduisirent, après la traversée d'une éteule, jusqu'à la lisière d'un bois. Là, il s'arrêta pour écouter.

C'était une matinée de septembre où se jouaient le silence et la beauté de la nature. Le soleil ruisselait sur les champs incultes, faisait briller la blancheur des grandes branches dépouillées de la forêt, et les seuls bruits que l'on entendait étaient la plainte lasse du vent et, en fond sonore, le tic-tac du compteur.

« Pourcentage normal, estima Miller. Quels que soient ceux qui sont passés là, ils devaient eux aussi avoir un Geiger. »

Oui... et s'ils ne savaient pas s'en servir ? Peut-être étaient-ils contaminés, peut-être étaient-ils en train de mourir du mal de la radioactivité ? Il ne pouvait s'abandonner à l'espoir. S'il avait pu garder si longtemps toute sa raison, c'était précisément pour s'être refusé tout espoir, tout désir, toute envie.

S'ils sont morts, songea-t-il, je leur donnerai une sépulture convenable. » Pensée qui chassa immédiatement les démons de l'espérance et du désir.

Une fois sous bois, il perdit la piste qui se voyait à peine à travers les broussailles des taillis. Il voulut continuer dans la direction approximative, mais le compteur se mit soudain à bourdonner de façon menaçante. Il tourna à angle droit en tenant le Geiger devant lui, tourna derechef d'un même angle dès qu'il fut certain d'avoir dépassé le point suspect et suivit cette fois une direction parallèle à celle de la piste. Il comptait soigneusement ses pas. Très peu pour lui de se trouver pris dans une « poche », cerné par les radiations mortelles et sans le moindre couloir praticable ! Cette mésaventure lui était arrivée trois mois plus tôt, et ses piles étaient presque épuisées quand il avait pu enfin trouver un passage. Son havresac contenait désormais des piles de rechange, bien sûr, mais le danger n'en demeurait pas moins.

Il compta trente pas – vingt mètres environ – puis tourna une troisième fois à angle droit de manière à retomber sur la piste. Il avançait très lentement, fouillant des yeux le sol meuble du sous-bois.

La chance fut pour lui. Il retrouva les traces – et un peu plus loin, accroché à une basse branche, un morceau de tissu (de vêtement ?) qu'il mit dans sa poche. De même que les précédentes, ces empreintes semblaient toutes fraîches. Pouvait-il enfin se hasarder à espérer ?

Non. Pas encore. Miller n'était pas prêt d'oublier certaine aventure vieille à peine de six mois. Ce jour là, il avait escaladé une petite falaise de grès rouge au sommet de laquelle se trouvait une grange où il pensait trouver quelque fourrage. Le crépuscule approchait quand il était redescendu, mais en bas de la falaise, il y avait le corps d'un homme mort depuis quelques heures seulement. Le cadavre portait une mitrailleuse et un fusil en bandoulière, et ses poches étaient bourrées de grenades : autant d'armes dérisoires contre le plus subtil des ennemis, car l'homme s'était suicidé. Ses doigts serraient encore un revolver tiède.

Tout indiquait qu'il avait suivi Miller à la trace. Les autres, les siennes n'allaient pas plus loin que le pied de la falaise. Peut-être la résistance humaine avait-elle trouvé là ses dernières limites, sapée à la longue par la radioactivité dont les stigmates étaient inscrits à travers sa poitrine et ses bras ? Peut-être aussi la rupture brutale de l'espoir, quand l'homme avait vu les traces s'arrêter sur la roche solide, avait-elle été trop forte pour lui ? Quoi qu'il en fût, il s'était suicidé là, au pied de la falaise rouge. L'espoir l'avait tué.

Les armes, Miller ne cessa d'y penser le lendemain, les ayant enlevées au cadavre avant de l'enterrer. La tentation le prenait de les garder : au milieu de cet univers nouveau, de cette machine détraquée, elles pouvaient lui être nécessaires.

En fin de compte pourtant, il y renonça. Il ne voulut pas faillir à l'idéal de toute une vie, au serment tenu avec tant de rigueur. Non, pas après tout ce qu'il avait vu. En une telle époque d'ailleurs, les armes étaient trop dangereuses pour celui qui s'en servait. Il alla les jeter dans la rivière la plus proche.

Six mois à peine... et maintenant c'était lui, Miller, qui suivait des traces de pas serpentant dans le mince tapis végétal des sous-bois, jusqu'à l'étroit murmure d'un ruisseau. Une fois sur l'autre rive, sur la boue humide, il put dénombrer cette fois cinq séries de traces nettement distinctes. Des traces toutes récentes : l'eau s'y infiltrait encore. Une demi-heure, pas davantage.

Il sentit à nouveau s'agiter en lui les démons de l'espoir et du désir. Voyons, était-il tellement imprudent, désormais, d'envisager une rencontre avec ses semblables, avec d'autres humains ? Oui, follement imprudent. Une fois déchaînés, les démons naguère frustrés se retournaient contre vous – comme ils s'étaient retournés contre l'homme au pied de la falaise rouge. Espoir, désir, les deux pires ennemis de Miller, et Miller n'osait pas libérer les génies prisonniers de la bouteille qui demeuraient au plus profond de son esprit.

Il marchait plus vite à présent, et à voir les traces devenir de plus

en plus nettes, de plus en plus fraîches, il était certain de gagner de vitesse le groupe présumé. Le Geiger faisait entendre un petit gloussissement d'euphorie, satisfait du faible degré de radioactivité. Oui, sans aucun doute, ceux ou celles qui progressaient en avant de Miller repéraient également leur route à l'aide d'un compteur.

Le problème de survivre ? Un des plus simples à résoudre, en vérité. Mais bien peu y étaient parvenus.

Dès que la Chine communiste déclencha son offensive amphibie de grand style contre Formose, Miller sut que la fin approchait. On avait d'abord cru à un conflit limité, comparable tout au plus à la petite gué-guerre hargneuse dont Koweït avait été le théâtre – voire à l'action de police des Nations Unies sur la frontière bulgaro-turque.

Mais celle-là était la goutte qui faisait déborder le vase. Par réaction en chaîne, le jeu des traités d'alliance faisait entrer les nations les unes après les autres dans le conflit. Aucune arme nucléaire n'avait encore été employée, mais cela n'allait pas tarder.

Professeur adjoint d'histoire ancienne à l'université de Laurelville (Tennessee), Nugent Miller lut l'avis placardé sur les murs et se mit à préparer des stocks de vivres dans les cavernes proches de la ville.

Il avait trente-huit ans à l'époque, et une ardente conviction de pacifiste. Quand les stations radar installées au-delà du cercle polaire signalèrent l'arrivée de missiles non identifiés en provenance du nord, il se trouvait déjà prêt à toute éventualité. Il gagna sur l'heure les cavernes, dont une des entrées se trouvait à quinze cents mètres à peine de l'université. Il eut la surprise de ne s'y voir rejoint que par une cinquantaine d'élèves et de professeurs. Les termes de l'avertissement n'avaient pourtant rien d'ambigu.

Puis les bombes tombèrent, chassant le groupe toujours plus loin dans les profondeurs des cavernes et des souterrains. Une semaine s'écoula ainsi. Le bombardement cessa. Les survivants firent surface.

Miller vérifia l'intensité des radiations à l'entrée des cavernes. Elles étaient mortelles. Pas question de sortir, alors qu'on se trouvait déjà à court de vivres et que les débris radioactifs, s'infiltrant peu à peu, contraignaient les prisonniers à s'enterrer toujours plus profondément.

Au bout d'un mois, trente-huit d'entre eux étaient morts de faim. La radioactivité extérieure demeurait trop intense pour autoriser l'espoir de remonter à l'air libre. Miller décida de recourir aux derniers expédients, en essayant de retrouver au plus profond des cavernes un stock de vivres auquel on n'avait pas encore touché. Ils furent trois à le suivre. Les autres survivants choisirent d'affronter le péril des radiations et de sortir.

Les quatre compagnons s'enfoncèrent au cœur des ténèbres. Leur faiblesse était extrême et aucun ne se connaissait vraiment en spéléologie. Deux furent tués dans un éboulement, laissant Miller et l'autre rescapé s'accrocher à la vie. De vivres, point. En revanche, ils découvrirent une rivière souterraine sillonnée de petites taches lumineuses : c'était la lumière produite par des poissons aveugles qui vivaient là, dans une nuit perpétuelle. Ils essayèrent d'en pêcher. Sans succès. Finalement, et au prix de plusieurs jours d'efforts, Miller parvint à barrer un bras du cours d'eau dans lequel quelques poissons se trouvèrent pris. Entre-temps, son compagnon était mort.

Le solitaire vécut ainsi près de la rivière souterraine – imaginant divers moyens d'attraper les poissons aveugles, comptant les jours du mieux qu'il pouvait et, une fois par semaine, regagnant péniblement la surface pour vérifier la nocivité des radiations. Cette intensité mit plus de trois mois à s'affaiblir, trois mois au bout desquels Miller put enfin sortir.

Il ne devait revoir aucun de ses compagnons qui avaient quitté les cavernes dès le début. Tout ce qu'il retrouva d'eux, ce fut trois ou quatre cadavres.

Alors, il chercha d'autres survivants. Partout où il put aller. Mais la radioactivité avait atteint la plupart de ceux qui étaient sortis indemnes des bombardements. Très peu disposaient de réserves de vivres et de compteurs Geiger, et tous, ou presque, s'étaient mis en quête de nourriture avant que le taux de radiations eût cessé d'être mortel.

Il devait pourtant y avoir des survivants, cela ne faisait pas le moindre doute. Mais où ? Où ?

Il les rechercha. Des mois durant. Puis il y renonça, présumant que s'il restait des hommes valides sur terre, ce devait être uniquement dans certaines régions d'Afrique et d'Asie, voire d'Amérique du Sud. Des hommes qu'il ne verrait jamais. Un jour viendrait peut-être où il en retrouverait quelques-uns – pas beaucoup – de par le continent nord-américain ? Oui ou non. En attendant, il allait falloir tenir.

Et il tint. Chaque automne le vit émigrer vers le sud, chaque hiver remonter vers le nord, homme tranquille qui n'avait jamais voulu la guerre, qui abominait l'idée de tuer. Cette conviction, beaucoup s'en étaient fait gloire, mais peu l'avaient sincèrement ressentie comme lui. Il fut l'homme qui demeurait incrusté dans ses anciennes habitudes comme si aucune bombe n'était tombée. Il lisait quand il trouvait des livres à lire et collectionnait les tableaux et les sculptures qu'il dérobaux aux gardiens fantômes des galeries d'art désertes.

Miller, bien avant la seconde guerre mondiale, s'était juré de ne

jamais tuer son prochain ; à présent que la Troisième avait pris fin, il ne voyait aucune raison à changer de position. Il incarnait le type de l'universitaire aimable, un peu puéril sur les bords, et qui, même après l'effroyable cataclysme mondial, demeurait imbu de ses nobles résolutions et de son idéal sans tache : et c'était cet homme que les circonstances avaient contraint à refouler tout désir, à abandonner tout espoir.

Les traces continuaient à travers un taillis plus clairsemé pour disparaître ensuite derrière une masse de granit, un rempart morainique couvert de mousse. C'est alors que Miller entendit le bruit.

« Le vent », songea-t-il.

Il contourna l'obstacle – et s'arrêta net.

Là, à quelques mètres à peine, cinq êtres humains faisaient cercle autour d'un maigre feu de bois. Cinq êtres vivants qui surgissaient devant ses yeux affamés comme une foule, une légion, une multitude ! Il lui fallut plusieurs secondes pour encaisser le choc de la révélation.

« Ça alors, bon Dieu... » proféra une voix robuste.

Miller réagissait, reprenait pied progressivement. Cinq personnes – et toutes des femmes ! Cinq femmes vêtues de pantalons déchirés et de vestes en grosse toile de coton. Et cinq sacs tyroliens posés à terre, sur chacun desquels était appuyé une sorte d'épieu grossièrement façonné.

« Qui êtes-vous ? » La femme qui venait de poser cette question était la plus âgée du groupe : cinquante ans peut-être, courte et trapue, solidement charpentée, visage carré, cheveux gris fer, beaucoup de biceps, beaucoup de tendons sous le hâle du cou et un lorgnon – dont un verre était cassé – perché de manière incongrue sur un nez considérable.

« Avez-vous perdu votre langue ? » reprit-elle d'un ton acerbe.

Miller secoua la tête : « Non, non bien sûr. Excusez-moi si je me trouve pris de court... Vous êtes les premières femmes que je rencontre depuis le bombardement.

– Les premières femmes ? répéta l'autre sans se départir de son aigreur. Avez-vous vu des hommes ?

– Rien que des morts », répondit-il sobrement puis, se détournant, il reporta son attention sur le reste du groupe. Quatre jeunes personnes, dont l'âge pouvait s'échelonner entre vingt et vingt-cinq ans ; et toutes les quatre songent-il, d'une beauté que nul mot, nul superlatif n'aurait pu décrire. Chacune avait sa personnalité, son physique différent, c'était indéniable. Mais pour lui, pour le solitaire qui venait de les rencontrer comme il aurait découvert une race inconnue, elles se

ressemblaient toutes dans leur dissemblance même. Quatre filles superbes à l'épiderme doré, aux membres gracieux et fuselés, aux grands yeux qui reflétaient un calme félin...

« Ainsi, vous êtes le seul homme vivant de la région, résuma la doyenne du groupe. Ma foi, voilà qui ne devrait soulever aucune difficulté. »

Les jeunes filles, elles, ne dirent rien. Elles se contentaient de regarder Miller avec beaucoup d'insistance et lui, de son côté, se sentait peu à peu envahi d'un malaise. Il envisageait les responsabilités devant lesquelles le mettait la situation – ce qui avait bien de quoi l'émouvoir et susciter en lui de l'inquiétude.

« Peut-être ferions-nous aussi bien de nous présenter ? suggéra la femme au lorgnon d'une voix qui vous ramenait au positif. Je m'appelle Denis. Miss Denis. »

Miller attendit la suite, mais Miss Denis ne lui présenta pas ses jeunes compagnes. « Je m'appelle Miller, répondit-il alors. Nugent Miller.

– Eh bien, Mr. Miller, vous êtes la première personne vivante que nous rencontrons. Notre histoire est d'ailleurs des plus simples. Dès que j'eus vent de l'alerte, je fis descendre les jeunes filles dans les caves de l'école. L'institution de jeunes filles Charleton-Vanes, veux-je dire. J'y suis... ou plutôt j'y étais professeur de bonne tenue. »

« Une collègue », songea-t-il sans enthousiasme.

« Il va sans dire que ces caves avaient été dotées par mes soins de tout le nécessaire, ainsi que toute personne sensée eût dû faire de son côté. Mais trop peu ont cru devoir m'imiter. Je disposais de plusieurs compteurs Geiger au maniement desquels je m'étais entraînée, et lorsque certaines imprudentes voulurent sortir des abris aussitôt la fin des bombardements, je réussis à pénétrer ces enfants du danger que présentait pour elles la radioactivité. Les débris s'infiltrant jusqu'à nous, nous fûmes d'ailleurs obligées de laisser les caves pour chercher refuge plus bas encore, dans les égouts.

– Nous avons mangé des rats, précisa une des jeunes personnes.

– C'est vrai, Suzie : nous mangeâmes des rats – bien heureuses encore de pouvoir les attraper. Mais enfin nous pûmes sortir et depuis, nous nous portons à merveille. »

Ses compagnes l'approuvèrent de la tête. Elles regardaient, toujours Miller avec insistance, et Miller ne se privait pas de leur rendre la pareille. Il était tombé amoureux des quatre à la fois, et en toute sincérité, mais particulièrement de Suzie, qui avait un nom. En revanche, il ne se sentait nullement attiré par, les biceps de Miss

Denis.

« Il m'est arrivé la même aventure qu'à vous, raconta-t-il à son tour. Je m'étais réfugié dans les cavernes de Laurelville. Je n'y ai pas trouvé de rats, mais des poissons dont l'aspect est assez curieux. Et maintenant, je présume que la première question qui se pose pour nous est de savoir ce que nous allons faire ?

– La première ? releva Miss Denis.

– Je pense que oui. Il faut que nous unissions nos efforts, nous les survivants, que nous nous portions mutuellement aide et assistance. Préférez-vous que nous allions à votre camp, ou que vous veniez avec moi ? J'ignore tout des possibilités dont vous disposez déjà, mais, de mon côté, je n'ai pas trop mal réussi. Je me suis peu à peu constitué une bibliothèque et, sans parler de quelques tableaux, je possède une bonne réserve de vivres.

– Non, fit sèchement Miss Denis.

– Eh bien, mais... si vous insistez pour que ce soit votre camp, je...

– Comment, si j'insiste ? Ce sera notre camp, oui monsieur, et rien que notre camp. Ce qui veut dire que nous y retournerons sans vous, Mr. Miller ! »

Il n'en crut pas ses oreilles. Il regarda les jeunes personnes qui lui rendirent un regard circonspect, où rien ne transpirait de leurs intimes pensées. Il revint à la charge

« Voyons, écoutez-moi : nous devons nous entraider, nous porter assistance...

– Oui, de grands mots par lesquels vous entendez le désir lascif du mâle !

– Loin de moi pareille idée, protesta-t-il. Mais s'il faut en venir à ce sujet dès maintenant, je suppose que nous n'aurons qu'à laisser la nature suivre son cours.

– La nature a déjà suivi son cours, trancha Miss Denis. Son seul vrai cours. Nous sommes cinq femmes qui nous entendons très bien ensemble depuis plusieurs mois. N'est-il pas vrai, petites ? »

Les petites opinèrent du bonnet – mais sans cesser de regarder Miller.

« Nous n'avons nul besoin de votre aide. Ni de vous ni d'aucun autre homme. Nul besoin et nul désir.

– J'avoue ne pas vous suivre, prétendit-il, encore qu'il commençât fort bien à comprendre.

– Ce sont les hommes qui sont responsables de tout cela ! éclata

Miss Denis en matérialisant ce « tout » d'un geste de la main qui embrassait le paysage environnant. Ce sont eux qui tenaient les rênes du gouvernement, eux qui donnèrent les soldats et les savants atomistes, eux qui ont déclenché cette guerre où a péri la presque totalité de la race humaine ! Bien avant déjà, oui, avant même les bombardements, je mettais mes élèves en garde contre l'homme. On a dit, on a écrit cent billevesées sur l'égalité des sexes alors que pratiquement, la femme restait la chose, le jouet du mâle ! Mais nous étions en période normale et je ne pouvais exposer à fond mes théories. L'institution Charleton-Vanes ne l'eût pas toléré.

– Je m'en doute aisément, souligna Miller.

– A présent, les temps sont changés. Et vous, les hommes, vous qui avez mis le point final à tout cela, vous voudriez recommencer ? Jamais ! Pas tant que j'aurai la force de m'y opposer, du moins.

– Reste à savoir si ces jeunes filles entrent dans vos vues.

– Ces jeunes filles, dites-vous ? C'est moi qui fais leur éducation, moi qui les instruis. Je vais lentement, mais nous avons tout le temps nécessaire et je crois en vérité que mes leçons commencent à porter leurs fruits. N'est-ce pas, petites, que nous ne perdons pas notre temps ensemble ?

– Oh ! non, Miss Denis ! répondit le chœur des vierges.

– N'est-ce pas que nous n'avons nul besoin de cet homme à rôder autour de nous ?

– Non, Miss Denis !

– Alors, Mr. Miller ? Vous voyez ?

– Un instant, je vous prie. Je crains qu'il y ait malentendu de votre part. Certains hommes seulement ont été les responsables de la guerre, et non pas tous. Qu'il me soit permis de dire à titre d'exemple que je fus un ardent pacifiste à une époque où il était fort mal venu d'afficher de telles idées. J'ai servi comme brancardier au cours de la deuxième guerre mondiale. Je n'ai jamais supprimé une vie humaine, pas plus que je n'en supprimerais actuellement.

– Si bien que vous êtes à la fois un homme et un lâche.

– Je ne me considère pas comme un lâche, protesta Miller. Si j'ai été objecteur de conscience, ce fut par conviction sincère, non par couardise. L'ambulance où j'ai servi était en première ligne, avec ceux qui se battaient, à la seule différence que nous n'étions pas armés. J'ai d'ailleurs été blessé, bien que non grièvement.

– Le comble de l'héroïsme, vraiment, ricana Miss Denis au milieu d'une hilarité générale.

– Je ne cherche pas à étaler mes mérites, mais à vous faire comprendre l'homme que je suis, sans plus. Tous les hommes ne se ressemblent pas, voyez-vous.

– Les hommes sont tous les mêmes, tous ! Des brutes malpropres et velues qui sentent mauvais, déclenchent les guerres, tuent les femmes, tuent les enfants. N'allez surtout pas me parler d'eux ! Ils sont finis, liquidés, terminés. Votre espèce est éteinte à jamais – et quand je vous vois là devant nous avec votre affreux visage hirsute, vous me faites le même effet qu'un dinosaure ou un grand pingouin ! Allez-vous-en Miller. Disparaissez où bon vous semblera. Désormais c'est nous, les femmes, qui allons avoir notre chance.

– Il se pourrait néanmoins que vous ayez quelque difficulté à procréer, non ?

– Ce sera difficile, soit, mais pas impossible. J'ai suivi de très près les plus récentes recherches dans le domaine de la parthénogenèse, et je sais que la reproduction sans l'intervention du mâle est parfaitement possible.

– Admettons. Mais vous n'êtes pas rompue aux travaux scientifiques, et même si cela était, vous ne disposez pas du matériel nécessaire.

– Pardon ! Je sais où les recherches ont été effectuées. Il se peut d'ailleurs que nous y retrouvions des doctresses encore en vie – mais nous aurons davantage de chances de récupérer un matériel de laboratoire intact. Avec ça et mes propres connaissances en la matière, j'estime pouvoir venir à bout de toutes les difficultés.

– Vous n'y arriverez jamais.

– Je prétends que si. Et quand bien même j'échouerais, je préfère voir périr notre espèce que de laisser l'homme reprendre le dessus ! »

La colère faisait trembler la voix de Miss Denis dont le visage virait au pourpre. Miller répondit d'un ton calme

« J'admets volontiers que vous ayez des raisons de vous plaindre. Mais enfin, je pense que nous pourrions pousser la question plus à fond, parvenir à nous mettre...

– Non ! Nous nous sommes dit tout ce qu'il y avait à dire. Au large, maintenant !

– Je ne m'en irai pas. »

Miss Denis ne fit qu'un bond vers les sacs et saisit un épieu.

« En garde, mes enfants ! » lança-t-elle.

Les petites, qui ne quittaient toujours pas Miller des yeux, eurent

une seconde d'hésitation. Puis, obéissant à la forte personnalité de l'ex-professeur de bonne tenue, elles ouvrirent leurs sacs d'où elles retirèrent des pierres à poignées. On les sentait très excitées, soudain. Elles attendirent, guettant Miss Denis du regard.

« Pour la dernière fois, allez-vous partir ? – Non !

– Lapidez-le ! »

Une grêle de projectiles siffla en direction de Miller. Il fit demi-tour pour protéger son compteur, se sentit frappé au dos, aux jambes... Non. Ce n'était pas possible, pas croyable ! Ces petites, ces jeunes filles qu'il aimait (Suzie, surtout), n'allaient pas le lapider. Elles allaient s'arrêter, regretter, avoir honte. Or, cela ne faisait au contraire que redoubler. Une pierre l'atteignit à la tête, l'assommant presque. Il se retourna, fit face de nouveau, se rua en avant, évitant le coup d'épieu maladroît que lui destinait Miss Denis, empoigna la pointe menaçante de la main gauche, tira, lutta.

Il faillit réussir à s'emparer de l'arme – mais avec sa carrure, la doyenne demeurerait la plus forte. Elle libéra l'épieu d'une secousse, puis abattit son extrémité arrondie sur le crâne de Miller. Et les petites applaudirent !

Il se trouvait maintenant à genoux, pris sous l'avalanche de pierres qui pleuvaient toujours autour de lui. La pointe d'un autre épieu le frappa entre les côtes. Il roula dans la poussière pour y échapper, se releva...

« A mort ! vociférait Miss Denis. A mort l'être immonde ! »

Rouges d'excitation, les jeunes personnes coururent sus à l'ennemi. Pour la seconde fois, Miller sentit un épieu lui labourer le flanc. Alors il lâcha pied et s'enfuit.

Il ne sut jamais combien de temps il courut, fuyant à travers la pénombre verte des sous-bois. Un moment vint où le souffle lui manqua. Il fit deux pas encore, s'arrêta, tira son couteau – mais personne ne le suivait.

Il se laissa tomber sur le sol, essayant de rassembler ses idées qui flottaient à vau-l'eau. Cette horrible femme, cette Miss Denis... une folle, parbleu ! Une vieille invertie, une lesbienne à tout crin. Folle à lier ! Et elles, les petites ? Miller s'obstinait à penser qu'elles n'avaient pas voulu lui faire de mal. Elles l'aimaient peut-être, mais la vieille chienne les tenait sous son influence.

Puis il s'inspecta et à son grand soulagement constata qu'il n'avait perdu ni compteur ni lunettes dans la bataille. Une chance, car sans eux il lui aurait été difficile de retrouver son chemin.

Il avait toujours pensé que les gens gardaient un brin de folie en tête. Il aurait donc dû s'attendre à tout, comprendre que les survivants du grand holocauste atomique seraient encore plus fous qu'avant. Mais bon sang, quelle vieille folle ! Aller s'imaginer que l'homme n'était plus qu'une espèce éteinte...

Il ressentit un choc intérieur, car il s'apercevait soudain qu'il pouvait très bien, lui aussi, imaginer la chose. Après tout, combien étaient-ils d'hommes à avoir survécu ? Combien étaient-elles de femmes ?

Et parmi ces hypothétiques survivants, combien disposaient de compteurs Geiger, combien avaient pu venir à bout des difficultés des dangers dressés sur leur route ?

Et puis, que lui importait ? Il n'était pas responsable de la race humaine. Il avait commis la bêtise de libérer les démons de l'espoir et du désir ; ces démons dont il allait maintenant falloir triompher une fois de, plus. Mais il y arriverait. Il finirait ses jours au milieu de ses livres, parmi ses œuvres d'art. Peut-être serait-il ainsi le dernier homme véritablement civilisé...

Civilisé... Miller se rappela les visages de Suzie et de ses compagnes, l'expression féline des grands yeux fixés sur lui. Il frémit. Quel malheur de n'avoir pu aboutir à un accord avec cette folle de Miss Denis ! Mais vu les circonstances, il n'y avait rien à faire...

... Sinon rejeter d'un bloc tous ses principes.

Saurait-il s'y résoudre ? Il regarda le couteau qu'il tenait toujours, et se sentit frissonner sous le poids de ses démons. Ses doigts se crispèrent, étreignirent plus solidement le manche de corne...

Une minute plus tard, le dernier civilisé avait disparu de la surface du globe. Avec lui périssaient le dernier des pacifistes, le dernier des objecteurs de conscience, le dernier des amateurs d'art, le dernier des bibliophiles. A la place de ces figures admirables se dressait Miller, couteau au poing et promenant tout autour de lui, de par la forêt, un regard farouche qui cherchait quelque chose.

Cette chose, il la trouva : une grosse branche abattue par la foudre, longue de près d'un mètre, et qu'il eut vite fait de dépouiller de ses rameaux.

Miss Denis n'allait pas tarder à voir surgir devant elle, hirsute, sale, puant et massue brandie, le condensé horrible de l'abominable espèce mâle tout entière. Il espéra qu'elle aurait néanmoins le temps de comprendre, de se rendre compte que c'était elle même qui avait ressuscité la brute des cavernes ce serait pour elle une véritable révélation.

Et peu après, les quatre jeunes personnes eurent également leur part de révélation, Suzie, surtout.

Traduit par RENE LATHIERE

The girls and Nugent Miller

Edition Opta, 1972, pour la traduction

Alfred Bester : LA VIE N'EST PLUS CE QU'ELLE ÉTAIT

Après un Adam et quatre Eves, voici une Eve et un Adam. Comme dans la nouvelle précédente, l'auteur s'amuse : si l'espèce humaine garde un espoir, le ton tragique n'est plus de mise, et il y a place pour le vaudeville. Pourtant ici l'humanité n'est pas sûre de survivre. Il semble bien que les bombes aient développé des mutations chez certains animaux et que les rapports de force ne soient plus les mêmes au sein de la nature. Mais tout cela n'est que suggéré ; dans un vaudeville, on ne s'attend guère à ce que le ciel vous tombe sur la tête.

LA fille au volant de la jeep était belle. Elle avait le type scandinave. Ses cheveux blonds étaient ramenés derrière sa nuque en une queue de cheval. Un cheval qui aurait une longue, une très longue queue. Sa tenue se composait en tout et pour tout d'une paire de sandales et d'un blue-jean taché. Son corps était admirablement bronzé. Tandis qu'elle virait à l'angle de la Cinquième Avenue et gravissait en cahotant les marches conduisant à la Bibliothèque municipale, ses seins dansaient d'ensorcelante façon.

Elle arrêta la jeep devant la porte, sauta à terre, mais, au moment d'entrer, quelque chose attira son attention de l'autre côté de la rue. Elle plissa les yeux, parut hésiter ; puis elle considéra son jean et fit une grimace. Elle l'enleva, le lança en direction des pigeons qui se faisaient une cour éternelle en roucoulant sur le perron. Ils s'envolèrent avec un froufrou effrayé mais, déjà, la fille remontait en courant vers l'avenue. Elle s'immobilisa devant une vitrine derrière laquelle était exhibée une robe en lainage, couleur prune. La taille haute, la jupe longue. Pas exagérément mitée. \$ 79,90, annonçait l'étiquette.

La fille entreprit d'examiner de près les vieilles voitures de guingois et finit par trouver ce qu'elle cherchait : un pare-chocs mal assujéti. Elle le détacha et s'en servit pour faire voler en éclats la porte vitrée du magasin. Elle avança précautionneusement parmi les débris et commença de s'affairer parmi les cintres poussiéreux. Elle était grande ; aussi eut-elle du mal à trouver quelque chose à sa taille. Finalement, renonçant à la robe prune, elle se rabattit sur un ensemble écossais. \$ 120, sacrifié à 99,90. Elle repéra un registre et un crayon, souffla pour chasser la poussière et inscrivit soigneusement : *A mon*

débit : \$ 99,90. *Linda Nielsen.*

Cela fait, elle regagna la bibliothèque, franchit le portail qu'elle avait mis une semaine à forcer, traversa le grand hall recouvert d'excréments depuis cinq ans, par les pigeons qui y avaient élu domicile. Tout en courant, elle croisait les mains au-dessus de sa tête pour protéger ses cheveux des fientes perdues. Elle grimpa trois étages et parvint à la salle des estampes. Comme à l'accoutumée, elle signa le livre d'entrée : *Date : 20 juin 1981. Nom : Linda Nielsen. Adresse : Central Park, Grand Bassin. Raison sociale Dernier homme sur Terre.*

Cette ultime mention avait été l'objet d'un long débat intérieur, le jour où elle était venue pour la première fois à la bibliothèque. A strictement parler, Linda était la dernière femme sur Terre ; mais elle avait eu l'impression que cela aurait un petit air chauvin. Et « dernière personne sur Terre » aurait été pédant. Comme quand on dit breuvage au lieu de boisson.

Elle sortit les cartons et se mit à en feuilleter le contenu. Elle savait exactement ce qu'elle voulait – quelque chose de chaud avec des harmonies bleues, correspondant à un cadre de 20 sur 30. Pour sa chambre à coucher. Elle jeta son dévolu sur un ravissant et inestimable paysage d'Hiroshigé. Elle déposa une note sur le bureau et s'en fut avec son estampe sous le bras.

Au rez-de-chaussée, elle signa à nouveau le registre, s'approcha des rayonnages du fond pour y choisir deux grammaires et un dictionnaire italiens, puis elle revint sur ses pas, traversa en sens inverse le hall, remonta dans la jeep. Elle posa les livres et l'estampe sur le siège de droite à côté d'une exquise poupée de porcelaine. Elle saisit alors une feuille sur laquelle était notée une liste d'objets :

est. jap.

italien

cadre 20 X 30

bisque de homard

pâte pour cuivres

savon

encaustique

balai.

Elle fit une croix devant les deux premiers articles, remit sa liste en place sur le tableau de bord et la jeep redescendit cahin-caha le perron

de la bibliothèque. Linda enfila la Cinquième Avenue en faisant du slalom à travers les décombres. Au moment où elle passait devant la cathédrale St. Patrick, un homme surgit devant elle.

Il enjamba un amoncellement de débris et, sans regarder ni à droite ni à gauche, s'engagea sur la chaussée juste devant le capot de la jeep. Linda poussa une exclamation, actionna l'avertisseur qui demeura muet et freina à mort. Le véhicule dérapa et vint s'écraser contre les vestiges d'un autobus de la ligne n° 3. L'homme émit un pialement aigu, fit un bond et s'immobilisa, comme paralysé, les yeux braqués sur la conductrice.

« Et alors ! s'écria cette dernière. Vous ne pouvez pas regarder, espèce d'abruti ? Vous vous figurez peut-être que la ville est à vous ? »

Il continuait de la considérer en bégayant des phrases inaudibles. C'était un individu de haute taille à l'épaisse chevelure poivre et sel. La barbe rousse et le cuir boucané. Il portait des treillis militaires, de lourdes chaussures de ski ; un sac volumineux et une couverture roulée en boudin étaient accrochés à ses épaules. Il était armé d'un fusil de chasse bosselé et ses poches étaient pleines de bric-à-brac. On aurait dit un chercheur d'or.

« Bon Dieu, murmura-t-il enfin d'une voix rauque. Enfin quelqu'un ! Je le savais ! J'ai toujours su que je finirais bien par rencontrer quelqu'un ! » Soudain, il remarqua les longs cheveux de Linda et sa mine s'allongea. « Mais une femme... grommela-t-il, une femme... C'est bien ma chance, tiens ! Elle me quittera donc jamais, cette foutue poisse ?

– Vous êtes cinglé ou quoi ? Je vous demande un peu... Traverser quand le feu est au vert ! »

Il la dévisagea avec ahurissement : « Le feu ? Quel feu ?

– Oui, d'accord... Il n'y a pas de feu. N'empêche que vous devez regarder où vous allez.

– Je suis désolé, madame. A vrai dire, je ne m'attendais pas à trouver de la circulation.

– Simple question de bon sens, maugréa-t-elle en faisant une marche arrière.

– Eh, madame ! Attendez une minute !

– Oui ?

– Dites... Est-ce que vous y connaissez quelque chose, à la télé ? A l'électronique comme on dit...

– Vous vous croyez drôle ?

– Non, je parle sérieusement. Parole ! »

Elle eut un petit reniflement de mépris et fit mine de vouloir poursuivre son chemin. Mais l'autre ne l'entendait pas de cette oreille.

« Je vous en prie, madame, insista-t-il en lui barrant la route. C'est que j'ai une bonne raison pour vous demander ça. Est-ce que vous vous y connaissez ?

– Non.

– Crénom ! Il sera dit que la poisse me quittera pas ! Dites, madame, sans vouloir vous offenser, y aurait-il pas des gars dans cette ville ?

– Il n'y a que moi. Je suis le dernier homme sur Terre.

– Marrant ! J'avais toujours pensé que c'était moi.

– Oui... eh bien, je suis la dernière femme. »

Il secoua la tête. « Ça se peut pas qu'il y ait pas d'autres gens. Ça se peut pas. Raisonnablement, faut qu'il y en ait. Dans le Sud, vous croyez pas ? Je viens de New Haven. Je me suis dit qu'en me dirigeant vers un pays où qu'il ferait comme qui dirait plus chaud, je rencontrerais sûrement des gars à qui je pourrais demander quelque chose.

– Demander quoi ?

– Oh ! une femme peut pas comprendre, sans vouloir vous offenser.

– Eh bien, si vous allez dans le Sud, vous n'êtes pas dans la bonne direction.

– Comment ? C'est pas le sud par là ? interrogea-t-il en tendant le bras vers le bas de la Cinquième Avenue.

– Si. Mais si vous continuez par là, vous allez vous casser le nez. Manhattan est une île. Ce qu'il faut, c'est remonter et traverser le pont George Washington pour gagner Jersey.

– Remonter ? Mais par où ?

– Tout droit jusqu'à Cathedral Park. Là, vous tournez à gauche et vous n'avez plus qu'à suivre le fleuve. Il n'y a pas moyen de se tromper. »

Il la dévisagea d'un air désespéré.

« Vous êtes étranger à la ville ? » poursuivit-elle.

Il acquiesça d'un coup de menton.

« Oh... bon ! Montez. Je vais vous faire un bout de conduite. »

Elle transféra les livres et la poupée à l'arrière et l'inconnu s'installa

à côté d'elle. La voiture démarra. Linda jeta un coup d'œil sur les chaussures usées de son compagnon,

« Vous faites la route à pied ?

– Oui.

– Pourquoi pas en voiture ? Vous en trouverez facilement une en état de marche. Et il y a de l'essence et de l'huile en veux-tu en voilà.

– Je ne sais pas conduire, répondit-il avec abattement. C'est le drame de mon existence. »

Il poussa un profond soupir, ce qui eut pour effet d'imprimer une secousse à son sac à dos qui, vint heurter l'épaule de la jeune femme. Linda examina l'homme du coin de l'œil. Il avait un torse puissant, un dos massif et des jambes fortes. Ses mains étaient épaisses et coriaces et les muscles de son cou saillaient. Elle médita un instant, secoua le menton et freina.

« Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit l'homme. Ça ne marche pas ?

– Comment vous appelez-vous ?

– Mayo. Jim Mayo.

– Et moi Linda Nielsen.

– Bon. Enchanté de faire votre connaissance. Pourquoi que la voiture s'est arrêtée ?

– Jim, j'ai une proposition à vous faire.

– Ah ? » Il la regarda avec méfiance. « Je l'écouterai avec plaisir, madame... je veux dire Linda... mais il faut que vous sachiez que j'ai quelque chose en tête qui va me donner de l'occupation pendant un bon moment et... » Sa voix se perdit dans un murmure tandis qu'il se détournait pour éviter le regard intense de Linda.

« Jim, si vous faites quelque chose pour moi, je ferai quelque chose pour vous en échange. – Quoi, par exemple ?

– Eh bien, la nuit, je me sens affreusement seule. Le jour, ça passe encore parce qu'il y a toujours une foule de choses à faire qui vous absorbent. Mais, la nuit, c'est épouvantable.

– Oui, je sais, murmura-t-il.

– Il faut que je trouve une solution. C'est indispensable.

– Mais qu'est-ce que j'ai à y voir, moi ? demanda Jim avec inquiétude.

– Pourquoi ne resteriez-vous pas à New York pendant quelque temps ? Si vous acceptez, je vous apprendrai à conduire et je vous trouverai une voiture pour que vous puissiez vous rendre dans le Sud

à votre volant.

– Eh ! Mais c'est une idée ! C'est dur, de conduire ?

– Vous apprendrez en deux jours.

– Je ne suis pas assez calé pour apprendre aussi vite.

– Bon... disons en deux semaines. Mais pensez au temps que ça vous fera gagner au bout du compte.

– Ouais... ça me paraît formidable. » Mais, à nouveau, il se détourna. « Seulement, moi, qu'est-ce que j'aurai à faire ? »

Les joues de Linda rosirent tant était grande son excitation. « Jim, je veux que vous m'aidiez à déplacer un piano.

– Un piano ? Quel piano ?

– Un piano à queue en palissandre. Il se trouve chez Steinway, dans la Cinquante-septième Rue. Je meurs d'envie de l'avoir chez moi. Il ne manque que lui dans le salon, ce n'est pas compliqué !

– Oh ! vous voulez dire que vous êtes en train de vous meubler, hein ?

– Oui, mais je veux aussi jouer du piano après le dîner. On ne peut pas écouter tout le temps des disques. J'ai tout prévu : des livres pour apprendre à jouer et des livres pour apprendre à l'accorder. Oui, j'ai tout prévu sauf un seul point : comment le déménager.

– Je comprends, mais... mais il y a plein d'appartements qui en ont, des pianos, dans cette ville. Des centaines au bas mot. Question de bon sens. Pourquoi que vous ne vous installez pas dans un de ces appartements ?

– C'est absolument exclu. J'aime mon chez-moi. J'ai mis cinq ans à en faire la décoration et il est charmant. De plus, il y a le problème de l'eau.

– L'eau, c'est l'éternel casse-tête, approuva Jim. Comment vous débrouillez-vous pour ça ?

– J'habite à Central Park dans la maison où l'on entreposait les petits voiliers autrefois, juste en face du bassin où ils évoluaient. C'est un logis adorable que j'ai entièrement installé. On pourra y mettre le piano, Jim. Ça ne devrait pas être difficile.

– Euh... je ne sais pas, Lena...

– Linda.

– Pardon. Linda. Je...

– Vous paraissez être suffisamment fort. Qu'est-ce que vous faisiez, avant ?

– J'étais lutteur professionnel.

– Je savais bien que vous étiez un costaud !

– Oh ! je ne fais plus de lutte. Je suis devenu barman et je me suis occupé de bistrots. J'en ai ouvert un à New Haven. Le Coup dans l'Aile. Vous en avez peut-être entendu parler ?

– Non, je regrette. -

– Il était pas mal connu dans les milieux sportifs. Et vous, vous faisiez dans quoi, avant ?

– J'étais enquêtrice du B. B. D. O.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Une agence de publicité, expliqua-t-elle sur un ton impatienté. Mais on pourra parler de tout ça plus tard si vous restez. Alors, je vous apprendrai à conduire, on déménagera le piano et il y a encore quelques petites choses que je... mais cela peut attendre. Ensuite, vous pourrez partir pour le Sud.

– Ben... je ne sais pas trop, Linda... »

Elle lui saisit les mains. « Allons, Jim, soyez chic ! Restez avec moi. Je suis une excellente cuisinière et j'ai une jolie chambre d'amis...

– Pour quoi faire ? Je veux dire que, puisque vous êtes le dernier homme sur Terre...

– C'est une question idiote ! Une maison digne de ce nom doit posséder une chambre d'amis ! Vous verrez que ça vous plaira. J'ai transformé les pelouses en potagers et en jardins d'agrément, vous pourrez vous baigner dans le bassin, je vous trouverai une Jag... je sais où il y en a une de toute beauté.

– Je préférerais une Cadillac.

– Ce sera comme vous voudrez. Alors, Jim ? Qu'est-ce que vous en pensez ? Marché conclu ?

– D'accord, Linda, murmura-t-il de mauvaise grâce. Marché conclu. »

C'était vraiment une maison adorable avec son toit de pagode en cuivre vert-de-grisé par les intempéries, ses murs en meulière, ses fenêtres aux embrasures profondes. Sur le bassin ovale dont le soleil de juin faisait miroiter l'eau bleue, des canards sauvages nageaient en caquetant d'un air affairé. Les pelouses qui s'élevaient tout autour en

penne douce étaient cultivées. La demeure faisait face à l'ouest et la vue plongeait sur l'étendue broussailleuse de Central Park qui ressemblait à une propriété en friche.

Mayo considéra le bassin et poussa un sifflement.

Il faudrait qu'il y ait des bateaux.

– Il y en avait plein quand je me suis installée.

– J'ai toujours désiré avoir un voilier quand j'étais gosse. Une fois même, j'ai... » Mais Jim s'interrompit brusquement : une série de bruits, une sorte de martèlement, retentissaient. Des chocs irréguliers et sourds évoquant le vacarme de l'eau qui se fracasse sur les brisants. « Qu'est-ce que c'est ? »

Linda haussa les épaules. « Je ne sais pas exactement. Je pense que c'est la ville qui s'écroule. De temps en temps, on voit des immeubles qui dégringolent. Vous vous y ferez. » Et elle ajouta avec un regain d'enthousiasme : « Entrez. Je veux tout vous montrer. »

Débordante de fierté, elle attira l'attention de Jim sur les détails d'un aménagement qui le plongèrent dans un abîme de stupéfaction. Si, toutefois, le salon victorien, la chambre à coucher Empire, la cuisine rustique avec son poêle à pétrole ne laissèrent pas de l'impressionner, la chambre d'amis de style colonial (lit à colonnes, tapis à points noués) lui fit froncer le sourcil.

« C'est un peu féminin, non ?

– Naturellement ! Je suis une femme.

– Oui... bien sûr... je veux dire... » Il regarda autour de lui avec méfiance. « Un homme a l'habitude de trucs moins délicats. Sans vous offenser.

– Ne vous en faites pas. Le lit est suffisamment solide. Mais faites attention à ne pas poser vos pieds sur le couvre-lit. Enlevez-le donc avant de vous coucher. Si vos chaussures sont sales, ôtez-les avant d'entrer. Ce tapis provient du musée et je ne voudrais pas qu'on l'abîme. Avez-vous des vêtements de rechange ?

– Non. Je ne possède que ce que j'ai sur le dos.

– Nous irons en chercher d'autres demain. Vos affaires sont dans un tel état que ça ne vaut pas la peine de les laver.

– Je ferais peut-être mieux de bivouaquer dans le parc, proposa-t-il d'un air désespéré.

– Pourquoi donc, au nom. du Ciel ?

– C'est que je suis plus accoutumé à dormir à la belle étoile qu'entre quatre murs. Mais n'ayez crainte, Linda, si vous avez besoin de moi, je

ne serai pas loin.

– Pourquoi aurais-je besoin de vous ?

– N’importe comment, vous n’aurez qu’à crier.

– C’est absurde, lança-t-elle d’une voix ferme. Vous êtes mon hôte : vous coucherez ici. Maintenant, allez faire un brin de toilette pendant que je prépare le dîner. Oh ! mon Dieu, j’ai oublié de prendre la bisque de homard ! »

Elle organisa un menu astucieux à base de conserves qu’elle servit dans d’exquises assiettes de porcelaine fine ; les couverts étincelants étaient en acier suédois. Ce fut un dîner typiquement féminin ; Mayo était encore affamé en sortant de table mais il était trop poli pour le dire. Sa fatigue était telle qu’il n’eut pas le courage d’imaginer une excuse pour s’absenter afin d’aller à la recherche de quelque chose de plus substantiel à se mettre sous la dent. Il s’en fut se coucher sans omettre de se déchausser. En revanche, il oublia d’enlever le dessus de lit.

Des caquets sonores et des bruissements d’ailes le réveillèrent le lendemain matin. Il s’extirpa de son lit et arriva devant la fenêtre juste à temps pour voir les canards chassés du bassin par une sorte de ballon rouge. Quand sa vision commença à fonctionner correctement, il constata que ce dernier n’était qu’un bonnet de bain. Alors, il sortit et s’approcha de la pièce d’eau en s’étirant et en grognant. Avec un cri joyeux, Linda fendit les flots en direction du bord et se hissa sur la terre ferme. Le bonnet de bain était son seul vêtement. Mayo fit un bond en arrière pour éviter de se faire éclabousser.

« Bonjour, dit-elle. Bien dormi ?

– Bonjour. Je ne sais pas. Ce lit m’a défoncé le dos. Dites donc, elle doit être froide, l’eau ! Vous avez la chair de poule.

– Non. Elle est merveilleuse. » Linda retira son bonnet et secoua sa chevelure. « Où est la serviette ? Ah ! ici. Allez, Jim, plongez ! Vous verrez comme c’est bon.

– Je n’aime pas me baigner quand l’eau est froide.

– Ne faites pas votre mijaurée. »

Un coup de tonnerre troubla le calme environnant. Mayo, étonné, leva la tête vers le ciel sans nuage.

« Ça alors ! Qu’est-ce que c’est ?

– Regardez...

– On aurait dit une bombe sonique.

– Là-bas ! s’écria Linda en désignant quelque chose à l’ouest. Vous

voyez ? »

Majestueusement. un gratte-ciel était en train de s'écrouler au loin. Il semblait rentrer en lui-même, comme ces timbales pliantes constituées d'anneaux, au milieu d'une pluie de corniches et de briques. Des poutrelles mises à nu se tordaient et se déformaient. Bientôt, le bruit de l'effondrement parvint à leurs oreilles.

« C'est quelque chose ! murmura Mayo avec une sorte de crainte respectueuse.

– Le déclin et la chute de l'Empire. Vous vous y habituerez, Jim. Allez, sautez ! Je vais vous chercher une serviette. »

Elle s'élança vers la maison tandis qu'il enlevait sa culotte et ses chaussettes. Mais quand Linda réapparut avec une gigantesque serviette de bain, il était toujours au bord du bassin, agitant d'un air morne un orteil dans l'eau.

« Elle est horriblement froide, fit-il plaintivement.

– Vous ne preniez pas de douches froides quand vous étiez pugiliste ?

– Moi ? Non. Je les prenais brûlantes.

– Jim, si vous restez comme ça, vous n'entrerez jamais dedans. Regardez ! Vous commencez à grelotter. Qu'est-ce que vous avez autour de la poitrine ? Un tatouage ?

– Quoi ? Oh ! oui. C'est un python. Il est en cinq couleurs. Et il fait tout le tour, vous voyez ? » Fièremment, il pivota sur lui-même. « Il a été tatoué à Saigon en 1964 quand j'étais dans les marines'. C'est un python oriental. Il est joli, hein ?

– Ça vous a fait mal ?

– Franchement, non. Il y a des gars qui essaient de faire croire qu'un tatouage, c'est un vrai supplice chinois, mais ils racontent ça rien que pour épater la galerie. C'est pas tellement douloureux. Sauf que ça gratouille.

– Vous étiez *marine* en 1964 ?

– Exact.

– Quel âge aviez-vous ?

– Vingt ans.

– Vous en avez donc trente-sept, maintenant ?

– Trente-six. Je vais sur mes trente-sept.

– Alors, vos cheveux sont devenus prématurément gris ?

– Probable. »

Linda contempla Jim d'un œil rêveur. « Si vous vous décidez à prendre ce bain, ne vous mouillez pas la tête. »

Sur ces mots, la jeune fille prit en courant la direction de la maison. Honteux de ses hésitations, Jim se força à sauter dans le bassin. Au retour de Linda, dans l'eau jusqu'à la poitrine, il était en train de s'asperger le visage et les épaules. La jeune fille apportait un tabouret, une paire de ciseaux et un peigne.

« N'est-ce pas qu'elle est merveilleusement bonne ?

– Non. »

Linda se mit à rire. « Eh bien, sortez. Je vais vous couper les cheveux. »

Il se hissa sur le bord, se sécha et s'assit docilement sur le tabouret, offrant sa tête aux ciseaux. « Je vais aussi vous couper la barbe, déclara Linda avec décision. Je veux savoir à quoi vous ressemblez réellement. » Elle la lui tailla d'aussi près qu'elle le put, l'examina et, satisfaite, hocha la tête. « Très élégant. »

Jim rougit. « Oh !... dites pas ça.

– Il y a de l'eau chaude sur le fourneau. Allez vous raser. Inutile de vous habiller. On ira vous chercher des vêtements neufs après le petit déjeuner. Et ensuite, le piano...

Il lui jeta un regard scandalisé. « Je ne pourrai jamais me promener tout nu dans les rues.

– Ne soyez pas bête. Qui voulez-vous qui vous voie ? Allez... dépêchez-vous. »

Ils se rendirent dans la jeep jusqu'au magasin Abercrombie & Fitch, au coin de Madison Avenue et de la Cinquante-quatrième Rue. A son compagnon pudiquement enveloppé dans sa serviette, Linda apprit qu'elle se servait là depuis des années et elle lui montra le monceau de bordereaux d'achat qu'elle avait accumulés. Mayo les étudia avec curiosité pendant qu'elle prenait ses mesures et se mettait à la recherche d'effets. Quand elle revint, les bras chargés de vêtements, il était au bord de l'indignation.

« J'ai trouvé de ravissants mocassins en peau d'élan, une tenue de chasse, des chaussettes de laine, des chemises de marin et... »

Mais il l'interrompt : « Dites donc, est-ce que vous savez à combien se monte ce que vous devez, en tout ? Il n'y a pas loin de quatorze cents dollars.

– C'est vrai ? Passez d'abord le caleçon.

– Mais vous êtes folle, Linda ! Qu'est-ce que vous voulez faire de

toute cette camelote ?

– Les chaussettes sont-elles assez grandes ? De quelle camelote parlez-vous ? Il n’y a rien que des choses qui me sont nécessaires.

– Ouais ? Par exemple... » Il fouilla dans la pile de fiches. « Par exemple : une paire de lunettes de plongée sous-marine avec optique en plexiglass, 19,95 dollars ? C’est pour faire quoi ?

– Pour voir distinctement le fond du bassin.

– Et ça : un service acier inoxydable quatre personnes, 39,95 dollars ?

– C’est pour quand j’ai la flemme de faire chauffer de l’eau pour la vaisselle. L’acier inoxydable se lave à l’eau froide. » Elle le contempla admirativement. « Oh ! Jim, venez vous regardez dans la glace... Ce que vous avez l’air romanesque ! On dirait un vieux chasseur sorti tout droit des récits d’Hemingway. »

Il secoua la tête. « Je ne sais pas comment vous arriverez jamais à rembourser, Linda. Vous devriez surveillez vos dépenses. Si on laissait tomber le piano, hein ?

– Pas question, répondit la jeune fille avec force. Je me moque de son prix. Un piano, c’est un investissement. Ça dure toute une vie. Et ça vaut le coup. »

Elle frétillait d’excitation en se rendant au hall d’exposition de Steinway. Après d’épuisants efforts qui leur prirent tout l’après-midi, des manœuvres délicates impliquant l’emploi de moyens de levage improvisés et d’une plate-forme qu’il fallut au prix d’efforts terribles haler tout au long de la Cinquième Avenue, le piano finit par arriver à bon port dans le salon de Linda. « Bon Dieu, maugréa Jim, j’aurais préféré faire la route à pied pour aller dans le Sud ! »

Linda le serra avec effusion entre ses bras. « Jim, vous êtes un ange ! Ça va bien ?

– Ça va, grogna-t-il, mais lâchez-moi : vous m’étouffez.

– Je ne pourrai jamais vous remercier. Il y a une éternité que je rêve de ce piano. Je ne sais pas quoi vous donner en échange. Vous n’avez qu’à demander ce qui vous ferait plaisir... n’importe quoi.

– Ben... vous m’avez déjà coupé les cheveux.

– Je parle sérieusement.

– Vous n’allez pas m’apprendre à conduire ?

– Bien sûr que si, et le plus tôt possible. C’est vraiment la moindre des choses. » Elle s’assit sur une chaise sans quitter le piano des yeux.

« Faut pas faire tant d’histoires pour si peu », dit Mayo. Il se leva,

s'installa devant le clavier, tourna la tête vers Linda en souriant d'un air embarrassé et se mit à attaquer tant bien que mal un menuet de Mozart.

Linda, bouche bée, bondit sur ses pieds. « Vous savez jouer ! fit-elle dans un souffle.

– Non. Seulement j'ai pris des leçons quand j'étais gosse.

– Mais vous vous en souvenez.

– Un petit peu.

– Vous déchiffrez ?

– J'ai su.

– Est-ce que vous pouvez m'apprendre ?

– Je pense. C'est quand même pas facile. Tenez, il y en a un autre que j'ai appris » Il commença à mutiler *L'Eveil du printemps*. Avec cet instrument désaccordé et ses fausses notes, c'était atroce.

« Admirable, déclara Linda dans un murmure. Absolument admirable ! » Son regard était braqué sur le dos de Mayo ; une expression de détermination se peignit sur son visage. Elle s'approcha lentement de l'homme et posa sa main sur son épaule.

Jim leva les yeux vers elle. « Vous voulez quelque chose ?

– Non, rien. Jouez. Moi, je vais préparer le dîner. »

Mais elle parut si préoccupée et si tendue pendant le reste de la soirée que cela rendit Jim nerveux. Il se coucha tôt.

Ce ne fut qu'à quinze heures, le lendemain, qu'ils finirent par trouver une voiture en état de marche. Ce n'était pas une Cadillac mais une Chevrolet. Une conduite intérieure parce que Mayo n'avait aucune envie d'être exposé aux intempéries dans une décapotable. Ils quittèrent à son bord le garage de la Dixième Avenue et revinrent vers l'est où Linda se sentait davantage chez elle. Elle avoua à son compagnon que son univers était limité par la Cinquième et la Troisième Avenue en largeur, par la Quarante-deuxième et la Quatre-vingt-sixième Rue en hauteur. Hors de ces frontières, elle n'était pas à son aise.

Elle confia le volant à Mayo et le laissa descendre et remonter la Cinquième, s'entraîner à freiner et à démarrer. A cinq reprises, il manqua de justesse de s'écraser contre un obstacle, cala onze fois et

pénétra en marche arrière dans une boutique, heureusement veuve de sa vitrine. L'énervement le faisait trembler.

« C'est rudement difficile », dit-il plaintivement.

Elle le rassura. « C'est uniquement une question d'entraînement. Ne vous faites pas de bile. Je vous promets de faire de vous un excellent conducteur, même si cela doit prendre un mois.

– Un mois !

– Vous m'avez vous-même prévenue que vous étiez lent à apprendre, n'est-ce pas ? Ce n'est pas moi qui suis à blâmer. Arrêtez-vous une minute. »

La Chevrolet s'immobilisa avec une secousse. Linda mit pied à terre.

« Attendez-moi.

– Qu'est-ce qui se passe ? `~

– C'est une surprise. »

Elle pénétra dans un magasin. Quand, une demi-heure plus tard, elle en ressortit, elle portait un fourreau noir qui accusait sa sveltesse, des perles autour du cou et des escarpins à hauts talons. Ses cheveux étaient ramenés en torsade au-dessus de sa tête. Mayo la contempla avec stupéfaction tandis qu'elle remontait dans la voiture.

« Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça fait partie de la surprise. Prenez la Cinquante-deuxième. »

Il négocia péniblement son virage. « Pourquoi cette robe du soir ?

– C'est une robe de cocktail.

– Bon. Mais pour quoi faire ?

– Là où nous allons, il faut être habillé. Attention, Jim ! » Linda tourna brusquement le volant afin d'éviter une ambulance démantelée. « Je vous emmène dans un restaurant réputé.

– Manger ?

– Non, grande bête. Boire. Vous êtes mon hôte et il faut que je vous sorte. Voilà... c'est à gauche. Essayez de vous ranger quelque part. »

Il se rangea d'une façon abominable. Tous deux descendirent mais, soudain, Mayo s'immobilisa, la curiosité peinte sur ses traits.

« Vous sentez ? demanda-t-il.

– Quoi ?

– Cette sorte d'odeur sucrée.

– C'est mon parfum.

– Non. C'est dans l'air. A la fois sucré et lourd. Ça me rappelle quelque chose mais je n'arrive pas à définir quoi.

– Aucune importance. Entrons. » Elle le guida à l'intérieur du restaurant. « Vous devriez avoir une cravate, murmura-t-elle, mais peut-être que ça pourra quand même passer. »

Mayo ne fut pas impressionné pour un sou par le décor mais il était hypnotisé par les photos de célébrités qui ornaient le bar. Pendant plusieurs minutes, se brûlant les doigts avec des allumettes, il contempla avec ravissement les portraits de Mel Allen, Red Barber, Casey Stengel, Frank Gifford, Rocky Marciano. Lorsque, une bougie à la main, Linda émergea de la cuisine où elle avait disparu, il se retourna avec vivacité vers elle.

« Ces vedettes de la télé, vous en avez déjà vu ici ?

– Je suppose. Vous avez envie d'un verre ?

– Oui. Bien sûr. Mais je voudrais parler d'eux, les stars de la télé. »

Il l'accompagna jusqu'à un tabouret sur lequel il souffla pour en chasser la poussière, et aida fort galamment Linda à s'installer. Cela fait, il passa d'un bond de l'autre côté du comptoir, sortit en le faisant claquer son mouchoir de sa poche et entreprit d'astiquer l'acajou du bar d'un geste tout à fait professionnel. Il sourit : « C'est ma spécialité. » Il avait revêtu le masque tout à la fois cordial et impersonnel du barman classique. « Bonsoir, madame. Belle soirée. Qu'est-ce que ce sera ?

– Seigneur, j'ai eu une journée épouvantable. Ah ! ces magasins ! Donnez-moi donc un Ambassadeur. Double, pendant que vous y êtes.

– Certainement, madame. »

Mayo farfouilla dans les étagères et finit par récupérer du whisky, du gin et plusieurs bouteilles de soda en partie évaporés malgré leur capsule.

« Je suis désolé, madame, mais j'ai bien peur que nous ne soyons à court. Qu'est-ce qui vous tente en dehors de ça ?

– Eh bien, donnez-moi donc un scotch.

– Vous savez, la prévint-il, le soda doit avoir perdu son gaz et il n'y a pas de glace.

– Cela ne fait rien. »

Il rinça un verre à l'eau minérale et le remplit de whisky.

« Merci. Prenez-en un pour vous, barman. Comment vous appelez-vous ?

– Jim, madame. Je vous remercie mais je ne bois jamais quand je

suis de service.

– Eh bien, lâchez le service et buvons ensemble.

– Je ne bois jamais quand je ne suis pas de service, madame.

– Vous pouvez m'appeler Linda.

– Merci, Miss Linda.

– C'est sérieux, Jim ? Vous ne buvez vraiment pas ?

– Oui.

– Alors, à votre santé.

– Que vos nuits soient agréables.

– C'est gentil, ça. C'est de vous ?

– Je sais pas trop. C'est un peu la routine du métier, de dire ça. Surtout aux hommes. C'est plein de sous-entendus, vous comprenez. Sans vouloir vous offenser.

– Rassurez-vous. »

Brusquement, Mayo s'exclama : « Les abeilles !

– Quoi, les abeilles ? fit Linda, surprise.

– L'odeur de tout à l'heure. C'est comme ça que ça sent, dans les ruches.

– Oh !... j'ignorais, répondit-elle avec indifférence. Remettez-moi ça.

– Tout de suite. Dites donc, ces vedettes de télé, vous les avez réellement vues ici ? En chair et en os ?

– Vous n'avez qu'à citer leur nom : je les ai toutes vues. » Elle se mit à rire. « Vous me rappelez le gosse des voisins. Il fallait tout le temps que je lui dise le nom des gens célèbres que j'avais vus. »

Mayo eut l'air vexé. Linda était sur le point de lui dire des paroles consolantes, craignant de l'avoir blessé, quand le bar commença à frémir doucement. En même temps, un grondement lointain se fit faiblement entendre. Cela semblait approcher lentement, puis disparaître. Quand les vibrations se furent arrêtées, Mayo dévisagea sa compagne.

« Bon Dieu ! Vous croyez pas que c'est la maison qui s'apprête à dégringoler ? »

Elle fit non de la tête. « Sûrement pas. Quand les immeubles s'écroulent, c'est toujours avec une explosion. Vous savez à quoi ressemblait ce bruit ? A celui du métro.

– Du métro ?

– Oui. Celui de Lexington Avenue.

– C'est idiot ! Comment voulez-vous que le métro roule ?

– Je n'ai pas dit que c'était lui mais seulement que ça faisait le même bruit. Donnez-moi encore un verre, s'il vous plaît.

– Il faudrait encore du soda. » Mayo s'en fut en exploration. Il revint avec des bouteilles et un menu grand format à la main. « Il faudrait y aller doucement, Linda. Vous savez quel est le tarif ? Un dollar soixante quinze la consommation.

– Au diable l'avarice ! Vivons, mon cher ! Allez, barman, servez-m'en un double. Vous ne savez pas, Jim ? Si vous restiez à New York, je pourrais vous montrer où habitaient vos héros ! Merci. A la bonne vôtre. Je vous conduirais au B. B. D. O. pour vous faire voir leurs films et vous passer leurs enregistrements. Qu'est-ce que vous en pensez ? Des vedettes comme... comme Red... Red... comment dites-vous ?

– Barber.

– Red Barber, et Rocky Gifford, et Rocky Casey, et Rocky l'Ecureuil volant.

– Vous me mettez en boîte, dit Mayo à nouveau vexé.

– Moi, monsieur ? s'exclama dignement Linda. Moi, vous mettre en boîte ? Pourquoi le ferais-je ? J'essaie simplement de vous être agréable. De vous faire passer du bon temps. Ma mère me disait... oui... elle me disait, ma mère : Linda, habille-toi comme l'homme veut que tu sois habillée et dis-lui ce qu'il aime qu'on lui dise. Qu'elle me disait, ma mère. Cette robe, c'est ce que vous voulez ?

– Elle me plaît si c'est de ça que vous parlez.

– Vous savez combien je l'ai payée ? Quatre-vingt-dix-neuf dollars cinquante.

– Quoi ? Cent dollars pour ce petit machin tout étriqué ?

– C'est pas un petit machin tout étriqué. C'est une robe de cocktail classique. Et j'ai payé vingt dollars pour les perles. Ce sont des perles de culture, vous comprenez ? Soixante pour les escarpins. Deux cent vingt dollars pour vous donner du bon temps. Est-ce que vous avez du bon temps ?

– Un peu !

– Vous voulez me respirer ?

– C'est déjà fait.

– Barman, remettez-moi ça.

– Je suis désolé, madame, mais je ne peux pas.

– Et pourquoi ?

– Vous avez assez bu comme ça. »

Linda le foudroya d'un regard indigné. « Je n'ai pas assez bu comme ça ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ? » Elle s'empara de la bouteille de whisky. « Allez... on va encore s'en jeter quelques-uns en parlant des vedettes de télé. A la bonne vôtre. Et puis on ira au B. B. D. O. et je vous ferai passer leurs films et leurs enregistrements. Ça vous va ?

– Vous me l'avez déjà demandé.

– Vous ne m'avez pas répondu. Je vous ferai du cinéma. Vous aimez le cinéma ? Moi, je déteste mais je ne peux plus en dire du mal. Il m'a sauvé la vie au moment du grand boum.

– Comment ça ?

– C'est un secret, vous comprenez ? Juste entre vous et moi. Si jamais une autre agence apprenait... » Linda regarda tout autour d'elle et poursuivit en baissant la voix : « Le B. B. D. O. avait repéré une cachette pleine de films muets. Des films perdus, vous voyez ce que je veux dire ? Personne n'était au courant de l'existence de ces copies. Ça aurait fait une série d'émissions sensationnelles à la télé. Alors, ils m'ont envoyée à Jersey dans cette galerie de mine abandonnée pour en dresser le catalogue.

– Dans une mine ?

– Tout juste. A la bonne vôtre.

– Pourquoi ils étaient dans une mine, ces films ?

– C'étaient des vieilles bandes. Au nitrate. Fallait les entreposer comme du vin. C'est pour ça. Alors, j'y ai été pour le week-end avec deux assistantes. Pour vérifier.

– Vous êtes restée dans cette mine pendant tout le week-end ?

– Ouais. On était trois filles. Du vendredi au lundi. Enfin, c'est ce qui était prévu. On pensait qu'on s'amuserait bien. À la bonne vôtre. Bon... Où j'en étais ? Ah ! oui... On a donc pris des lampes, des couvertures, du linge, tout ce qu'il fallait pour pique-niquer. Et puis on s'est mises au travail. Je me rappelle exactement quand l'explosion s'est produite. Je cherchais la troisième bobine d'un film de la U. F. A., *Gekronter Blumenorden an der Pegnitz*. On avait la une, la deux, la quatre, la cinq et la six. Mais pas la trois. Et... bang ! A la vôtre.

– Mince ! Et ensuite ?

– Mes filles ont paniqué. Pas moyen de les retenir. Je ne les ai plus jamais revues. Mais moi, je savais. Je savais. J'ai fait durer les

provisions du pique-nique pendant une éternité. Et puis j'ai eu faim plus longtemps encore. Finalement, je suis remontée. Mais pour quoi ? Pour qui ? » Linda commença à sangloter. « Il n'y avait plus personne. Plus rien. Rien ni personne. » Elle étreignit les mains de Mayo. « Pourquoi ne restez-vous pas ? »

– Rester ? Où ça ?

– Ici.

– Mais j'y suis.

– Je veux dire : rester longtemps. Hein ? Pourquoi pas ? Est-ce que je n'ai pas une jolie maison ? Et on peut se procurer tout ce qu'on veut à New York. On peut faire pousser des légumes et des fleurs. Elever des vaches et de la volaille. Aller à la pêche. Conduire des voitures. Visiter les musées. Les galeries d'art. Il y a des distractions...

– Vous vous en tirez très bien, maintenant. Vous n'avez pas besoin de moi.

– Oh ! si, si !

– Pour quoi faire ?

– Pour les leçons de piano. »

Mayo laissa tomber après un long silence : « Vous êtes ivre.

– Pire que ça. Ivre morte. »

Elle laissa tomber sa tête sur le comptoir, lui décocha un regard fripon et ferma les yeux. Mayo, quelques instants plus tard, comprit qu'elle avait perdu conscience. Serrant les lèvres, il enjamba le bar, calcula le montant de l'addition et glissa quinze dollars sous la bouteille de whisky. Cela fait, il secoua doucement l'épaule de la jeune fille qui s'écroula entre ses bras tandis que sa coiffure se défaisait. Jim souffla la bougie, souleva Linda et la porta dans la Chevrolet. Alors, l'angoisse au cœur, il se mit au volant. Il lui fallut quarante minutes pour regagner le bassin en pleine nuit.

Il traîna Linda jusqu'à sa chambre et l'assit sur le lit où étaient alignées une multitude de poupées. Immédiatement, la jeune fille en saisit une et, recroquevillée sur elle-même, se mit à la bercer. Mayo alluma une lampe et essaya de redresser Linda qui lui échappa en riant nerveusement.

« Linda, il faut enlever votre robe.

– Mmmmmfffff.

– Vous ne pouvez pas dormir avec une robe de cent dollars sur le dos.

– Quatre-vingt-dix-neuf cinquante.

– Allez, mon petit...

– Mmmmmffff. »

Avec une grimace d'exaspération, Mayo se résigna à la déshabiller. Il accrocha avec soin la robe de cocktail après un cintre et rangea les escarpins à soixante dollars la paire dans un coin. Renonçant à ouvrir le fermoir du collier, il coucha la jeune fille avec ses perles (de culture) autour du cou. Nue au milieu des draps bleu pâle, elle ressemblait, ainsi parée, à une odalisque nordique.

« Vous n'avez pas dérangé mes poupées ? demanda t-elle d'une voix pâteuse.

– Non. Elles sont près de vous.

– C'est bien. Je ne dors jamais sans elles. » Elle tendit un bras et les caressa amoureusement. « A la bonne vôtre. Que la nuit vous soit agréable.

– Ah ! les femmes ! » grommela Mayo avec mépris. Il éteignit et sortit en traînant les pieds. La porte claqua derrière lui.

Le lendemain matin, Mayo fut encore une fois réveillé par la clameur des canards dérangés. Le chaud soleil de juin faisait rutiler le bonnet de bain qui flottait à la surface du bassin et Jim regretta que ce ne soient pas des petits voiliers qui naviguent de la sorte au lieu de cette fille qui s'enivrait dans les bars. Il s'approcha à pas comptés de la pièce d'eau et plongea aussi loin que possible de Linda. Il était en train de s'asperger le torse quand quelque chose lui pinça la cheville. Il poussa un cri et se trouva brusquement devant la jeune fille qui, épanouie, émergeait de l'eau.

« Bonjour, Jim, lança-t-elle avec un rire cristallin.

– Très drôle, grommela-t-il.

– Vous ne me paraissez pas de très bonne humeur, ce matin. »

Il émit un grognement inarticulé.

« Je ne vous le reproche pas, Jim. Je me suis conduite d'une manière épouvantable hier soir. Je ne vous ai rien donné à dîner. Je voudrais vous faire mes excuses.

– Ce n'est pas au dîner que je pensais, répondit Mayo, tout à la fois digne et lugubre.

– Non ? Alors, au nom du Ciel, pourquoi faites vous une tête

pareille ?

– Je déteste les femmes qui boivent trop.

– Qui est-ce qui a trop bu ?

– Vous.

– Ce n'est pas vrai, s'écria-t-elle, indignée.

– Ah ! oui ? Alors, qui a été obligé de vous déshabiller et de vous mettre au lit comme un petit enfant ?

– Qui est-ce qui a été trop empoté pour détacher mon collier ? répliqua-t-elle du tac au tac. Il s'est cassé et c'est comme si j'avais dormi sur des cailloux. Je suis couverte de bleus. Là, et là, et...

– Linda, l'interrompit-il sévèrement, je suis un brave gars de New Haven. Les filles perverses qui accumulent les dettes, qui passent leur temps à se pomponner et vont se poivrer dans les bistrots chics, moi, j'ai rien à faire.

– Si ma compagnie vous déplaît, je ne vois pas pourquoi vous restez.

– Je m'en vais. » Il sortit de l'eau et se mit à se frictionner. « Je prends la route du Sud pas, plus tard que tout à l'heure.

– Eh bien, bonne promenade !

– Je pars en voiture.

– Quoi ? Dans une voiture à pédales, alors ?

– Dans la Chevrolet.

– Jim, ce n'est pas sérieux ? » Elle sortit à son tour du bassin et le regarda avec inquiétude. « Vous ne savez pas encore conduire.

– Non ? Je ne vous ai peut-être pas ramenée cette nuit quand vous étiez ivre ?

– Mais vous allez au-devant des pires catastrophes !

– Quoi qu'il arrive, je m'en sortirai. N'importe comment, je ne peux pas glaner ici éternellement. Vous êtes une fille qui aime à sortir et à s'amuser. Moi, j'ai des choses sérieuses en tête. Il faut que j'aille dans le Sud pour trouver des types qui s'y connaissent, question télé.

– Jim, vous vous trompez sur mon compte. Je ne suis pas une fille comme ça. Voyons ! Regardez comme j'ai organisé mon installation. Est-ce que j'y serais arrivée si j'avais passé mon temps dans les réceptions ?

– Vous avez fait du bon travail, concéda-t-il.

– Ne partez pas aujourd'hui, je vous en prie. Vous n'êtes pas encore

prêt.

– Ouais... Tout ce que vous voulez, c'est que je vous apprenne la musique.

– Qui est-ce qui vous a raconté cela ?

– Vous. Cette nuit. »

Elle fronça les sourcils, ôta son bonnet de bain et, s'emparant de la serviette, entreprit de se sécher. « Jim, dit-elle enfin, je serai franche avec vous. C'est vrai : j'ai envie que vous restiez ici quelque temps, je ne le nie pas. Mais je n'aimerais pas que vous soyez tout le temps dans mes jambes. Après tout, qu'est-ce que nous avons en commun, vous et moi ?

– Vous êtes drôlement snob, fit-il avec hargne.

– Non... absolument pas. Simplement, moi, je suis une fille et, vous, vous êtes un garçon. Aucun de nous deux n'a quoi que ce soit à offrir à l'autre. Nous sommes différents. Nous avons des goûts et des centres d'intérêt différents. Je n'ai pas raison ?

– Si. Tout à fait.

– Mais vous n'êtes pas encore prêt à prendre la route. Ecoutez-moi : nous allons consacrer la matinée à vous familiariser avec la voiture et ensuite nous nous distrairons un peu. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Faire des courses ? Acheter d'autres vêtements ? Visiter le musée d'art moderne ? Partir en pique-nique ? »

Les traits de Mayo s'épanouirent : « Hé ! je vais vous dire quelque chose : je n'ai jamais été en pique-nique de toute mon existence. Une fois, je me suis bien occupé du bar à l'occasion d'une fête en plein air mais ce n'est pas pareil. C'est pas comme quand on est gamin.

– Dans ce cas, nous allons faire un véritable pique-nique de gamins », s'exclama Linda, aux anges.

Elle emporta ses poupées. Jim s'était chargé du panier et tous deux se dirigèrent vers la statue représentant Alice au Pays des Merveilles. Mayo qui n'avait jamais entendu parler de Lewis Carroll, considéra le monument avec une certaine perplexité. Tout en installant ses poupées et en déballant les provisions, Linda lui raconta sommairement l'histoire et lui expliqua que c'étaient les enfants qui, en grimpant sur le monument, avaient poli l'Alice de bronze, le Chapelier et le Lièvre.

« C'est drôle, murmura Jim. Je connais pas tout ça.

– Je ne pense pas que vous ayez eu une vraie enfance.

– Que diriez-vous si je vous... » Jim s'interrompit et, la tête penchée, parut écouter quelque chose avec attention.

« Qu'y a-t-il ? s'enquit Linda.

– Vous n'entendez pas le geai bleu

– Non.

– Mais si... Il fait un drôle de bruit. Comme de l'acier.

– De l'acier ?

– Oui. Ça ressemble à... à un cliquetis d'épées.

– Vous vous fichez de moi ?

– Pas du tout. C'est vrai.

– Les oiseaux, ça chante. Ça ne fait pas des bruits.

– Pas toujours. Le geai bleu imite des tas de bruits. Le sansonnet aussi. Et le perroquet. Seulement, pourquoi est-ce que celui-là imite un combat de sabres ? Où est-ce qu'il a pu entendre ça ?

Vous êtes un vrai campagnard, Jim, n'est-ce pas ? Les abeilles, les sansonnets, les geais bleus et toute la lyre...

– Sans doute. Mais je voulais vous demander pourquoi vous m'avez dit un truc comme ça, que je n'ai pas eu une vraie enfance ?

– Oh ! parce que vous ne connaissez pas *Alice au Pays des Merveilles*, que vous n'avez jamais été en pique-nique, que vous avez toujours désiré avoir un petit voilier. Vous saisissez ? » Elle déboucha une bouteille. « Vous voulez un peu de vin ?

– je vous conseille d'y aller mollo, Linda.

– Oh ! ça suffit ! Je ne suis pas une pocharde.

– Est-ce que, oui ou non, vous avez pris une cuite la nuit dernière ? »

Elle capitula. « D'accord. J'ai pris une cuite. Mais seulement parce que c'était la première fois que je buvais depuis je ne sais combien d'années. »

L'aveu fit plaisir à Jim. « Evidemment. Evidemment. Ça se comprend.

– Alors ? On trinque ?

– Et puis zut ! Pourquoi pas ? » Il eut un large sourire. « Il faut vivre un peu. Dites, c'est un drôlement chouette de pique-niquer ! Et puis j'aime bien ces assiettes. Où est-ce que vous les avez dénichées ?

– Chez Abercrombie & Fitch, répondit imperturbablement Linda. Service inox quatre personnes, trente-neuf dollars cinquante. Skôl !

Jim éclata de rire. « Je suis complètement idiot d'avoir fait tout ce ramdam, hein ? A votre santé.

– A la vôtre. »

Ils burent et mangèrent en silence en s'adressant de temps en temps des sourires amicaux. Linda ôta son chemisier de soie afin de bronzer et Mayo, courtoisement, le suspendit après une branche.

« Pourquoi n'avez-vous pas eu d'enfance ? demanda soudain Linda tout à trac.

– Ben, j'en sais rien. » Jim médita quelques instants avant de reprendre : « Probable que c'est parce que ma mère est morte quand j'étais tout môme. Et aussi parce que j'ai dû travailler. Beaucoup.

– Pourquoi ?

– Mon père était instituteur. Et vous savez ce que ça gagne, un instituteur !

– Oh ! c'est pour ça que vous êtes contre les intellectuels ?

– Moi ?

– Bien sûr. Sans vouloir vous offenser.

– Au fond, vous avez peut-être raison, admit-il. Evidemment, ça a été une déception pour mon paternel de me voir jouer arrière, à l'école, alors qu'il espérait faire de moi une espèce d'Einstein.

– C'était amusant, le football ?

– Pas autant que les jeux. Le foot, c'est tout un travail. Hé ! Vous vous rappelez comment qu'on faisait quand on était gosse pour former les camps ? *Amstramgram, pic et pic et colégram...*

– *Bourre et bourre et ratatam.*

– Et puis : *Un, deux, trois de bois. Quatre, cinq, six de buis. Sept, huit, neuf de bœuf...*

– *J'aime le thé. J'aime le café. J'aime les garçons. Les garçons m'aiment...*

– Ça, je parie que c'était vrai, déclara solennellement Mayo.

– Moi pas.

– Comment ça ?

– J'ai toujours été trop grande. »

Il la regarda avec stupéfaction. « Mais pas du tout, affirma-t-il. Vous avez juste le format qu'il faut. Parfait ! Et vous êtes rudement bien bâtie. J'ai remarqué quand on a déménagé le piano. Vous êtes musclée, pour une fille. Surtout question jambes. Et c'est ce qui compte. »

Elle rougit. « Taisez-vous, Jim.

- Non. Parole !
- Encore un peu de vin ?
- Avec plaisir. Vous aussi, reprenez-en.
- D'accord. »

Un coup de tonnerre ébranla le ciel, suivi du vacarme des murs qui s'écroulaient.

« Encore un gratte-ciel, fit Linda. De quoi parlions nous ?

– Des jeux, répondit vivement Mayo. Excusez-moi de parler la bouche pleine.

– Oh ! oui... Jim, est-ce qu'on jouait à la chandelle à New Haven ? » Et Linda se mit à fredonner une ronde.

« Mince, laissa tomber son compagnon quand elle se fut tue. Vous chanter drôlement bien.

– Ne dites pas de bêtises !

– Mais si ! Vous avez une voix formidable. Et ne discutez pas. Taisez-vous une minute : faut que je réfléchisse à un truc. » Longtemps, Jim demeura plongé dans un abîme de méditation. Il acheva son vin, accepta distraitement un autre verre. Enfin, il sortit de son mutisme : « Linda, il faut que vous appreniez la musique.

– Mais j'en meurs d'envie, Jim, vous le savez bien.

– Alors, je vais rester quelque temps pour vous l'enseigner. Dans les limites de mon savoir. Mais attention, se hâta-t-il d'ajouter pour couper court à l'enthousiasme de la jeune fille, attention je ne resterai pas chez vous. Je veux une maison à moi.

– Mais bien entendu, Jim. Tout ce que vous voudrez.

– Et je suis toujours décidé à aller dans le Sud.

– Je vous apprendrai à conduire. Je n'ai qu'une parole.

– Et pas de conditions, Linda.

– Bien sûr. Quelle sorte de conditions ?

– Vous le savez bien. Par exemple, de décider brusquement de me faire trimballer un divan Louis XV.

– Louis XV ? Où avez-vous appris ça ? demanda t-elle, surprise.

– Pas chez les *marines*, vous pouvez être tranquille ! »

Ils se mirent à rire, choquèrent leurs verres et finirent le reste du vin. Subitement, Mayo bondit sur ses pieds, tira les cheveux de Linda et se rua à l'assaut du monument d'Alice. En un clin d'œil, il l'eut escaladé.

« Je suis le Roi des Montagnes ! » lança-t-il à pleins poumons, perché sur la tête de l'héroïne. « Je suis le... » Il n'acheva pas sa phrase. Linda le vit examiner quelque chose derrière la statue.

« Qu'y a-t-il, Jim ? »

Sans un mot, Mayo redescendit et entreprit de fouiller le monceau de détritiques qui disparaissaient à moitié sous les forsythias. Il s'était mis à genoux et procédait par gestes délicats. Linda le rejoignit en courant.

« Qu'est-ce qui se passe, Jim ?

– C'étaient des voiliers miniature, murmura-t-il.

– Oui. Ce n'est que ça ? J'ai cru que vous aviez un malaise ou je ne sais quoi.

– Comment ça se fait, qu'ils soient là ?

– Parce que je les ai jetés, bien sûr.

– Vous ?

– Dame ! Je vous l'ai déjà expliqué : quand j'ai emménagé, il a fallu que je débarrasse la maison de tous ces bateaux. Ça ne date pas d'hier.

– C'est vous qui avez fait ça ?

– Oui. Je...

– Vous êtes une criminelle », lâcha-t-il d'une voix rauque. Il se releva et lui adressa un regard plein de fureur. « Une criminelle. Vous êtes comme toutes les femmes. Vous n'avez pas de cœur. Pas d'âme. Faire une chose pareille ! »

Il se détourna et s'avança lentement vers le bassin. Linda, complètement médusée, le suivit.

« Je ne comprends pas, Jim. Pourquoi vous mettez-vous en colère de cette façon ?

– Vous devriez avoir honte.

– Mais il me fallait faire place nette. Vous ne me voyez quand même pas vivre au milieu de toute une escadre !

– Oubliez tout ce que j'ai dit. Je plie bagage et je m'en vais. Je me refuse à rester en votre compagnie, même s'il n'y avait plus que vous de vivante sur la Terre ! »

Recouvrant ses esprits, Linda prit son élan et se rua en avant. Quand Mayo pénétra dans la maison, il la trouva adossée à la porte de la chambre d'amis, brandissant une lourde clef de fer.

« Je l'ai trouvée, annonça-t-elle d'une voix haletante. La porte est fermée. »

– Donnez-moi cette clef.

– Non. »

Il s'avança mais, se redressant, elle le regarda d'un air plein de défi.

« Allez-y ! Frappez-moi ! »

Jim s'arrêta. « Je ne me bats qu'avec des adversaires de ma catégorie. »

Immobiles, ils se mesuraient tous deux du regard. C'était l'impasse complète.

« Je n'ai pas besoin de mon barda, murmura finalement l'homme. Je pourrai trouver d'autre matériel ailleurs.

– Si c'est comme ça, faites vos paquets et allez vous-en ! » Elle lui lança la clef et s'écarta de la porte. Mayo s'aperçut alors que celle-ci n'avait pas de serrure. Il l'ouvrit, jeta un coup d'œil à l'intérieur de la pièce, referma et dévisagea Linda, toujours aussi raide. Mais elle commençait à être secouée de spasmes d'hilarité. Il sourit et tous deux éclatèrent de rire.

« Ça alors, dit Jim, vous m'avez bien roulé ! Ça ne me plaisait pas, cette partie de poker.

– Vous vous y entendez aussi, pour bluffer, Jim.

J'avais terriblement peur que vous ne me tombiez dessus à bras raccourcis.

– Vous auriez dû savoir que je suis incapable de faire du mal à quelqu'un.

– Oui, j'aurais dû. Maintenant, asseyons-nous et parlons raisonnablement de cette affaire.

– Ah ! laissez tomber, Linda. J'ai comme qui dirait perdu la tête rapport à ces bateaux. Je...

– Ce n'est pas à cela que je pense mais à votre intention de vous en aller. Chaque fois que vous vous mettez en colère, ça recommence : vous voulez prendre la route. Pourquoi ?

– Je vous l'ai dit : pour trouver des types qui s'y connaissent en télé.

– Mais pour quelle raison ?

– Vous ne comprendriez pas ?

– Je peux toujours essayer. J'aimerais que vous m'expliquiez. De manière précise. Je serai peut-être en mesure de vous aider.

– Non. Vous êtes une femme.

– Les femmes, ça a quelquefois leur utilité. Je peux tout au moins

écouter. Et vous pouvez avoir confiance en moi. On est copains, non ? Allez, Jim, expliquez-vous »

Eh bien, commença Mayo, quand tout a sauté, je me trouvais dans les montagnes du Berkshire avec Gil Watkins. Gil, c'était mon pote. Un type épatant et drôlement intelligent. Il avait travaillé deux ans au M. I. T. Il était ingénieur en chef ou un truc dans ce goût-là à la W. N. H. A., la station de télé de New Haven. Il avait des dadas en pagaille. L'un d'eux était la spé... spélo... je ne me rappelle plus le nom. Enfin, ça veut dire explorer les grottes.

Bref, on passait le week-end dans cette montagne à repérer les galeries, à essayer de dresser des cartes et de deviner d'où venait la rivière souterraine. On avait de la nourriture, du matériel, des couvertures.

Et puis, pendant vingt minutes, notre boussole est devenue folle. Ça aurait dû nous mettre la puce à l'oreille, mais Gil a mis ça sur le compte de minerais magnétiques. Seulement, quand on est ressortis, dans la nuit de dimanche, c'était pas joli à voir, vous pouvez me croire ! Gil a compris tout de suite ce qui s'était passé.

« Bon Dieu, Jim, il m'a dit, ils y sont arrivés ! Comme on l'avait toujours prévu. Ils se sont fait sauter, volatiliser. On va redescendre dans cette foutue grotte jusqu'à ce que ça soit fini. »

Alors on est revenus dans la grotte, on s'est rationnés et on a tenu le plus longtemps possible. En définitive, on est remontés à la surface et on est rentrés en voiture à New Haven. C'était mort, là comme ailleurs. Gil a bricolé des machins de radio pour essayer de capter quelque chose. Rien ! Alors, on a rassemblé des vivres et on s'est baladés un peu partout dans le coin : Bridgeport, Waterbury, Hartford, Springfield, Providence, New London... un grand cercle, quoi. Personne. Rien. Du coup, on a rappliqué à New Haven et n'en a plus bougé. Une vie bien agréable qu'on a menée là !

Le jour, on allait récupérer du ravitaillement et du matériel et on bricolait dans la maison pour que tout fonctionne bien. Le soir, quand on avait fini de dîner, Gil se rendait sur le coup de sept heures au W. N. H. A. et il émettait en se servant des batteries de secours. Moi, je me rendais au *Coup dans l'Aile* ; j'ouvrais le bar, je balayais et puis je mettais le téléviseur en marche. Gil m'avait branché un générateur.

C'était drôlement amusant, ses émissions, à mon copain. Il commençait par les actualités et le bulletin météo qui était toujours

faux. Il n'avait rien d'autre que quelques almanachs et une espèce de vieux baromètre, un peu comme votre horloge, là, sur le mur. Je crois d'ailleurs qu'il marchait pas tellement bien. Peut-être aussi que Gil n'avait pas potassé la météo, au M. I. T. Après, c'était le spectacle. Il y en avait un tous les soirs.

Dans le bar, moi, j'avais mon fusil de chasse. En cas qu'il y aurait eu un hold-up. Chaque fois qu'il y avait un truc qui me plaisait pas, je visais l'écran et pan... j'appuyais sur la détente. Après, je sortais le poste démolé dans la rue et je le remplaçais par un autre. Je devais en avoir des centaines en réserve. Je consacrais deux jours par semaine à me réapprovisionner.

A minuit, Gil s'arrêtait d'émettre, je fermais l'établissement et on se retrouvait à la maison pour prendre le café. Il voulait savoir combien de postes j'avais massacrés et il riait quand je le lui disais. Il m'expliquait qu'on n'avait jamais inventé un référendum des téléspectateurs aussi précis. Je lui demandais ce qu'il y aurait comme programme la semaine suivante, je discutais avec lui sur... Je ne sais pas... sur les films ou les matchs qui étaient prévus. Les westerns, ça me plaisait pas trop. Et puis je détestais les grands laïus cérébraux.

Seulement, le bon temps, ça dure jamais beaucoup. C'est toute ma vie, ça ! Au bout de deux ans, je me suis aperçu qu'il ne me restait plus qu'un seul appareil de télé. Et c'est alors que les ennuis ont commencé. Un beau soir, Gil a passé sur l'antenne une de ces publicités à la graisse de bouc où c'est qu'il y a une dame qui sauve un ménage grâce à la bonne lessive. Moi, nature, en voyant ça, j'ai empoigné mon fusil. Au dernier moment, je me suis quand même rappelé qu'il fallait pas que je tire. Après, ça a été un navet épouvantable, l'histoire d'un musicien inconnu. Ce coup-là encore, il s'en est fallu d'un rien que je crapahute mon dernier poste. Quand on s'est retrouvés chez nous, avec Gil, j'en étais encore tout secoué.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » il m'a demandé. Je lui ai raconté.

« Je croyais que tu aimais regarder le petit écran, il m'a dit.

– Oui, j'ai répondu, mais seulement quand je peux tirer dessus. »

Il s'est mis à rigoler. « Quelle cloche, il a fait. Tu es devenu un téléspectateur obsessionnel.

– Tu pourrais peut-être modifier les programmes, je lui ai suggéré, à cause de la situation où je me trouve. »

Il m'a répliqué : « Il faut être raisonnable, Jim. On est obligés de passer des variétés. C'est le grand principe commercial : une chose pour chaque catégorie de clients. Si un spectacle ne te plaît pas, tu n'as qu'à prendre une autre chaîne.

– C'est idiot, ce que tu dis. Tu sais parfaitement qu'il n'y a qu'une chaîne-à New Haven.

– Alors, éteins le poste.

– Mais c'est pas possible ! La télé, ça fait partie du commerce. Si je la coupais, je perdrais ma clientèle. Ecoute, Gil, est-ce que c'est vraiment indispensable de passer ces bon dieu de films à la gomme ? Comme celui d'hier, cette espèce de comédie musico-militaire où on voyait des gens qui dansaient, qui chantaient et qui s'embrassaient sur des chars Sherman ?

– Les femmes aiment l'uniforme, mon vieux.

– Et les publicités ! Des souris qui regardent avec mépris les jarretelles de leurs copines, des tapettes qui fument des cigarettes, des...

– Tu n'as qu'à envoyer une lettre de réclamation à la station. »

C'est ce que j'ai fait. Une semaine plus tard, je recevais la réponse : *Cher Monsieur Mayo, nous sommes très heureux de savoir que vous êtes un téléspectateur fidèle de W. N. H. A. et nous vous remercions de l'intérêt que vous manifestez pour nos programmes. Nous espérons que nos émissions continueront à vous satisfaire. Veuillez agréer l'expression de nos sentiments distingués. Le directeur : Gilbert Watkins.* Il y avait dans l'enveloppe deux billets donnant droit à une interview. J'ai montré la lettre à Gil qui s'est contenté de hausser les épaules.

Tu vois ce contre quoi tu te dresses ? Ils se moquent bien de ce que tu aimes et de ce que tu n'aimes pas. Tout ce qu'ils veulent, c'est que tu regardes. »

Pendant deux mois, ça a été infernal. Parole ! Impossible d'éteindre le poste et, d'un côté, je ne pouvais pas regarder cet écran sans sauter sur mon fusil au moins douze fois par soirée. Il me fallait toute ma volonté pour résister à l'envie d'appuyer sur la détente. Mais je devenais si nerveux qu'il était absolument indispensable de faire quelque chose avant de perdre entièrement les pédales. C'est pourquoi, un soir, j'ai ramené le fusil à la maison et j'ai tué Gil.

Le lendemain, ça allait beaucoup mieux et quand, à sept heures, j'ai ouvert le bar, je sifflotais joyeusement. J'ai balayé, j'ai astiqué le comptoir et puis j'ai allumé le poste pour prendre les nouvelles et le bulletin météo. Croyez-moi si vous voulez, mais l'appareil était cuit. Pas moyen de décrocher une seule image. Même la sono qui ne marchait pas. Mon dernier poste ! En panne !

Vous comprenez maintenant pourquoi il faut que j'aille dans le Sud. Il faut que je mette la main sur un réparateur.

Quand Mayo eut achevé son récit, il y eut un long silence. Linda examina attentivement son compagnon en s'efforçant de masquer l'éclat de son regard. Enfin, elle lui demanda avec une indifférence feinte

« Où l'avait-il trouvé, ce baromètre ?

– Qui ? Quoi ?

– Votre ami Gil. Son vieux baromètre. Hein ? Où l'avait-il trouvé ?

– Ça, alors, je n'en sais rien. Les antiquités, ça faisait aussi partie de ses dadas.

– Il ressemblait à ma pendule ?

– Son portrait tout craché !

– C'était un instrument français ?

– Aucune idée.

– En bronze ?

– Il me semble. Comme votre pendule, je vous dis. Elle est en bronze ?

– Oui. En forme de soleil ?

– Non. Il était exactement comme la pendule.

– Mais elle est en forme de soleil. Il était de la même taille ?

– Tout à fait.

– Où se trouvait-il ?

– Je ne vous l'ai pas dit ? Dans notre maison.

– Où est-elle située ?

– Grand Street.

– Quel numéro ?

– 315. Dites, à quoi riment toutes ces questions ?

– Rien d'important, Jim. Simple curiosité de ma part. Sans vouloir vous offenser. Eh bien, je crois qu'il faudrait aller chercher nos affaires de pique-nique.

– Ça ne vous fait rien si je m'absente un moment ? J'ai envie de me promener seul. »

Elle lui décocha un coup d'œil en coin. « N'essayez pas de prendre

le volant sans moi. Les mécaniciens sont encore plus rares que les dépanneurs de télévision. »

Il lui sourit et s'en fut. Mais, après dîner, la raison de sa disparition se révéla sans ambiguïté lorsqu'il plaça sur le piano un monceau de feuilles de musique et poussa Linda vers le tabouret.

« Jim, vous êtes un ange ! s'exclama-t-elle, à la fois ravie et touchée. Où avez-vous trouvé tout ça ?

– De l'autre côté de la rue. Quatrième face. Les locataires s'appelaient Horowitz. Ils avaient aussi des tas de disques. Et je peux vous dire que c'était plutôt macabre de farfouiller dans le noir avec rien que des allumettes pour m'éclairer ! C'est marrant tout le haut de la maison est couvert d'une sorte de glu.

– De glu ?

– Oui. Comme une gelée blanchâtre sauf que c'est dur. Pareille à du ciment qui serait clair. Bon. Alors, vous voyez cette note ? C'est un do. Un do moyen. Ça correspond à cette touche blanche. Et puis... »

La leçon dura deux heures, deux heures d'une pénible contention d'esprit qui les épuisa tellement que chacun d'eux regagna sa chambre en vacillant après un vague bonsoir de pure forme.

« Jim ! appela Linda.

– Oui ?

– Vous ne voulez pas une de mes poupées pour mettre dans votre lit ?

– Non. Merci bien, Linda, mais vous savez, les poupées, c'est pas tellement intéressant pour un garçon.

– C'est bien ce que je pensais. Tant pis. Demain, je vous apporterai quelque chose de nature à intéresser un garçon. »

Jim fut réveillé par un léger coup frappé à sa porte. Il s'assit péniblement et s'efforça d'ouvrir les paupières.

– Oui... Qui est-ce ?

– C'est moi. Linda. Je peux entrer ? »

Il jeta rapidement un coup d'œil à la ronde. La pièce était dans un ordre irréprochable. Le tapis n'avait pas la moindre tache. La précieuse contrepoinette était soigneusement pliée sur la commode.

– Oui. Entrez. »

Linda avait revêtu une robe en piqué. Elle s'assit au bord du lit et tapota amicalement l'épaule de Mayo.

– Bonjour. Ecoutez-moi, Jim. Je dois vous abandonner pour quelques heures. J'ai des choses à faire. Le petit déjeuner est prêt. En tout cas, je serai là pour le déjeuner. D'accord ?

– Bien sûr.

– Vous ne vous sentirez pas trop solitaire ?

– Où allez-vous ?

– Je vous le dirai à mon retour. » Elle lui ébouriffa les cheveux. « Soyez sage et ne faites pas de bêtises. Ah ! encore une chose ! N'allez pas dans ma chambre.

– Pourquoi voulez-vous que l'idée m'en prenne ?

– On ne sait jamais. »

Un sourire et elle disparut. Quelques instants plus tard, Mayo entendit tousser le moteur de la jeep. Aussitôt, il se leva et se précipita dans la chambre de Linda. Un ordre parfait y régnait comme d'habitude. Le lit était fait. Les poupées étaient amoureusement disposées sur le couvre-pied. Et puis, il la vit.

« Mince ! » murmura-t-il, le souffle coupé.

C'était une superbe goélette, toutes voiles dehors. La mâture et le gréement étaient en parfait état mais la proue s'écaillait et la voilure s'effiloçait. Elle était posée sur la coiffeuse à côté de la corbeille à couture de Linda. La jeune fille avait déjà taillé de nouvelles voiles. Mayo, s'agenouilla devant le navire et le caressa tendrement.

« Je le peindrai en noir avec une baguette dorée tout autour, fit-il à mi-voix. Et je le baptiserai le Linda N. »

Il était tellement ému que c'est à peine s'il toucha à son petit déjeuner. Il se baigna, s'habilla, prit son fusil, une poignée de cartouches, et partit à l'aventure dans le parc. Il dépassa les terrains de jeu, les manèges délabrés, la piste de patins à roulettes crevassée. Finalement, sortant du jardin, il s'engagea nonchalamment dans la Septième Avenue. Il prit la Cinquante-septième Rue où il passa un bon moment à essayer de déchiffrer les affiches en lambeaux annonçant le prochain spectacle du Radio City Music Hall, puis il poursuivit son chemin en direction du sud. Un sonore cliquetis métallique le fit s'arrêter net. On aurait dit un duel opposant des géants. Un duel de titans se battant au sabre. Une petite bande de chevaux, terrifiés par le vacarme, déboucha d'une voie latérale. Leurs sabots dépourvus de fers tambourinaient sourdement sur le, pavé. Le tintamarre, enfin, s'apaisa.

« Voilà donc ce que ce geai avait entendu, murmura Mayo. Mais

qu'est-ce que ça peut bien être ? »

Il obliqua vers l'est pour en avoir le cœur net, mais il oublia le mystère en atteignant le quartier des joailliers. L'éclat bleuté des diamants scintillant derrière les vitrines l'étourdit. La porte d'une bijouterie bâillait : Jim entra sur la pointe des pieds à l'intérieur du magasin. Quand il en ressortit, il avait en poche un collier de perles naturelles qui lui avait coûté, sous forme d'une reconnaissance de dette, la valeur du loyer annuel du *Coup dans l'Aile*.

Ses pas l'entraînèrent du côté de Madison Avenue où il se retrouva devant la devanture d'Abercrombie & Fitch. Il effectua une reconnaissance qui le fit aboutir au rayon des armes. Là, il oublia la notion du temps. Quand il recouvra ses esprits, il remontait la Cinquième Avenue en direction de Central Park, un fusil automatique italien, un Cosmi, entre les bras et la conscience engorgée. Il avait laissé dans la boutique une fiche où l'on pouvait lire : *A mon débit – un fusil automatique Cosmi – 750 \$. 6 boîtes de cartouches – 18 \$. James Mayo.,*

Il était plus de trois heures de l'après-midi quand il arriva au domicile de Linda. Il rentra en s'efforçant de paraître insouciant dans l'espoir que la jeune fille ne remarquerait pas ses deux fusils. Assise devant le piano, Linda lui tournait le dos.

« Bonjour, fit-il d'une voix hésitante. Je suis désolé d'être en retard. Je... je vous apporte un cadeau. C'est du vrai. » Il extirpa le collier de sa poche. C'est alors qu'il s'aperçut que Linda était en larmes.

« Eh bien ! Qu'est-ce qui vous arrive ? »

Pas de réponse.

« Vous ne pensiez quand même pas que j'étais parti pour de bon ? Enfin, quoi... toutes mes affaires sont là. La voiture aussi. Il vous aurait suffi de regarder. »

Elle se retourna pour lui faire face. « Je vous déteste ! » cria-t-elle.

Il laissa tomber le collier de perles et recula, surpris par la violence du ton.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous n'êtes qu'un sale menteur !

– Qui ? Moi ?

– Je suis allée à New Haven ce matin. » La rage faisait trembler sa voix. « Il n'y a pas une seule maison debout dans Grand Street. Tout est rasé. Il n'y a pas d'émetteur du nom de W. N. H. A. Il ne reste plus rien de l'immeuble.

– Non ?

– Si. Et je suis allée également à votre restaurant. Il n'y a pas de pyramides de téléviseurs endommagés devant. Rien qu'un seul poste à l'intérieur de l'établissement. Au-dessus du bar. Et il est complètement pourri. Le reste de votre boîte, on croirait une étable. Vous avez vécu là tout le temps. Et seul. Il n'y avait qu'un lit dans le fond. Vous m'avez menti ! Ce ne sont que des blagues !

– Pourquoi est-ce que j'aurais menti ?

– Vous n'avez jamais tué Gil Watkins.

– Si, je l'ai tué. J'ai vidé deux chargeurs sur lui. Il l'avait bien cherché.

– Et vous n'aviez pas de téléviseur à faire dépanner.

– Si !

– D'ailleurs, n'importe comment, il n'existe pas de station en état d'émettre.

– Tâchez donc d'être logique, dit-il avec colère. Pourquoi aurais-je tué Gil s'il n'y avait pas d'émission ?

– S'il est mort, comment peut-il émettre ?

– Vous voyez bien ? Et vous venez de prétendre que je ne l'ai pas tué.

– Vous êtes un fou ! Un fou ! » Elle sanglotait. « Vous m'avez simplement parlé du baromètre parce que vous avez regardé par hasard ma pendule. Et moi, j'ai cru à vos mensonges absurdes. Il y a des années que je cherche un baromètre pour faire pendant à cette pendule. » Elle se précipita vers le mur et tapa dessus à coups de poing. « Voilà sa place ! Là ! Mais vous avez menti, espèce de cinglé ! Il n'y a jamais eu de baromètre.

– S'il y a quelqu'un de cinglé ici, c'est bien vous ! hurla Jim. Vous êtes cinglée à tel point que rien de réel n'existe pour vous, sinon de décorer cette maison. »

Elle se rua à l'autre bout de la pièce, s'empara du vieux fusil de chasse de Mayo et le pointa contre ce dernier. « Vous allez partir d'ici. Sur-le-champ. Partez ou je vous tue ! Je ne veux plus jamais vous revoir. »

L'arme tressauta entre ses mains ; le recul lui meurtrit l'épaule. Les plombs pénétrèrent avec un bruit de porcelaine brisée dans une console, quelques pouces au-dessus de la tête de Jim. Linda blêmit.

« Jim ! Mon Dieu, est-ce que vous avez quelque chose ? Je n'avais pas l'intention de... C'est parti tout seul... »

Il fit un pas vers elle, trop furibond pour répondre. Mais, à l'instant où il levait la main pour la gifler, une rumeur lointaine lui parvint. Mayo se figea.

« Vous avez entendu ? » demanda-t-il dans un souffle.

Linda fit oui de la tête.

« Ce n'était pas un immeuble tombant en ruine. On aurait dit un signal. »

Il empoigna le fusil, sortit en courant et tira en l'air. Au bout de quelques secondes, le même bruit étrange se fit entendre au loin : *Blam-blam-blam*. Un son bizarre. Comme une succion. Des implosions plutôt que des explosions. Un vol d'oiseaux effrayés monta dans le ciel.

« Il y a quelqu'un s'écria Mayo avec exaltation. Bon Dieu ! Je vous l'avais bien dit que je réussirais à trouver quelqu'un ! Venez ! »

Ils s'élançèrent en direction du nord. Mayo se fouilla, sortit de nouvelles cartouches de ses poches, rechargea son arme et tira encore.

« Merci d'avoir fait feu sur moi, Linda.

– Mais non, protesta-t-elle. Ce n'était qu'un accident.

– L'accident le plus heureux du monde ! Ils auraient pu poursuivre leur route sans deviner notre présence. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien avoir comme fusils ? Je n'ai jamais entendu des détonations comme celles-là. Et pourtant, j'en connais un rayon. Eh ! Attendez une minute. »

Ils se trouvaient sur la petite esplanade située devant le monument d'Alice au Pays des Merveilles. Mayo leva son arme vers le ciel. Puis, lentement, il baissa le bras, poussa un profond soupir et jeta d'une voix rauque : « Demi-tour. On rentre à la maison. » La prenant par le bras, il fit pivoter sa compagne.

Linda le dévisagea. En un éclair, le brave ourson bonhomme s'était transformé en panthère.

« Jim, qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai peur, balbutia-t-il. Terriblement peur et je n'ai pas envie de vous voir dans le même état. »

La triple salve retentit encore dans le lointain.

« Ne faites pas attention, ordonna Mayo. Rentrons. Venez ! »

Elle s'insurgea. « Mais pourquoi ? Pourquoi ?

– Il faut se tenir à l'écart. Croyez-moi sur parole.

– Mais que savez-vous ? Vous devez me le dire.

– Bon Dieu ! Vous n’aurez pas de repos avant de le savoir, hein ? Eh bien, soit. Vous voulez avoir des explications sur cette odeur d’abeilles, sur ces maisons qui dégringolent, hein ? » De la main, il força Linda à se retourner, de façon que le regard de la jeune fille tombât sur le monument. « Allez ! Regardez... »

La tête d’Alice, celle du Chapelier et celle du Lièvre avaient été habilement remplacées par d’autres têtes. Des têtes terrifiantes. Des têtes de mantes religieuses, toutes en mandibules longues comme des sabres, en antennes et en yeux à facettes. Polies comme de l’acier, elles miroitaient féroceement. Il en émanait une indicible cruauté. Linda eut un gémissement d’horreur et s’affaissa contre la poitrine de Mayo. Trois nouvelles déflagrations éclatèrent.

Prenant Linda dans ses bras, Mayo se rua en direction du bassin. Bientôt la jeune fille, recouvrant ses esprits, émit un gémissement plaintif. « Taisez-vous, grogna Jim. Ça ne sert à rien de geindre. » Quand ils arrivèrent à la maison, Linda tremblait mais elle luttait pour se contrôler. « Il n’y avait pas de volets ici quand vous vous êtes installée ? s’enquit Jim.

– Si.

– Où sont-ils ?

– Rangés. Sous le treillis. » Elle parlait d’une voix hachée.

« Bon. Je vais les chercher. Pendant ce temps-là, remplissez des seaux d’eau. Vous les mettrez dans la cuisine. Allez !

– Va-t-il falloir soutenir un siège ?

– On parlera plus tard. Dépêchez-vous ! »

Elle remplit les seaux puis aida Mayo à mettre en place le dernier volet. « Bien, dit Jim. Maintenant, calfeutrons-nous. » Ils rentrèrent à l’intérieur de la maison dont ils barrèrent aussitôt la porte. De pâles rais de lumière filtraient par les interstices des volets. Le garçon commença à déballer les munitions du Cosmi. « Linda, vous n’avez pas une arme quelque part ?

– Si. Un revolver. Un 22.

– Avec des balles ?

– Je crois.

– Allez chercher tout ça.

– Va-t-il falloir soutenir un siège ? répéta-t-elle.

– Je n’en sais rien. J’ignore qui ils sont. Ou ce qu’ils sont. J’ignore d’où ils viennent. Tout ce que je sais, c’est qu’il faut nous attendre au pire. »

Il y eut, au loin, de nouvelles explosions sourdes. Mayo, tous les sens en éveil, tendit l'oreille. A présent, Linda parvenait à distinguer son visage noyé dans l'ombre. Il avait les traits creusés. Sa poitrine luisait de sueur et, de son corps, émanait l'odeur musquée des lions captifs. La jeune fille sentait monter en elle le besoin de le toucher. Mayo chargea le Cosmi qu'il disposa à côté du vieux fusil de chasse, puis il fit la ronde, allant de fenêtre en fenêtre afin de surveiller l'extérieur à travers les volets. Il attendait avec une patience de pachyderme.

« Jim, est-ce qu'ils vont nous trouver ?

– Peut-être.

– Est-il possible qu'ils soient animés de sentiments amicaux ?

– Peut-être.

– Ces têtes étaient si horribles...

– Ouais...

– J'ai peur, Jim. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

– Je ne peux pas vous en faire le reproche.

– Dans combien de temps saurons-nous à quoi nous en tenir ?

– Une heure s'ils sont amicaux. Deux ou trois s'ils ne le sont pas.

– Pour... pourquoi plus longtemps

– S'ils cherchent la bagarre, ils seront plus prudents.

– Jim, quelle est votre opinion en réalité ?

– A propos de quoi ?

– De nos chances.

– Vous tenez vraiment à le savoir ?

– S'il vous plaît...

– Nous sommes des morts en sursis. »

Linda commença à sangloter. Il la secoua brutalement. « Pas de ça, hein ! Allez chercher votre pétard. »

Comme elle traversait la pièce en chancelant, elle remarqua les perles que Mayo avait laissé tomber par terre et se baissa pour les ramasser. Elle était tellement hébétée qu'elle mit machinalement le collier autour de son cou.

Il faisait noir dans sa chambre. Elle poussa la goélette de Mayo qui l'empêchait d'ouvrir la commode. Le 22 était dans un carton à chapeau. Elle le prit, ainsi qu'une boîte de cartouches.

Une robe, songea-t-elle soudain, ne convenait pas à la situation. Elle

ouvrit la penderie et choisit une tenue plus adéquate : pull à col roulé, pantalon de cheval, bottes. Alors, elle se déshabilla pour se changer. A l'instant où elle levait les bras pour détacher le collier, Mayo entra et se dirigea droit vers la fenêtre obstruée qui donnait vers le sud. Son examen terminé, il se retourna. C'est alors qu'il vit Linda, nue.

Jim s'arrêta net. Linda était incapable de faire un geste. Le regard de chacun était braqué sur celui de l'autre. Linda se mit à trembler et essaya de dissimuler sa nudité de ses bras. Jim marcha vers elle. Il trébucha sur la goélette qu'il repoussa d'un coup de pied. Une seconde plus tard, il saisissait la jeune fille à bras-le-corps et le collier s'envolait au loin. Tandis que Linda l'attirait vers le lit, lui arrachant sauvagement sa chemise, les poupées, à leur tour, vinrent rejoindre les autres laissés pour compte le voilier, les perles et le reste du monde.

G. A. Morris : LES CARNIVORES

En fait, il y aura sûrement, dans le pire des cas, d'assez nombreux survivants de l'espèce humaine. Il ne manque pas sur Terre d'endroits construits par l'homme où l'on est à l'abri de la radioactivité, et où il suffit d'attendre – quelquefois sans l'avoir voulu – que l'atmosphère soit redevenue à peu près normale. Mais toutes ces précautions ne suffiront peut-être pas à empêcher la fin du monde...

LES créatures se tenaient autour de mon lit dans leurs combinaisons spatiales qui ressemblaient à des vêtements de ski, avec un globe au-dessus de la tête comme un bocal à poissons rouges renversé. Cela faisait penser à un carnaval avec d'étranges costumes et d'in vraisemblables masques.

Je sais que ces masques sont leurs visages, mais je discute avec eux et m'aperçois que je crois discuter avec des humains derrière ces masques. Ce sont des gens.

Quand je rencontre un individu, c'est sa démarche et la façon dont il s'anime en parlant qui m'indiquent à qui j'ai affaire et s'il va m'être sympathique. Et pour eux, je sais que j'éprouve une affection quasi maternelle. C'est inévitable, je suppose.

Ils me rappellent tous Ronny, un étudiant en médecine que je connaissais autrefois. Il était de petite taille, replet et passionné. On ne pouvait s'empêcher de l'aimer, mais on ne pouvait non plus le prendre très au sérieux. Il était pacifiste, écrivait des vers et les sortait pour les lire à haute voix à des moments particulièrement intempestifs ; et il bégayait lorsqu'il parlait trop vite.

Ils sont comme ça : à la fois très gentils et très peureux.

Je ne suis pas la seule survivante – ils me l'ont fait savoir – mais je suis la première qu'ils aient découverte, et la moins endommagée, celle qu'ils ont choisie pour représenter auprès d'eux la race humaine. Ils se tiennent autour de mon lit, répondent à mes questions et sont aimables avec moi lorsque je discute avec eux.

En groupe, ils ressemblent à la fois à un aréopage de nations et à une arche de Noé : un de chaque espèce, grands ou petits, trapus ou minces, quatre bras ou ailes, toutes les formes et toutes les couleurs de peau, plume ou poil.

Je les imagine, siégeant aux Nations Unies de l'Univers, discourant chacun dans son langage, écoutant patiemment mais sans comprendre

quoi que ce soit aux problèmes des autres, s'ennuyant à mourir mais trop polis pour se permettre de bâiller.

Ils sont polis, si polis que j'ai presque l'impression qu'ils ont peur de moi et je désire les rassurer.

Mais je parle toujours comme si j'étais en fureur. Je ne puis m'en empêcher parce que si les choses avaient tourné un peu différemment...

« Pourquoi n'êtes-vous pas arrivés plus tôt ? Pourquoi n'avez-vous pas essayé d'éviter la catastrophe ? En tout cas, pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt ?

S'ils étaient arrivés plus tôt dans le Nevada, où les ouvriers de la centrale atomique sont lentement morts de faim derrière leurs murailles de plomb, s'ils avaient recherché plus tôt les survivants des poussières par lesquelles les nations du monde s'étaient mutuellement anéanties, George Craig serait encore vivant. Il est mort avant leur arrivée. C'était mon compagnon de travail, et je l'aimais.

Nous étions descendus ensemble, franchissant, porte après porte, les défenses automatiques qui devaient protéger les gens du dehors contre le danger de la radioactivité à l'intérieur, mais le danger politique était beaucoup plus réel que celui d'une erreur scientifique concernant la pile atomique, et il n'avait pas été calculé par les constructeurs. Nous étions dans les profondeurs de la terre lorsque les premières émanations radioactives dans l'atmosphère avaient provoqué la fermeture de toutes les lourdes portes automatiques doublées de plomb qui nous séparaient de l'extérieur.

Nous étions à l'abri. Mais nous allions y mourir de faim.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt ? »

Je me demande s'ils connaissent ou soupçonnent mes sentiments. Mes questions n'en sont pas véritablement, mais je me sens obligée de les poser. Il est, mort. Je n'ai pas l'intention de le leur reprocher – ils semblent débordants de bonnes intentions et de bienveillance – mais j'ai vaguement l'impression que la connaissance de ce qui s'est passé pourrait annuler ce passé, que je pourrais faire tourner en sens contraire les aiguilles de l'horloge et qu'alors, je pourrais modifier le cours des événements. Si seulement j'avais pu leur faire signe afin qu'ils arrivent un peu plus tôt !

Ils se regardent, gênés, détournant leur tête au curieux visage, avançant, reculant, mais nul ne se décide à répondre.

Le monde est mort... George est mort, pauvre créature pitoyable et décharnée, dont on voyait les os à travers la peau lorsque, à la fin, nous nous étions blottis l'un contre l'autre, la main dans la main,

croyant que ceux du dehors nous avaient oubliés, espérant qu'ils se souviendraient. Nous ne soupçonnions guère que, dehors, le monde gisait sous un linceul de poussière radioactive. La politique les avait tués.

Ces êtres autour de moi, ils se tenaient à l'affût, prévoyant ce qui allait arriver à notre monde, écoutant notre radio de leurs petites colonies sur les autres planètes du système solaire. Ils avaient vu venir cette guerre fatale. Ils représentaient des civilisations stellaires d'une grande puissance, d'un niveau technologique avancé, avec une population en regard de laquelle la nôtre n'était qu'un simple village. Ils étaient plus forts que nous et pourtant ils n'avaient pas esquissé le moindre geste...

« Pourquoi ne nous avez-vous pas arrêtés ! Vous le pouviez ! »

Celui qui se trouve le plus près de moi et ressemble à un lapin recule, indiquant d'un geste poli qu'il laisse la place à quelqu'un d'autre pour parler, mais il a un air coupable et ses gros yeux ronds n'osent me regarder en face. Je me sens toujours faible, j'éprouve des vertiges. Il m'est difficile de réfléchir, mais j'ai cependant l'impression qu'on me cache un secret.

L'un d'eux, qui a l'air d'un chevreuil, hésite et se rapproche de mon lit. « Nous avons discuté, nous avons voté... » Il parle dans un microphone fixé sur son casque avec un doux accent zézayant qui provient, je crois, de la forme de sa bouche. Il a un museau et de longues lèvres délicates et frémissantes comme s'il mordillait des, pousses et des bourgeons.

Nous avons peur, ajoute un autre qui ressemble à un ours.

– Nous avons peur de l'avenir, dit un troisième qui paraît descendre de quelque gros oiseau du genre pingouin. Tellement peur ! Vos armes étaient vraiment très redoutables. »

Maintenant, ils parlent tous à la fois, ils se pressent autour de mon lit, ils s'excusent. « Un tel massacre. C'était affreux, toutes ces nouvelles. Mais vous, les humains, cela semblait vous laisser indifférents.

– Nous avons peur.

– Et sur vos boîtes à images, susurre le chevreuil, j'ai vu des pièces qui disaient que la découverte d'habitants dans l'espace vous sauverait de la guerre, non pas parce que vous nous laisseriez vous offrir notre amitié et vous enseigner la paix, mais parce que les humains s'uniraient dans la haine des étrangers. Ils oublieraient leurs querelles pour se lancer dans une guerre nouvelle et plus féroce contre nous. » Sa voix se brise. Il détourne de moi son visage.

« Vous étiez sur le point de conquérir l'espace. Nous nous demandions comment nous cacher ! » Celui-ci, qui parle rapidement, a la taille d'un enfant. On dirait qu'il a des chauves-souris comme ancêtres fourrure grise et soyeuse sur son museau pointu, gros yeux d'animal nocturne, grandes oreilles sensibles, avec, sur le dos de son scaphandre, une bosse qui recouvrait peut-être des ailes repliées. « Nous nous efforçons de dissimuler l'emplacement de nos colonies afin que les humains ne soupçonnent pas notre présence et ne viennent pas nous importuner. »

Ils ont honte de leurs craintes, car c'est à cause d'elles qu'ils ont cessé d'observer la loi d'amour de leur civilisation et qu'étouffant en eux une bonté et une pitié naturelles, ils nous ont laissés nous entretenir.

Je commence à me sentir plus éveillée et à comprendre plus clairement. Et je commence également à les plaindre, car je vois pourquoi ils ont peur.

Ils sont herbivores. Je me souviens de la morphologie animale. Sur la voie de l'évolution, on rencontre des mangeurs d'herbes, de baies et de racines. Chacun possède une forme appropriée du cou et du visage et ces grands yeux à l'air inquiet pour déceler les chasseurs et s'enfuir à leur approche. Au cours de toute leur histoire, ils n'ont jamais tué pour se nourrir. On les tuait, on les dévorait, s'ils ne réussissaient pas à s'enfuir. Par sélection naturelle, ils avaient atteint à l'intelligence. Seuls avaient survécu ceux qui avaient échappé aux carnivores tels que lions, faucons et humains.

Je lève les yeux et ils détournent les yeux et la tête d'un air embarrassé, évitant mon regard. Celui qui fait penser à un lapin est le plus proche de moi et je fais un geste pour le toucher, heureuse de constater que je suis maintenant assez forte pour remuer les bras. Il me regarde et je lui demande : « Existe-t-il des carnivores – des mangeurs de chair – parmi vous ? »

Il hésite, comme cherchant ses mots afin de répondre avec tact. « Nous n'en avons jamais découvert de civilisés. Nous en avons fréquemment trouvé dans des cavernes et sous la tente et ils se battaient entre eux. Parfois nous en rencontrons en train de guerroyer parmi les ruines de leurs villes, mais ce sont toujours des sauvages. »

L'ours dit d'un ton pesant : « Il se pourrait que les carnivores évoluent plus rapidement et tendent plus fréquemment vers l'intelligence, car on rencontre des planètes radioactives dépourvues de vie et des endroits que vous appelez « zone d'astéroïdes », là où devrait se trouver une planète, mais il ne reste plus que les fragments épars de la planète, ce qui semble montrer qu'elle aurait été mise en

pièces par une explosion... » Il me regarde avec hésitation, commençant à chercher ses mots. « Nous croyons... »

« A notre connaissance, votre espèce était la seule espèce carnivore qui était civilisée, qui possédait une science et était sur le point de se lancer dans l'espace, interrompt doucement le chevreuil. Nous avons peur. »

Ils semblent s'excuser.

Le lapin, qu'ils semblent avoir choisi comme porte-parole, déclare : « Nous vous donnerons tout ce que vous voulez. Tout ce qu'il sera en notre pouvoir de vous donner. »

Ils sont sincères. Nous autres survivants, nous serons des privilégiés. Nous aurons accès à toutes leurs cités. Tout sera gratuit. Leur sincérité est merveilleuse, mais m'intrigue. S'efforcent-ils de racheter une action qu'ils considèrent comme un crime d'avoir laissé l'humanité se suicider et d'avoir perdu pour la Galaxie la richesse d'une race ? Est-ce pour cela qu'ils se montrent si généreux ?

Peut-être aideront-ils notre espèce à renaître ? Le passé n'a pas été oblitéré. Les rares survivants finiront bien par repeupler la Terre. Sous la tutelle de ces races pacifiques et libérée des antagonismes nationaux, notre espèce est encore promise à un brillant avenir. Aucun. de mes enfants, aucun de mes petits-enfants, jusqu'aux générations les plus lointaines, ne fera plus la guerre. Nous aurons au moins appris cette leçon.

Ces timides créatures ne soupçonnent pas combien l'humanité a désiré la paix. Elles ignorent que nous avons été victimes d'institutions anachroniques et de contradictions politiques que nous n'avons jamais su résoudre. Nous ne sommes pas naturellement sauvages. Nous ne sommes même pas du tout sauvages en tant qu'individus. Peut-être le savent-ils, mais ont-ils peur cependant. Ont-ils dans le sang une terreur instinctive léguée par leurs lointains ancêtres timides et pourchassés ?

L'espèce humaine sera, pour eux, une associée de grande valeur. Même convalescente, comme je le suis après avoir failli mourir de faim, je sens en moi une énergie qui leur fait défaut. La sauvagerie, en moi et dans l'espèce humaine tout entière, est créatrice – car chez les gens instruits comme moi, la sauvagerie est dominée : elle s'attaque aux problèmes et les résout, au lieu de détruire les gens. Tout être élevé en dehors des traditions politiques héritées de la sanglante enfance de l'humanité, serait aussi cordial, aussi disponible que je le suis envers ces créatures étranges. Il me serait impensable de vouloir faire du mal à ces bons gros lapins, à ces écureuils...

« Nous ferons tout en notre pouvoir pour compenser... nous nous efforcerons -de vous aider », dit le lapin, s'embarrassant un peu dans l'expression, mais toujours civilisé, cordial et bienveillant.

Je me dresse brusquement sur mon séant, tendant impulsivement la main pour saisir la sienne. Soudain effrayé, il fait un saut en arrière. Tous reculent, jetant un regard derrière eux comme pour s'assurer d'une porte de sortie. Leurs grands yeux lumineux s'écarrillent et vont rapidement de moi jusqu'aux portes, remplis d'effroi.

Ils doivent penser que je vais bondir hors du lit pour les dévorer. Je suis sur le point de rire et de les rassurer, de déclarer que tout ce que je désire, c'est leur amitié, lorsque je ressens dans l'abdomen un élanement provoqué par mon brusque mouvement. J'y porte une main sous les draps.

Il y a la cicatrice d'une incision. Elle est presque guérie. Une opération ? La lassitude qui m'accable n'est pas uniquement le résultat d'un jeûne prolongé.

Pendant une fraction de seconde, je ne comprends pas ; puis je vois pourquoi ils montraient cet air contrit.

Ils avaient décidé un génocide : l'assassinat de notre race.

Tous les survivants découverts ont été stérilisés. Il n'existera plus d'êtres humains après notre mort.

Je demeure glacée, une main toujours étendue pour saisir celle du lapin, mon regard étudiant encore son expression, avec sur les lèvres des mots à demi formés destinés à le rassurer.

Plus tard viendra le temps de la colère ou du chagrin, mais en cet instant, je les comprends. Selon toute vraisemblance, ils ont raison, entièrement raison.

Nous sommes des carnivores.

Je le sais car, en cette minute de haine, j'aurais voulu pouvoir les exterminer tous.

Fritz Leiber : LA LUNE ÉTAIT VERTE

Imaginons maintenant une hypothèse plus favorable (et aussi plus probable) : les hommes, ou plutôt certains hommes, se sont organisés pour survivre. Les voilà réfugiés, en groupe, dans d'immenses caves blindées jusqu'à la fin des retombées radioactives. Il ne reste plus qu'à attendre.

Mais l'attente sera longue, et l'ennui difficile à supporter. Un autre piège, plus insidieux, menace encore l'espèce humaine.

« EFFIE ! Que fais-tu donc ? » La voix de son mari, l'arrachant à son extase terrifiée, fit sauter son cœur comme un chat apeuré. Pourtant, par un miracle de dissimulation féminine, pas un tressaillement ne trahit son émotion.

Mon Dieu, je vous en prie, pensa-t-elle, faites que Hank ne le voie pas. Ce visage est si beau, et Hank détruit toujours la beauté.

« Je regarde la lune, répondit-elle avec une nonchalance feinte. Elle est verte. »

Non, non, il ne faut pas qu'il le voie ! Et maintenant, avec un peu de chance, Hank en effet ne l'apercevrait pas. On eût dit que le visage avait entendu la voix, perçu la menace. Lentement, comme à contrecœur, il s'éloignait de la fenêtre éclairée pour se fondre dans l'obscurité extérieure. Son air faunesque avait quelque chose de fascinant, de séduisant, de cajoleur. Il était d'une beauté extraordinaire.

« Ferme les volets immédiatement, espèce de petite sottise, et ôte-toi de la fenêtre !

– Vert bouteille, continua-t-elle rêveusement, vert émeraude, vert comme les feuilles tamisant le soleil ou le gazon où il faisait bon s'allonger. »

Ces derniers mots, venus presque malgré elle sur ses lèvres, étaient comme un message à l'adresse du visage mystérieux qui ne pouvait les entendre.

« Effie ! »

Elle savait ce que signifiait cette intonation. Avec lassitude, elle rabattit les lourds volets intérieurs en plomb et ferma les verrous, non sans se faire mal aux doigts, comme toujours ; mais pour rien au monde, elle ne l'aurait avoué.

« Tu sais bien. qu'on ne doit jamais toucher à ces volets ! Pas avant

cinq ans au moins !

– Je voulais seulement regarder la lune », dit-elle en se retournant.

Au même instant, l'enchantement disparut – le visage, la nuit, la lune, la magie – et elle se retrouva dans son réduit crasseux et gris, à l'image du petit homme irrité qui lui faisait face. Et, comme sous la morsure d'une fraise de dentiste, elle reprit conscience de l'éternel ronronnement des ventilateurs et du crépitement des épurateurs électrostatiques chargés d'éliminer les poussières.

« Je voulais seulement regarder la lune ! fit-il en l'imitant d'une voix de fausset. Tu voulais seulement mourir, idiotte que tu es, et m'humilier encore davantage ! »

Sa voix reprit son ton rude et professionnel « Tiens, voilà le compteur ! »

Elle prit silencieusement le compteur Geiger qu'il lui tendait à bout de bras et attendit que l'appareil prenne le rythme lent et régulier dû à la seule influence des rayons cosmiques et témoignant de l'absence de danger. Puis elle entreprit la vérification systématique habituelle, la lente promenade du compteur sur tout son corps : d'abord la tête, puis l'épaule, puis le long du bras, puis sous le bras, en remontant vers les aisselles... Ses gestes avaient quelque chose d'étrangement voluptueux, malgré son teint gris et son visage fatigué.

L'appareil ne décela rien d'anormal au début, mais à l'approche de la taille, il accéléra brusquement ses battements. Avec un grognement, son mari s'élança vers elle pour s'immobiliser aussitôt, car Effie, un instant terrorisée, éclatait maintenant d'un rire niais. Elle plongea la main dans la poche de son tablier sale et en retira une montre-bracelet.

Hank la lui arracha des doigts. A la vue du cadran radioactif, il jura entre ses dents et fit le geste de jeter la montre sur le sol. Mais il se contint et la posa avec précaution sur la table.

« Petite sottie, pauvre petite imbécile ! » murmura-t-il tout bas en serrant les dents, les yeux mi-clos.

Avec un léger haussement d'épaules, elle posa le compteur Geiger sur la table et resta debout, l'air hébété.

Hank attendit d'avoir repris son calme, puis dit d'une voix égale :

« J'espère que tu te rends compte malgré tout du monde au milieu duquel tu vis ? »

Elle hochait lentement la tête, les yeux vagues. Si elle se rendait compte ! Elle comprenait trop bien, au contraire. C'était le monde qui n'avait pas compris. Ce monde qui n'avait eu d'autre but que le stockage des bombes à hydrogène ! Ce monde qui avait enveloppé les bombes de coques de cobalt après avoir promis de n'en rien faire, simplement parce que le cobalt rendait leur effet destructif infiniment plus terrible sans coûter plus cher ! Puis qui les avait employées en proclamant que de nouvelles explosions ne risquaient pas encore de rendre l'atmosphère intenable, malgré la présence des poussières radioactives mortelles produites par le cobalt ! Qui n'avait eu de cesse avant d'atteindre le point critique où l'air et le sol deviendraient fatals à toute vie humaine !

Alors, pendant un mois environ, les Deux Ennemis avaient hésité. Puis chacun d'eux, à l'insu de l'autre, avait décidé qu'il pouvait risquer une dernière attaque monstrueuse et décisive sans déclencher l'irréparable. On avait bien prévu d'enlever les coques de cobalt avant cette dernière offensive. Et puis on avait oublié. Le temps pressait. D'ailleurs, les experts militaires des deux blocs étaient convaincus que c'était le territoire de l'adversaire qui avait recueilli la plus grande quantité de poussière. Les deux attaques s'étaient produites à moins d'une heure d'intervalle.

Après cela, ce fut l'époque de la Folie Furieuse. La Folie Furieuse d'hommes condamnés, résolus à entraîner dans leur perte le plus grand nombre d'ennemis possible, et même éventuellement à les exterminer tous. La Folie Furieuse de ceux qui savent qu'ils ont réduit à néant tout espoir de survie pour l'espèce et dont le seul recours est le suicide. La Folie Furieuse d'hommes pleins de morgue qui s'aperçoivent qu'ils ont été roulés par le destin, par leurs ennemis et par eux-mêmes, et qui se savent irrémédiablement incapables de défendre leur cause devant le tribunal de l'Histoire... tout en nourrissant le secret espoir qu'il n'existera plus ni Histoire, ni tribunal susceptible de les juger. Les bombes au cobalt se mirent à pleuvoir plus nombreuses pendant la Folie Furieuse que pendant toutes les longues années de la guerre.

Après la Folie Furieuse, la Terreur. Hommes et femmes aux prises avec une mort s'infiltrant dans leurs os par leurs narines et leur peau, luttant pour préserver leur vie sous un ciel obscurci de poussière qui se prêtait aux phénomènes les plus fantastiques sous la lumière du soleil et de la lune, comme lorsque les cendres du Krakatoa, des années durant, enveloppèrent le monde de leurs nuages.

Dans les villes comme dans les villages, l'atmosphère empoisonnée

émettait des radiations mortelles. La seule chance réelle de survie était de gagner une retraite inaccessible aux radiations et d'y passer les cinq ou dix ans nécessaires à l'atténuation du danger – un abri suffisamment pourvu de vivres, d'eau et de générateurs et équipé d'un système de renouvellement de l'air.

De tels refuges, aménagés par les esprits prévoyants, furent l'enjeu de nouvelles batailles, saisis et défendus par les plus forts contre les hordes désespérées des mourants... jusqu'à leur extinction complète.

Après cette épreuve, celle de l'attente, de la patience. Une vie de taupe, sans beauté ni tendresse, partagée entre la crainte et le remords.

Ne plus jamais voir le soleil, ne plus jamais se promener sous les arbres. Mais restait-il encore des arbres ?

Oui, elle se rendait compte de ce qu'était devenu le monde !

« Tu comprends aussi, je pense, que si nous avons eu la chance d'obtenir cet appartement au niveau du sol, c'est uniquement parce que le Comité nous prend pour des gens de confiance, et que je me suis rudement bien débrouillé ces temps-ci ?

– Oui, Hank.

– Je croyais que tu tenais à avoir un peu d'intimité. Veux-tu donc retourner dans les logements d'en bas ? »

Grand Dieu ! non. N'importe quoi plutôt que cette promiscuité fétide, que cet entassement révoltant où la pudeur n'avait pas la moindre place. Et pourtant, était-on mieux ici ? Etre à la surface n'était qu'un leurre. Pire, c'était une tentation permanente, un supplice. Et l'intimité avec Hank lui faisait prendre trop d'importance.

« Non, Hank, dit-elle en secouant la tête avec soumission.

– Alors, pourquoi ne fais-tu pas attention ? Je t'ai déjà dit mille fois, Effie, que le verre n'offre aucune protection contre les poussières qui se trouvent de l'autre côté de cette fenêtre. On ne doit jamais toucher le volet de plomb ! Il suffit qu'une simple bêtise comme celle-ci s'ébruite pour que le Comité nous renvoie irrémédiablement dans les fonds. Sans compter qu'après ça, ils y regarderont à deux fois avant de me confier quoi que ce soit d'important.

– Excuse-moi, Hank.

– T'excuser ? A quoi bon ? La seule chose qui compte est de ne

jamais faire de bêtises. Pourquoi donc fais-tu des choses pareilles, Effie ? Quel démon te pousse ? »

Elle ravala sa salive avant de répondre.

« C'est uniquement parce que c'est tellement horrible d'être enfermé dans une cage comme celle-ci, murmura-t-elle en hésitant, sans jamais voir le ciel ni le soleil. J'ai soif d'un peu de beauté.

– Et moi, penses-tu que je n'en souffre pas ? demanda-t-il. Crois-tu que je ne veuille pas sortir, moi aussi, sans autre souci que de m'amuser ? Mais je n'ai pas ton sacré égoïsme. Je veux que le soleil puisse baigner mes enfants, et les enfants de mes enfants. Ne vois-tu pas que cela seul est important, que nous devons nous conduire en adultes raisonnables et faire les sacrifices nécessaires pour l'obtenir ?

– Oui, Hank. »

Il examina son corps fatigué, son visage ridé, son regard vide.

« C'est bien à toi de parler de soif de beauté », fit-il avec amertume. Puis, d'une voix plus douce, plus posée : « Tu n'as pas oublié, n'est-ce pas, Effie, que le mois dernier encore, le Comité s'inquiétait de ta stérilité ? Rappelle-toi qu'ils étaient presque décidés à inscrire mon nom sur la liste des hommes auxquels on doit attribuer une femme libre. Et que je devais y figurer en bonne place ! »

Elle eut encore la force de faire un signe d'assentiment, mais ne put s'empêcher de détourner la tête. Elle savait fort bien que le Comité avait raison de s'inquiéter du taux de natalité. Lorsque la communauté remonterait à la surface, chaque enfant bien portant prendrait une valeur inestimable, non seulement pour la survie de l'espèce mais encore pour une éventuelle reprise de la guerre contre les communistes. Certains membres du Comité y comptaient bien.

Il était naturel qu'ils ne manifestent aucune indulgence pour une femme stérile, non seulement parce qu'elle accaparait inutilement la puissance reproductrice de son mari, mais aussi parce que sa stérilité pouvait indiquer une déficience anormale d'origine radioactive. Dans ce cas, les enfants qu'elle pourrait concevoir plus tard risquaient d'avoir une descendance anormale ou monstrueuse, et de contaminer la race.

Bien sûr, elle comprenait tout cela. Il fut un temps où le problème ne se posait pas. Mais c'était si loin déjà. Des années ? Des siècles ? Quelle importance d'ailleurs dans un monde où rien n'avait jamais de fin ?

Son sermon terminé, Hank se mit à sourire et parut presque joyeux.

« Maintenant que tu vas avoir un enfant, tirons un trait sur tout cela. Sais-tu, Effie, qu'en rentrant, j'avais d'excellentes nouvelles à t'annoncer ? Je vais devenir membre du Comité des Cadres et ma nomination doit être annoncée ce soir pendant le banquet. »

Il coupa court à ses félicitations confuses.

« Alors quitte cet air maussade et mets ta plus belle robe. Je veux montrer à mes collègues ma jolie femme. »

Il s'arrêta un instant.

« Eh bien ! Dépêche-toi !

– Je suis absolument désolée, Hank, répondit-elle avec difficulté, toujours sans le regarder, mais il va falloir que tu y ailles seul. Je ne me sens pas bien. »

Il se redressa, indigné.

« Tu recommences ! Tout à l'heure, cet enfantillage inexcusable avec les volets, et maintenant un nouveau caprice ! Que fais-tu de ma réputation ? Ne sois pas ridicule, Effie. Tu vas venir, n'est-ce pas ?

– Je suis absolument désolée, répéta-t-elle obstinément, mais je ne peux vraiment pas. Je suis sûre de me trouver mal. Tu ne serais pas fier de moi du tout.

– Mais non, ça ira très bien, répliqua-t-il vertement. Déjà je passe la moitié de mon temps à te trouver des excuses, à expliquer tes bizarreries et tes mines de malade perpétuelle, à trouver des raisons à des remarques idiotes et à tes réactions snobs. Mais ce soir, c'est vraiment important, Effie. Ça va faire très mauvaise impression si la femme du nouveau membre ne fait pas une apparition. Tu sais bien qu'il suffit d'une allusion à un malaise pour rallumer cette vieille histoire de radiations. Tu ne peux pas ne pas venir, Effie. »

Elle secoua la tête d'un air désemparé.

« Allons donc ! cria-t-il en avançant vers elle. Ce n'est qu'un caprice. Remue-toi un peu et tu n'y penseras plus. Tu n'es pas vraiment malade ! »

Il posa la main sur son épaule pour l'obliger à se tourner de son côté, et à ce contact le visage de sa femme devint si pâle et si désespéré qu'il s'alarma malgré lui pendant un instant.

« Tu crois vraiment ? » demanda-t-il avec une note d'inquiétude dans la voix.

Elle acquiesça misérablement.

« Hmmm ! Il recula et se mit à arpenter la pièce d'un air irrésolu. Eh bien, naturellement, si c'est comme ça... Un sourire triste se dessina sur ses lèvres. Alors, l'avenir de ton mari ne te tient pas suffisamment à cœur pour que tu fasses un suprême effort malgré ton état ? »

De nouveau, le même signe de tête désespéré.

« Il m'est absolument impossible de sortir ce soir, pour quelque raison que ce soit. » Ses yeux se posèrent furtivement sur les volets de plomb.

Il allait parler quand il surprit son regard. Il haussa brusquement les sourcils, et pendant quelques instants il la contempla d'un air incrédule, comme si une idée lui venait à l'esprit, une idée presque incroyable. Puis son expression changea peu à peu son visage se rendurcit, comme sous l'effet de la réflexion. Quand il se remit à parler, sa voix était devenue curieusement claire et aimable.

« Eh bien, c'est tant pis ! Il n'est pas question de t'imposer une corvée. Mets-toi au lit et repose-toi. Je vais faire un saut jusqu'au dortoir des hommes pour me préparer. Il n'est pas question de t'imposer le moindre effort. A propos, Jim Barnes ne pourra pas venir au banquet, lui non plus. La grippe, m'a-t-il dit... »

Il l'avait observée avec attention tandis qu'il prononçait le nom de Jim Barnes. Mais elle n'avait pas eu de réaction. C'est tout juste si elle avait paru l'entendre.

« J'ai été désagréable avec toi, Effie, continua-t-il d'un ton contrit. Excuse-moi. C'est l'excitation causée par mon nouveau poste qui m'a sans doute rendu nerveux. J'ai eu l'impression que tu me laissais tomber quand tu m'as dit que tu ne te sentais pas aussi bien que moi. Va te coucher maintenant et tâche de te remettre d'aplomb. Ne t'en fais pas pour moi ; je suis sûr que tu viendrais si c'était humainement possible. Et je sais que tu vas penser à moi, tout à l'heure. Au revoir, il faut que je parte, à présent. »

Il se dirigea vers elle comme pour la prendre par la taille. Mais il se ravisa et, se tournant vers la porte, il lui dit en détachant ses mots :

« Tu vas être complètement seule pendant les quatre heures qui viennent. »

Il attendit qu'elle lui fît un signe d'assentiment et partit.

Tant qu'elle entendit le bruit de ses pas, Effie demeura immobile. Puis elle se redressa et, saisissant la montre-bracelet qu'il avait rangée un moment plus tôt, elle la lança violemment sur le sol. Le verre se brisa et une pièce jaillit du mécanisme.

Comme soulagée par son geste brutal, elle se mit à respirer profondément. Ses traits tirés devinrent plus sereins. Le sourire qui était apparu sur ses lèvres s'accentua quand elle eut glissé un regard vers les volets. Elle mouilla ses doigts et, les passant dans ses cheveux, remit un peu d'ordre dans sa coiffure. Elle s'essuya les mains à son tablier, l'enleva et rajusta sa robe. Avec un air de défi, elle redressa la tête et se dirigea résolument vers la fenêtre.

Mais soudain son visage se rembrunit et son pas devint hésitant.

Non, ce n'était pas possible, tout cela était ridicule. Elle avait été l'objet d'une illusion, la victime d'un rêve absurde et romantique créé par son imagination assoiffée de beauté. Une réalité trompeuse avait donné quelque consistance à ce rêve, pendant un instant. Mais il n'y avait plus rien de vivant à l'air libre. Deux ans s'étaient écoulés et tout était mort.

Et même s'il restait un être vivant, ce ne pourrait être qu'une créature horrible ! Elle avait gardé le souvenir de ces parias hébétés, sans cheveux ni poils, le corps strié de boursofflures, qui venaient implorer de l'aide pendant les derniers mois de la Terreur, et qu'il avait fallu abattre. Quelle effroyable haine ces misérables devaient nourrir pour les privilégiés qui leur interdisaient l'accès de leurs refuges !

Elle revoyait ces scènes atroces, et pourtant ses doigts se refermèrent doucement sur les verrous de la fenêtre. Elle ouvrit les volets lentement, avec appréhension.

Non, ce n'était pas possible, il ne pouvait rien avoir dehors, se répétait-elle en scrutant la nuit verte. Ses craintes étaient absurdes !

Elle recula soudain dans un mouvement de terreur : la silhouette émergeait lentement de l'obscurité et s'approchait de la fenêtre. Mais au bout d'un instant, Effie réussit à se maîtriser.

L'apparition n'avait rien d'horrible, en effet c'était un visage mince aux lèvres pleines, avec d'immenses yeux et un nez étroit et fier, saillant comme un bec d'oiseau. Ni boursofflures ni cicatrices n'en déparaient la peau qui prenait une teinte olive sous la douce lueur de la lune. Son aspect n'avait pas changé depuis cet instant où elle l'avait aperçu pour la première fois.

Longuement, les yeux mystérieux plongèrent dans les siens et pénétrèrent ses pensées les plus secrètes. Puis un sourire apparut sur les lèvres charnues ; une main à demi fermée sortit de l'ombre verte et de longs doigts frappèrent deux fois sur la vitre sale.

Le cœur battant, Effie manœuvra furieusement la petite manivelle qui soulevait le cadre de la fenêtre. Avec un bruit sec et un petit jet de

poussière, le panneau s'ouvrit enfin et une bouffée d'air d'une fraîcheur incroyable lui caressa le visage. Elle respira profondément, avec délices, et sentit brusquement ses yeux s'emplier de larmes.

L'homme était en équilibre sur le rebord de la fenêtre, accroupi tel un faune, la tête haute et un coude posé sur le genou. Il portait un pantalon déchiré, mais confortable, et un vieux pull-over.

« Est-ce ma venue qui cause ces larmes ? railla-t-il gentiment, d'une voix musicale. A moins qu'elles ne saluent simplement le passage du souffle de Dieu, la brise ! »

D'un bond, l'homme fut dans la pièce. Il était de haute taille. Aussitôt il retourna à la fenêtre et, avec un claquement de doigts, appela : « Allons, Minet, viens ! »

Un étrange chat noir sauta gauchement sur l'appui il n'avait qu'un moignon tordu en guise de queue, ses pattes aux extrémités renflées semblaient chaussées de gants de boxe, et ses longues oreilles rappelaient celles d'un lapin. L'homme le posa doucement à terre, avec une caresse affectueuse. Puis, avec un hochement de tête familier à l'adresse d'Effie il détacha de son dos un petit balluchon qu'il mit sur la table.

Effie était incapable de faire un mouvement. A peine pouvait-elle respirer.

« La fenêtre ! » murmura-t-elle enfin.

Il l'interrogea du regard et vit son doigt pointé vers la vitre ouverte. Il la referma d'un geste lent et désinvolte.

« Les volets aussi », dit-elle, mais il ne l'écoutait plus et examinait la pièce.

« Ce n'est pas mal chez vous, dit-il. Tout ce qu'il faut pour un couple. Mais les liaisons sont peut-être temporaires dans votre communauté ? Ou bien je suis dans un harem ? ou dans un avant-poste militaire ? »

Elle allait répondre, mais il ne lui en laissa pas le temps.

« Ne parlons pas de cela maintenant. J'aurai bien assez tôt l'occasion de m'inquiéter pour deux. Occupons-nous plutôt de faire connaissance. Les vingt premières minutes sont toujours les meilleures. »

Après un moment de silence, il reprit avec un sourire timide :

« Vous avez quelque chose à manger ? Parfait ! Apportez-moi ça ! »

Elle lui offrit de la viande froide et un peu de son précieux pain en boîte, et mit de l'eau à chauffer pour le café. Avant de commencer à

manger, l'homme découpa quelques menus morceaux et les posa sur le plancher pour le chat qui, cessant d'inspecter la pièce, se précipita allégrement vers eux. Il attaqua ensuite son repas, dégustant chaque bouchée avec lenteur et satisfaction.

De l'autre côté de la table, Effie, fascinée, observait ses gestes élégants et suivait avidement les subtils changements de son expression. Elle s'écarta un instant pour préparer le café, mais revint aussitôt, incapable de se taire plus longtemps.

« Comment est-ce là-haut ? demanda-t-elle haletante. Dehors, je veux dire. »

Il la regarda longuement avec un air étrange, puis répondit d'un ton péremptoire : « Oh ! dehors, c'est merveilleux, ça dépasse tout ce que vous pouvez imaginer du fond de votre tombeau. Une véritable fantasmagorie ! »

Il n'insista pas et se remit aussitôt à manger.

« Vraiment ? » fit-elle en l'invitant à continuer.

Son ardeur le fit sourire et ses yeux se remplirent d'une tendresse enjouée.

« Je vous le jure, continua-t-il. Vous croyez que les bombes et les poussières radioactives n'ont engendré que la mort et la laideur. Ce fut vrai, au début. Mais ensuite, comme l'avaient prédit les médecins, les radiations ont transformé le métabolisme de ceux qui avaient eu le courage de rester. Et la nature a fait des prodiges génétiques dans le règne animal et le règne végétal. »

Il s'interrompit soudain et demanda :

« Aucun d'entre vous ne s'aventure donc jamais dehors ?

– Quelques hommes sont autorisés à sortir, vêtus de combinaisons spéciales, mais seulement pour de courtes expéditions afin de récupérer des conserves, du combustible, des batteries et d'autres objets indispensables.

– Ces abrutis, bien entendu, sont aveugles et ne voient que ce qu'ils cherchent, dit-il d'un ton réprobateur. Comment pourraient-ils voir qu'aujourd'hui une douzaine de boutons s'épanouissent là où il n'y en avait qu'un autrefois, que les pétales des fleurs ont un mètre de large et offrent leur pollen à d'énormes et inoffensives abeilles aussi grosses que des moineaux ? Des chats apprivoisés au pelage tacheté, grands comme des léopards (sans commune mesure avec cet avorton de Joe Louis ici présent) se prélassent dans ce jardin. Mais ce sont des bêtes très douces, aussi bienveillantes que les serpents à écailles multicolores qui rampent entre leurs pattes, car les poussières

radioactives ont fait disparaître leurs instincts meurtriers avant de perdre elles-mêmes leur nocivité.

J'ai même composé un petit poème que ces merveilles m'ont inspiré et qui commence ainsi : *Douleur me donne le feu, et l'eau, et l'attraction terrestre. Mais la poussière est mon amie.* Ah ! j'oubliais les rouges-gorges gros comme des perroquets, et les écureuils pareils à des hermines ! Et tous ces prodiges sont éclairés par les rayons féériques du soleil, de la lune et des étoiles, bijoux incomparables que les poussières magiques transforment tantôt en rubis, tantôt en émeraudes, en saphirs ou en améthystes. Et les enfants ! Les enfants de ce monde nouveau !

– Dites-vous la vérité ? interrompit-elle, les yeux brillants de larmes. Vous n'inventez vraiment pas tout cela ?

– Absolument pas, lui assura-t-il solennellement. Et si vous pouviez entrevoir l'un de ces enfants de la nouvelle génération, vous n'hésiteriez plus jamais à me croire. Ils ont des membres allongés bruns comme le serait ce café largement coupé de crème fraîche, de délicats visages toujours illuminés d'un sourire, les dents les plus blanches et les cheveux les plus beaux du monde. Ils sont si agiles que j'ai l'air d'un infirme auprès d'eux, moi qui suis pourtant vigoureux grâce à l'effet bénéfique des poussières. Leurs pensées dansent comme des flammes et j'ai l'impression à leur contact de n'être qu'un simple d'esprit.

« Sans doute ont-ils sept doigts sur chaque main et huit à chaque pied, mais leur beauté n'en souffre pas, au contraire. Leurs oreilles, grandes et pointues, laissent filtrer le soleil. Ils jouent du matin au soir dans le jardin et se glissent parmi les feuilles et les fleurs géantes, mais ils sont si rapides que l'on peut à peine les voir, à moins que l'un d'eux ne décide de rester immobile pour vous observer. C'est pourquoi, en réalité, il faut regarder avec attention pour remarquer tout ce que je vous raconte.

– Mais dites-vous la vérité ? implora-t-elle.

– Chaque mot reflète l'exacte vérité, dit-il en la regardant droit dans les yeux. »

Il posa son couteau et sa fourchette.

« Comment vous appelez-vous ? continua-t-il avec douceur. Moi, je m'appelle Patrick.

– Effie », répondit-elle.

Il secoua la tête.

« Impossible », dit-il. Soudain ses yeux s'allumèrent et il s'exclama :

Euphemia, voilà le nom dont Effie est le diminutif. Vous vous appelez Euphemia. »

En l'entendant et en sentant son regard posé sur elle, elle eut brusquement l'impression d'être belle. Il se leva et, faisant le tour de la table, tendit les mains vers elle.

« Euphemia... commença-t-il.

– Oui ? » répondit-elle d'une voix enrouée par l'émotion ; elle recula un peu, mais continua à le regarder de côté, en rougissant.

« Ne bougez plus ni l'un ni l'autre », dit Hank.

Le ton était péremptoire et la voix étrangement nasale, car Hank portait sur le nez un masque respiratoire dont la forme rappelait une trompe d'éléphant. Il tenait dans sa main droite un gros pistolet automatique bleu foncé.

Ils lui firent face, Patrick immédiatement sur ses gardes, l'air retors, mais Effie souriant toujours tendrement, comme si l'intervention de Hank restait impuissante à rompre le charme du jardin magique, et que son ignorance méritait la compassion.

« Espèce de petite... » cria Hank, en proie à une fureur où une certaine satisfaction perçait sous les insultes. Il parlait en phrases hachées, refermant entre chacune d'elles sa bouche découverte afin d'inspirer sous son masque. Sa voix monta en un crescendo : « Et pas même avec un homme de la communauté, mais avec un paria ! Un paria !

– J'ai peine à imaginer ce que vous pensez, mais vous vous trompez complètement, intervint Patrick, saisissant au vol l'occasion de placer quelques mots de conciliation. Je passais fortuitement par là ce soir, mourant de faim dans ma solitude, et j'ai frappé à la fenêtre. Votre femme s'est montrée quelque peu irréfléchie, et son bon cœur l'a emporté sur la prudence...

– Tu ne crois pas que je vais marcher, Effie ? continua Hank en éclatant d'un rire aigu, et sans prêter la moindre attention aux paroles de l'autre. Crois-tu que je ne sais pas pourquoi tu tombes enceinte brusquement après quatre ans ? »

A cet instant, le chat s'approcha du nouveau venu. Patrick, l'œil aux aguets, s'inclina légèrement en avant, mais Hank, d'un coup de pied, se débarrassa de l'animal sans les quitter du regard.

« Et même cette astuce de cacher ta montre dans ta poche au lieu de la porter au bras, poursuivit-il au bord de l'hystérie. Très réussie, ta combine ! Très réussie vraiment ! Et prétendre que cet enfant est de moi quand ça fait des mois que vous vous rencontrez ! »

– Vous êtes fou ! Je n'ai même pas posé la main sur elle ! » objecta violemment Patrick qui, toujours aux aguets, risqua un pas en avant, mais s'arrêta en voyant l'automatique se braquer instantanément sur lui.

« Oser me dire que tu allais me donner un enfant en bonne santé, reprit Hank dans une sorte de délire, alors que tu savais dès le début que ce serait quelque chose comme ça ! »

Il désigna du bout de son arme le malheureux chat qui avait sauté sur la table et dévorait les restes du repas de Patrick, tout en observant Hank de ses yeux verts.

« Je devrais l'abattre ! hurla Hank entre deux pénibles inhalations derrière son masque. Je devrais l'exécuter sur-le-champ comme un misérable paria contaminé qu'il est ! »

Pendant tout ce temps, Effie n'avait pas cessé de sourire avec compassion. A ces paroles, elle se leva sans hâte et alla se placer à côté de Patrick. Ignorant son coup d'œil plein d'appréhension, elle l'entoura légèrement de son bras et fit face à son mari.

« Tu tuerais alors le porteur de la meilleure nouvelle que nous ayons jamais eue, dit-elle, et sa voix apporta comme un rayon de chaleur apaisante dans la pièce à l'air raréfié et chargé de haine. Oh ! Hank, oublie cette jalousie idiote et inconsidérée, et écoute-moi. Patrick que voici a quelque chose de merveilleux à nous dire. »

Hank la regarda ébahi, incapable de trouver une réponse. Il s'aperçut pour la première fois de la beauté qui la transfigurait et en fut manifestement ébranlé.

« Que veux-tu dire ? finit-il par demander avec hésitation, presque avec crainte.

– Ce que je veux dire, c'est que nous n'avons plus à craindre la poussière, répondit-elle avec un sourire radieux. Elle n'a jamais vraiment été l'instrument de mort que les docteurs nous ont décrit. Rappelle-toi ce qui m'est arrivé, Hank, les radiations auxquelles j'ai été exposée et la manière dont je m'en suis tirée, contrairement à ce que disaient les docteurs au début, sans même perdre mes cheveux.

Hank, ceux qui ont été assez braves pour rester dehors et qui ne sont pas morts de terreur, ni de folie, ceux-là se sont adaptés à la poussière. Ils ont évolué, mais en s'améliorant. Tout ce qui...

Effie, il a menti ! coupa Hank de la même voix hachée, intimidé par sa beauté.

– Tout ce qui poussait ou bougeait a été purifié, continua-t-elle. Ceux d'entre vous qui ont eu l'occasion de sortir n'ont rien vu parce qu'ils ne voulaient rien voir. Ils sont restés aveugles à la beauté, à la vie Même. Et maintenant, toute la puissance nocive de la Poussière est partie, dissipée, consumée. N'est-ce pas vrai ? »

Elle sourit à Patrick, en quête d'une confirmation. Le visage de ce dernier s'était étrangement fermé, comme si derrière le masque de ses traits, il se livrait à d'obscurs calculs. Peut-être esquissa-t-il un léger signe d'approbation ; en tout cas, Effie l'interpréta ainsi, car elle se retourna vers son mari.

« Tu vois, Hank ? Nous pouvons tous sortir, maintenant. Nous n'avons plus rien à craindre de la poussière, jamais. Patrick en est la preuve vivante, poursuivit-elle triomphalement, redressant la tête et serrant son bras un peu plus fort. Regarde-le. Pas la moindre cicatrice ni la moindre trace, et pourtant il a vécu exposé à la poussière pendant des années. Comment serait-ce possible si la poussière causait la mort de ceux qui l'affrontent ? Oh ! crois-moi, Hank ! Crois tes propres yeux. Fais un test, si tu veux. Sur Patrick.

– Effie, tu n'as rien compris. Tu ne sais pas... essaya Hank, mais sans aucune conviction.

– Essaie sur lui, répéta Effie avec la plus complète confiance, ignorant – ne remarquant même pas – le coup de coude de Patrick.

– Bien, marmonna Hank en lançant un coup d'œil sans expression sur l'étranger. Savez-vous « compter » ? demanda-t-il.

– Si je sais compter ? Me prenez-vous donc pour le dernier des imbéciles ? Naturellement, je sais compter !

– Alors, « comptez-vous », dit Hank, montrant la table.

– Me compter, vraiment ? rétorqua l'autre avec un petit rire facétieux. Sommes-nous dans un jardin d'enfants ? Bon ! Puisque vous le voulez, allons-y. »

Il continua d'une voix rapide

« J'ai deux bras et deux jambes, ce qui fait quatre. Et dix doigts aux mains et aux pieds – vous me croirez, j'espère, sur parole – ce qui fait vingt-quatre. Une tête, vingt-cinq. Et deux yeux, un nez et une bouche...

– Prenez ceci, voulez-vous ? » dit Hank d'une voix ferme.

Il s'avança vers la table, prit le compteur Geiger et le tendit à l'autre. Mais l'appareil n'était pas à cinquante centimètres de Patrick que déjà les battements s'accéléraient furieusement : on aurait dit, en moins bruyant, le crépitement d'une mitrailleuse. Brusquement le rythme ralentit, mais ce n'était qu'un saut à une unité de mesure supérieure, donnant à chaque nouveau battement cinq cent douze fois la valeur des précédents.

En même temps que ces battements précipités, la peur envahit la pièce, brisant comme autant de vitres colorées les barrières verbales qu'Effie avait dressées contre l'horrible réalité. Quels rêves sont à l'épreuve du compteur Geiger, oracle du XXe siècle, détenteur de l'ultime vérité ! C'était comme si toutes les terreurs que suscitait la poussière s'étaient matérialisées sous une forme horrible et incontrôlable, martelant avec une force que l'oreille ne pouvait supporter ces mots affreux

« Illusions, mirages dans le désert. Voici la réalité, la lugubre, l'impitoyable réalité de l'Ere souterraine. »

Hank recula jusqu'au mur. Entre ses dents qui claquaient, il bégaya

« ... assez radioactive... tuer un régiment... monstrueux... un monstre... »

Dans son agitation, il négligea pendant un moment de respirer à travers son masque

Même Effie sembla s'écarter de la forme squelettique qui se dressait à ses côtés. Elle n'y resta accrochée que par désespoir. Toutes les terreurs incrustées dans son esprit depuis des années et un instant balayées, vibraient de nouveau comme des cordes d'un piano, dans sa tête douloureuse.

Patrick se montra secourable. Il dégagea son bras et s'éloigna aussitôt. Puis il se retourna vers eux, avec un sourire sardonique, et ouvrit la bouche Pour parler, mais se contenta de regarder avec dégoût le compteur Geiger qu'il tenait encore à la main.

« Ça suffit, ce vacarme, vous ne pensez pas ? »

Sans attendre la réponse, il posa l'appareil sur la table. Le chat, toujours à l'affût, se précipita vers lui et le crépitement s'amplifia à nouveau. Effie, à bout de nerfs, fit un pas en avant et saisissant le compteur, elle l'arrêta. Puis elle retourna vite à sa place.

« Vous avez raison de ne pas faire les farauds, dit Patrick avec un sourire glacial, car je suis la mort en personne. Même frappé à mort, je pourrais encore vous tuer, comme un serpent.

Sa voix prit le ton d'un aboyeur de cirque

« Oui, je suis un monstre, comme l'a si bien dit monsieur. C'est ce que m'a dit aussi, avant de me jeter dehors, un docteur qui a eu le cran de parler avec moi pendant un moment... Il n'a pas été capable de me dire pourquoi, mais il a constaté que la poussière ne me fait aucun mal. Parce que je suis un être à part, un phénomène, comme ceux qui avalent les clous, marchent sur les charbons ardents, avalent de l'arsenic ou se transpercent avec des aiguilles. Approchez, approchez, mesdames, messieurs – pas trop près, s'il vous plaît – et venez voir l'homme qui a résisté aux poussières ! C'est l'enfant de Rappaccini, mais l'histoire a été mise à jour. Son étreinte est mortelle !

« Et maintenant, dit-il en respirant bruyamment, je vais m'en aller et vous laisser croupir dans votre tombeau de plomb. »

Il se dirigea vers la fenêtre. Hank le suivait avec son automatique qui tremblait dans sa main.

« Attendez », cria Effie d'une voix déchirante.

Il obéit et elle poursuivit en bégayant

« Lorsque nous étions ensemble tout à l'heure, vous ne vous êtes pas conduit comme si...

– Lorsque nous étions ensemble tout à l'heure, je savais ce que je voulais, lui jeta-t-il à la figure. Me prenez-vous donc pour un saint ?

– Et toutes les merveilles dont vous m'avez parlé ?

– Ça, dit-il avec cruauté, c'est une tactique qui réussit toujours avec les femmes. Elles s'ennuient tellement, elles ont tellement soif de beauté – comme elles disent.

– Le jardin aussi, c'était un mensonge ? »

Elle sanglotait. On entendit à peine sa question tellement elle suffoquait. Il jeta les yeux sur elle et son expression parut s'adoucir un peu.

« Ce qu'on trouve à l'extérieur, dit-il d'un ton sans réplique, dépasse en horreur ce que l'un et l'autre, vous pouvez imaginer. »

Il se frappa la tempe

« Le jardin n'existe que là-dedans.

– Vous l'avez détruit, vous avez tout détruit en moi. L'un et l'autre, vous avez tué toute beauté. Mais vous, Patrick, vous êtes pire, car Hank s'est contenté de tuer la beauté une fois, tandis que vous, vous l'avez fait renaître pour pouvoir la tuer de nouveau. Oh ! je ne peux pas le supporter ! Je ne le supporterai pas ! »

Elle se mit à crier et Patrick se dirigea vers elle. Mais elle lui

échappa et s'élança vers la fenêtre, les yeux fous.

– Vous avez menti, cria-t-elle. Le jardin existe, je le sais. Mais vous ne voulez pas le partager avec qui que ce soit.

– Non, non, s'écria Patrick. C'est horrible au-dehors, croyez-moi. Je vous dis la vérité.

– La vérité ? Vous avez peur peut-être ? »

D'un geste brusque, elle ouvrit la fenêtre et se dressa contre le rectangle d'obscurité verdâtre qui semblait faire pression sur la pièce comme un rideau lourd et menaçant sous la poussée du vent.

En la voyant, Hank cria d'une voix horrifiée, suppliante

« Effie !

– Je ne peux pas rester enfermée ici plus longtemps, dit-elle, sans s'occuper de son mari. Et maintenant que je sais, rien ne m'y forcera. Je vais dans le jardin. »

Les deux hommes bondirent dans sa direction, mais un instant trop tard. Elle avait sauté légèrement sur l'appui et lorsqu'ils furent dehors, ses pas s'éloignaient déjà rapidement dans l'obscurité.

« Effie, reviens ! Reviens ! » cria Hank désespérément. Il ne songeait plus au danger que représentait l'homme qui l'accompagnait et ne se souciait plus de l'arme qu'il tenait à la main.

« Je t'aime, Effie, reviens ! »

Patrick se joignit à lui

« Revenez, Euphemia. Vous ne risquez rien si vous revenez immédiatement. Rentrez chez vous. »

Tous deux fouillaient des yeux l'épaisseur de la nuit verte. A peine pouvaient-ils deviner le contour d'une ombre à mi-hauteur du pâté de maisons dans l'encaissement obscur de la rue sinistre et saupoudrée de poussière, au fond duquel les rayons d'émeraude de la lune pénétraient avec difficulté. Il leur sembla que la silhouette se baissait pour ramasser de la poussière sur le trottoir puis la laissait glisser le long de ses bras et sur sa poitrine.

« Sortez et rattrapez-la, insista Patrick, car si c'est moi qui vais la chercher, je vous préviens que je ne la ramènerai pas. Elle a mentionné qu'elle avait supporté les effets de la poussière plus facilement que les autres, et cela me suffit. »

Mais Hank, l'esprit paralysé par des habitudes douloureusement acquises et aussi par certaines pensées sans doute, était incapable de bouger.

Le murmure d'une voix irréelle parvint alors jusqu'à leurs oreilles

du bout de la rue. Elle chantait

« Douleur me donne le feu et l'eau et l'attraction terrestre. Mais la poussière est mon amie. »

Patrick jeta un dernier coup d'œil à son voisin. Puis, sans un mot, il sauta dehors et partit en courant.

Hank demeura seul et immobile. Au bout d'une demi-minute à peu près, il se souvint qu'il devait fermer la bouche en respirant. Finalement, il acquit la certitude que la rue était vide. Il commençait à fermer la fenêtre lorsqu'il entendit un léger « miaou ».

Il ramassa le chat et le posa délicatement dehors. Puis il ferma délibérément la fenêtre et verrouilla les volets. Dans la solitude de sa chambre, il prit le compteur Geiger et d'un geste mécanique commença à le promener sur son corps.

William Tenn : UN SYSTÈME NON-P

Autre hypothèse, la plus favorable de toutes : l'humanité n'a pas perdu trop de plumes dans l'holocauste. Les anciens Etats existent encore, et en particulier les Etats-Unis. Ils n'ont plus qu'à reconstruire tout ce qui a été détruit. Et surtout à affronter le colossal traumatisme causé par ce suicide collectif. Comment ceux qui se réveillent d'un tel cauchemar pourraient-ils être tout à fait comme avant ?

PLUSIEURS mois après la fin de la troisième guerre mondiale, alors que la radioactivité affectait encore le tiers de la planète ravagé par les hostilités, le docteur Daniel Glurt de Fillmore (Wisconsin) buta sur la découverte qui devait apporter à l'humanité son ultime avance sociologique.

Comme Colomb, tout content de lui après son voyage aux Indes ; comme Nobel, fier de la synthèse de la dynamite parce qu'elle rendrait impossibles les conflits armés entre nations, le docteur interpréta sa découverte d'une manière complètement erronée. Des années plus tard, il racontait en souriant à un historien venu lui rendre visite :

« Je n'avais aucune idée de la direction où cela pouvait nous conduire, pas la moindre. Rappelez-vous, la guerre venait tout juste de se terminer, et nous étions fort préoccupés par le fait que les côtes Est et Ouest des Etats-Unis étaient pratiquement détruites. Or, nous reçûmes, nous médecins, des instructions du nouveau Capitole à Topeka qui nous prescrivaient d'établir, pour chacun de nos patients, un bilan physique complet. C'était une manière de se tenir sur ses gardes, voyez-vous, en raison des brûlures radioactives et de toutes ces nouvelles maladies que les armées avaient propagées à droite et à gauche. On me demandait d'établir un bilan de tous mes clients, et rien de plus. Je connaissais George Abnego depuis près de trente ans – je l'avais soigné pour la varicelle, une pneumonie et une intoxication alimentaire. Je ne me serais jamais douté... »

Obéissant aux instructions que des employés municipaux criaient dans les rues, George Abnego s'était présenté immédiatement après son travail au cabinet du docteur Glurt. Après avoir attendu son tour pendant une heure et demie, il fut enfin introduit dans la petite salle de consultation. Là, il fut soigneusement examiné au stéthoscope et aux rayons X, subit un prélèvement de sang et d'urine pour l'analyse ; on lui demanda ensuite de répondre aux cinq cents questions préparées par les fonctionnaires du ministère de la Santé dans une tentative pathétique pour découvrir les symptômes de nouvelles

maladies.

Après cela, George Abnego se rhabilla et rentra chez lui pour avaler le souper de céréales permis ce jour-là par le service du Ravitaillement. Le docteur Glurt plaça son dossier dans un classeur et appela le patient suivant. A ce moment-là, il n'avait encore rien remarqué ; pourtant, à son insu, il avait déjà commencé la Révolution abnégite.

Quatre jours plus tard, son contrôle sanitaire achevé, le docteur expédia les dossiers d'examen à Topeka. Au moment de signer la fiche de George Abnego, il lui jeta un coup d'œil superficiel, haussa les sourcils et inscrivit le commentaire suivant :

« En dépit de la prédisposition du sujet aux caries dentaires et de ses pieds plats, je considère qu'il jouit d'une santé moyenne. Physiquement, on peut le considérer comme l'individu standard de Fillmore Township. »

Ce fut cette dernière remarque qui détermina le médecin du gouvernement, qui tout d'abord avait gloussé en lisant la remarque du docteur Glurt, à lire la fiche une deuxième fois. Après cela, son sourire se teinta de perplexité. Il devint encore plus perplexe lorsqu'il eut comparé les éléments de la fiche aux références médicales classiques.

Il inscrivit une phrase à l'encre rouge dans l'angle supérieur droit de la fiche et la transmit au service de la Recherche.

L'Histoire n'a pas retenu le nom de ce fonctionnaire.

Le service de la Recherche se demanda pour quelle raison le dossier Abnego lui était adressé – L'homme ne présentait aucun symptôme inhabituel pouvant laisser présager des innovations particulières telles que la syphilis cérébrale ou la trichinose artérielle. C'est alors qu'il remarqua la phrase inscrite en rouge et la note du docteur Glurt. La Recherche haussa ses épaules anonymes et désigna un groupe de statisticiens qui furent chargés d'approfondir la question.

Le résultat de leurs découvertes provoqua la désignation, une semaine plus tard, d'une autre équipe composée de neuf experts médicaux qui furent envoyés à Fillmore. Ils examinèrent George Abnego avec une méticulosité coordonnée. Ensuite ils rendirent une brève visite au docteur Glurt, à qui ils laissèrent, après qu'il en eut exprimé le désir, une copie de leur rapport d'examen.

Ironiquement, les exemplaires du gouvernement furent tous détruits au cours de l'émeute des baptistes qui eut lieu une semaine plus tard à Topeka – émeute qui encouragea le docteur Glurt à lancer la Révolution abnégite.

Il choisit cette dénomination baptiste parce qu'en raison de la

diminution de la population après la guerre atomique et bactériologique, l'Eglise baptiste demeurerait le seul grand corps religieux de la nation. Elle était alors contrôlée par un groupe engagé dans l'établissement d'une théocratie baptiste sur l'étendue de ce qui subsistait des Etats-Unis. Les émeutiers furent réduits après de nombreuses destructions et une grande effusion de sang ; leur leader, le révérend Hemingway T. Gaunt – qui avait proclamé qu'il garderait son revolver dans la main droite et la Bible dans sa main gauche jusqu'à ce que le règne de Dieu soit établi et le Troisième Temple édifié – fut condamné à mort par un jury composé de baptistes orthodoxes à la face sévère.

Commentant les émeutes, le *Bugle Herald* de Fillmore (Wisconsin) établit un parallèle lugubre entre les combats de rue qui avaient ensanglanté Topeka et les destructions provoquées dans le monde par le récent conflit atomique.

« Les systèmes de communication et de transports internationaux se sont effondrés, poursuivait sombrement l'éditorialiste du journal. Nous ignorons presque tout du monde broyé dans lequel nous vivons, sinon que l'Australie a disparu sous la mer et que l'Europe est réduite aux territoires situés entre les Pyrénées et l'Oural. Nous savons que l'apparence de notre planète a changé par rapport à ce qu'elle était il y a dix ans, et que les enfants monstrueux et les mutants nés de parents victimes de la radioactivité sont des êtres horribles à contempler. »

« En vérité, en ces jours de catastrophe et de changement, nos esprits troublés implorent le Ciel pour qu'il nous accorde un signe, un prodige indiquant que tout ira bien à nouveau, que tout sera à nouveau comme autrefois, que le niveau des eaux dit désastre s'abaissera et que nous pourrions recommencer à marcher sur le sol ferme de la normalité. »

Ce fut ce dernier mot qui attira l'attention du docteur Glurt. Cette nuit-là, il glissa le rapport des spécialistes médicaux du gouvernement dans la boîte aux lettres du journal. Il avait écrit au crayon en marge de la première page : *« J'ai noté l'intérêt que vous attachez au sujet. »*

L'édition suivante du *Bugle Herald* de Fillmore étalait le titre suivant sur cinq colonnes à la une

LE CITOYEN DE FILLMORE EST-IL LE SIGNE QUE NOUS ATTENDONS ?

L'homme normal de Fillmore est peut-être la réponse d'en haut.

Un médecin local révèle un secret médical du gouvernement.

L'histoire qui suivait était libéralement parsemée de citations puisées à égalité dans le rapport gouvernemental et dans les Psaumes de David. Les habitants de Fillmore apprirent avec effroi qu'un de leurs concitoyens, un certain George Abnego, qui vivait assez obscurément parmi eux depuis près de trente ans, était une abstraction vivante. A la suite d'une combinaison de circonstances guère plus remarquables que celles qui amènent la production d'une quinte flush majeure au poker, le physique, le psychisme et les autres attributs d'Abnego s'étaient fondus pour donner naissance à cette entité légendaire : la moyenne statistique.

D'après les résultats du dernier recensement, qui avait eu lieu peu avant la guerre, la taille et le poids de George Abnego correspondaient à ceux de la *moyenne* des Américains adultes de sexe masculin. Il s'était marié à l'âge exact – année, mois, jour – indiqué par les statisticiens comme étant celui auquel l'homme *moyen* se marie ; il avait épousé une femme plus jeune que lui du nombre d'années correspondant à la *moyenne* ; les impôts calculés à partir de sa dernière déclaration de revenus étaient les impôts *moyens* à payer cette année-là. La quantité et la qualité de ses dents correspondaient aux chiffres donnés par l'Association dentaire américaine comme ceux que l'on pouvait trouver sur un individu prélevé au hasard parmi la population. Le métabolisme, la pression sanguine, les proportions du corps et les névroses personnelles d'Abnego étaient en conformité avec les derniers renseignements statistiques valables. Soumis aux tests psychologiques et de personnalité adéquats, le nombre final obtenu après correction montrait qu'il était à la fois moyen et normal.

Enfin, Mrs. Abnego avait donné récemment naissance à son troisième enfant, un garçon. Non seulement cet événement était survenu au moment précis calculé suivant les indices de population, mais le produit ayant vu le jour était un spécimen d'humanité absolument normal – à la différence de la plupart des enfants nés sur le territoire.

Le *Bugle Herald* claironnait son hymne à la nouvelle célébrité autour d'une photographie huileuse sur laquelle les Abnego alignés fixaient le lecteur de leur regard figé. « Moyens... vraiment tout ce qu'il y a de moyens ! » comme beaucoup le firent remarquer.

Les journaux des autres Etats furent invités à reprendre l'article.

Ce qu'ils firent, mollement d'abord, puis avec un enthousiasme contagieux qui allait croissant. Evidemment, comme l'intérêt du public allait intensément vers ce réfugié des extrêmes, ce symbole de stabilité, les journalistes se mirent à user des fontaines d'encre pour

parler de « l'homme normal de Fillmore ».

A l'université d'Etat du Nebraska, le professeur Roderick Klingmeister remarqua que certains des élèves de sa classe de biologie portaient des badges géants décorés de portraits de George Abnego. « Avant de commencer mon cours, ricana-t-il, j'aimerais vous dire que votre « homme normal » n'est pas le Messie. Je crains qu'il ne soit rien de plus qu'une courbe ambitieuse en forme de cloche, la moyenne faite chair... »

Il ne put en dire plus, car il fut incontinent assommé avec son propre microscope de démonstration.

A ce moment-là, déjà, quelques politiciens attentifs notèrent que personne ne fut puni pour cet acte irréfléchi.

Il est possible que l'incident ait été en rapport avec un certain nombre d'autres qui suivirent : par exemple celui du citoyen inconnu – et infortuné – de Duluth qui, au point culminant de la parade organisée dans cette ville en l'honneur de *Ce vieil Abnego moyen*, eut la malencontreuse idée de s'exclamer avec un étonnement bon enfant : « Et alors ? Ce n'est rien de plus qu'un citoyen ordinaire comme vous et moi. » Il fut immédiatement transformé en confetti par ses voisins immédiats, sous les regards de la foule furieuse.

Ces développements furent soigneusement étudiés par les hommes dont le pouvoir dérivait du consentement légal, sinon bien dirigé, des gouvernés.

George Abnego, concluait cette élite, représentait la maturation d'un grand mythe national qui, implicite dans la civilisation depuis près d'un siècle, avait été amené à un aboutissement éclatant grâce aux moyens de communication de masse et aux média de loisirs.

C'était le mythe qui avait débuté avec le culte voué au « jeune Américain normal au sang rouge » et qui s'était achevé, au niveau le plus élevé, avec la jactance du politicien en manches de chemise et bretelles. « Les gars, vous savez tous qui je suis. Je suis le peuple, rien d'autre que le peuple. »

C'était le mythe qui avait donné naissance à des pratiques telles que le baiser politique aux enfants, l'imitation de la façon de vivre des classes supérieures, les modes éphémères et stupides apparaissant et disparaissant dans le peuple avec la régularité monotone d'un essuie-glace. Le mythe des titres et des organisations fraternelles. Le mythe du « chic type ».

Il y eut une élection présidentielle cette année-là.

Du fait de la disparition des côtes Est et Ouest des Etats-Unis, il n'y avait plus de Parti démocrate. Ce qui en restait avait été absorbé par

un groupe intitulé « Vieille Garde républicaine », qui était ce qui se rapprochait le plus d'une gauche américaine. Le parti au pouvoir – les Républicains conservateurs – situé à droite au point de tendre vers le royalisme, avait récolté suffisamment de voix théocratiques pour se sentir optimiste quant au résultat de l'élection.

Désespérément, la Vieille Garde républicaine se mit à la recherche d'un candidat. Après avoir, avec les regrets d'usage, écarté l'adolescent épileptique récemment élu gouverneur du Sud-Dakota en violation de la constitution de l'Etat et s'être prononcés contre la grand-mère chanteuse de psaumes de l'Oklahoma qui ponctuait ses discours électoraux avec de la musique religieuse jouée au bandjo, les stratégies du parti arrivèrent, par un après-midi d'été, à Fillmore (Wisconsin).

A partir du moment où Abnego se laissa persuader d'accepter de se présenter comme candidat (sa dernière objection, bien intentionnée mais molle : il était membre du parti de l'opposition, fut balayée comme les autres), il devint évident que le cours de la bataille avait tourné, que les racines légendaires avaient pris feu.

Abnego axa sa campagne sur le slogan : « Retour à la normale avec l'homme normal. »

Réunis en convention, les républicains conservateurs prirent conscience du danger qui les menaçait – celui de subir une défaite électorale accablante. Ils modifièrent leurs tactiques, essayant de faire face à l'attaque de front et avec de l'imagination :

Ils désignèrent comme candidat à la présidence un bossu, qui souffrait en plus de l'incapacité d'être un distingué professeur de droit dans une importante université ; marié sans enfant, il avait divorcé avec beaucoup de publicité ; enfin, il avait avoué un jour à un comité d'enquête du Congrès avoir commis et publié des poésies surréalistes. Des affiches, qui le représentaient sous une apparence horrible, avec une bosse deux fois plus grosse que nature, recouvrirent tous les murs du pays, accompagnées du slogan suivant : « Un homme anormal pour un monde anormal ! »

En dépit de ce brillant coup politique, l'issue ne fit jamais de doute pour quiconque. Le jour de l'élection, le slogan nostalgique l'emporta par trois contre un sur le slogan lucide. Quatre ans plus tard, les opposants étant les mêmes, le score atteignit cinq et demi contre un. Et il n'existait plus d'opposition organisée lorsque George Abnego sollicita un troisième mandat...

Non qu'il l'eût éliminée par la répression. Il y avait plus de liberté de pensée politique sous Abnego qu'il n'y en avait jamais eu antérieurement. Simplement, il y eut de moins en moins de pensées exprimées et de réunions politiques.

Chaque fois que cela fut possible, Abnego s'arrangea pour esquiver toute prise de position. Quand une décision s'avérait indispensable, il se basait strictement sur des précédents. Il abordait rarement les thèmes d'intérêt courant et ne s'engageait jamais personnellement. Ce n'était qu'en famille qu'il était loquace et exhibitionniste.

« Comment peut-on brocarder le vide ? » Telle avait été la lamentation des journalistes et des dessinateurs de l'opposition durant les premières années de la Révolution abnégite, quand le peuple, à chaque élection, se précipitait vers Abnego. Ils tentèrent bien de lui attribuer des déclarations ridicules ou des aveux, mais toujours sans succès. Abnego était tout simplement incapable de dire quoi que ce fût qui pût être considéré comme ridicule par la majorité de la population.

Et les cas critiques ? « Eh bien, avait dit un jour Abnego (cette déclaration figurait dans l'Histoire que tous les écoliers connaissaient), j'ai remarqué que même le plus gigantesque des incendies de forêt s'éteint de lui-même. L'essentiel est de ne pas s'affoler. »

Il abaissa ces cas jusqu'à un seuil d'hypotension artérielle. Et, au fur et à mesure que s'écoulaient les années, avec des alternatives de construction et de destruction, de stimulation et de conflit, d'anxiété et de tourments accélérés, les gens se calmèrent et devinrent humblement reconnaissants.

Il semblait à certains que, depuis le jour de la prestation de serment d'Abnego, le chaos avait commencé à hésiter, que partout florissait une stabilité splendide et bienvenue. A certains égards, comme la diminution du taux des naissances monstrueuses, des développements étaient en cours qui n'avaient absolument rien à voir avec l'homme normal de Fillmore ; à d'autres – par exemple, l'étonnante déclaration des lexicographes, selon qui des expressions argotiques particulières aux adolescents de l'époque du premier mandat d'Abnego étaient utilisées par leurs enfants dans des contextes exactement semblables dix-huit ans plus tard, pendant sa cinquième administration – le nivellement historique et les effets aplanissants de la truelle abnégite étaient évidents.

L'expression verbale de ce grand calme fut l'abnégisme.

L'enregistrement historique le plus ancien et convenablement rédigé ayant trait à ces insuffisances se rapporte au mandat durant lequel Abnego, se sentant assez sûr de lui, forma un cabinet sans tenir le moindre compte des désirs de la hiérarchie de son parti. Un journaliste, qui tentait de démontrer le manque absolu de couleur de la nouvelle équipe politique, demanda si l'un ou l'autre de ses membres – du secrétaire d'Etat au ministre des Postes et

Télécommunications – s’était jamais compromis publiquement et avait pris l’initiative d’un seul pas constructif dans une direction ou dans une autre.

Ce à quoi le président aurait répondu, sans hésitation et avec un sourire aimable : « J’ai toujours dit qu’il ne pouvait y avoir de rancunes là où personne n’était battu. Eh bien, monsieur, personne n’est battu dans un combat de boxe où l’arbitre ne peut prendre de décision. »

Bien que l’authenticité de cette remarque ne soit pas établie, elle donne parfaitement le ton de l’Amérique abnégite. « Agréable comme un round nul » devint une locution de tous les jours.

C’est certainement aussi apocryphe que la légende du cerisier de George Washington, mais l’abnégisme le plus définitif attribué au président, et qu’il passe pour avoir prononcé à la fin d’une représentation de Roméo et Juliette, fut le suivant : « Il est préférable de ne pas avoir aimé que d’avoir aimé et perdu. »

Au début du sixième mandat d’Abnego – le premier au cours duquel il fut assisté, en qualité de vice-président, par son fils aîné – un groupe d’Européens, arrivant sur un cargo assemblé à l’aide d’éléments récupérés sur trois destroyers coulés et un porte-avions chaviré, rouvrit les relations commerciales de l’Ancien Continent avec les Etats-Unis.

Reçus partout avec une chaleur indescriptible, ils visitèrent tout le pays, étonnés par la placidité de la population, son absence presque totale d’excitation politique ou militaire, ainsi que par la rétrogradation technologique rapide du pays. Un des émissaires, oubliant sa prudence diplomatique, fit ce commentaire avant son départ : « Nous sommes venus en Amérique, cette patrie de l’industrialisation, dans l’espoir de trouver des solutions à de nombreux et préoccupants problèmes de science appliquée. Ces problèmes – tels que l’application de l’énergie atomique – à des fins industrielles et l’utilisation de la fission nucléaire pour la réalisation d’armes atomiques de petites dimensions comme les pistolets et les grenades à main – s’opposent à notre redressement post-atomique. Mais vous, dans ce qui subsiste des Etats-Unis d’Amérique, vous n’avez même pas conscience de ce que nous, dans ce qui reste de l’Europe, considérons comme si complexe et si urgent. Excusez l’expression, mais vous vivez ici dans une sorte d’hypnose nationale. »

Ses hôtes américains ne s’offensèrent pas : ils acceptèrent les remontrances avec des sourires polis et des haussements d’épaules. La délégation retourna chez elle pour dire à ses compatriotes que les Américains, déjà réputés pour leur folie, s’étaient maintenant

spécialisés dans le crétinisme.

Cependant, une autre délégation, qui avait tout observé attentivement et posé de nombreuses questions détaillées, rejoignit son Toulouse natal (la culture française s'était une nouvelle fois coagulée dans le Midi) pour définir les fondations philosophiques de la Révolution abnégite.

Dans un livre que le monde entier lut avec un énorme intérêt, Michel-Gaston Fouffnique, ancien professeur d'histoire à la Sorbonne, fit remarquer que, si l'homme du XXe siècle s'était suffisamment libéré des étroites formulations grecques pour entrevoir une logique non aristotélicienne et une géométrie non euclidienne, il n'avait pas encore eu la témérité intellectuelle de créer un système politique non platonicien. Du moins, pas jusqu'à Abnego.

Jusqu'à l'époque de Socrate, écrivait M. Fouffnique, les hommes ont été les esclaves de la conception qui voulait que le meilleur d'entre eux gouverne. Comment déterminer ce « meilleur », ainsi que l'échelle des valeurs à utiliser pour que le dirigeant soit bien le meilleur et non simplement l'un des meilleurs non différenciés – telle a été la question de base qui a déchaîné les feux de la controverse durant près de trois millénaires. Que ce fût l'aristocratie de naissance ou d'intelligence qui fût le critère de valeur ; que les dirigeants fussent choisis de par la volonté d'un dieu ou déterminés par l'étude des entrailles d'un cochon ; qu'ils fussent sélectionnés par le peuple par l'intermédiaire d'un scrutin – il y avait des alternatives dans les méthodes. Mais jusqu'alors aucun système politique ne s'était aventuré hors du postulat implicite et non vérifié exprimé pour la première fois dans la République de Platon.

Maintenant, au moins, l'Amérique a changé et elle conteste la valeur pragmatique de l'axiome. La jeune démocratie occidentale qui a introduit le concept des droits de l'Homme dans la jurisprudence apporte maintenant au monde fiévreux la doctrine du plus petit dénominateur commun. Selon cette doctrine, ainsi que je suis parvenu à le comprendre après une observation prolongée, ce n'est pas le pire qui devrait gouverner – comme le prétendent avec passion beaucoup de mes collègues délégués – mais le moyen : ce que l'on pourrait définir par « non-meilleur » ou « non-élite ».

Au milieu des ruines toujours radioactives provoquées par la guerre moderne, les peuples d'Europe écoutaient avec dévotion la lecture de la monographie de Fouffnique. Ils étaient captivés par la monotonie pacifique que l'on disait exister aux Etats-Unis, mais ennuyés par les raisons de l'académicien, selon qui un groupe dirigeant qui saurait se recruter parmi les « non-meilleurs » serait débarrassé des myriades de

jalousies et de conflits qui naissent du besoin de prouver la supériorité individuelle ; un tel groupe serait enclin à aplanir très rapidement toute querelle majeure, de manière à éviter que de dangereuses occasions soient saisies par des personnes imaginatives et pleines de ressources dans des conditions de lutte et de tension.

Il y avait les oligarques d'un côté et les chefs de parti de l'autre ; dans telle nation, un ancien ordre religieux se maintenait au pouvoir ; dans telle autre, des hommes calculateurs et brillants continuaient à tenir les leviers de commande. Mais des hommes prêchaient de par le monde. Des chamans étaient apparus parmi la population, que les gens du peuple appelaient des « abnégos ». Les tyrans se trouvèrent dans l'impossibilité d'éliminer ces chamans, car ils n'étaient pas choisis en vertu d'une capacité spéciale, mais simplement parce qu'ils représentaient l'échantillon moyen d'un groupe donné ; l'échantillon moyen de n'importe quel groupe de population, découvrit-on, dure aussi longtemps que le groupe lui-même. Ce fut la raison pour laquelle, à travers le temps et les effusions de sang, les abnégos répandirent leur philosophie et prospérèrent.

Ce fut Oliver Abnego (Abnego IV des Etats-Unis) qui devint le premier président universel. Le vice-président – son fils – était à la tête d'un Sénat composé pour la majeure partie de ses oncles, tantes et cousins. Eux et leur nombreuse progéniture vivaient dans une économie qui ne s'était que très peu détériorée par rapport aux conditions expérimentées par le fondateur de leur dynastie.

En sa qualité de président mondial, Oliver Abnego approuva une seule mesure : l'octroi de la scolarité universitaire préférentielle aux étudiants dont le classement correspondait à la moyenne de groupe de leur âge sur l'ensemble de la planète. Malgré cette mesure, le président aurait difficilement pu être taxé d'originalité et d'innovation, impropres à son haut rôle, car depuis quelque temps déjà tous les systèmes de récompense – scolaires, sportifs et même industriels – couronnaient la réalisation la plus moyenne, les sanctions frappant à égalité les résultats les plus hauts et les plus bas.

Quand un peu plus tard les sources de pétrole se tarirent, les hommes se retournèrent avec un calme parfait vers le charbon. Les dernières turbines, bien que toujours en état de marche, furent placées dans des musées : les hommes qu'elles servaient sentaient que l'utilisation isolée et individuelle de ces machines constituait un faste indigne d'un bon abnégisme.

Le phénomène culturel le plus remarquable de cette époque fut la naissance de poèmes soigneusement rimés et parfaitement métrés qui vantaient des beautés indéfinissables ou les charmes vagues d'une

femme ou d'une vieille mère. Si l'anthropologie n'avait pas été une science disparue, il serait devenu banal de constater qu'il y avait une tendance saisissante à l'uniformité dans des domaines aussi divers que la structure osseuse, les traits du visage et la pigmentation de la peau, sans parler de l'intelligence, de la musculature et de la personnalité. L'humanité se repliait rapidement et inconsciemment vers son centre.

Toutefois, juste avant que le charbon s'épuise, il y eut un bref pétilllement d'intelligence parmi un groupe qui s'était établi sur un emplacement situé au nord-ouest du Caire. Ce groupe de nilotiques, ainsi qu'on les appelait, était composé pour l'essentiel de dissidents non restructurés qui avaient été expulsés par leurs communautés, et qui présentaient un pourcentage important de malades mentaux et de handicapés physiques ; ils avaient à leur disposition une énorme quantité de gadgets techniques et de livres jaunissants récoltés dans des musées et des bibliothèques en ruine du monde entier.

Parfaitement ignorés de leurs semblables, les nilotiques organisaient des débats criards et interminables, tout en labourant leurs champs boueux juste assez pour récolter le strict nécessaire à leur survivance. Ils décidèrent qu'ils étaient les derniers échantillons de *l'homo sapiens*, le reste de l'humanité étant maintenant composé de ce qu'ils appelaient des *homo abnegus*.

Le succès évolutif de l'homme, conclurent-ils, avait été dû principalement à son manque de spécialisation. Alors que les autres créatures étaient contraintes de s'adapter à un environnement particulier et limité, l'homme avait eu la possibilité d'accomplir un effort violent et terrible jusqu'à ce qu'en définitive il eût découvert un facteur d'environnement qui demandait une spécialisation. Pour éviter la guerre, l'homme devait se spécialiser dans la non-valeur.

Après avoir longuement discuté cela, les nilotiques décidèrent d'utiliser les armes anciennes dont ils disposaient pour sauver *l'homo abnegus* de lui-même. Cependant, de violents désaccords sur le choix des méthodes de rééducation à employer les entraînèrent à un sanglant conflit d'extermination avec ces mêmes armes, conflit au cours duquel la colonie entière fut détruite et l'emplacement où elle vivait rendu inhabitable pour des décennies. A la même époque, le charbon étant à son tour épuisé, l'homme réintégra les vastes forêts autogénératrices.

Le règne de *l'homo abnegus* dura un quart de million d'années. Il fut finalement contesté – avec succès – par un groupe de chiens de Terre-Neuve qui s'était réfugié sur une île de la Baie de Hudson à la suite du naufrage, au XXe siècle, du cargo qui les transportait vers de nouveaux acquéreurs.

Ces chiens, robustes et supérieurement intelligents, contraints par la nature à n'être, durant des centaines de millénaires, qu'une société aboyante, apprirent à parler, un peu à la manière dont les ancêtres simiesques de l'homme avaient appris à marcher lorsqu'un soudain déplacement botanique avait détruit leurs domiciles juchés dans les arbres. Les rigueurs de leur île glacée contribuèrent à aiguïser leur intelligence et l'imagination stimulée par le froid, les chiens parlants créèrent une remarquable civilisation canine dans l'Antarctique avant de s'étendre vers le sud afin de réduire l'humanité en esclavage, et éventuellement -la domestiquer.

Cette domestication prit la forme d'élevage d'hommes sélectionnés uniquement pour leur capacité à lancer au loin des bâtons et autres objets, le « Allez, rapporte ! » étant un sport toujours aussi populaire parmi les nouveaux maîtres de la planète, en dépit de la sédentarité de certains individus érudits.

Un groupe très prisé d'animaux favoris était constitué par des humains ayant des bras incroyablement longs et minces ; d'autres « rapporteurs », toutefois, donnaient la préférence aux produits d'élevage trapus, aux bras courts mais extrêmement vigoureux et musclés ; quoique, occasionnellement, certains résultats intéressants fussent obtenus à la suite d'un rachitisme provoqué et entretenu durant plusieurs générations, ce qui permettait l'apparition de spécimens aux bras tellement flexibles qu'ils donnaient l'impression de ne pas posséder d'ossature. Ce dernier type, bien qu'esthétiquement et scientifiquement intéressant, était toutefois généralement décrié et considéré à la fois comme un signe de décadence chez le propriétaire et une insulte fonctionnelle envers l'animal.

Naturellement, la civilisation des « rapporteurs » développa par la suite des machines propulsives capables de lancer des bâtons plus loin, plus fort et à une cadence plus accélérée que n'importe quel humain. A la suite de quoi – sauf dans les communautés canines les plus arriérées – l'Homme disparut de la planète.

Horace B. Fyfe : QUE LA LUMIERE SOIT

Sans aller jusque-là, il est inévitable qu'une guerre atomique entraîne un recul important de la civilisation. De nouveaux primitifs se promèneront sur les vestiges de notre culture (ou d'une culture plus avancée que la nôtre) sans les comprendre. Peut-être même, sans le savoir, mettront-ils un comble au gâchis.

LES deux hommes s'attaquèrent au tronc épais de l'arbre avec une âpreté qui trahissait la fatigue. Sous l'éclat du soleil, des gouttes de sueur étincelantes s'échappaient de leurs corps tandis que les vieilles cognées mordaient tour à tour dans le bois.

Blackie se tenait à peu de distance, sur l'accotement de gravier de la grand-route, frottant sa courte barbe tout en examinant la profondeur de l'encoche blanche. Il tourna son visage carré et tanné vers l'aire de béton craquelée et rapiécée où Vito le Trapu montait la garde ; leurs regards se croisèrent et Blackie fit un signe.

« C'est bon, Sid et Mike. On va tenir conseil un moment. »

Les coups rythmés des haches s'interrompirent. Mike le Rouge passa son avant-bras sur la barbe à demi rasée qui le faisait passer pour un dandy. Sans mot dire, le grand Sid longea la route pour aller remplacer Vito.

« Il n'y en a plus pour longtemps, se vanta Mike, en lorgnant l'entaille avec satisfaction. Tu penses que ça va les faire rappliquer ?

– Bien sûr, répondit Blackie en se crachant dans les mains avant de soulever un des outils vétustes. Ils sont là pour ça.

– C'est drôle, musa Mike, comme il y en a qui tiennent le coup et d'autres qui se bousillent. Celles-ci doivent être en service depuis les temps où j'étais gosse... avant la dernière guerre éclair.

– Oh ! elles n'ont pas grand-chose à faire. Sauf en hiver quand elles sortent pour déblayer la neige, tout ce qu'elles font, c'est de poser une pièce de temps à autre. »

Mike contemplait sombrement la chaussée abîmée. Il recula pour éviter de souffrir de la chaleur réfléchie.

« Ce qui me sidère, c'est comment elles peuvent savoir qu'il y a une craquelure à un endroit particulier.

– Je pense qu'il y a des machines pour diriger les autres machines, soupira Blackie. Je ne sais pas. J'étais trop jeune. On y va, Vito ? »

L'équipe de relève se mit au boulot. Mike s'écarta hors de portée des éclats de bois qui volaient en tous sens et s'assit dans l'herbe tendre qui menait un nouvel assaut contre l'accotement de gravier. Arraché par le puissant Vito, un éclat virevolta dans l'air pour tomber à ses pieds. Il le ramassa et le porta à son nez. L'odeur était franche, propre.

Quand finalement l'arbre se fut abattu en travers de la route, Blackie les mena au lieu d'embuscade qu'il avait choisi dans la matinée. C'était cinquante mètres plus haut sur la route, en direction de la ville en ruine... un peu de côté ; un bouquet d'arbres leur assurait à la fois de l'ombre et un abri.

« Nous aurions dû apporter quelque chose à manger, dit Vito.

– Je ne savais pas qu'il nous faudrait si longtemps pour nous faufiler ce matin, dit Blackie. Les femmes nous auront préparé quelque chose quand nous rentrerons.

– Elles feront bien », dit Mike.

Il mesura de l'œil une mince branche. Il attendit un moment, puis il prit un couteau de chasse usé par des années d'aiguisage et coupa un tronçon rectiligne de la branche. Il se mit à le tailler.

« Espèce d'imbécile ! protesta Sid. Tu veux qu'on remarque la cassure sur l'arbre ?

– Oh ! elles n'ont pas de cerveau pour le remarquer.

– Tiens, mon œil ! Ça se voit comme les plaques au coin des rues d'autrefois ! Crois-tu qu'elles s'en apercevront, Blackie ?

– Je ne sais pas. Peut-être. » Blackie se releva précautionneusement pour regarder par-dessus un rideau de mûriers. « Je crois que je vais grimper à un arbre pour voir s'il ne vient rien. »

Il remonta son pantalon, cherchant un point facile pour entamer l'escalade. Ses bleus étaient de bonne fabrication, mais fatigués par de nombreuses déchirures et des rapetassages, et il n'avait pas envie de les accrocher à une aspérité. Il devenait difficile de se procurer des vêtements en bon état, pas encore pourris, dans les antiques ruines.

Il choisit une branche un peu au-dessus de sa tête et s'élança. Il exécuta un rétablissement, se poussa des pieds et s'enfonça dans le

feuillage sans effort apparent. Les autres attendaient en bas. Sid jetait de temps en temps un coup d'œil en haut. Vito donnait de petits coups de pied dans une des massues qu'ils avaient taillées dans une vieille poutre.

La seconde était dissimulée sous les vestes mais il en dépassait assez pour montrer qu'elles avaient été façonnées du même bois, peint en gris d'un côté, taché et troué de l'autre, où des planches avaient été clouées autrefois. Un rouleau de corde était lové près des haches.

Dans les hautes frondaisons, Blackie s'arc-bouta avec une aisance négligente et examina le ruban de ciment.

D'ici, songeait-il, on pourrait presque croire que l'endroit est encore en vie et non en train de s'écrouler.

Les fenêtres des lointaines maisons étaient des trous sombres, démunis de vitres, mais le soleil donnait à la maçonnerie une apparence de propreté et d'éclat. Pour Blackie, les faites déchiquetés des bâtisses étaient aussi normaux que les haillons de la plupart des gens qu'il connaissait. Plus loin, vers le centre de la cité, il y avait encore une preuve de la puissance disparue de sa race... un immense amas de pierres brisées et de métal fondu. Des herbes et des mousses étranges envahissaient la zone, mais il s'écoulerait des siècles avant qu'elles puissent masquer les dévastations.

Les tas disséminés au long de la route étaient mieux dissimulés, apparemment repoussés sans ordre derrière les accotements de gravier... Des monceaux pourrissants qui, selon la légende, avaient été des machines permettant de rouler sur la chaussée.

Quelque chose brillait au coude de la route. Blackie ferma à demi les yeux pour mieux voir.

Il dégringola de branche en branche, si lestement que le trio d'en bas fut à peine averti par le froissement des feuilles avant qu'il atterrisse comme un chat parmi eux.

« Elles arrivent ! »

Il enfila vivement sa veste souillée, imité avec une hâte silencieuse par les autres. Vito se frotta les mains sur la poitrine velue que laissait voir sa veste ouverte, et soupesa une des massues. Elle paraissait légère dans ses larges mains.

Ils étaient calmes, observant Sid qui guettait par une mince brèche dans le taillis. Blackie s'agitait derrière lui. Il tendit enfin le bras comme pour écarter l'autre, mais au même instant, Sid relâcha les buissons et s'accroupit.

Les autres, à son coup d'œil alarmé, s'allongèrent, regardant de

leurs yeux farouches à travers les broussailles ou de derrière les troncs d'arbres.

L'appel distant d'un geai leur parvint soudain clairement, avec le frisson d'une faible brise parmi les feuillages au-dessus d'eux. Puis ils perçurent un nouveau bruit, ferraillant et bourdonnant.

Une file de trois véhicules roulait sur la grand-route à une allure invariable qui ne tenait aucun compte des rapiècements ni des parties usées. Ils se dandinèrent tour à tour en contournant un raccommodage posé par-dessus une réparation antérieure et insuffisante, pour faire halte devant l'arbre abattu. Deux étaient des bulldozers et le troisième un petit camion avec un compartiment réservé à l'outillage. Il n'y avait pas de silhouettes humaines en vue.

Un instant après, l'équipe de travailleurs fit son apparition : une file de huit robots. Ils se déployèrent en arrivant devant l'obstacle, qu'ils explorèrent dans toute sa longueur, telles de gigantesques fourmis.

« Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? demanda Mike dans un murmure bien qu'il fût à cinquante mètres des engins.

– Ils examinent le boulot pour la chose qui les a envoyés, souffla Blackie en réponse. Tu vois ces petites lumières sur le haut de leurs têtes ? On m'a dit une fois que c'était grâce à ça qu'ils fonctionnaient. »

Quelques-uns des robots prirent des scies dans le camion et commencèrent à attaquer le tronc de l'arbre. D'autres se munirent de câbles et de gros crochets pour amarrer l'obstacle aux bulldozers.

« Regardez-les faire ! soupira Sid en haussant ses épaules massives avec envie. Il nous a fallu des heures, et eux, ils ont déjà fait la moitié du travail ! »

Ils regardèrent les robots découper avec précision le tronçon de l'arbre qui barrait la chaussée, sans dépasser d'un pouce l'accotement de gravier, puis aider les bulldozers à le tirer à l'écart. De l'autre côté de la surface cimentée, l'accotement dominait un creux de six pieds. Le tronc fut amené en parallèle au fossé et lâché dans un grand craquement de branchages et une pluie de petits cailloux.

« Une chance qu'on ait été du côté surélevé, murmura Mike. Un truc pareil écraserait un mec à lui faire sortir les tripes !

– Continuez à m'écouter, dit Blackie, et vous serez toujours au bon endroit au bon moment. »

Mike leva les sourcils à l'adresse de Vito qui avança la lèvre inférieure et opina sagement. Sid sourit, mais personne ne releva la vantardise.

« Ils s'alignent, les avertit Blackie, la voix concentrée. Vous êtes prêts, les gars ? Où est la corde ? »

Quelqu'un la lui mit dans les mains. Scrutant toujours du regard la scène qui se déroulait sur la route, il en chercha les bouts à tâtons et en tendit un à Mike. Les autres empoignèrent leurs massues.

« Et maintenant, n'oubliez pas ! leur commanda Blackie. Moi et Mike, on fait dégringoler le dernier de la file. Vous deux, vous foncez, vous le cognez sur la tête... et fort !

– Ne vous débinez pas pendant qu'on y sera ! dit le grand Sid. Ils ne vous poursuivront pas, mais ils savent se défendre. J'ai pas envie d'être encore une fois expédié à vingt pas de distance ! »

Les yeux des autres se portèrent sur la cicatrice blanche en zigzag qui descendait de l'oreille droite de Sid jusque sous le col de sa veste. Puis ils se retournèrent vers la route.

« Bon ! souffla Blackie. Le matériel roulant part le premier. »

Le camion et les bulldozers se dirigeaient vers la ville et la colonne de robots suivait à une certaine distance. Ceux-ci approchaient du point d'embuscade... ils commencèrent à le dépasser.

Blackie s'accroupit, ne prenant appui que du bout des doigts.

Alors que le dernier robot passait lourdement, Blackie surgit de la broussaille, relié à Mike le Rouge par les vingt pieds de corde dont ils tenaient chacun une des extrémités. Ils se mirent à courir derrière l'automate qui marchait, imités par leurs deux camarades.

De la main droite, Blackie fit tourner la partie de la corde qui pendait entre lui et Mike. Au second balancement, la corde passa par-dessus la tête du robot. Il vit Mike qui s'arc-boutait.

Le robot chancela. Il pivota gauchement vers la gauche, cherchant à tâtons ce qui l'entravait. Mike et Blackie tirèrent de nouveau sur la corde et la machine se trouva face à eux tandis qu'elle s'efforçait de rester en équilibre. Ses semblables poursuivaient leur marche régulière sur la route.

« Changeons de bouts ! » aboya Blackie.

Mike, très alerte, lui envoya son extrémité de corde et attrapa au vol celle de Blackie. Ils coururent de part et d'autre du robot pour l'enfermer dans une boucle. Blackie poursuivit sa course jusqu'au bord du fossé. Il prit un tour de corde sur son avant-bras et plongea en bas

du talus.

Une pluie de gravier le suivit quand Mike s'accrocha des deux talons sur l'accotement pour maintenir ferme l'autre bout. Puis il entendit le choc sonore de la chute de la machine.

Blackie escalada le talus. Vito et Sid s'acharnaient à coups de massue sur la mécanique qui s'agitait maladroitement. Mike dansait autour de la mêlée, les dents découvertes, et il fonça même comme pour sauter à pieds joints sur le robot. Mais devant le danger des massues qui tournoyaient, il se contenta de ramasser des poignées de gravier pour les lancer.

Blackie vira pour aller s'armer d'une des haches. Et juste à cet instant, Sid réussit à placer un coup précis sur la tête du robot.

Il en jaillit des étincelles tandis que le verre se fracassait. La machine cessa totalement de bouger.

« Très bien ! haleta Blackie. Très bien. Cela suffit ! »

Ils reculèrent et leurs farouches rictus s'effacèrent. Une poignée de gravier coula entre les doigts de Mike, pour tomber avec bruit sur le ciment. Peu à peu, les hommes se redressèrent, voyant à présent le robot comme un tas de métal inerte plutôt que comme une bête étrange dans les affres de l'agonie.

« Faudrait ramasser les affaires et filer, dit Blackie. Faut qu'on soit déjà sur la piste si jamais ils envoient une machine pour chercher ça. »

Vito tira le robot hors de la route en le prenant par la tête et ils entreprirent de le ligoter à deux soliveaux de cinq sur dix centimètres.

Deux heures environ s'étaient écoulées quand ils contournèrent avec leur fardeau l'angle d'une rue parmi les ruines et s'arrêtèrent devant un bâtiment relativement intact. Ils avaient récolté un cortège d'enfants sales et à demi vêtus qui couraient devant eux en annonçant la nouvelle.

Deux autres hommes et une poignée de femmes se rassemblèrent autour d'eux en poussant des exclamations. Les chasseurs posèrent leur proie sur le sol.

« Faudrait se mettre au travail sur lui, dit Blackie en regardant le ciel. Il va bientôt faire nuit. »

Les hommes qui étaient restés de garde coururent sous l'entrée de granit poli et revinrent avec des outils : des marteaux, des leviers, des

hachettes. Derrière s'empressaient les femmes avec des récipients divers et de vieilles casseroles. Les quatre hommes, fatigués d'avoir porté le robot, malgré leurs nombreuses haltes sur la piste, s'écartèrent.

« Par où commence-t-on, Blackie ? demanda un des hommes qui attendaient que les femmes eussent dégagé la corde et les morceaux de bois.

– Essayez toutes les articulations. Après cela, on le fendra par le milieu pour tenter d'avoir le réservoir principal d'alimentation. »

Il observait le métal qui cédait sous les coups. Au fur et à mesure que le robot se démembrait, le fluide qui en avait lubrifié le mécanisme complexe coulait des blessures pour être recueilli par les femmes dans un bidon de vingt litres.

« Apportes-en une tasse, Judy, dit Blackie à sa femme, une fille mince et blonde. Je veux voir si la qualité est aussi bonne que la dernière fois. »

Il alluma un bâtonnet au feu quand ils traversèrent le hall jonché de débris et naguère resplendissant, et elle le suivit dans un couloir sombre. Il écarta les peaux qui recouvraient l'embrasure de leur porte, puis il s'approcha de la table, en trébuchant. La fenêtre n'était pas encore obturée contre le froid de la nuit, mais elle donnait sur une cour entourée de hautes murailles. Pour des yeux habitués à la rue ensoleillée, la pièce était sombre.

Judy versa l'huile de récupération dans la lampe improvisée, attendit que la mèche de chiffon se fût bien imbibée puis la tendit à Blackie. Il alluma la mèche avec son bâtonnet.

« Elle brûle rudement bien, Blackie, dit la fille en plissant le nez, sous la première âcreté de la fumée huileuse. Mince ! C'est fortiche d'en avoir attrapé un le premier jour.

– Dis aux autres bonnes femmes d'être économes ! l'avertit-il. Quand on l'aura entièrement vidé, on devrait en avoir pour un mois ou plus. »

Il souffla la flamme du bâtonnet et laissa tomber le bois calciné sur le plancher, l'air pensif.

« Non, je ne suis pas tellement fortiche, avoua-t-il. Autrement je trouverais bien le moyen d'en forcer un à travailler le jardin à notre place. Peut-être un jour... Mais ceux de cette espèce refusent de faire autre chose que réparer leur foutue route, et à quoi est-elle bonne pour qui que ce soit ? »

Sa femme poussa avec précaution la lampe au milieu de la table.

« En tout cas, on sera mieux que l'hiver dernier, dit-elle. On aura de la lumière, désormais. »

Walter M. Miller : FRERE FRANCIS

On vient d'assister à un véritable retour à la préhistoire, une génération après la catastrophe. Mais les hommes ne tomberont peut-être pas tous aussi bas ; çà et là, des collectivités tenteront de préserver quelques acquis, de reconstruire de nouvelles civilisations, forcément en recul sur la nôtre.

Voici une évocation du Moyen Age post-atomique, où s'infiltré on ne sait quel pressentiment d'une possible Renaissance. Mais la Renaissance sera bien difficile, par la faute des hommes – une fois de plus.

N'EUT été ce pèlerin qui lui apparut tout à coup au beau milieu du désert où il poursuivait son jeûne rituel de Carême, frère Francis Gerard de l'Utah n'aurait certainement jamais découvert le document sacré. C'était d'ailleurs la première fois qu'il avait l'occasion de voir un pèlerin ceint d'un pagne, suivant la meilleure tradition, mais un coup d'œil suffit néanmoins au jeune moine pour se convaincre que le personnage était authentique. Le pèlerin était un vieil homme dégingandé qui boitillait en s'appuyant sur le classique bâton ; sa barbe en broussaille était tachée de jaune autour du menton et il transportait une petite outre sur l'épaule. Coiffé d'un vaste chapeau et chaussé de sandales, il avait les reins sanglés d'un lambeau de toile à sac, passablement sale et dépenaillé. C'était là tout son costume et il sifflotait (faux) tout en dévalant la piste rocailleuse du nord. Il paraissait se diriger vers l'abbaye des frères de Leibowitz, sise à une dizaine de kilomètres vers le sud.

Dès qu'il aperçut le jeune moine dans son désert de pierrailles, le pèlerin cessa de siffler et se mit à l'examiner curieusement. Frère Francis, lui, se garda bien de contrevenir à la règle de silence établi par son ordre pour les jours de jeûne : détournant bien vite son regard, il continua donc son travail, qui consistait à élever un rempart de grosses pierres pour protéger des loups son habitation provisoire.

Quelque peu affaibli après dix jours d'un régime exclusivement composé de baies de cactus, le jeune religieux sentait la tête lui tourner tandis qu'il continuait son labeur. Depuis quelque temps déjà, le paysage semblait danser devant ses yeux et il voyait flotter autour de lui des taches noires ; aussi se demanda-t-il tout d'abord si cette apparition barbue n'était pas un simple mirage engendré par la faim... Mais le pèlerin lui-même ne tarda pas à dissiper ses doutes

« *Ola allay !* » fit-il en le hélant joyeusement, d'une voix agréable et mélodieuse.

Comme la règle du silence l'empêchait de répondre, le jeune moine se contenta de dédier au sol un timide sourire.

« Cette route mène bien à l'abbaye ? » reprit alors l'errant.

Fixant toujours la terre, le novice hocha la tête affirmativement, puis il se baissa pour ramasser un petit morceau d'une pierre blanche, pareille à de la craie.

« Et que faites-vous ici, avec tous ces rochers ? » poursuivit le pèlerin en se rapprochant de lui.

En grande hâte, frère Francis s'agenouilla pour tracer sur une large pierre plate les mots *Solitude et Silence*. S'il savait lire – ce qui était d'ailleurs improbable, à considérer les statistiques – le pèlerin pourrait ainsi comprendre que sa seule présence constituait pour le pénitent une occasion de péché, et il lui ferait sans doute la grâce de se retirer sans plus insister.

« Ah ! bon », fit le barbu.

Un instant, il demeura immobile, promenant ses regards autour de lui, puis il frappa une grosse roche de son bâton

« Tenez, dit-il, en voilà une qui ferait bien votre affaire... Allons, bonne chance, et puissiez-vous trouver la Voix que vous cherchez ! »

Sur le moment, frère Francis ne comprit pas que l'étranger avait voulu dire « Voix » avec un V majuscule ; il imagina simplement que le vieil homme l'avait pris pour un sourd-muet. Après avoir jeté un rapide coup d'œil au pèlerin qui s'éloignait en sifflotant derechef, il s'empressa de lui dédier, me bénédiction silencieuse pour lui assurer un bon voyage, puis il se remit à son travail de maçon, pressé de se construire un petit enclos en forme de cercueil dans lequel il pourrait s'étendre pour dormir sans que sa chair offrît un appât aux loups dévorants.

Un céleste troupeau de cumulus passa au-dessus de sa tête : après avoir cruellement induit le désert en tentation, ces nuages allaient maintenant dispenser aux montagnes leur humide bénédiction... Leur passage rafraîchit un instant le jeune moine en le protégeant des rayons brûlants du soleil et il en profita pour activer son travail, non sans ponctuer ses moindres gestes d'oraisons chuchotées pour s'assurer la véritable Vocation – car c'était là, aussi bien, le but même qu'il cherchait à atteindre pendant sa période de jeûne dans le désert.

Finalement, frère Francis saisit la grosse pierre que le pèlerin lui avait indiquée... mais les bonnes couleurs que lui avaient données ses travaux de force désertèrent soudain son visage et il laissa précipitamment retomber le quartier de roc, comme s'il eût tout à coup touché un serpent.

Une boîte de métal rouillé gisait là, à ses pieds, partiellement enfouie dans la pierraille...

Poussé par la curiosité, le jeune moine voulut aussitôt la saisir, mais il fit d'abord un pas en arrière et se signa bien vite, en marmottant du latin. Après quoi, rassuré, il ne craignit plus de s'adresser à la boîte elle-même.

« *Vade retro, Satanas !* lui enjoignit-il en la menaçant du pesant crucifix de son rosaire, disparais, vil séducteur ! »

Tirant subrepticement de sous sa robe un minuscule goupillon, il aspergea la boîte d'eau bénite, à toutes fins utiles. « Si tu es créature diabolique, va-t'en ! »

Mais la boîte n'eut pas l'air de vouloir disparaître, ni d'exploser, ni même de se racornir dans une odeur de soufre... Elle se contenta de rester tranquillement à sa place, laissant au vent du désert le soin d'évaporer les gouttelettes sanctificatrices qui la recouvraient.

« Ainsi soit-il ! » fit alors le religieux en s'agenouillant pour saisir l'objet.

Assis parmi les cailloux, il passa plus d'une heure à marteler la boîte avec une grosse pierre pour l'ouvrir. Tandis qu'il travaillait de la sorte, l'idée lui vint que cette relique archéologique – car c'était bien de cela, visiblement, qu'il s'agissait – était peut-être un signe envoyé par le Ciel pour lui marquer que la Vocation lui était accordée. Aussitôt, pourtant, il chassa de son esprit cette pensée, se souvenant à temps que le père abbé l'avait très sérieusement mis en garde contre toute révélation personnelle directe à caractère spectaculaire. S'il avait quitté l'abbaye pour accomplir dans le désert ce jeûne de quarante jours, réfléchit-il, c'était justement pour que sa pénitence lui valût une inspiration d'en haut qui l'appellerait aux Saints Ordres. Il ne devait pas s'attendre à être le témoin de visions ou à s'entendre appeler par des voix célestes : de tels phénomènes, chez lui, n'eussent trahi qu'une vaine et stérile présomption. Trop de novices avaient ramené de leur retraite dans le désert d'abondantes histoires de présages, de prémonitions et de visions célestes, si bien que l'excellent père abbé avait adopté une politique énergique en face de ces prétendus miracles. « Le Vatican est seul qualifié pour se prononcer là-dessus, avait-il grogné, et il faut bien se garder de prendre pour révélation divine ce qui n'est autre chose que l'effet d'un coup de soleil. »

Malgré qu'il en eût, cependant, frère Francis ne pouvait s'empêcher de manipuler la vieille boîte de métal avec un infini respect, tout en la martelant de son mieux pour l'ouvrir...

Elle céda soudain, répandant son contenu sur le sol, et le jeune

religieux sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. L'Antiquité elle-même allait se révéler à lui ! Passionné d'archéologie, il avait peine à en croire le témoignage de ses yeux, et il songea tout à coup que frère Jeris allait en être malade de jalousie – mais il se reprocha vite cette pensée peu charitable et il se mit à remercier le Ciel qui le gratifiait d'un pareil trésor.

Tremblant d'émoi, il toucha d'une main précautionneuse les objets contenus dans la boîte en s'efforçant de les trier. Ses études antérieures lui permirent ainsi de reconnaître dans le lot une vrille – sorte d'instrument utilisé autrefois pour introduire dans du bois des tiges de métal fileté – et une espèce de petite cisaille à lames coupantes. Il découvrit aussi un outil bizarre, composé d'un manche de bois pourri et d'une forte tige de cuivre à laquelle adhéraient encore quelques parcelles de plomb fondu, mais il ne parvint pas à l'identifier. La boîte contenait en plus un petit rouleau d'une bande noire et collante, trop détériorée par les siècles pour qu'on pût savoir ce que c'était, et de nombreux fragments de verre et de métal, ainsi que plusieurs de ces petits objets tubulaires à moustaches de fil de fer que les païens des montagnes considéraient comme des amulettes, mais que certains archéologues croyaient être des restes de la légendaire *machina analytica*, antérieure au Déluge de Flammes.

Frère Francis examina soigneusement tous ces objets avant de les ranger à côté de lui sur la grande pierre plate ; quant aux documents, il se réserva de les examiner en dernier lieu. Comme toujours, d'ailleurs, c'étaient eux qui constituaient la plus importante découverte, étant donné le très petit nombre de papiers qui avaient échappé aux terribles autodafés allumés pendant l'Age de la Simplification par une populace ignorante et vengeresse ne craignant pas de détruire ainsi jusqu'aux textes sacrés eux-mêmes.

La précieuse boîte contenait deux de ces inestimables papiers, ainsi que trois petites feuilles de notes manuscrites. Tous ces vénérables documents étaient très fragiles, la vétusté les ayant desséchés et rendus cassants ; aussi le jeune moine les mania-t-il avec les plus grandes précautions, en ayant bien soin de les protéger du vent avec un pan de sa robe. Ils étaient d'ailleurs à peine lisibles et rédigés en anglais antédiluvien, cette langue ancienne qui, comme le latin, n'était plus employée, à l'heure actuelle, que par les moines et le rituel de la liturgie. Frère Francis se mit à les déchiffrer lentement, reconnaissant les mots au passage sans bien pénétrer leur signification exacte. On lisait sur l'une des petites feuilles :

« 1 livre saucisse, 1 boîte choucroute pour Emma. » La seconde feuille disait : « Penser à prendre formule 1 040 pour déclaration impôts. » La troisième, enfin, ne comportait que des chiffres : une longue addition,

puis un chiffre représentant manifestement un pourcentage soustrait du total précédent et suivi du mot « *zut !* ». Incapable de comprendre quoi que ce fût à ces documents, le moine se contenta de vérifier les calculs et les trouva justes.

Des deux autres papiers contenus dans la boîte, l'un, étroitement serré en un petit rouleau, menaçait de tomber en morceaux si l'on s'avisait de le dérouler. Frère Francis ne réussit à y déchiffrer que deux mots :

« *Pari mutuel* », et il le remit dans la boîte pour l'examiner plus tard, une fois soumis à un traitement conservateur approprié.

Le second document se composait d'un grand papier plusieurs fois replié sur lui-même et si cassant à l'endroit des pliures que le religieux dut se contenter d'en écarter précautionneusement les feuillets pour y jeter un coup d'œil.

C'était un plan, un réseau compliqué de lignes blanches tracées sur fond bleu !

Un nouveau frisson parcourut l'échine de frère Francis : c'était un *bleu* qu'il tenait là – un de ces documents anciens de toute rareté que les archéologues appréciaient tant et que les savants et interprètes spécialisés avaient généralement tant de mal à déchiffrer !

Mais l'incroyable bénédiction que constituait une pareille trouvaille ne se bornait pas là : parmi les mots tracés dans l'un des angles inférieurs du document, voilà, en effet, que frère Francis découvrit tout à coup le nom même du fondateur de son ordre : le Bienheureux Leibowitz *en personne* !

Les mains du jeune moine se mirent à trembler si fort, dans son allégresse, qu'il faillit en déchirer l'incalculable papier. Les derniers mots que lui avait adressés le pèlerin lui revinrent alors en mémoire « *Puisses-tu trouver la Voix que tu cherches !* » Et c'était bien une Voix qu'il venait de découvrir, une Voix avec un grand V, pareil à celui que forment les deux ailes d'une colombe plongeant vers la terre du haut du firmament, un V majuscule, comme dans *Vere dignum*, ou *Vidi aquam*, un V majestueux et solennel, comme ceux qui décorent les grandes pages du Missel – un V, en bref, comme dans *Vocation* !

Après un dernier coup d'œil au bleu pour s'assurer qu'il ne rêvait point, le religieux entonna ses actions de grâces : « *Beate Leibowitz, ora pro me... Sancte Leibowitz, exaudi me...* » – et cette dernière formule ne manquait pas d'une certaine audace, puisque le fondateur de son ordre attendait encore sa canonisation !

Oublieux des injonctions de l'abbé, frère Francis se dressa d'un bond et se mit à scruter l'horizon vers le sud, dans la direction

qu'avait prise le vieil errant au pague de jute. Mais le pèlerin avait depuis longtemps disparu... C'était sûrement un ange du Seigneur, se dit frère Francis, et – qui sait ? – peut-être même le Bienheureux Leibowitz en personne... Ne lui avait-il pas indiqué l'endroit même où découvrir ce miraculeux trésor, en lui conseillant de déplacer certain roc au moment où il lui adressait de prophétiques adieux ?..

Le jeune religieux demeura plongé dans ses exaltantes réflexions jusqu'à l'heure où le soleil couchant vint ensanglanter les montagnes, tandis que les ombres crépusculaires s'amassaient autour de lui. A ce moment-là seulement, la nuit approchante vint le tirer de sa méditation. Il se dit que l'inestimable don qu'il venait de recevoir ne le mettait probablement pas à l'abri des loups et il se hâta de terminer sa muraille protectrice. Puis, comme les étoiles se levaient, il ranima son feu et recueillit les petites baies violettes des cactus qui constituaient son repas. C'était là sa seule nourriture, à l'exception de la poignée de grains de blé desséchés qu'un prêtre lui apportait chaque dimanche. Aussi lui arrivait-il de promener un regard avide sur les lézards qui traversaient les rocs d'alentour – et ses rêves étaient-ils fréquemment peuplés de cauchemars gourmands.

Cette nuit-là, pourtant, la faim était passée au second plan de ses préoccupations. Ce qu'il aurait voulu, avant tout, c'était courir en toute hâte vers l'abbaye pour faire part à ses frères de sa merveilleuse rencontre et de sa miraculeuse découverte. Mais la chose, bien entendu, était absolument hors de question. Vocation ou non, il lui faudrait rester là jusqu'à la fin du Carême et continuer à se comporter comme si rien d'extraordinaire ne lui fût arrivé.

« On bâtera une cathédrale sur cet emplacement », songea-t-il tandis qu'il rêvassait auprès de son feu. Et déjà, son imagination lui montrait le majestueux édifice qui surgirait des ruines de l'ancien village avec ses clochers altiers qu'on pourrait découvrir de plusieurs kilomètres à la ronde.

Il finit par s'assoupir et, lorsqu'il se réveilla en sursaut, quelques vagues tisons rougeoyaient à peine dans son feu mourant. Il eut soudain l'impression qu'il n'était plus seul dans ce désert... Ecarquillant les yeux, il s'efforça de percer les ténèbres qui l'enveloppaient, et c'est alors qu'il aperçut, derrière les dernières braises de son maigre foyer, les prunelles d'un loup qui luisaient dans, l'obscurité. Poussant un cri d'effroi, le jeune moine courut aussitôt se blottir dans son cercueil de pierres sèches.

Ce cri qu'il venait de pousser, se dit-il tandis qu'il se terrait, tout tremblant, dans son refuge, ce cri ne constituait pas, à proprement parler, une infraction à la règle du silence... Et il se mit à caresser la

boîte de métal qu'il serrait sur son cœur, tout en priant pour que le Carême s'achevât promptement. Autour de lui, des pattes griffues égratignaient les pierres de son enclos...

Toutes les nuits, les loups rôdaient ainsi autour du misérable campement du religieux, emplissant les ténèbres de leurs hurlements de mort et, toute la journée, il se débattait, aux prises avec de véritables cauchemars provoqués par la faim, la chaleur et les impitoyables morsures du soleil. Ses journées, frère Francis les employait à ramasser du bois pour son feu et aussi à prier, s'évertuant à maîtriser son impatience de voir enfin arriver le Samedi Saint qui marquerait la fin du Carême et celle de son jeûne.

Pourtant, quand ce jour béni se leva enfin, le jeune moine était trop affaibli par les privations pour trouver la force de s'en réjouir. Accablé d'une immense lassitude, il fit sa besace, ramena son capuchon sur sa tête pour se garantir du soleil et mit sa précieuse boîte sous : son bras. Puis, plus léger d'une quinzaine de kilos par rapport au mercredi des Cendres, il entreprit de couvrir d'une démarche chancelante les dix kilomètres qui le séparaient de l'abbaye... Epuisé, il s'écroula au moment où il en atteignait la porte ; les frères qui le recueillirent et prodiguèrent leurs soins à sa pauvre carcasse déshydratée racontèrent qu'il n'avait cessé, pendant son délire, de parler d'un ange en pagne de jute et d'invoquer le nom du Bienheureux Leibowitz, le remerciant avec ferveur de lui avoir révélé de saintes reliques, ainsi que le « *Pari mutuel* ».

Le bruit de ces vaticinations se répandit dans la communauté et parvint très rapidement aux oreilles du père abbé, responsable de toute discipline, qui serra aussitôt les mâchoires. « Qu'on aille me le chercher ! » ordonna-t-il d'un ton bien propre à donner des ailes aux plus nonchalants.

En attendant le jeune moine, l'abbé se mit à faire les cent pas, tandis que la colère s'amassait en lui. Non pas, bien sûr, qu'il fût contre les miracles, loin de là. Encore qu'ils fussent difficilement compatibles avec les nécessités de l'administration intérieure, le bon père croyait dur comme fer aux miracles, puisqu'ils constituaient la base même de sa foi. Mais il entendait au moins que ces miracles fussent dûment contrôlés, vérifiés et authentifiés dans les formes prescrites, selon les règles établies. Depuis la récente béatification du vénéré Leibowitz, en effet, ces jeunes fous de moines s'avaient de dénicher des miracles partout.

Pour compréhensible que fût assurément cette propension au merveilleux, elle n'en était pas moins intolérable. Certes, tout ordre monastique digne de ce nom est vivement soucieux de contribuer à la canonisation de son fondateur, en réunissant avec le plus grand zèle tous les éléments susceptibles d'y contribuer, mais il y avait des limites ! Or, depuis quelque temps, l'abbé avait pu constater que son troupeau de moineillons avait tendance à échapper à son autorité, et le zèle passionné que mettaient les jeunes frères à découvrir et à recenser les miracles avait si bien ridiculisé l'ordre albertien de Leibowitz qu'on en faisait des gorges chaudes jusqu'au Nouveau Vatican...

Aussi le père abbé était-il bien décidé à sévir dorénavant, tout propagateur de nouvelles miraculeuses se verrait infliger une punition. Dans le cas d'un faux miracle, le responsable paierait ainsi le prix de son indiscipline et de sa crédulité ; dans le cas d'un miracle authentique, au contraire, révélé par des vérifications ultérieures, le châtiment subi constituerait la pénitence obligée que doivent accomplir tous ceux qui bénéficient du don de la grâce...

Au moment où le jeune novice frappa timidement à sa porte, le bon père, parvenu au terme de ses réflexions, se trouvait ainsi dans l'humeur qui convenait à la circonstance : un état d'esprit proprement féroce, dissimulé sous la plus benoîte apparence.

« Entrez, mon fils, fit-il d'une voix suave.

– Vous m'avez fait demander, mon Révérend Père ? s'enquit le novice – et il eut un sourire ravi en apercevant sa boîte de métal sur la table de l'abbé.

– Oui, répondit le père, qui parut hésiter un instant. Mais sans doute aimeriez-vous mieux, poursuivit-il, que ce soit *moi*, dorénavant, qui vienne vous trouver, puisque vous voici maintenant devenu un si célèbre personnage ?

– Oh ! non, mon Père ! s'écria frère Francis, cramoisi et s'étrangeant à demi.

– Vous avez dix-sept ans, et vous n'êtes visiblement qu'un imbécile.

– Sans aucun doute, mon Révérend.

– Voulez-vous me dire, dans ces conditions, quelle raison déraisonnable vous pouvez avoir de vous croire digne d'entrer dans les ordres ?

– Je n'en ai absolument aucune, ô mon vénérable maître. Je ne suis qu'un misérable pécheur dont l'orgueil est impardonnable.

– Et tu ajoutes encore à tes fautes, rugit l'abbé, en prétendant ton orgueil si grand qu'il est impardonnable !

– C’est vrai, mon Père. Je ne suis qu’un vermisseau. »

L’abbé eut un sourire glacé et recouvra son calme vigilant.

« Vous êtes donc prêt à vous rétracter, reprit-il, et à renier toutes les divagations que vous avez proférées sous l’influence de la fièvre, à propos d’un ange qui vous serait apparu et vous aurait remis ce... (il désigna d’un geste méprisant la boîte de métal)... cette méprisable pacotille ? »

Frère Francis eut un sursaut et ferma peureusement les yeux.

« Je... j’ai bien peur de ne le pouvoir, ô mon maître, souffla-t-il.

– Quoi ?

– Je ne puis nier ce que mes yeux ont vu, mon Révérend Père.

– Savez-vous quel est le châtiment qui vous attend ?

– Oui, mon Père.

– Très bien. Préparez-vous donc à le recevoir. »

Avec un soupir résigné, le novice releva sa longue robe jusqu’à la taille et s’inclina sur la table. Prenant alors dans son tiroir une solide verge de noyer, le bon père lui en cingla dix fois de suite le postérieur. (Après chaque coup, le novice prononçait avec soumission le « *Deo gratias* ! » que méritait la leçon d’humilité dont il profitait ainsi.)

« Et *maintenant*, interrogea l’abbé en baissant ses manches, êtes-vous disposé à vous rétracter ?

– Mon père, je ne le peux pas. »

Lui tournant le dos brusquement, le prêtre demeura un instant silencieux.

« Très bien, reprit-il enfin d’une voix mordante. Vous pouvez disposer. Mais ne comptez surtout pas prononcer vos vœux solennels cette année, en même temps que les autres. »

Frère Francis, en larmes, regagna sa cellule. Les autres novices allaient recevoir l’habit monastique, et lui, au contraire, devrait attendre encore une année et passer un nouveau Carême dans le désert, parmi les loups, en quête d’une vocation dont il savait pourtant bien qu’elle lui avait été amplement accordée...

Au cours des semaines qui suivirent, l’infortuné eut au moins la consolation de constater que l’abbé n’avait pas eu entièrement raison en traitant de « méprisable pacotille » le contenu de la boîte de métal. Ces reliques archéologiques avaient visiblement éveillé un très vif succès parmi les frères et l’on consacrait beaucoup de temps au nettoyage et au classement des outils ; on s’efforçait également de restaurer les documents écrits et d’en pénétrer le sens. Le bruit courait

même, dans la communauté, que frère Francis avait bien découvert d'authentiques reliques du Bienheureux Leibowitz – notamment sous la forme du plan, ou *bleu*, qui portait son nom et sur lequel se voyaient encore quelques éclaboussures brunâtres. (Du sang de Leibowitz, peut-être ? Le père abbé, lui, opinait qu'il s'agissait de jus de pomme.) En tout cas, le plan était daté de l'an de grâce 1956, c'est-à-dire qu'il semblait contemporain du vénérable fondateur de l'ordre.

On savait d'ailleurs assez peu de chose du Bienheureux Leibowitz ; son histoire se perdait dans les brumes du passé, que venait encore obscurcir la légende. On affirmait seulement que Dieu, pour mettre à l'épreuve le genre humain, avait ordonné aux savants d'autrefois – parmi lesquels figurait le Bienheureux Leibowitz – de perfectionner certaines armes diaboliques, grâce auxquelles l'Homme, en l'espace de quelques semaines, était parvenu à détruire l'essentiel de sa civilisation, supprimant du même coup un très grand nombre de ses semblables. C'avait été le Déluge de Flammes qu'avaient suivi les pestes et fléaux divers, et enfin la folie collective qui conduisit à l'Age de la Simplification. Au cours de cette dernière période, les ultimes représentants de l'humanité, saisis d'une fureur vengeresse, avaient taillé en pièces tous les politiciens, techniciens et hommes de science ; en outre, ils avaient brûlé tous les ouvrages et documents d'archives qui auraient pu permettre au genre humain de s'engager à nouveau dans les voies de la destruction scientifique. En ce temps-là, on avait poursuivi d'une haine sans précédent tous les écrits, tous les hommes instruits – à tel point que le mot « benêt » avait fini par devenir synonyme de citoyen *honnête, intègre et vertueux*.

Pour échapper au légitime courroux des benêts survivants, beaucoup de savants et d'érudits cherchèrent à se réfugier dans le giron de Notre Mère l'Eglise. Elle les accueillit, en effet, les revêtit de robes monacales et s'efforça de les soustraire aux poursuites de la populace. Ce procédé ne réussit d'ailleurs pas toujours, car certains monastères furent envahis, leurs archives et leurs textes sacrés jetés au feu, tandis qu'on pendait haut et court ceux qui s'y étaient réfugiés. En ce qui concerne Leibowitz, il avait trouvé asile chez les cisterciens. Ayant prononcé ses vœux, il devint prêtre et, au bout d'une douzaine d'années, la permission lui fut accordée de fonder un nouvel ordre monastique, celui des « albertiens », ainsi nommé en souvenir d'Albert le Grand, professeur du grand saint Thomas d'Aquin et patron de tous les gens de science. La congrégation nouvellement créée devait se consacrer à la préservation de la culture, tant sacrée que profane, et ses membres auraient pour tâche principale de transmettre aux générations à venir les rares livres et documents ayant échappé à la destruction et qu'on leur faisait tenir en cachette, de tous les coins du monde. Finalement, certains benêts reconnurent en Leibowitz un

ancien savant, et il subit le martyre par pendaison. L'ordre fondé par lui, pourtant, n'en continua pas moins à fonctionner et ses membres, lorsqu'il fut de nouveau permis de posséder des documents écrits, purent même s'attacher à transcrire de mémoire de nombreux ouvrages du temps passé. Mais la mémoire de ces annalistes étant forcément limitée (et peu d'entre eux, au reste possédant une culture assez étendue pour comprendre les sciences physiques), les frères copistes consacrèrent le plus clair de leurs efforts aux textes sacrés, ainsi qu'aux ouvrages traitant de belles-lettres ou de questions sociales. Ainsi donc ne survécut, de l'immense répertoire des connaissances humaines, qu'une assez chétive collection de petits traités manuscrits.

Après six siècles d'obscurantisme, les moines continuaient à étudier et à recopier leur maigre récolte. Ils attendaient... Certes, la plupart des textes sauvés par eux ne leur étaient d'aucune utilité – certains, même, leur demeurant rigoureusement incompréhensibles. Mais il suffisait aux bons religieux de savoir qu'ils détenaient la Connaissance ils sauraient la sauver et la transmettre, ainsi que l'exigeait leur devoir – et ce, même si l'obscurantisme universel devait durer dix mille ans...

Frère Francis Gerard de l'Utah retourna dans le désert l'année suivante et s'y remit à jeûner dans la solitude. Une fois de plus, il s'en revint au monastère, faible et amaigri, et fut de nouveau traduit devant le père abbé, qui lui demanda s'il était enfin décidé à renier ses extravagantes déclarations.

« Je ne le peux pas, mon Père, répéta-t-il, je ne peux pas nier ce que j'ai vu de mes yeux. »

Et l'abbé, une fois de plus, le châtia selon le Christ ; une fois de plus aussi, il repoussa la prononciation de ses vœux à une date ultérieure.

Les documents contenus dans la boîte de métal avaient cependant été confiés à un séminaire, pour étude, après qu'on en eut pris copie. Mais frère Francis, restait un simple novice, un novice qui continuait de rêver au magnifique sanctuaire que l'on édifierait quelque jour à l'emplacement de sa découverte...

« Diabolique entêtement ! fulminait l'abbé. Si le pèlerin dont s'obstine à parler cet idiot se dirigeait, comme il le prétend, vers notre abbaye, comment se fait-il qu'on ne l'ait jamais vu ?... Un pèlerin en pagne de jute, vraiment ! »

Pourtant, cette histoire de pagne de jute n'était pas sans tracasser un brin le bon père. La tradition rapportait en effet que le Bienheureux Leibowitz, lors de sa pendaison, avait été coiffé d'un sac de jute, en guise de capuchon...

Frère Francis resta sept ans novice et vécut dans le désert sept Carêmes successifs. A ce régime, il passa maître dans l'art d'imiter le hurlement des loups et il lui arrivait par la suite, histoire de s'amuser, d'attirer ainsi la meute des fauves jusque sous les murs de l'abbaye, par les nuits sans lune... Dans la journée, il se contentait de travailler aux cuisines et de frotter les dalles du monastère, tout en continuant à étudier les auteurs anciens.

Un beau jour, un envoyé du séminaire arriva sur son âne à l'abbaye, porteur d'une nouvelle génératrice de grand-liesse

« Il est maintenant certain, annonça-t-il, que les documents trouvés près d'ici remontent bien à la date indiquée et que le plan, notamment, se rapporte en quelque façon à la carrière de votre bienheureux fondateur. On l'a envoyé au Nouveau Vatican, qui le soumettra à une étude plus poussée.

– Ainsi, interrogea l'abbé, il pourrait donc s'agir, après tout, d'une véritable relique de Leibowitz ? »

Mais le messenger, peu soucieux d'engager sa responsabilité, se contenta de hausser le sourcil.

« On rapporte que Leibowitz était veuf, lors de son ordination, biaisa-t-il. Naturellement, si l'on parvenait à découvrir le nom de sa défunte épouse... »

C'est alors que l'abbé, se rappelant la petite note où figurait un nom de femme, haussa le sourcil à son tour...

Peu après, il fit mander frère Francis.

« Mon enfant, lui déclara-t-il d'un air positivement rayonnant, je crois le moment venu, pour vous, de prononcer enfin vos vœux solennels. Qu'il me soit permis, à cette occasion, de vous féliciter pour la patience et la fermeté de propos dont vous n'avez cessé de nous donner les preuves... Bien entendu, nous ne parlerons plus jamais de votre... heu... rencontre avec un... – hum ! –... coureur de désert. Vous êtes un bon benêt, et vous pouvez vous mettre à genoux si vous désirez ma bénédiction. »

Frère Francis poussa un profond soupir et s'évanouit, terrassé par l'émotion. Le père le bénit, puis le ranima et lui permit de prononcer ses vieux perpétuels : pauvreté, chasteté, obéissance – et observance de la règle.

A quelque temps de là, le nouveau procès de l'ordre albertien des

frères Leibowitz fut affecté à la salle des copistes, sous la surveillance d'un vieux moine appelé Horner, et il se mit à décorer consciencieusement les pages d'un traité d'algèbre de belles enluminures représentant des rameaux d'olivier et des chérubins joufflus.

« Si vous le désirez, lui annonça le vieil Horner de sa voix cassée, vous pouvez consacrer cinq heures de votre temps, chaque semaine, à une occupation de votre choix – sous réserve d'approbation naturellement. Dans le cas contraire, vous utiliserez ces heures de labeur facultatif à copier la *Summa Theologica*, ainsi que les fragments de l'*Encyclopedia Britannica* qui sont parvenus jusqu'à nous. »

Après avoir réfléchi là-dessus, le jeune moine demanda

« Pourrais-je consacrer ces heures à faire une belle copie du plan de Leibowitz ?

– Je n'en sais rien, mon enfant, répliqua frère Horner en fronçant le sourcil. C'est là un sujet sur lequel notre excellent père s'avère quelque peu chatouilleux, voyez-vous... Enfin, conclut-il devant les supplications du jeune copiste, je consens tout de même à vous le permettre, puisque c'est là un travail qui ne vous prendra pas longtemps. »

Frère Francis se procura donc le plus beau parchemin qu'il put trouver et passa de longues semaines à en gratter et polir la peau avec une pierre plate, jusqu'à ce qu'il eût réussi à lui donner une éclatante et neigeuse blancheur. Puis il consacra d'autres semaines à étudier les copies du précieux document, jusqu'à ce qu'il en connût par cœur tout le tracé, tout le mystérieux enchevêtrement de lignes géométriques et de symboles incompréhensibles. A la fin, il se sentit capable de reproduire les yeux fermés l'étonnante complexité du document. Alors, il passa bien des semaines encore à fouiller dans la bibliothèque du monastère pour y découvrir des renseignements qui lui permissent de se faire une idée, même vague, de la signification du plan.

Frère Jeris, un jeune moine qui travaillait également dans la salle des copistes et s'était maintes fois moqué de lui et de ses miraculeuses apparitions dans le désert, le surprit tandis qu'il se livrait à cette besogne.

« Puis-je vous demander, lui dit-il, penché sur son épaule, ce que signifie la mention *Mécanisme de contrôle transistoriel pour élément 6-B* ?

– C'est évidemment le nom de l'objet que représente le schéma, répliqua frère Francis, d'un ton un peu sec, car frère Jeris n'avait fait que lire à haute voix le titre du document.

– Sans doute... Mais que représente donc ce schéma ?

– Mais... le mécanisme de contrôle transistoriel d'un élément 6-B, naturellement ! »

Frère Jeris éclata de rire, et le jeune copiste se sentit rougir.

« Je suppose, reprit-il, que le schéma représente en réalité quelque concept abstrait. D'après moi, ce *Mécanisme de contrôle transistoriel* devait être une abstraction transcendente.

– Et vous la classeriez dans quel ordre de connaissance, votre abstraction ? s'enquit Jeris, toujours sarcastique.

– Eh bien, voyons... » Frère Francis hésita un instant, puis reprit : « Etant donné les travaux que poursuivait le Bienheureux Leibowitz avant d'entrer en religion, je dirais que le concept dont il s'agit ici concerne cet art aujourd'hui perdu que l'on nommait autrefois *l'électronique*.

– Ce nom figure en effet parmi les textes écrits qui nous ont été transmis. Mais que désignent-ils au juste ?

– Les textes nous le disent également : l'objet de l'électronique était l'utilisation de l'Electron, que l'un des manuscrits en notre possession, malheureusement fragmentaire, nous définit comme une *Torsion du néant négativement chargée*.

– Votre subtilité m'impressionne, s'extasia Jeris. Puis-je vous demander encore ce que c'est que la négation du néant ? »

Frère Francis, rougissant de plus belle, se mit à patauger.

« La torsion négative du néant, poursuivit l'impitoyable Jeris, doit tout de même aboutir à quelque chose de positif. Je suppose donc, frère Francis, que vous parviendrez à nous fabriquer ce quelque chose, si vous voulez bien y consacrer tous vos efforts. Grâce à vous, nul doute que nous ne finissions par posséder ce fameux Electron. Mais qu'en ferons nous alors ? Où le mettrons-nous ? Sur le maître-autel, peut-être ?

– Je n'en sais rien, répliqua Francis, qui s'énervait, et je ne sais pas davantage ce qu'était un Electron, ni même à quoi cela pouvait bien servir. J'ai seulement la conviction profonde que la chose a dû exister, à une certaine époque, voilà tout. »

Eclatant d'un rire moqueur, Jeris l'iconoclaste le quitta pour retourner à son travail. Cet incident avait attristé frère Francis sans le détourner pour autant du projet qu'il caressait. Dès qu'il eut assimilé les quelques renseignements que pouvait lui fournir la bibliothèque du monastère sur l'art perdu dans lequel s'était illustré Leibowitz, il esquaissa quelques avant-projets du plan qu'il entendait reproduire sur

son parchemin. Le schéma lui-même, puisqu'il n'arrivait pas à en pénétrer la signification, serait reproduit par ses soins tel qu'il se présentait sur le document original. Pour ce faire, il emploierait l'encre noire ; par contre, il adopterait des encres de couleur et des caractères de fantaisie hautement décoratifs pour reproduire des chiffres et légendes du plan. Il décida également de rompre l'austère et géométrique monotonie de sa reproduction en l'agrémentant de colombes et de chérubins, de pampres verdoyants, de fruits dorés et d'oiseaux multicolores – voire d'un artificieux serpent. En haut de son œuvre, il tracerait une représentation symbolique de la Sainte Trinité, et en bas, pour faire pendant, un dessin de la cotte de mailles servant d'emblème à son ordre. Le Mécanisme de contrôle transistoriel du Bienheureux Leibowitz se trouverait ainsi magnifié comme il convenait et son message parlerait à l'œil en même temps qu'à l'esprit.

Lorsqu'il eut achevé son croquis préliminaire, il le soumit timidement au frère Horner.

« Je m'aperçois, fit le vieux moine d'un ton nuancé de remords, que ce travail vous prendra beaucoup plus de temps que je ne l'aurais cru... Mais il n'importe : continuez. Le dessin en est beau, vraiment très beau.

– Merci, mon frère. »

Frère Horner eut un clin d'œil à l'adresse du jeune religieux :

« J'ai appris, lui glissa-t-il en confidence, que l'on avait décidé d'activer les formalités nécessaires pour la canonisation du Bienheureux Leibowitz. Aussi est-il probable que notre excellent père se sent à l'heure actuelle beaucoup moins inquiet à propos de ce que vous savez. »

Bien entendu, tout le monastère était au courant de cette importante nouvelle. La béatification de Leibowitz était depuis longtemps un fait accompli, mais les dernières formalités qui feraient de lui un saint pouvaient exiger encore bon nombre d'années. En outre, il y avait toujours lieu de craindre que l'avocat du Diable découvrit quelque motif rendant impossible la canonisation projetée.

Au bout de longs mois, frère Francis se mit enfin au travail sur son beau parchemin, traçant avec amour les fines arabesques, les volutes compliquées et les élégantes enluminures rehaussées de feuilles d'or. C'était un travail de longue haleine qu'il avait entrepris là, un travail qui exigeait plusieurs années pour être mené à bonne fin. Les yeux du copiste, naturellement, furent mis à rude épreuve et il fut parfois obligé d'interrompre son labeur pendant de longues semaines, de peur qu'une bévue causée par la fatigue vînt gâcher tout l'ensemble. Peu à peu, cependant, l'œuvre prenait forme, et elle affectait une si

grandiose beauté que tous les moines de l'abbaye se pressaient pour la contempler avec admiration. Seul, le sceptique frère Jeris continuait à critiquer.

« Je me demande, disait-il, pourquoi vous ne consacrez pas votre temps à un travail *utile*. »

C'était ce qu'il faisait, quant à lui, puisqu'il fabriquait des abat-jour de parchemin décoré pour les lampes à huile de la chapelle.

Sur ces entrefaites, le vieux frère Horner tomba malade et se mit à décliner rapidement. Dans les premiers jours de l'Avent, ses frères chantèrent pour lui la Messe des Morts et confièrent sa dépouille à la terre originelle. L'abbé choisit frère Jeris pour succéder au défunt dans la surveillance des copistes et le jaloux en profita aussitôt pour ordonner à frère Francis d'abandonner son chef-d'œuvre. Il était grand temps, lui dit-il, de renoncer à ces enfantillages ; il s'agissait maintenant de fabriquer des abat-jour. Frère Francis mit en lieu sûr le fruit de ses veilles et obéit sans récriminer. Tout en peignant ses abat-jour, il se consolait en songeant que nous sommes tous mortels... Un jour, sans doute, l'âme de frère Jeris irait rejoindre en Paradis celle du frère Horner, la salle des copistes, après tout, n'étant jamais que l'antichambre de la Vie Eternelle. Alors, s'il plaisait à Dieu, il lui serait permis de reprendre son chef-d'œuvre interrompu...

La divine Providence, toutefois, prit les choses en main bien avant le trépas de frère Jeris. Dès l'été qui suivit, un évêque qui cavalcadait à dos de mule, accompagné d'une nombreuse suite de dignitaires ecclésiastiques, se présentait à la porte du monastère. Le Nouveau Vatican, annonça-t-il, l'avait chargé d'être l'avocat de la canonisation de Leibowitz et il venait recueillir auprès du père abbé tous les renseignements susceptibles de l'aider dans sa mission ; en particulier, il souhaitait obtenir des éclaircissements sur une apparition terrestre du Bienheureux dont aurait été gratifié un certain frère Francis Gerard de l'Utah.

L'envoyé du Nouveau Vatican fut chaleureusement accueilli, comme il se doit. On le logea dans l'appartement réservé aux prélats de passage et on le pourvut de six jeunes moines attentifs à satisfaire ses moindres désirs. On déboucha pour lui les meilleures bouteilles, on embrocha les plus délicates volailles et on alla même jusqu'à se préoccuper de ses distractions, embauchant pour lui chaque soir plusieurs violonistes et toute une troupe de clowns.

Il y avait trois jours que l'évêque était là quand le bon père abbé fit comparaître devant lui frère Francis.

« Monseigneur Di Simone désire vous voir, lui dit-il. Si vous avez le malheur de donner libre cours à votre imagination, nous ferons de vos

boyaux des cordes à violon, nous jetterons votre carcasse aux loups et vos ossements seront inhumés en terre non consacrée... Maintenant, mon fils ; allez en paix Monseigneur vous attend. »

Frère Francis n'avait nul besoin de l'avertissement du bon père pour tenir sa langue. Depuis le jour lointain où la fièvre l'avait rendu loquace, après son premier Carême dans le désert, il s'était bien gardé de souffler mot à âme qui vive de sa rencontre avec le pèlerin. Mais il s'inquiétait de voir que les plus hautes autorités ecclésiastiques s'intéressaient-brusquement à ce même pèlerin, aussi le cœur lui battait-il à grands coups lorsqu'il se présenta devant l'évêque.

Son effroi se révéla d'ailleurs sans fondement aucun. Le prélat était un vieil homme fort paternel, qui semblait s'intéresser avant tout à la carrière du moine.

« Et maintenant, lui dit-il au bout de quelques instants d'aimable entretien, parlez-moi donc de votre rencontre avec votre bienheureux fondateur. »

– Oh ! Monseigneur ! Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait du Bienheureux Leibo...

– Bien sûr, mon fils, bien sûr... Voici d'ailleurs un procès-verbal de cette apparition que je vous ai apporté. Il a été dressé d'après des renseignements recueillis aux meilleures sources. Je vous demande seulement de le lire. Après quoi, vous m'en confirmerez l'exactitude, ou bien vous le corrigerez, si besoin est. Ce document, bien entendu, s'appuie uniquement sur des on-dit. En réalité, *vous seul* pouvez nous dire ce qui s'est passé au juste. Je vous prie donc de le lire *très* attentivement. »

Frère Francis prit l'épaisse liasse de papiers que lui tendait le prélat et se mit à parcourir ce compte rendu officiel avec une appréhension grandissante qui ne tarda pas à dégénérer en une véritable terreur.

« Vous changez de visage, mon fils, remarqua l'évêque. Auriez-vous donc constaté quelque erreur ? »

– Mais... mais... ce n'est pas comme cela... ce n'est pas *du tout* comme cela que les choses se sont passées ! s'écria le malheureux moine, atterré. Je ne l'ai vu qu'une seule fois et il s'est borné à me demander le chemin de l'abbaye. Puis il a frappé de son bâton la pierre sous laquelle j'ai découvert les reliques...

– Pas de chœur céleste, si je comprends bien ?

– Oh ! non.

– Pas de nimbe autour de sa tête non plus, ni de tapis de roses se déroulant sous ses pas au fur et à mesure qu'il avançait ?

– Devant Dieu qui me voit, Monseigneur, j'affirme que rien de tout cela ne s'est produit !

– Bon, bon, fit l'évêque, en soupirant. Les histoires que content les voyageurs, je le sais bien, comportent toujours une part d'exagération... »

Comme il semblait déçu, frère Francis s'empressa de s'excuser, mais l'avocat du futur saint le calma d'un geste

« Cela ne fait rien, mon fils, lui assura-t-il. Nous ne manquons pas d'autres miracles, dûment contrôlés, Dieu merci !... En tout état de cause, d'ailleurs, les papiers découverts par vous auront eu au moins une utilité, puisqu'ils nous ont permis de découvrir le nom que portait l'épouse de votre vénéré fondateur, laquelle mourut, comme vous le savez, avant qu'il entrât en religion.

– Vraiment, Monseigneur ?

– Oui. Elle s'appelait Emily. »

Manifestement fort désappointé par le récit que lui avait fait le jeune moine de sa rencontre avec le pèlerin, monseigneur Di Simone n'en passa pas moins cinq jours pleins sur le lieu où Francis avait découvert la boîte de métal. Une cohorte de jeunes novices l'accompagnait, brandissant des pelles et des pioches... Après qu'on eut beaucoup creusé, l'évêque regagna l'abbaye, au soir du cinquième jour, avec un riche butin de reliques diverses, parmi lesquelles une vieille boîte d'aluminium contenant encore quelques traces d'un magma desséché qui avait peut-être été, jadis, de la choucroute.

Avant de quitter l'abbaye, il visita la salle des copistes et voulut voir la reproduction que frère Francis avait faite du célèbre *bleu* de Leibowitz. Le moine, tout en protestant que c'était une bien pauvre chose, la lui exhiba d'une main tremblante.

« Boufre ! s'écria l'évêque (c'est du moins ce que l'on crut comprendre). Il faut finir ce travail, mon fils, il le faut !

Souriant, le moine chercha le regard du frère Jeris. Mais l'autre s'empressa de détourner la tête... Le lendemain, frère Francis se remettait à l'ouvrage, à grand renfort de plumes d'oie, de feuilles d'or et de pinceaux divers.

... Il y travaillait toujours lorsqu'une nouvelle députation venue du Nouveau Vatican se présenta au monastère. Cette fois, il s'agissait d'une troupe nombreuse, comportant même des gardes en armes pour repousser les attaques des bandits de grand chemin. A sa tête, fièrement campé sur une mule noire, paraissait un prélat dont le chef s'ornait de petites cornes et la bouche de longs crocs acérés (c'est en tout cas ce qu'affirmèrent par la suite plusieurs novices). Il se présenta

comme *l'advocatus Diaboli*, chargé de s'opposer par tous les moyens à la canonisation de Leibowitz, et expliqua qu'il venait à l'abbaye pour enquêter sur certains bruits absurdes, propagés par des moinillons hystériques, et dont la rumeur s'était répandue jusqu'aux autorités suprêmes du Nouveau Vatican. Rien qu'à voir cet émissaire, on comprenait tout de suite qu'il n'était pas de ceux à qui on peut en conter.

L'abbé l'accueillit poliment et lui offrit une petite couchette tout métal, dans une cellule exposée au sud, en s'excusant de ne pouvoir le loger dans l'appartement d'honneur, provisoirement inhabitable pour raisons d'hygiène. Ce nouvel hôte se contenta pour le servir des personnages de sa suite et il partagea, au réfectoire, l'ordinaire des moines : herbes cuites et brouet de racines.

« J'ai appris que vous étiez sujet à des crises nerveuses, avec perte du sentiment, dit-il à frère Francis quand le moine comparut devant lui. Combien de fous et d'épileptiques comptez-vous parmi vos ascendants ou vos proches ? »

– Aucun, Excellence.

– Ne m'appellez pas Excellence ! rugit le dignitaire. Et dites-vous bien que je n'aurai aucun mal à extraire de vous la vérité. »

Il parlait de cette formalité comme d'une intervention chirurgicale des plus banales et pensait visiblement qu'elle aurait dû être pratiquée depuis de longues années.

« Vous n'ignorez pas, reprit-il, qu'il existe des procédés permettant de vieillir artificiellement les documents, n'est-ce pas ? »

Frère Francis l'ignorait.

« Vous savez également que la femme de Leibowitz s'appelait Emily, et qu'Emma n'est *absolument pas* le diminutif de ce prénom ? »

Francis n'était pas très renseigné, là-dessus non plus. Il se rappelait seulement que ses parents, dans son enfance, employaient parfois certains diminutifs un peu à la légère... « Et puis, se dit-il, si le Bienheureux Leibowitz – béni soit-il ! – avait décidé d'appeler sa femme Emma, je suis sûr qu'il savait ce qu'il faisait... »

L'envoyé du Nouveau Vatican se mit alors à lui faire un cours de sémantique si furieux et si véhément que l'infortuné moinillon crut en perdre la raison. A l'issue de cette orageuse séance, il ne savait même plus s'il avait jamais, oui ou non, rencontré un pèlerin.

Avant son départ, l'avocat du diable voulut voir, lui aussi, la copie enluminée qu'avait faite. Francis et le malheureux la lui apporta la mort dans l'âme. Le prélat, tout d'abord, parut interloqué ; puis il

déglutit et sembla se forcer pour dire quelque chose.

« Vous ne manquez certes pas d'imagination, reconnut-il. Mais cela, je crois que tout le monde ici le savait déjà. »

Les cornes de l'émissaire avaient diminué de plusieurs centimètres et il repartit le soir même pour le Nouveau Vatican.

... Et les années passèrent, ajoutant quelques rides aux visages juvéniles, quelques cheveux blancs aux tempes des moines. Au monastère, la vie allait son train, et les moines continuaient à s'absorber dans leurs copies, comme par le passé. Frère Jeris, un beau jour, s'avisa de vouloir construire une presse à imprimer. Quand l'abbé lui demanda pourquoi, il sut seulement répondre : « Pour augmenter la production.

– Ah oui ? fit le père. Et à quoi pensez-vous donc que serviraient vos paperasses, dans un monde où l'on est si heureux de ne pas savoir lire ? Peut-être pourriez-vous les vendre aux paysans pour allumer leur feu, hein ? »

Mortifié, frère Jeris haussa tristement les épaules – et les copistes du monastère continuèrent à travailler de la plume d'oie...

Un matin de printemps, enfin, peu avant le Carême, un nouveau messenger se présenta au monastère, apportant une bonne, une excellente nouvelle : le dossier réuni pour la canonisation de Leibowitz était maintenant complet, le Sacré Collège n'allait pas tarder à se réunir et le fondateur de l'ordre albertien figurerait bientôt parmi les saints du calendrier.

Tandis que toute la confrérie se réjouissait, le père abbé – très vieux, maintenant, et passablement gâteux – fit appeler frère Francis.

« Sa Sainteté exige votre présence lors des fêtes qui vont se dérouler pour la canonisation d'Isaac Edward Leibowitz, crachota-t-il. Préparez-vous à partir. »

Et il ajouta d'un ton grognon : « Si vous voulez vous évanouir, allez faire cela ailleurs ! »

Le voyage du moine jusqu'au Nouveau Vatican lui demanderait au moins trois mois – davantage, peut-être : tout dépendait de la distance qu'il pourrait couvrir avant que les inévitables voleurs de grand chemin le privent de son âne.

Il partit seul et sans armes, muni seulement d'une sébille de

mendiant. Il serrait sur son cœur la copie enluminée du plan de Leibowitz et priait Dieu, chemin faisant, pour qu'on ne la lui volât point. Il est vrai que les voleurs étaient gens ignorants et n'auraient su qu'en faire... Par précaution, tout de même, le moine arborait un morceau de tissu noir sur l'œil droit. Les paysans étaient superstitieux, en effet, et la menace du « mauvais œil » suffisait parfois à les mettre en fuite.

Après deux mois et quelques jours de voyage, frère Francis rencontra son voleur, sur un sentier de montagne bordé de bois épais, loin de toute habitation. C'était un homme de petite taille, mais visiblement solide comme un bœuf. Les jambes écartées, ses bras puissants croisés sur la poitrine, il était campé en travers du sentier, attendant le moine qui s'en venait doucement vers lui, au pas lent de sa monture... Il semblait être seul et n'avait pour arme qu'un couteau qu'il ne tira même pas de sa ceinture. La rencontre causa au moine un profond désappointement : dans le secret de son cœur, en effet, il n'avait cessé d'espérer, tout le long du chemin, qu'il rencontrerait un jour le pèlerin de jadis.

« Halte ! » ordonna le voleur.

L'âne s'arrêta de lui-même. Frère Francis releva son capuchon pour montrer son bandeau noir et il y porta lentement la main, comme s'il se fût apprêté à dévoiler quelque spectacle affreux, dissimulé sous le tissu. Mais l'homme, rejetant la tête en arrière, éclata d'un rire sinistre et proprement satanique. Le moine s'empressa de murmurer un exorcisme, ce dont le voleur ne parut pas autrement impressionné.

« Ça ne prend plus depuis des années, lui dit-il. Allons, pied à terre, et plus vite que ça ! » Frère Francis haussa les épaules, sourit et descendit de sa monture sans protester.

« Je vous souhaite le bonjour, monsieur, fit-il d'un ton aimable. Vous pouvez prendre l'âne, la marche me fera du bien.

Et il s'éloignait déjà, quand le voleur lui barra le chemin.

« Attends !... Déshabille-toi complètement, et fais-moi voir un peu ce qu'il y a dans ce paquet ! »

Le moine lui montra sa sébille, avec un petit geste d'excuse, mais l'autre se mit à rire de plus belle.

« Le coup de la pauvreté, on me l'a déjà fait aussi ! assura-t-il à sa victime d'un ton sarcastique, mais le dernier mendigot que j'ai arrêté avait un demi-*heklo* d'or dans sa botte... Allons, vite, déshabille-toi ! »

Quand le moine se fut exécuté, l'homme fouilla ses vêtements ; il n'y trouva rien et les lui rendit.

« Maintenant, reprit-il, voyons donc ce paquet.

– Ce n'est qu'un document, monsieur, protesta le religieux, un document sans valeur pour tout autre que son propriétaire.

– Ouvre le paquet, te dis-je ! »

Frère Francis s'exécuta sans mot dire et les enluminures du parchemin brillèrent bientôt sous le soleil. Le voleur eut alors un sifflement admiratif.

« Joli ! C'est ma femme qui va être contente d'accrocher ça au mur de la cabane ! »

Le pauvre moine, à ces mots, sentit le cœur lui manquer et il se mit à marmotter une prière silencieuse : *« Si Tu l'as envoyé pour m'éprouver, ô Seigneur, supplia-t-il du fond de l'âme, donne-moi au moins le courage de mourir comme un homme, car s'il est écrit qu'il doit me le prendre, il ne le prendra que sur le cadavre de Ton indigne serviteur ! »*

« Enveloppe-moi l'objet ! ordonna soudain le voleur, dont l'opinion était faite.

– Je vous en prie, monsieur, gémit frère Francis, vous ne voudriez pas priver un pauvre homme d'un ouvrage qu'il a mis toute sa vie à faire ?... J'ai passé quinze ans à enluminer ce manuscrit et...

– Quoi ? interrompit le voleur. Tu as fait ça toi-même ? Et il se remit à hurler de rire.

– Je ne vois pas, monsieur, répliqua le moine en rougissant légèrement, ce qu'il peut y avoir là de si plaisant...

– Quinze ans ! lui dit l'homme entre deux accès d'hilarité, quinze ans ! Et pourquoi, je te le demande ? Pour un bout de papier ! Quinze ans !... Ha ! »

Saisissant à deux mains la feuille enluminée, il entreprit de la déchirer. Alors frère Francis se laissa tomber à genoux, au milieu du sentier.

« *Jésus, Marie, Joseph !* s'écria-t-il. Je vous en supplie, monsieur, au nom du Ciel ! »

Le voleur parut s'amadouer un peu ; jetant le parchemin sur le sol, il demanda en ricanant

« Serais-tu prêt à te battre pour défendre ton morceau de papier ?

– Si vous voulez, monsieur ! Je ferai tout ce que vous voudrez. »

Tous deux tombèrent en garde. Le moine se signa précipitamment et invoqua le Ciel, se rappelant que la lutte avait été jadis un sport autorisé par la divinité – puis il marcha au combat...

Trois secondes plus tard, il gisait sur les rocs pointus qui lui meurtrissaient l'échine, à demi étouffé sous une petite montagne de muscles durs.

« Et voilà ! » fit modestement le voleur qui se releva et saisit le parchemin.

Mais le moine se traînait sur les genoux, les mains jointes, l'assourdissant de ses supplications désespérées.

Ma parole, railla le voleur, tu baiserais mes bottes, si je te le demandais, pour que je te rende ton image !

Pour toute réponse, frère Francis le rattrapa d'un bond et se mit à baiser avec ferveur les bottes du vainqueur.

C'en était trop, même pour un gredin chevronné. Avec un juron, le voleur jeta le manuscrit sur le sol, sauta sur l'âne et s'en fut... Aussitôt, Francis fondit sur le précieux document et le ramassa. Puis il se mit à trotter derrière l'homme en appelant sur lui toutes les bénédictions du Ciel et en remerciant le Seigneur d'avoir créé des malandrins aussi désintéressés...

Pourtant, quand le voleur et son âne eurent disparu derrière les arbres, le moine se prit à se demander, avec un brin de tristesse, pour quelle raison, en effet, il avait consacré quinze années de sa vie à ce morceau de parchemin... Les paroles du voleur résonnaient encore à ses oreilles : « Et pourquoi, je te le demande ?... » Oui, pourquoi, au fait, pour quelle raison ?

Frère Francis reprit sa route à pied, tout songeur, la tête inclinée sous son capuchon... Un moment, même, l'idée lui vint de jeter le document parmi les broussailles et de le laisser là, sous la pluie... Mais le père abbé avait approuvé sa décision de le remettre aux autorités du Nouveau Vatican, en guise de présent. Le moine réfléchit qu'il ne pouvait pas arriver là-bas les mains vides, et il poursuivit son chemin, rasséréné.

L'heure était venue. Perdu dans l'immense et majestueuse basilique, frère Francis s'abîmait dans la prestigieuse magie des couleurs et des sons. Lorsqu'on eut invoqué l'Esprit infailible, symbole de toute perfection, un évêque se leva – c'était monseigneur Di Simone, remarqua le moine, l'avocat du saint – et il adjura saint Pierre de se prononcer, par le truchement de Sa Sainteté Léon XXII, ordonnant du même coup à toute l'assistance de prêter une oreille attentive aux paroles solennelles qui allaient être prononcées.

A ce moment, le pape se leva calmement et proclama qu'Isaac-Edward Leibowitz était désormais un saint. C'était fini. Dorénavant l'obscur technicien de jadis faisait partie de la céleste phalange. Frère

Francis adressa aussitôt une dévotieuse prière à son nouveau patron, tandis que le chœur entonnait le *Te Deum*.

Marchant d'un pas vif, le Souverain Pontife, un moment plus tard, surgit si brusquement dans la salle d'audience où le moinillon attendait que la surprise coupa le souffle de frère Francis, le privant un instant de la parole. Il s'agenouilla en hâte pour baiser l'anneau du Pécheur et recevoir la bénédiction, puis il se redressa maladroitement, embarrassé par le beau parchemin enluminé qu'il tenait derrière son dos. Comprenant la raison de son trouble, le pape eut un sourire.

« Notre fils nous a apporté un présent ? » demanda-t-il.

Le moine eut un bruit de gorge ; il hocha stupidement la tête et tendit enfin son manuscrit, que le vicaire du Christ fixa très longtemps sans rien dire, le visage parfaitement impassible.

« Ce n'est rien, bredouilla frère Francis, qui sentait grandir son trouble à mesure que le silence du pontife se prolongeait, ce n'est qu'une pauvre chose, un misérable présent... J'ai honte, même, d'avoir passé tant de temps à... » Il s'arrêta court, étranglé d'émotion.

Mais le pape semblait ne l'avoir pas entendu.

« Comprenez-vous la signification du symbolisme employé par saint Isaac ? » demanda-t-il au moine, tout en continuant d'examiner curieusement le mystérieux tracé du plan.

Frère Francis, pour toute réponse, ne put que secouer négativement la tête.

« Quelle qu'en soit la signification... » commença le pape – mais il s'interrompit tout à coup et se mit brusquement à parler d'autre chose. Si l'on avait fait au moine l'honneur de le recevoir ainsi, lui expliqua-t-il, ce n'était certes pas que les autorités ecclésiastiques, officiellement, eussent une opinion quelconque sur le pèlerin qu'il avait vu... Frère Francis avait été traité de la sorte parce qu'on entendait le récompenser d'avoir retrouvé d'importants documents et de saintes reliques. Ainsi avait-on en effet jugé sa trouvaille, sans qu'on tînt d'ailleurs le moindre compte des circonstances qui l'avaient accompagnée...

Et le moine se mit à balbutier ses remerciements, tandis que le Souverain Pontife se perdait de nouveau dans la contemplation des schémas si joliment enluminés.

« Quelle qu'en soit la signification, répéta-t-il enfin, ce fragment de savoir, mort pour l'instant, reprendra vie quelque jour. » Souriant, il eut un léger clin d'œil à l'adresse du moine. « Et nous le conserverons avec vigilance jusqu'à ce jour-là », conclut-il.

Alors seulement, frère Francis s'aperçut que la soutane blanche du pape avait un trou et que tous ses vêtements étaient assez élimés. Le tapis de la salle d'audience se montrait lui-même fort usé par endroits, et le plâtre du plafond s'en allait en morceaux.

Mais il y avait des livres, sur les rayonnages qui couraient le long des murs, des livres enrichis d'admirables enluminures, des livres qui traitaient de choses incompréhensibles, des livres patiemment recopiés par des hommes dont la tâche ne consistait pas à comprendre, mais à sauvegarder. Et ces livres attendaient que l'heure fût venue.

« Au revoir, fils bien-aimé. »

L'humble gardien de la flamme du savoir repartit à pied vers sa lointaine abbaye... Lorsqu'il approcha de la région hantée par le voleur, il se sentit tout frémissant d'allégresse. Si le voleur était par hasard de congé, ce jour-là, le petit moine entendait bien s'asseoir pour attendre son retour. Car il savait, cette fois, ce qu'il avait à répondre à sa question.

William Tenn : LA RUÉE VERS L'EST

L'idée du Moyen-Age postatomique est sans cloute celle qui a le plus inspiré les conteurs. On ne pouvait songer à en explorer toute la richesse dans le cadre limité de cette anthologie. Voici pourtant une nouvelle variation sur ce thème, par l'ironique auteur d'Un système non-P, toujours prêt à imaginer d'étonnants retournements du cours de l'histoire.

La grand-route du New Jersey avait été très dure pour les chevaux. Les ornières étaient si profondes et le terrain si rocailleux que les deux hommes avaient été obligés de marcher au petit trot de peur de blesser leurs précieuses montures. Et, aussi bas vers le sud, les fermes n'existaient pas : aussi n'avaient-ils pu manger que des provisions séchées, et, la nuit précédente, ils avaient dormi dans une station-service au bord de la route, en suspendant leurs hamacs entre les vieilles pompes à essence rouillées.

Mais c'était tout de même la route la meilleure et la plus directe. Jerry Franklin en était sûr. La grand-route était une route gouvernementale ; on la nettoyait deux fois par an. Ils avaient bien marché et s'en étaient tirés sans même que leurs chevaux boient. Comme ils débouchaient sur le dernier vallonnement, ils passèrent devant une souche d'arbre fendue sur laquelle on lisait l'inscription « Vers Trenton », gravée au couteau. Jerry se détendit un peu. Son père et les amis de son père seraient fiers de lui. Lui-même se sentait plein d'orgueil.

Mais, tout de suite après, il fut de nouveau sur le qui-vive. Il rejoignit son compagnon, un jeune homme de son âge.

« D'après le protocole, c'est moi qui suis le chef, lui rappela-t-il. Aussi vous feriez mieux de ne pas rester en avant de moi comme ça, juste avant d'arriver à Trenton. »

Il détestait se prévaloir ainsi de son rang. Mais il fallait voir les choses telles qu'elles étaient, et si un subordonné le devançait, il fallait bien le remettre à sa place. Après tout, il était le fils aîné du sénateur de l'Idaho. Le père de Sam Rutherford, lui, n'était qu'un petit sous-secrétaire d'Etat et, dans la famille de la mère de Sam, ils étaient tous de petits employés très ordinaires.

Sam eut un geste d'excuse et amena son cheval derrière celui de Jerry à la distance convenable.

« J'avais cru voir quelque chose de bizarre, expliqua-t-il. On aurait dit un groupe de reconnaissance sur le côté de la route – et je pourrais

jurant qu'ils portaient des vêtements en peaux de buffle.

– Les Séminoles(1) ne portent pas de peaux de buffle, Sammy. Vous ne vous souvenez plus de ce que vous avez appris à vos cours de science politique ?

– Je n'ai jamais reçu de formation politique, Mr. Franklin : je suis un technicien. Ce qui m'intéresse, c'est de fouiller les ruines, mais le peu que je sais m'avait toujours fait penser que des peaux de buffle n'avaient rien à voir avec les Séminoles. C'est pourquoi je...

– Faites attention aux chevaux, conseilla Jerry. Les négociations sont mon travail à moi. »

Ce disant, il ne put s'empêcher de toucher la bourse qu'il avait sur la poitrine, d'un doigt tremblant. A l'intérieur se trouvait son mandat, soigneusement dactylographié sur une des plus précieuses, une des dernières feuilles du papier officiel (qui n'avait pas cessé d'être officiel bien que le verso ait été couvert, des années auparavant, par une note de service) et signé par le Président lui-même. A l'encre !

L'existence de tels documents était importante pour l'avenir d'un homme. Il lui faudrait, selon toute probabilité, s'en défaire durant les conférences, mais le mandat dont il était investi serait conservé dans les archives du Capitole, dans le Nord. Et quand son père mourrait, et qu'il prendrait un des deux sièges consacrés à l'Idaho, il aurait alors assez de prestige pour essayer de se faire accepter comme membre du Comité des appropriations. Ou même – pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? – faire partie du Comité directeur. Il n'y avait aucun sénateur Franklin qui eût été membre du Comité directeur.

Les deux envoyés comprirent qu'ils arrivaient à Trenton quand ils passèrent devant les premiers groupes d'ouvriers du New Jersey en train de travailler au nettoyage de la route. Des visages terrorisés se levèrent vers eux, jetèrent un bref coup d'œil, pour se replonger rapidement dans leur tâche. Les équipes travaillaient apparemment sans surveillance. De toute évidence, les Séminoles pensaient qu'il suffisait de donner les indications nécessaires.

Mais, comme ils chevauchaient entre les blocs de ruines parfaitement nettoyées qui constituaient la ville proprement dite, sans trouver personne de plus important que des blancs, une autre explication commença à se faire jour dans l'esprit de Jerry Franklin. Tout cela lui donnait l'impression d'une ville encore en guerre ; mais où étaient les combattants ? Presque certainement de l'autre côté de Trenton, en train de défendre le Delaware – car c'était par là que les nouveaux chefs de Trenton craignaient d'être attaqués, et non par le nord, où il n'y avait que les Etats-Unis d'Amérique.

Mais, s'il en était ainsi, contre qui pourraient-ils bien être en train de se défendre ? De l'autre côté du Delaware, vers le sud, il y avait d'autres Séminoles, c'était tout. Était-il pensable que les Séminoles en soient venus à se battre entre eux ?

Ou alors Sam Rutherford avait peut-être bien raison. Fantastique ! Des peaux de buffle à Trenton ! Il n'aurait pas dû y en avoir avant Harrisburg, à 150 km.

Mais quand ils empruntèrent State Street, Jerry, consterné, se mordit les lèvres. Sam ne s'était pas trompé, un bon point pour lui.

Eparpillés sur la vaste pelouse du Capitole en ruine, se trouvaient quelques douzaines de wigwams. Et les grands hommes sombres qui étaient assis impassibles ou chevauchaient fièrement entre les wigwams portaient tous des peaux de buffle. Ce n'était même pas la peine d'essayer d'associer la peinture de leur visage au souvenir des récits faits pendant les classes de politique : c'étaient bien des Sioux.

Ainsi, les renseignements qui avaient été rapportés au gouvernement sur l'identité de l'envahisseur étaient complètement faux, comme d'habitude. On ne pouvait certes s'attendre à ce que les communications fissent des miracles sur des distances aussi importantes. Mais cette erreur rendait les choses difficiles. Cela pourrait porter préjudice à sa mission pour une raison bien simple : son message était adressé directement à Osceola VII, chef de tous les Séminoles. Et si Sam Rutherford croyait que cela lui donnait le droit de se prévaloir de...

Il jeta un regard agressif à Sam. Mais non, Sam ne lui causerait aucun ennui. Sam n'oserait jamais tenter un « Je vous l'avais bien dit ». Sous le regard de son supérieur, le fils du sous-secrétaire d'Etat baissa les yeux d'un air humble.

Satisfait, Jerry chercha dans sa mémoire ce qu'il se rappelait des récentes relations avec les Sioux. Il ne se souvenait pas de grand-chose – juste les dispositions des deux ou trois traités. Ça ferait l'affaire.

Il s'avança vers un des guerriers, qui donnait l'impression d'être un personnage de marque, et descendit de cheval par précaution. On pouvait arriver à parler avec un Séminole en restant sur sa monture, mais pas avec un Sioux. Les Sioux étaient terriblement chatouilleux sur les questions de protocole avec les Blancs. « Nous venons dans un but pacifique », dit-il au guerrier, toujours impassible, droit comme la lance qu'il tenait, et aussi raide et dur que la carabine qui était accrochée à son épaule. « Nous apportons un message et de nombreux cadeaux pour votre chef. Nous venons de New York, là où habite notre chef. » Il réfléchit quelques instants et ajouta « Vous savez, le Grand Chef Blanc. »

Il n'avait pas plus tôt prononcé cette phrase qu'il la regrettait. Le guerrier eut un rire bref ; ses yeux brillèrent de gaieté moqueuse. Puis son visage redevint impassible, et calme et digne, comme il convient à un homme qui en a entendu d'autres.

« Oui, dit-il. J'ai entendu parler de lui. Qui n'a pas entendu parler des richesses, de la puissance et des lointaines possessions du Grand Chef Blanc ? Venez. Je vais vous mener à notre chef. Suivez-moi, homme blanc. »

Jerry fit signe à Sain Rutherford de l'attendre.

Sur le seuil d'une grande tente décorée avec munificence, l'Indien s'effaça et, négligemment, fit signe à Jerry d'entrer.

La pénombre régnait à l'intérieur, mais la source de lumière était suffisamment riche pour stupéfier Jerry qui en eut le souffle coupé. Des lampes à pétrole ! Trois ! Ces gens vivaient sur un grand pied.

Un siècle auparavant, avant que le monde se fût déchiré dans la dernière grande guerre, ses compatriotes aussi avaient des lampes à pétrole, et en grand nombre. Peut-être même avaient-ils des moyens de s'éclairer meilleurs que les lampes à pétrole, si l'on en croyait les histoires que les techniciens racontaient autour des feux, le soir. De tels contes étaient agréables à entendre, mais c'était l'éclat de temps à jamais révolus. Ces histoires de greniers débordants et de supermarchés regorgeant de merveilles, si flatteuses qu'elles fussent, n'apportaient rien maintenant ; ça faisait venir l'eau à la bouche, mais ça ne nourrissait guère.

Les Indiens qui, avec leur organisation tribale, avaient été les premiers à s'adapter aux nouvelles conditions dans ce temps présent qui seul importait, étaient maintenant les seuls à posséder les greniers, les seuls à posséder les lampes à pétrole. Et les Indiens...

C'étaient deux Blancs aux gestes nerveux qui les servaient. Ils mangeaient accroupis sur le sol. Il y avait le vieux chef au corps sec et noueux comme un sarment de vigne. Trois guerriers dont l'un était étonnamment jeune pour faire partie du Conseil. Un Noir qui portait des vêtements rapiécés comme Franklin, mais un peu plus neufs, un peu plus propres.

Jerry s'inclina très bas devant le chef en écartant les bras, les paumes tournées vers le sol.

« Je viens de New York, envoyé par notre chef », dit-il, la voix assourdie. Malgré lui, il avait un peu peur. Il aurait voulu savoir leurs noms pour pouvoir établir un rapport avec tel ou tel événement. Pourtant, il savait approximativement quels noms ils devaient porter. Car les Sioux, les Séminoles et toutes les tribus indiennes florissantes

de par leur nom et leur puissance donnaient à leurs membres des noms empanachés d'anachronisme. Ainsi cet étrange mélange de différents niveaux du passé venait-il s'incruster dans cet intrépide présent qui cherchait des horizons plus vastes. C'était comme les carabines et les lances ; les unes pour la réalité, pour le combat, les autres pour le symbole, qui était en fait plus important que la réalité. C'était comme ces huttes que, selon une rumeur confuse, les esclaves des Indiens construisaient pendant les campagnes, des huttes bien protégées des courants d'air et de l'humidité pour le moins important de leurs chefs et telles que le président des Etats-Unis sur son grabat n'aurait osé en espérer de meilleure. Comme ces visages peints qui regardaient dans des microscopes grossièrement façonnés qu'on venait de réinventer. Comment étaient les microscopes ? Jerry essayait de se souvenir des descriptions données pendant les classes d'enseignement technique qu'il avait suivies autrefois, mais il ne put y parvenir. Et les Indiens étaient tellement étranges, tellement effrayants. Il semblait parfois que le destin les eût forgés pour être des conquérants, avec cette insouciance paradoxale qui les caractérisait. Et parfois...

Il réalisa soudain qu'ils étaient en train d'attendre qu'il continue. « Envoyé par notre chef, répéta-t-il précipitamment. J'ai un message très important et de nombreux cadeaux.

– Mangez avec nous, dit le vieil homme. Ensuite vous nous donnerez les cadeaux et le message. »

Avec un sentiment de reconnaissance, Jerry s'accroupit sur le sol non loin d'eux. Il avait faim, et parmi les fruits qu'il avait aperçus dans une coupe, il avait cru reconnaître une orange. Il avait entendu tellement de discussions sur le goût que devaient avoir les oranges.

Quelques instants plus tard, le vieil homme dit :

« Je suis le chef Trois-Bombes-à-Hydrogène. Voici, continua-t-il désignant le jeune homme, voici mon fils, son nom est Faiseur-de-Radiations, et voici... (il désignait cette fois le Noir d'un certain âge) en quelque sorte un de vos compatriotes. »

Jerry eut un regard interrogateur et, le chef ayant levé une main, le Noir qui savait avoir obtenu le droit de parler par ce seul geste expliqua : « Je suis Sylvester Thomas, ambassadeur de la Confédération des Etats-Unis d'Amérique auprès des Sioux.

– La Confédération ? Elle existe toujours ? On disait il y a dix ans que...

– La Confédération existe toujours, monsieur, elle est bien vivante. C'est la Confédération de l'Ouest, et son Capitole est à Jackson dans le Mississippi. La Confédération de l'Est, celle dont le centre est à

Richmond en Virginie, est tombée sous la domination des Séminoles. Nous avons eu plus de chance. Les Arapahoes, les Cheyennes, et... surtout les Sioux, continua-t-il désignant d'un geste le vieux chef, ont été très bons pour nous. Ils nous laissent vivre en toute quiétude, à condition que nous cultivions le sol pacifiquement, et que nous payions la dîme.

– Alors, vous devez savoir, Mr. Thomas, commença Jerry d'un ton passionné, dites-moi... la République de l'Etoile Solitaire, le Texas, est-il possible que... ? »

Mr. Thomas baissa les yeux d'un air malheureux. « Hélas ! mon bon monsieur, la République du Drapeau de l'Etoile Solitaire est tombée sous les coups des Kiowas et des Comanches, il y a bien longtemps. Je n'étais encore qu'un enfant. Je ne me souviens pas de la date exacte, mais ce que je sais, c'est que c'était avant même que ce qui restait de la Californie fût annexé par les Apaches et les Navajos, et bien avant que la nation des Mormons, sous l'auguste souveraineté de...

Faiseur-de-Radiations haussa les épaules ostensiblement et on vit saillir ses muscles sous la peau. « Trop de paroles, grogna-t-il. Bavardage de visages pâles. Moi, ça me fatigue.

– Mr. Thomas n'est pas un visage pâle, lui dit durement son père. Tu lui dois le respect ! C'est notre hôte et l'ambassadeur officiel. Tu n'as pas à employer le mot « visage pâle » en sa présence

Un vieux guerrier qui se trouvait près du chef parla. « Dans l'ancien temps, à l'époque des héros, un garçon de l'âge de Faiseur-de-Radiations n'aurait pas osé ouvrir la bouche au Conseil en présence de son père. Et sûrement pas pour dire ce qu'il vient de dire. Je ne citerai comme référence, pour ceux que cela intéresse, que deux livres : celui qu'a écrit Robert Lowie, *Les Indiens Crows*, qui est un ouvrage définitif, et la très belle œuvre de l'anthropologue Lesser, *Les Trois Type De Sioux*. Maintenant, étant donné que nous n'avons pas été capables de reconstituer la cellule familiale selon les normes classiques présentées par Lesser, nous avons établi un *statu quo* qui...

– L'ennui avec vous, Brillante-Couverture-de-Livre, dit le guerrier qui se trouvait à sa gauche, c'est que vous êtes trop classique. Vous vous efforcez toujours de vivre à l'âge d'or qui, en fait, n'a guère de rapport avec les Sioux. Oh ! je veux bien admettre que nous sommes autant du Dakota que les Crows, d'un point de vue linguistique en tout cas, et que, superficiellement, ce qui peut s'appliquer aux Crows devrait pouvoir s'appliquer à nous. Mais qu'arrive-t-il si nous prenons des phrases entières de Lowie et essayons d'appliquer ses principes dans la vie courante ?

– Ça suffit, dit le chef. Tais-toi, Conteur-de-Contes. Et toi aussi,

Brillante-Couverture-de-Livre. Assez, assez ! Ce sont des sujets que nous devons discuter entre nous, à l'intérieur de la tribu. Quoique tout cela nous aide à nous rappeler que les visages pâles étaient une grande race avant de devenir comme ils sont : malades, corrompus, tremblants de peur. Ces hommes dont les livres sacrés nous apprennent à vivre, nous les Sioux, ces hommes comme Lesser, comme Robert H. Lowie, ces hommes étaient bien des visages pâles, n'est-ce pas ? Et pour leur mémoire, ne devons-nous pas nous montrer tolérants ?

– Ah ! ah ! dit Faiseur-de-Radiations avec impatience, pour moi tous les bons visages pâles sont morts, et c'est comme ça. Excepté, reprit-il après, avoir réfléchi, excepté leurs femmes. Les femmes des visages pâles sont bien agréables quand on est loin de chez soi et qu'on a envie de s'amuser un peu. »

Le chef Trois-Bombes-à-Hydrogène regarda silencieusement son fils, puis, se tournant vers Jerry Franklin, lui dit : « Votre message et vos cadeaux. D'abord votre message.

– Non, chef, dit Brillante-Couverture-de-Livre, d'un ton respectueux mais sans réplique. D'abord les cadeaux, ensuite le message. C'est comme ça que cela se fait.

– Il faut que j'aille les chercher, dit Jerry, je reviens tout de suite. » Il sortit de la tente à reculons et courut là où Sam Rutherford avait attaché les chevaux. « Les cadeaux, dit-il impatientement. Les cadeaux pour le chef. »

Tous deux arrachèrent les courroies qui attachaient les paquets. Les bras chargés, Jerry passa à travers les guerriers qui s'étaient rassemblés pour les regarder avec une tranquille arrogance. Il entra dans la tente, étala les présents sur le sol et s'inclina de nouveau.

« Des pierres brillantes pour le chef », dit-il, tendant deux saphirs étoiles et un gros diamant, les plus beaux que les techniciens aient trouvés dans les ruines de New York depuis dix ans.

« Des tissus pour le chef, continua-t-il, tendant une pièce de toile et une autre de lainage, qui ont, été filés et tissés dans le New Hampshire spécialement en cet honneur, et ont été avec beaucoup de peine acheminés jusqu'à New York.

De jolis jouets pour le chef, dit-il, tendant un grand réveil à peine rouillé et une minuscule machine à écrire, l'un et l'autre remis en état de marche par les techniciens et les artisans travaillant en tandem (les techniciens interprètent, pour les artisans, les documents poussiéreux). Ils travaillent sur ces objets depuis deux mois et demi.

« Des armes pour le chef », ajouta-t-il, tendant un sabre

magnifiquement décoré, héritage des plus précieux appartenant au chef du personnel des Forces de l'Air des Etats-Unis, qui avait amèrement protesté quand on le lui avait réquisitionné (« Allez au diable, Monsieur le Président, pensez-vous que je puisse lutter contre ces Indiens avec mes mains nues ? – Non, Johnny, mais je suis sûr que vous pourrez en trouver un aussi beau chez vos jeunes officiers. »)

Trois-Bombes-à-Hydrogène examina les cadeaux et surtout la machine à écrire avec quelque intérêt. Puis il les distribua solennellement aux membres du Conseil, ne gardant que la machine à écrire et un des saphirs. Il donna l'épée à son fils.

Faiseur-de-Radiations frappa légèrement le métal du bout des doigts. « Pas grand-chose, déclara-t-il, pas grand-chose, Mr. Thomas est arrivé de la Confédération avec des cadeaux bien mieux que ceux-là, pour la cérémonie de la puberté de ma sœur. » Il jeta dédaigneusement l'épée sur le sol. « Mais qu'y a-t-il à attendre d'une bande de bons à rien de bousiers puants ? »

En entendant ces derniers mots, Jerry Franklin se figea. Cela signifiait qu'il lui faudrait se battre avec Faiseur-de-Radiations. Cette seule pensée lui donnait des sueurs froides. Pourtant, s'il refusait, il perdrait complètement la face vis-à-vis des Sioux.

« Bousier puant » était un terme du système Natchez et s'appliquait indifféremment à tous les Blancs soumis à leurs suzerains indiens, que ce soit pour le travail des champs ou dans les usines. Un bousier puant désignait quelque chose plus bas qu'un serf et la seule valeur qu'on reconnût à cet être méprisable entre tous était son travail car il donnait à ses maîtres le loisir de s'adonner à des activités dignes de l'homme : la chasse, le combat, la pensée.

Ainsi donc, quelqu'un qui se laisse appeler bousier puant et ne tue pas celui qui l'a insulté est indiscutablement un bousier puant et c'est tout.

« Je suis le représentant officiel des Etats-Unis d'Amérique, dit Jerry lentement et distinctement, et l'aîné des fils du Sénateur de l'Idaho. A la mort de mon père, c'est moi qui siégerai à sa place au Sénat. Je suis un homme libre et haut placé au Conseil de ma Nation et celui qui me traite de bousier puant est un ignoble et répugnant menteur.

Ainsi c'était fait. Il attendit que Faiseur-de-Radiations se lève. Il remarqua non sans inquiétude les membres pleins et fermes, les muscles souples du jeune guerrier. Il n'aurait pas la moindre chance en luttant contre lui en combat singulier et à main nue, ce qui allait arriver.

Faiseur-de-Radiations ramassa l'épée et la pointa vers Jerry

Franklin. « Je pourrais vous couper en deux comme rien, observa-t-il. Ou je pourrais sortir avec et me battre au couteau et vous éviscérer. Je me suis battu avec des Séminoles et je les ai tués, avec des Apaches aussi, et j'ai même combattu et tué des Comanches. Mais je ne me suis jamais sali les mains avec le sang d'un visage pâle et je ne vais pas commencer maintenant. Je laisse cette sorte de boucherie aux surveillants de nos domaines. Père, je reste dehors jusqu'à ce que la tente soit de nouveau propre. » Il jeta l'épée sur le sol aux pieds de Jerry et sortit.

Juste avant de quitter la tente, il s'arrêta et jeta par-dessus son épaule « L'aîné des fils du sénateur de l'Idaho ! Vraiment ! L'Idaho fait partie des domaines de la famille de ma mère depuis bientôt quarante-cinq ans. Quand ces jeunes romantiques s'arrêteront-ils de se raconter des histoires, pour vivre dans le présent tel qu'il est ?

– Mon fils, murmura le vieux chef, est comme la jeune génération actuelle. Un peu téméraire et tout à fait intolérant. Mais il a de la bonne volonté. »

Des serfs apportaient une grande malle couverte de draperies colorées.

Tandis que le vieux chef fouillait dans la malle, Jerry Franklin commençait à se détendre petit à petit. C'était trop beau pour être vrai. Il n'aurait pas besoin de se battre avec Faiseur-de-Radiations et il n'avait pas perdu la face. Tout bien considéré, tout s'était très bien passé.

Et quant au dernier commentaire du fils du chef, pourquoi s'attendre à ce qu'un Indien comprenne des choses comme la tradition et la gloire qui résident à jamais dans un symbole ? Quand son père s'était levé au milieu des ruines de Madison Square pour crier au vice-président des Etats-Unis : « Ceux de l'Idaho ne consentent pas et ne consentiront jamais à une taxe sur les pommes de terre. Depuis des temps immémoriaux, les pommes de terre sont la richesse et l'orgueil de l'Idaho. Les habitants de Boise et de Pocatello disent *non* à une taxe sur les pommes de terre. *Non, non, jamais, mille fois non.* » – quand son père avait parlé ainsi, c'était aux gens de Boise et de Pocatello qu'il s'adressait, mais pas à ceux de ce Boise et de ce Pocatello écrasé et désespéré d'aujourd'hui, non, sûrement pas ; c'était aux magnifiques cités d'antan qu'il s'adressait, et aux fermes opulentes des rives de la rivière Snake, et de Sun Valley, et d'Idaho Falls.

« Nous ne vous attendions pas, nous n'avons donc pas beaucoup de choses à vous offrir en retour, disait Trois-Bombes-à-Hydrogène. Cependant, voici un petit cadeau pour vous. »

C'était un pistolet et une petite boîte à cartouches, fabriqués par les

esclaves des Indiens dans un de leurs ateliers du Middle West dont il avait entendu parler. Il en avait le souffle coupé. Il n'en revenait pas de tenir cet objet dans sa main, sachant qu'il lui appartenait.

C'était un Crazy Horse de calibre 45, universellement reconnu comme étant bien supérieur à l'arme apache qui avait si longtemps dominé l'Ouest, le Geronimo calibre 32. C'était une arme qu'un général des armées de l'Union, un président des Etats-Unis ne pourrait jamais espérer avoir... et elle était à lui !

« Je ne sais pas comment, vraiment... je... je...

– C'est parfait, lui dit le chef avec cordialité. Mon fils me désapprouverait de donner ainsi une arme à feu à un homme blanc, mais pour moi, les hommes blancs sont comme les autres, c'est l'individu qui compte. Vous avez l'air d'être tout à fait digne de confiance, bien que Blanc. Je suis certain que vous n'emploierez cette arme qu'à bon escient. Maintenant, votre message. »

Jerry se reprit et ouvrit la bourse. Avec respect, il sortit le précieux document et le présenta au chef.

Trois-Bombes-à-Hydrogène le lut rapidement et le passa à ses guerriers. Le dernier, Brillante-Couverture-de-Livre, en fit une boule qu'il jeta au Blanc.

Mauvaise rédaction, dit-il, et *recevoir* est écrit trois fois de manière différente. Mais d'abord, en quoi cela nous concerne-t-il ? C'est adressé au chef Séminole Osceola VII pour lui demander de ramener ses troupes sur la rive sud du Delaware ou de rendre l'otage qui lui a été donné par le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique, comme témoignage de bonne volonté et d'intentions pacifiques. Nous ne sommes pas des Séminoles. Pourquoi nous donner le message ? »

Jerry Franklin lissa avec application les plis du papier avant de le replacer dans la bourse. C'est alors que l'ambassadeur de la Confédération, Sylvester Thomas, prit la parole : « Je crois que je peux donner l'explication, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, dit-il avec un regard interrogateur à la ronde. Il est évident que le gouvernement des Etats-Unis a entendu dire qu'une tribu indienne avait finalement traversé le Delaware à cet endroit et a supposé que c'étaient les Séminoles. Vous vous souvenez que le dernier mouvement des Séminoles a eu lieu à Philadelphie et ils ont alors exigé l'évacuation du Capitole une fois de plus et son transfert à New York. L'erreur est donc compréhensible.

« Les communications des Etats d'Amérique, qu'ils soient Confédérés ou Unis... (ici petite toux discrète et rire diplomatique) n'ont pas toujours été aussi bonnes qu'on aurait pu l'espérer, ces

dernières années. Il est tout à fait évident que ni le jeune homme, ni le gouvernement qu'il représente avec tant de compétence, n'ont eu la moindre idée que les Sioux avaient décidé de marcher sur Osceola VII et traverser le Delaware à Lambertville.

– C'est exact, coupa Jerry avec fougue. C'est exactement ça. Et maintenant, en tant qu'émissaire officiel du président des Etats-Unis, il est de mon devoir de demander aux Sioux d'honorer le traité passé il y a onze ans, ainsi que le traité d'il y a quinze ans (je crois bien que c'est quinze ans), et de retourner de l'autre côté des rives du Susquehanna. Il me faut vous rappeler que lorsque nous nous sommes retirés de Pittsburg, Altoona et Johnstown, vous avez juré que les Sioux ne nous prendraient plus de terres et protégeraient le peu qui nous restait. Je suis sûr que les Sioux veulent garder la réputation d'une nation qui tient ses promesses. »

Trois-Bombes-à-Hydrogène regarda d'un air interrogateur Brillante-Couverture-de-Livre et Conteur-de-Contes, puis il se pencha en avant, les coudes sur les genoux. « Vous parlez bien, jeune homme, et vous faites honneur à votre nation. Bien sûr, les Sioux veulent être considérés comme une nation qui tient ses promesses, etc. Mais nous sommes un peuple en expansion, et vous, non. Nous avons besoin de terres et vous, vous n'exploitez pas la moitié de celles que vous possédez. Faudrait-il nous croiser les bras en regardant la terre se perdre ? Pire, nous faudrait-il voir ces terres prises par les Séminoles, dont les possessions s'étendent déjà de Philadelphie à Key West ? Soyez donc raisonnables. Vous pouvez vous retirer ailleurs. Vous avez presque toute la Nouvelle-Angleterre et une grande partie de l'Etat de New York. Vous pouvez certainement renoncer au New Jersey. »

Malgré lui et malgré la dignité de sa mission, Jerry Franklin se mit à crier. Brusquement tout cela devenait pour lui intolérable. On pouvait bien hausser les épaules avec toute la tristesse du monde quand on était là-bas chez soi dans les ruines dévastées de New York, mais ici, c'était intolérable.

« Oui, à quoi pouvons-nous donc encore renoncer ? Et où pouvons-nous nous retirer encore ? Il ne reste rien des Etats-Unis d'Amérique, juste quelques kilomètres carrés et il faudrait que nous nous éloignons encore ? Du temps de mes ancêtres, nous étions une grande nation d'un océan à l'autre, d'après les légendes de mon peuple, et maintenant nous sommes misérablement entassés dans un coin de notre terre, affamés, sales, malades. Notre race s'éteint et on continue à nous humilier. Au nord, ce sont les Ojibwas et les Crees qui nous oppressent ; d'autre part, les Montaignais nous chassent sans merci vers le sud, et là, les Séminoles nous prennent nos terres mètre par mètre ; et maintenant, voilà qu'à l'ouest, les Sioux veulent un autre

morceau du New Jersey, il y a des Cheyennes qui viennent grignoter une parcelle et puis une autre d'Elmira et de Buffalo. Quand cela finira-t-il, et où nous faut-il aller ? »

Gêné par le désespoir qui perçait dans la voix de Jerry, le vieil homme détourna les yeux. « C'est dur ; je sais, je ne le nie pas, c'est dur. Mais il faut voir les choses comme elles sont, les peuples faibles doivent toujours céder... Maintenant, quant au reste de votre mission... Si nous ne nous rendons pas à votre requête, vous êtes censé réclamer le retour de votre otage. Cela me semble tout à fait raisonnable. Il faut que vous retiriez quelque chose de cette mission. Cependant, pour tout l'or du monde, je ne pourrais me rappeler le visage d'un otage. Avons-nous un otage de votre peuple ? »

Epuisé, désespéré, Jerry murmura en baissant la tête. « Oui, toutes les nations indiennes de la frontière ont des otages. En témoignage de notre bonne volonté et de nos intentions pacifiques.

Brillante-Couverture-de-Livre claqua des doigts. « Cette fille, Sarah Cameron... Canton... Comment s'appelle-t-elle ? »

Jerry leva les yeux. « Calvin ? demanda-t-il. Serait-ce Calvin ? Sarah Calvin ? La fille du président de la Cour suprême des Etats-Unis d'Amérique ?

– Sarah Calvin. C'est ça ! Ça fait cinq ans ou six ans qu'elle est avec nous, vous vous en souvenez, chef ? C'est cette fille avec qui votre fils s'amuse tout le temps. »

Trois-Bombes-à-Hydrogène semblait stupéfait. « C'est un otage ? Elle ? Je croyais que c'était une femme blanche qu'il avait importée d'une de ses plantations du sud de l'Ohio. Bon, bon. Faiseur-de-Radiations n'est qu'un pion dans l'échiquier, n'importe comment. » Il devint soudain sérieux. « Mais cette fille ne voudra jamais repartir. Elle aime les Indiens, vous savez, et ça depuis son arrivée. Et elle s'est mis dans la tête que mon fils allait l'épouser. Ou quelque chose comme ça. »

Il considéra Jerry Franklin attentivement. « Ecoutez-moi, mon garçon, vous allez attendre dehors pendant que nous discuterons de tout ça. Et prenez le sabre. Rempportez-le avec vous. Mon fils n'a pas l'air d'en vouloir. »

Très las, Jerry prit le sabre et sortit de la tente d'un pas lourd.

Il considéra d'un air morne et détaché la scène qui s'offrait à ses yeux : un groupe de guerriers Sioux s'était rassemblé autour de Sam Rutherford. Quand ils s'écartèrent, il vit Sam une bouteille à la main. Du tequila ! Cet imbécile s'était laissé donner du tequila, et il était ivre comme un porc.

Pourtant il devait bien savoir que les Blancs ne pouvaient pas boire, n'osaient pas boire. Ils cultivaient chaque pouce de terre arable qu'ils possédaient encore et cependant n'avaient jamais assez à manger. Leur économie n'aurait jamais pu supporter le luxe de boissons alcoolisées, et jamais un Blanc n'avait de toute sa vie l'occasion de boire plus d'un verre d'alcool, dans les meilleurs cas. Qu'on lui donne une bouteille de tequila, et c'était la catastrophe.

Et c'est ce qui s'était passé avec Sam. Il tournait en rond maintenant, en trébuchant à chaque pas, tout en faisant de moulinets avec la bouteille qu'il tenait par le goulot. Les Sioux s'envoyaient de grandes bourrades et se tordaient de rire. Sam vomit sur les haillons qui couvraient sa poitrine et son ventre, essaya de boire une autre gorgée, et tomba à la renverse. La bouteille finit par se déverser sur son visage. Il ronflait. Les Sioux hochèrent la tête et s'éloignèrent avec des mimiques de dégoût.

Jerry regardait, le cœur lourd. Où aller ? Que faire ? Et à quoi bon ? Autant s'enivrer comme Sammy. Au moins on ne sentait plus rien.

Il regarda le sabre dans une de ses mains, le pistolet neuf et brillant dans l'autre. Logiquement, il aurait dû les jeter. Quand on allait au fond des choses, c'était ridicule et pathétique de voir un homme blanc avec des armes à la main.

Sylvester Thomas sortit de la tente. « Tenez-vous prêt, cher monsieur, chuchota-t-il. Soyez prêt à sauter sur votre cheval dès que vous me verrez revenir. Dépêchez-vous.

Le jeune homme se précipita vers les chevaux et obéit scrupuleusement. Autant faire ça qu'autre chose. Aller où ? Faire quoi ?

Il installa Sam Rutherford sur son cheval et l'attacha solidement. Retourner chez eux ? Retourner au Capitole si puissant et si respecté de ce qui s'appelait encore les Etats-Unis d'Amérique ?

Thomas revenait avec une fille ligotée et bâillonnée. Elle se débattait furieusement. Ses yeux étincelaient de fureur et de révolte. Elle essayait de donner des coups de pied à l'ambassadeur de la Confédération.

Elle portait le riche costume d'une princesse indienne. Elle avait les cheveux nattés à la mode universellement adoptée par les femmes Sioux. On lui avait soigneusement teint le visage pour lui foncer la peau.

Sarah Calvin. La fille du chef de la Justice. Ils l'attachèrent sur le cheval qui transportait les bagages.

« Le chef Trois-Bombes-à-Hydrogène, expliqua le Noir, trouve que son fils s'amuse un peu trop avec les femmes des visages pâles. Il ne veut plus voir celle-ci. Il faut que ce garçon se range et se prépare à assumer ses responsabilités. Et ceci l'y aidera. Et puis, écoutez-moi, le vieux chef vous aime bien. Il m'a chargé de vous dire quelque chose.

– Je lui en suis reconnaissant. Je suis reconnaissant de toute faveur, si mince soit-elle, si humiliante soit-elle.

Sylvester Thomas hocha la tête avec décision.

Ne soyez pas amer, jeune homme, si vous voulez vivre ; il faut ouvrir l'œil, et on ne peut ouvrir l'œil et savourer son amertume en même temps... Le chef veut que vous sachiez que vous n'avez plus aucune raison de retourner chez vous. Il n'a pas pu vous le dire ouvertement au Conseil, mais le fait que les Sioux ont marché sur Trenton n'a rien à voir avec le fait que les Séminoles arrivaient de l'autre côté. C'est lié à la position des Ojibwas, des Crees et des Montagnais au nord. Ils ont décidé de prendre la cote est, y compris ce qui vous restait de terre.

Pour le moment ils sont probablement, dans les Yonkers ou le Bronx, quelque part à l'intérieur de New York. Dans quelques heures, votre gouvernement ne sera plus qu'un souvenir. Le chef avait eu vent de ce projet, c'est pourquoi il lui a semblé nécessaire d'établir une sorte de tête de pont sur la côte avant que tout cela ne soit entériné. En occupant le New Jersey, il empêche la jonction des Séminoles et des Ojibwas. Mais il s'est pris d'amitié pour vous, comme je vous l'ai dit, et il voulait que je vous avertisse pour que vous ne retourniez pas chez vous.

– Très bien. Mais où puis-je aller ? Grimper dans les nuages, ou descendre dans quelque puits ?

– Non, dit Thomas sérieusement. Il aida Jerry à se mettre en selle. Vous pourriez revenir avec moi à la Confédération. » Il s'arrêta et, comme Jerry lui jetait un coup d'œil sans expression, il continua Bon, eh bien, je vais vous donner un conseil. Ecoutez moi bien, c'est moi qui vous suggère cela, pas le chef – allez droit sur Asbury Park. Ce n'est pas loin. Vous pouvez y arriver en un temps raisonnable, si vous chevauchez sans arrêt. D'après ce que j'ai entendu dire, il y aurait là-bas des unités de la marine des Etats-Unis, la Dixième Flotte très exactement.

– Dites-moi, demanda Jerry, en se penchant vers lui. Avez-vous d'autres nouvelles ? Savez-vous quelque chose du reste du monde ? Qu'est-il advenu de ces peuples, les Russiens, les Soviétiques, je ne sais plus quoi, ceux qui ont donné tant de fil à retordre aux Etats-Unis autrefois

– D’après les informations qu’a reçues le chef, la Russie Soviétique a eu beaucoup de difficultés avec des gens appelés les Tartares. Je crois bien que c’est ce nom-là. Mais, cher monsieur, vous devriez déjà être parti. »

Jerry se pencha encore plus en avant et lui prit la main avec chaleur. « Merci, dit-il, vous avez couru de grands risques pour moi. Je vous suis très reconnaissant.

– Je vous en prie, dit Thomas, vivement. Après tout, par toutes les fusées et tout ce que vous voudrez d’autre, nous avons été une seule et unique nation dans les temps anciens. »

Jerry partit, conduisant en même temps les deux autres chevaux. Il allait vite, ne prenant pas les précautions imposées par les conditions de la route. Au moment où ils arrivaient à la route n° 33, Sam Rutherford, pas encore tout à fait remis, fut cependant capable de se mettre en selle. Ils purent alors détacher Sarah Calvin et continuèrent la route en la gardant entre eux deux.

Elle les insultait et pleurait. « Horribles visages pâles ! Dégoûtants et puants, voilà ce que vous êtes, vous les visages pâles. Vous ne voyez donc pas que moi je suis une Indienne ? Je n’ai pas la peau blanche, j’ai la peau brune, brune ! »

Ils continuaient.

A Asbury Park, c’était une indescriptible mêlée de réfugiés en haillons, qui fuyaient l’invasion des Sioux. Et il y avait encore d’autres réfugiés qui parlaient d’une soudaine attaque des Séminoles, pour essayer de prendre de flanc les armées de Trois-Bombes-à-Hydrogène.

On regardait les trois chevaux avec envie, bien qu’ils fussent épuisés et couverts d’écume. Ils représentaient de la nourriture pour les affamés et un moyen de transport pour ceux que talonnait la peur. Jerry trouva le sabre très utile. Et le pistolet était même mieux encore ; il suffisait de le montrer. Bien peu avaient vu marcher un pistolet, et ils avaient une peur superstitieuse des armes à feu.

Quand il eut compris cela, Jerry garda le pistolet bien en vue dans sa main droite. Sam Rutherford à côté de lui et Sarah Calvin qui sanglotait derrière eux, il pénétra dans la base navale des Etats-Unis.

Il expliqua qui ils étaient à l’amiral Milton Chester. Le fils du sous secrétaire d’Etat. La fille du président de la Cour suprême. Le fils aîné du sénateur de l’Idaho. « Et maintenant, continua-t-il, reconnaissez-vous la valeur de ce document ? »

L’amiral Chester lut le message chiffonné lentement, déchiffrant tout bas les mots les plus difficiles. Il hocha la tête respectueusement quand il eut fini, ses yeux allant du sceau des Etats-Unis sur le papier

au pistolet étincelant dans la main de Jerry.

« Oui, dit-il, je reconnais son authenticité. Est-ce un vrai pistolet ? »

Jerry acquiesça. « Un Crasy Horse 45. Le dernier. De quelle manière reconnaissez-vous la valeur du document ?

– Tout est en pleine confusion, dit l'amiral, écartant les mains en un geste d'impuissance. Aux dernières nouvelles, il y aurait des troupes Objiwas à Manhattan et il paraît qu'il n'y a plus de gouvernement des Etats-Unis. Ceci, continua-t-il en désignant le papier froissé, est un message du Président lui-même qui vous donne pleins pouvoirs, pour ce qui concerne les Séminoles, naturellement. Mais pleins pouvoirs tout de même. C'est, à ma connaissance, la dernière nomination officielle du président des Etats-Unis d'Amérique. »

Il toucha d'un doigt hésitant et curieux le pistolet de Jerry, puis hocha la tête comme s'il venait de prendre une décision. Il se redressa et salua d'un geste large.

« Je vous reconnais, comme la dernière autorité légale du gouvernement des Etats-Unis, et je place ma flotte à votre disposition.

– Bon, dit Jerry, remettant le pistolet à sa ceinture et posant la main sur le pommeau du sabre. Avez-vous de la nourriture et de l'eau pour un long voyage ?

– Non, monsieur, dit l'amiral Chester, mais cela peut s'arranger en quelques heures au maximum. Puis-je vous accompagner à bord, monsieur ?

Il désigna avec orgueil trois goélettes de quinze mètres de long qui étaient à l'ancre tout près de la côte.

« La dixième Flotte des Etats-Unis d'Amérique attend vos ordres. »

Quelques heures plus tard, alors que les trois bateaux prenaient la mer, l'amiral vint dans la minuscule cabine où Jerry Franklin se reposait tandis que Sam Rutherford et Sarah Calvin dormaient dans les couchettes au-dessus.

« Quels sont vos ordres, monsieur ? »

Jerry Franklin sortit sur le pont étroit, regarda les voiles réparées tant bien que mal. « Voguez vers l'est.

– Vers l'est, monsieur, en plein à l'est ?

– Oui, en plein à l'est, sans varier de ce cap. Nous allons vers ces terres légendaires d'Europe. Nous allons trouver un pays où un homme blanc a le droit de vivre debout. Où il n'a pas besoin de craindre la persécution. Où il n'a pas à craindre l'esclavage. Droit sur l'est, Amiral, jusqu'à ce que nous découvriions une terre nouvelle, une

terre d'espoir, une terre de liberté. »

Stephen Vincent Benét : DANS LES EAUX DE BABYLONE

Et voici pour finir une nouvelle pas comme les autres : d'abord, elle est l'œuvre d'un auteur non spécialisé ; ensuite, elle ajoute à la science-fiction cette pincée de fantastique qui parfois lui donne du piment ; enfin, elle a été écrite longtemps avant Hiroshima et ne spécifie d'ailleurs pas que le cataclysme en question soit d'origine atomique.

Cependant cette nouvelle paradoxale est essentielle à notre propos. Elle aussi décrit un Moyen-Age postatomique, mais elle évoque, pour la première fois en termes clairs, la possibilité d'une Renaissance. Avec l'ambiguïté inévitable « Nous recommencerons » peut vouloir dire « Nous rebâtirons la civilisation », mais aussi « Nous referons la guerre atomique. » Et pourtant c'est une note d'espoir, croyons-nous, que cette histoire apporte au terme du tragique cycle de la fin du monde.

LE Nord, l'Ouest et le Sud sont de bons territoires de chasse, mais il est interdit d'aller dans l'Est. Il est également interdit d'aller dans l'un ou l'autre des Lieux Morts, sauf pour y chercher du métal. Mais alors celui qui touche le métal doit être un prêtre ou le fils d'un prêtre. Ensuite, l'homme et le métal doivent être purifiés tous les deux. Ce sont les règles et les lois ; elles sont bien faites. Il est interdit de traverser le grand fleuve pour aller regarder l'endroit qui fut le Domaine des Dieux – c'est ce qui est le plus formellement prohibé. Il ne nous est même pas permis de dire son nom, bien que nous le connaissions. C'est là que vivent les esprits et les démons, et c'est là que se trouvent les cendres du Grand Incendie. Ces choses sont interdites – interdites depuis l'origine des temps.

Mon père est un prêtre ; je suis le fils d'un prêtre. J'ai accompagné mon père dans les Lieux Morts tous proches de nous, et tout d'abord je fus effrayé. Quand mon père pénétra dans la maison pour rechercher le métal, je demeurai à la porte avec mon cœur qui se sentait petit et faible. C'était la maison d'un homme mort, la maison d'un esprit. Elle n'avait pas l'odeur de l'homme, bien qu'il y eût de vieux os dans un coin. Mais il n'est pas convenable que le fils d'un prêtre puisse montrer de la peur. Je regardai les ossements dans un coin et contraignis ma voix à demeurer calme.

Puis mon père sortit avec le métal – un bon et solide morceau de fer. Il me regarda de tous ses yeux mais je n'avais pas à me sauver. Il

me donna le métal à tenir – je le pris et n'en mourus pas. Ainsi il sut que j'étais réellement son fils et que je serais moi aussi un prêtre quand le temps serait venu. Ceci se passait alors que j'étais très jeune ; néanmoins mes frères ne l'auraient pas fait, bien qu'ils soient d'excellents chasseurs. Après cela, l'on me donna le meilleur morceau de viande et le coin le plus chaud près du feu. Mon père me regarda – il était heureux que je devienne un prêtre. Mais quand je me vantaïs ou pleurais sans raison, il me punissait plus sévèrement que mes frères. C'était juste.

Après un certain temps, il me fut permis d'aller dans les maisons mortes et d'y rechercher du métal. J'appris aussi le chemin qui conduisait à ces maisons, et quand je voyais des ossements, je n'étais plus effrayé. Les os étaient vieux et légers, et parfois ils tombaient en poussière lorsque vous les touchiez. Mais faire cela est un grand péché.

On m'apprit les chants et les incantations, on m'apprit comment arrêter l'écoulement du sang et plusieurs secrets. Un prêtre doit connaître certains secrets – c'est ce que disait mon père. Si les chasseurs croient que nous faisons tout avec des chants et des incantations, qu'à cela ne tienne ; cela ne fait pas de mal. On m'apprit à lire les mots des vieux livres et à reproduire les vieilles écritures. C'était difficile et cela me prit beaucoup de temps. Mes connaissances me rendaient heureux. C'était comme un feu dans mon cœur. Mais par-dessus tout, j'aimais entendre parler des Anciens Jours et des histoires des dieux. Je me posais moi-même plusieurs questions auxquelles je ne pouvais donner de réponse, mais c'était bon de les poser. La nuit, je demeurais allongé sans dormir, écoutant le vent. Il me semblait que c'était la voix des dieux qui murmurait.

Nous ne sommes pas ignorants comme le Peuple des Forêts – nos femmes filent la laine avec des rouets et nos prêtres portent une robe blanche. Nous ne mangeons pas les vers des arbres et nous n'avons pas oublié les vieilles écritures, bien qu'elles soient difficiles à comprendre. Néanmoins, mes connaissances et mon manque de connaissances brûlaient en moi – je désirais en savoir plus. Et quand je fus enfin devenu un homme, j'allai à mon père et dis : « Il est temps pour moi d'accomplir mon voyage. Accordez-moi votre permission. »

Il me regarda un long moment en caressant sa barbe, puis il répondit : « Oui. Le temps est venu. » Cette nuit-là, dans la maison du sacerdoce, je demandai et reçus la purification. Mon corps me faisait mal mais mon esprit était une pierre froide. Ce fut mon père en personne qui me questionna sur mes rêves.

Il m'ordonna de regarder dans la fumée du feu ; je vis et dis ce que

je voyais. C'était ce que j'avais toujours vu – une rivière et, au-delà, un immense Lieu Mort dans lequel les dieux marchaient. Son regard devint sévère lorsque je lui dis ce que j'avais vu – ce n'était plus mon père mais un prêtre. Il dit « C'est un rêve puissant.

– C'est le mien », répondis-je, tandis que la fumée s'agitait et que ma tête devenait légère. On chantait le *Chant des étoiles* dans la salle extérieure, et c'était comme un bourdonnement d'abeilles dans ma tête.

Il me demanda comment les dieux étaient vêtus, et je le lui dis. Nous connaissons leur manière de s'habiller grâce aux livres, mais moi je les avais vus comme s'ils étaient devant moi. Quand j'eus fini, il lança les baguettes trois fois en l'air et les étudia alors qu'elles retombaient.

« C'est un rêve très puissant, dit-il. Il peut te consumer.

– Je n'ai pas peur », dis-je en le regardant de tous mes yeux. Ma voix résonna faiblement à mes oreilles, mais c'était à cause de la fumée.

Il me toucha la poitrine et le front. Puis il me donna l'arc et les trois flèches.

« Prends, dit-il. Il est interdit de se diriger vers l'est. Il est interdit de traverser la rivière. Et il est interdit d'aller dans le Domaine des Dieux. Toutes ces choses sont interdites.

– Toutes ces choses sont interdites », dis-je, mais c'était ma voix qui parlait et non mon esprit. Il me regarda de nouveau.

« Mon fils, dit-il, autrefois, j'ai eu ces mêmes rêves. S'ils ne te dévorent pas, tu pourras devenir un grand prêtre. S'ils te dévorent, tu seras toujours mon fils. Maintenant, accomplis ton voyage. »

Je me retirai pour jeûner, comme le prescrit la loi. Mon corps me faisait mal, mais mon cœur était léger.

Quand l'aube se leva, j'étais hors de vue du village. Je priai et me purifiai, attendant un signe. Le signe fut un aigle. Il volait vers l'est.

Parfois les signes sont envoyés par de mauvais esprits. J'attendis encore sur le rocher plat, ne prenant toujours aucune nourriture. J'étais calme – je pouvais sentir la terre sous moi et voir le ciel au-dessus de ma tête. J'attendis jusqu'à ce que le soleil commence à disparaître. Alors trois cerfs traversèrent la vallée, se dirigeant vers l'est. Ils ne me sentirent ni ne me virent : Il y avait un faon blanc avec eux – un très grand signe.

Je les suivis à bonne distance, attendant pour voir ce qui allait arriver. Mon cœur était troublé à la pensée d'aller vers l'est, bien que

j'eusse toujours su que je le ferais. Ma tête bourdonnait à cause de mon jeûne prolongé, et je ne vis même pas la panthère bondir sur le faon blanc. Mais avant même que j'y aie pensé, l'arc était dans ma main. Je criai et la panthère, lâchant sa proie, leva la tête. Il n'est pas facile de tuer une panthère avec une flèche, mais le trait lui pénétra dans l'œil et atteignit le cerveau. Elle amorça un bond et en même temps mourut, roulant sur elle-même en labourant le sol de ses griffes. Puis je me tournai vers l'est, sachant que c'était là le but de mon voyage. Quand la nuit vint, j'allumai un feu et fis cuire de la viande.

Pour atteindre l'est, le voyage dure huit soleils, et l'on traverse plusieurs Lieux Morts. Le Peuple des Forêts en a peur, mais pas moi. Un jour, j'allumai mon feu à la lisière d'un Lieu Mort et, le lendemain, dans la maison morte, je découvris un bon couteau, à peine rouillé. Ce n'était rien par rapport à ce qui arriva par la suite, mais mon cœur se sentit grand. Chaque fois que j'avais besoin de viande, une pièce de gibier se trouvait à portée de mon arc, et par deux fois je me trouvai à proximité d'un groupe de chasseurs du Peuple des Forêts sans qu'ils décèlent ma présence. Je sus alors que ma magie était puissante et que, bien qu'il fût contraire à la loi, mon voyage était pur.

Peu de temps avant le coucher du huitième soleil, j'atteignis la rive du grand fleuve. Il y avait une demi-journée que j'avais quitté la route des dieux – nous n'utilisons plus maintenant les routes des dieux car elles sont réduites à de grands blocs de pierre disjoints, et la forêt est plus sûre. Bien avant d'arriver au grand fleuve, j'avais aperçu le scintillement de l'eau à travers les arbres, mais la forêt est épaisse. En définitive, j'atteignis un endroit dégagé au sommet d'un escarpement. Le grand fleuve coulait sous moi, comme un géant sous le soleil. Il est très long et très large. Il peut boire tous les cours d'eau que nous connaissons et pourtant il a toujours soif. Son nom est Ou-dis-sun, le Sacré, le Long. Aucun homme de ma tribu ne l'a jamais vu, pas même mon père, le prêtre. C'était magique et je priai.

Puis je levai les yeux et regardai dans la direction du sud. Il était là – le Domaine des Dieux.

Comment pourrais-je expliquer à quoi il ressemblait ? Il était là, baignant dans la lumière rouge, fait de choses trop grandes pour être des maisons. Il était là, baignant dans la lumière rouge, en ruine mais grandiose. Je savais que, dans un moment, les dieux me verraient. Je couvris mes yeux avec mes mains et reculai en rampant vers la forêt.

J'avais la certitude qu'il ne me fallait pas en faire plus si je voulais vivre. Passer la nuit au sommet de l'escarpement était largement suffisant. Le Peuple des Forêts lui-même ne s'en approchait pas. Pourtant, je savais que, durant la nuit, il me faudrait traverser la

rivière et pénétrer dans le Domaine des Dieux – et que les dieux me mangeraient. Ma magie ne m'aiderait en rien et pourtant il y avait le feu dans mes entrailles, le feu dans mon esprit. Quand le soleil se leva, je pensai : « Mon voyage a été pur », mais je savais au fond de moi qu'il ne l'avait pas été. Si je pénétrais dans le Domaine des Dieux, je mourrais sûrement, mais si je n'y allais pas, mon esprit ne serait plus jamais en paix. Lorsqu'on est prêtre et fils de prêtre, il vaut mieux perdre sa vie que son esprit.

Néanmoins, tandis que je me fabriquais un radeau, les larmes coulaient de mes yeux. Le Peuple des Forêts m'aurait tué sans combat s'il s'était douté de ma présence, mais nul ne m'aperçut.

Quand le radeau fut construit, je récitai les prières de mort et me peignis aux couleurs de la mort. Mon cœur était froid comme une grenouille et mes genoux se liquéfiaient, mais le feu dans mon cerveau ne me laissait pas de paix. En même temps que j'écartais le radeau de la rive, j'entonnai mon chant de mort – j'en avais le droit. C'est un beau chant.

Je chantai :

Je suis John, fils de John. Mon peuple est le Peuple des collines. Ils sont les hommes.

Je suis allé dans les Lieux Morts mais je n'ai pas été tué.

J'ai pris le métal dans les Lieux Morts mais je n'ai pas été foudroyé.

J'ai voyagé sur les routes des dieux et je n'ai pas eu peur. E-yah ! J'ai tué la panthère, j'ai tué le faon !

E-yah ! J'ai atteint le grand fleuve. Aucun homme ne l'avait fait auparavant.

Il est interdit d'aller dans l'est mais je l'ai fait ; interdit d'aller jusqu'au grand fleuve mais je suis ici.

Ouvrez vos cœurs et vos esprits et, entendez mon chant.

Maintenant je vais dans le Domaine des Dieux, et je ne reviendrai pas.

Mon corps est peint pour la mort et mes membres sont faibles, mais mon cœur s'enfle tandis que je me dirige vers le Domaine des Dieux !

J'approchais lentement du Domaine des Dieux, et j'étais rempli de crainte. Le courant du grand fleuve est très fort, et il agrippait mon radeau avec ses mains. C'était de la magie, car le fleuve lui-même est large et calme. Je pouvais sentir les mauvais esprits autour de moi, dans la brillante lumière du matin ; je pouvais sentir leur souffle sur

mon cou tandis que j'étais emporté par le courant. Jamais je ne m'étais senti aussi seul. J'essayai de me remémorer mes connaissances, mais elles étaient comme des écureuils bondissants, et j'avais l'impression d'être redevenu petit et nu comme un nouveau-né – seul sur le grand fleuve, le serviteur des dieux.

Pourtant, après un moment, j'ouvris les yeux et je vis. Je vis les deux rives du fleuve – je vis qu'à une certaine époque il y avait eu une route des dieux qui le franchissait, bien que maintenant elle soit réduite à des éléments disjoints et affaissés comme des vignes brisées. La route des dieux avait reposé sur de merveilleuses colonnes très hautes, mais maintenant elles étaient cassées. Cela datait de l'époque du Grand Incendie, quand le feu était tombé du ciel. Et toujours le courant me poussait vers le Domaine des Dieux, dont les énormes ruines se dressaient devant mes yeux.

Je ne sais rien des coutumes des fleuves et des rivières – nous sommes le Peuple des Collines. J'essayai de guider mon radeau avec ma perche, mais mes efforts furent inefficaces. Je pensai qu'il entrerait dans l'intention du fleuve de me pousser au-delà du Domaine des Dieux et encore plus loin, jusqu'à l'Eau Amère des légendes. La colère s'empara alors de moi – mon cœur se sentait fort. Je dis d'une voix forte : « Je suis prêtre, et fils de prêtre ! » Les dieux m'entendirent, car ils me montrèrent comment pagayer avec la perche sur un côté du radeau. Le courant soudain changea, et je me rapprochai du Domaine des Dieux.

Alors que j'allais aborder la rive, mon radeau heurta quelque chose et se retourna. J'ai appris à nager dans nos lacs, et je nageai donc vers la berge. Il y avait une grande tige de métal rouillé enfoncée dans le fleuve, et je m'en servis pour me hisser sur la terre ferme où je demeurai assis, pantelant. J'avais pu sauver mon arc et deux flèches, ainsi que le couteau que j'avais trouvé dans le Lieu Mort, mais c'était tout. Mon radeau descendait le courant du fleuve en tournoyant, se dirigeant vers les Eaux Amères. Je le regardai s'éloigner, en pensant que s'il s'était retourné sur moi, je serais certainement mort.

Quand la corde de mon arc fut sèche et que je l'eus retendue, je me levai et me dirigeai vers le Domaine des Dieux.

Ce que j'avais sous mes pas ressemblait au sol, et cela ne me brûla pas. Certains contes disent que la terre ici brûle à jamais mais c'est faux, car j'y suis allé. Il y avait ça et là sur les ruines des marques et des taches laissées par le Grand Incendie, c'est vrai, mais c'étaient de vieilles marques et de vieilles taches. Ce que disent certains de nos prêtres – que c'est une île couverte de grenouilles et ensorcelée – est faux également. C'est un immense Lieu Mort, plus grand que

n'importe lequel des Lieux Morts que nous connaissons. Il y a partout des routes des dieux, bien que la plupart soient disjointes et brisées. Il y a partout les ruines des hautes tours des dieux.

Comment raconter ce que j'ai vu ? J'avancai précautionneusement, mon arc bandé, ma peau prête au danger. J'aurais dû me trouver enveloppé par les gémissements des esprits et les cris des démons, mais il n'y en eut pas. L'endroit où j'avais atterri était très silencieux et ensoleillé. Le vent et la pluie et les oiseaux qui laissaient tomber des graines avaient fait leur travail : l'herbe poussait dans les intervalles séparant les pierres brisées. C'était une île agréable, et il n'était pas étonnant que les dieux l'eussent choisie pour y résider. Si, étant un dieu, j'étais venu en cet endroit, c'est là que j'aurais choisi de bâtir.

Comment raconter ce que j'ai vu ? Les tours ne sont pas toutes brisées – ici et là il y en a une qui se dresse intacte, comme un grand arbre dans une forêt, et les oiseaux nichent très haut. Mais les tours elles-mêmes ont l'air aveugles, car les dieux sont partis. J'aperçus un faucon pêcheur, qui attrapait du poisson dans le fleuve. Je vis une nuée de papillons blancs qui dansaient au-dessus d'un grand amoncellement de pierres et de colonnes brisées. Je m'approchai et regardai autour de moi. Il y avait une pierre sculptée, cassée en deux, avec des lettres gravées en creux. Je puis lire les mots mais je ne les comprends pas. Cela disait UBTREAS. Il y avait aussi la représentation brisée d'un homme ou d'un dieu. Il avait été sculpté dans de la pierre blanche et il portait ses cheveux noués en arrière comme une femme. Son nom était ASHING, comme je pus le lire sur une partie cassée de la pierre. Je pensai qu'il serait sage d'adresser une prière à ASHING, bien que je ne connusse pas ce dieu.

Comment raconter ce que j'ai vu ? Il n'y avait aucune odeur d'homme à cet endroit, ni sur la pierre ni sur le métal. Il n'y avait pas non plus beaucoup d'arbres dans ce désert de pierres. Il y avait énormément de pigeons, qui nichaient au sommet des tours et s'en laissaient tomber. Les dieux devaient les avoir beaucoup aimés – à moins qu'ils ne s'en servissent pour les sacrifices. Il y avait des chats sauvages aux yeux verts qui erraient sur les routes des dieux, ne craignant pas l'homme. La nuit venue, ils se lamentaient comme des démons, mais ce ne sont pas des démons. Les chiens sauvages sont plus dangereux car ils chassent en groupe, mais eux, je ne devais les rencontrer que plus tard. Il y a partout des pierres gravées, gravées de chiffres magiques ou de mots.

J'allai vers le nord, sans rien tenter pour me dissimuler. Si un dieu ou un démon m'apercevait, je mourrais, et cependant je n'avais plus peur. Ma faim de connaissance brûlait en moi – il y avait tant de choses que je ne pouvais comprendre. Après un certain temps, je sentis

que mon ventre avait faim. J'aurais pu chasser pour me procurer de la nourriture, mais je ne le fis pas. Chacun sait que les dieux ne chassent pas comme nous le faisons – ils tirent leur nourriture de boîtes enchantées et de jarres. Il arrive qu'on en trouve encore dans les Lieux Morts. Une fois, quand j'étais enfant et étourdi, j'ouvris une de ces jarres, goûtai ce qu'elle contenait et trouvai que c'était agréable. Mais mon père me surprit et me punit sévèrement car, bien souvent, cette nourriture est mortelle.

Il y avait naturellement bien longtemps que j'avais outrepassé les interdictions, et je pénétrai dans les tours demeurées intactes à la recherche de la nourriture des dieux.

J'en découvris en définitive dans les ruines d'un grand temple, au centre de la cité. Ce devait avoir été un temple grandiose, car le plafond était peint de manière à représenter le ciel la nuit avec ses étoiles – cela je pus le voir bien que les couleurs fussent pâles et fanées. Je m'apprêtais à m'enfoncer dans de grandes caves et d'immenses tunnels – peut-être était-ce là que les dieux gardaient leurs esclaves – mais alors que je commençais à descendre, j'entendis des cris aigus de rats, aussi ne m'y aventurai-je pas. Les rats sont sales et, à en juger au volume des cris, il devait-y en avoir plusieurs tribus. Mais non loin de là, je trouvai de la nourriture, au cœur d'une ruine, derrière une porte demeurée ouverte. Je mangeai seulement les fruits d'une jarre. Ils avaient un goût très agréable. Il y avait aussi de la boisson, dans des bouteilles de verre. La boisson des dieux était puissante et me fit tourner la tête. Après avoir mangé et bu, je dormis au sommet d'une grosse pierre, mon arc à mes côtés.

Quand je m'éveillai, le soleil était bas sur l'horizon. Regardant en bas depuis l'endroit où j'étais étendu, je vis un chien assis sur son derrière. Sa langue pendait hors de sa gueule, et il donnait l'impression d'être en train de rire. C'était un gros chien, aussi gros qu'un loup, avec un pelage gris-brun. Je sautai sur mes pieds et poussai un cri pour l'effrayer, mais il ne bougea pas et se contenta de rester là comme s'il riait. Cela ne me plaisait pas. Lorsque je me baissai et ramassai un caillou pour le lui jeter, il se déplaça lentement, évitant la trajectoire de la pierre. Il n'avait pas peur de moi, et me regardait comme si j'étais de la viande. Sans aucun doute j'aurais pu le tuer d'une flèche, mais j'ignorais s'il y avait ou non de ses congénères dans les parages. En outre, la nuit tombait.

Je regardai autour de moi. Non loin, il y avait une grande route des dieux disloquée, qui conduisait vers le nord. Les tours qui se dressaient autour de moi étaient moyennement hautes, et bien que la plupart des maisons mortes fussent cassées, il y en avait certaines qui avaient tenu. Je me dirigeai vers cette route des dieux, sautant du

sommet d'une ruine à l'autre, suivi par le chien. Quand j'atteignis la route des dieux, je vis qu'il y en avait d'autres qui le suivaient. Si j'avais attendu la nuit, pour dormir, ils se seraient jetés sur moi et m'auraient déchiré la gorge avec leurs crocs. La situation était telle qu'ils étaient assez sûrs de m'avoir et ne se pressaient pas. Quand je pénétrai dans la maison morte, ils montèrent la garde à l'entrée ; ils pensaient sans aucun doute que leur chasse serait fructueuse. Mais un chien est incapable d'ouvrir une porte, et d'autre part je savais, d'après les livres, que les dieux n'aimaient pas vivre au niveau du sol mais au-dessus.

Je venais juste de découvrir une porte qui s'ouvrait lorsque les chiens attaquèrent. Ah ! Ils furent surpris lorsque je leur claquai la porte au nez – c'était une bonne porte, faite de puissant métal. Je pus entendre leurs aboiements furieux de l'autre côté, mais je ne m'arrêtai pas pour leur répondre. Je me trouvais dans l'obscurité, mais je découvris des marches et les escaladai. Il y avait beaucoup de marches en spirale et, lorsque j'atteignis la dernière, ma tête tournait. Au sommet de l'escalier, il y avait une autre porte. Je trouvai la poignée et l'ouvris. Je pénétrai dans une salle petite et longue. A l'autre bout, il y avait une autre porte de bronze que je ne pus ouvrir, car elle ne comportait pas de poignée. Peut-être s'ouvrait-elle grâce à un mot magique, mais je ne pouvais pas connaître ce mot. Je me dirigeai vers un mur latéral où il y avait une autre porte. Sa serrure était brisée et je l'ouvris facilement.

L'endroit dans lequel j'entrai était d'une grande richesse. Le dieu qui avait vécu là devait avoir été un dieu puissant. Il y avait tout d'abord une petite antichambre dans laquelle je demurai un moment, expliquant aux esprits du lieu que mon intrusion était pacifique et que je n'étais pas un voleur. Quand j'estimai qu'ils avaient eu le temps de m'entendre, j'avançai en direction de la salle suivante. Quelle splendeur ! Mise à part une fenêtre qui avait été brisée, tout était demeuré parfaitement intact. Les grandes fenêtres qui ouvraient sur la cité n'avaient aucunement souffert ; simplement, les années les avaient salies. Il y avait des tapisseries sur les murs, aux couleurs pas trop fanées, et les sièges étaient doux et profonds. Il y avait des gravures fixées aux murs, très étranges et merveilleuses. Je me rappelle une qui montrait un bouquet de fleurs dans une jarre ; lorsque vous vous en rapprochiez, vous ne voyiez rien d'autre que des taches de couleur, et quand vous vous en éloigniez, les fleurs réapparaissaient, comme si elles avaient été cueillies la veille. Mon cœur eut une impression étrange à la vue d'un autre objet posé sur une table – la représentation d'un oiseau modelé dans quelque argile durcie, si semblable à nos propres oiseaux. Il y avait partout des livres et des écrits, beaucoup rédigés dans des langues que je ne connaissais pas. Le dieu qui avait

vécu là devait avoir été un dieu sage et savant, plein de connaissances. Cela renforça mon désir d'obtenir moi aussi la connaissance.

Néanmoins, tout cela était étrange. Il y avait un lieu pour se laver mais pas d'eau – peut-être les dieux utilisaient-ils l'air pour se laver ? Il y avait un endroit où cuisiner mais pas de bois, et bien qu'il y eût une machine à cuire les aliments, il n'y avait pas d'emplacement où y faire du feu. Il n'y avait pas non plus de chandelles ni de lampes – il y avait des choses qui ressemblaient à des lampes mais elles n'avaient ni huile ni mèche. Toutes ces choses étaient magiques, mais je les touchai et ne mourus pas, car la magie s'était échappée d'elles. Autre exemple : dans le lieu pour se laver, une chose disait Chaud mais cette chose n'était pas chaude au toucher. Une autre disait Froid mais elle n'était pas froide. Il devait y avoir eu une puissante magie, mais la magie avait disparu. Je ne comprenais pas – et j'aurais tant voulu savoir.

Cette maison des dieux était close, sèche et poussiéreuse. Je disais que la magie était partie mais ce n'était pas vrai – elle avait quitté les choses magiques mais n'avait pas quitté l'endroit. Je sentais les esprits autour de moi, pesant sur moi. Je n'avais jamais dormi dans un Lieu Mort auparavant – et pourtant, cette nuit, il me fallait dormir ici. En pensant à cela, ma langue devint sèche dans ma bouche, en dépit de mon appétit de connaissance. J'aurais dû redescendre et affronter les chiens, mais je ne le fis pas.

Je n'avais pas fini de visiter toutes les pièces lorsque la nuit tomba. Je revins alors dans la grande salle, et après avoir regardé un moment la cité à travers les fenêtres, je cherchai un endroit où faire du feu. Il y en avait un ainsi qu'une boîte contenant du bois, mais je ne compris pas ce qu'ils avaient bien pu faire cuire ici. Je m'enroulai dans une des couvertures qui recouvraient le sol et m'endormis devant le feu. J'étais très fatigué.

Je dis maintenant que c'était une très puissante magie. Je m'éveillai au milieu de la nuit. Je m'éveillai et vis que le feu s'en était allé et que j'avais froid. Il me semblait que tout autour de moi il y avait des murmures et des voix. Je fermai les yeux pour les faire taire. Certains diront que je me rendormis, mais je ne pense pas que je le fis. Je pouvais sentir les esprits tirer mon esprit de mon corps comme une ligne tire le poisson.

Pourquoi mentirais-je à ce sujet ? Je suis prêtre, fils de prêtre. S'il y a des esprits dans les petits Lieux Morts proches de chez nous, comme ils le disent, pourquoi n'y en aurait-il pas dans cet immense Domaine des Dieux ? Et ne désireraient-ils pas parler ? Après tant et tant d'années ? Je sais que je me sentis moi-même tiré comme un poisson

au bout d'une ligne. J'étais sorti de mon corps – je pouvais voir mon corps endormi près du feu mort et froid, mais ce n'était pas moi. J'en avais été arraché pour regarder au-dehors la cité des dieux.

Il aurait dû faire noir, car c'était la nuit, mais il ne faisait pas noir. Il y avait des lumières partout – des rangées de lumières – des cercles et des taches de lumière – dix mille torches n'auraient rien été en comparaison. Le ciel lui-même était éclairé, et on pouvait difficilement voir les étoiles avec cette incandescence dans le ciel. Je pensai : « C'est une puissante magie », et me mis à trembler. Il y avait un grondement dans mes oreilles, pareil au mugissement de l'eau des rivières sur les rochers. Puis mes yeux s'habituaient aux lumières et mes oreilles aux sons. Je sus que j'étais en train de contempler la cité telle qu'elle était quand les dieux étaient vivants.

C'était une vision de l'esprit, naturellement. Oui, une vision de l'esprit. Je n'aurais pas vu cela si j'avais été dans mon corps – mon corps serait mort. Il y avait des dieux partout, à pied ou dans des chariots, des dieux impossibles à dénombrer, et leurs chariots bloquaient les rues. Ils avaient transformé la nuit en jour pour leur plaisir – ils ne se couchaient pas en même temps que le soleil. Le bruit de leurs allées et venues était comme le bruit de plusieurs cataractes. Ce qu'ils pouvaient faire était magique – ce qu'ils faisaient était magique.

Je regardai à travers une autre fenêtre – les grandes vignes de leurs ponts étaient raccommodées et les routes des dieux allaient vers l'est et vers l'ouest. Sans repos, sans repos allaient les dieux ! Toujours ils étaient en mouvement. Ils s'enterraient dans des tunnels sous les rivières, ils volaient dans les airs. Avec d'incroyables outils ils accomplissaient des travaux géants. Ils n'épargnaient aucun endroit de la terre car, s'ils désiraient une chose, ils la faisaient venir de l'autre côté du monde. Et toujours, alors qu'ils travaillaient ou se reposaient, qu'ils festoyaient ou faisaient l'amour, il y avait un battement dans leurs oreilles – la pulsation de la cité géante, battant et battant comme le cœur d'un homme.

Etaient-ils heureux ? Qu'était le bonheur aux yeux des dieux ? Ils étaient grands, ils étaient puissants, ils étaient merveilleux et terribles. Tandis que je les regardais, eux et leur magie, je me sentis comme un enfant. Un peu plus, me sembla-t-il, ils auraient fait descendre la lune du ciel. Je les vis avec leur sagesse au-delà de la sagesse, leur connaissance au-delà de la connaissance. Pourtant, tout ce qu'ils faisaient n'était pas bien fait – je pouvais même voir cela – leur sagesse ne pouvait pas grandir jusqu'à ce que tout soit paix.

Alors je vis leur destin venir à leur rencontre et ce fut une terrible

parole du passé. Cela vint sur eux tandis qu'ils marchaient dans les rues de leur cité. J'avais participé aux combats contre le Peuple des Forêts – j'avais vu mourir des hommes. Mais cela ne se passait pas ainsi. Quand les dieux combattent les dieux, ils utilisent des armes que nous ne connaissons pas. Il y eut du feu qui tomba du ciel, puis un brouillard qui empoisonnait. C'était le temps du Grand Incendie et de la Destruction. Ils se mirent à courir dans les rues de leur cité – les pauvres dieux ! Puis les tours commencèrent à s'écrouler. Quelques-uns réussirent à s'échapper – oui, quelques-uns. Les légendes le disent. Mais même lorsque la cité fut devenue un Lieu Mort, pendant plusieurs années le poison demeura sur le sol. Je vis cela arriver – je vis le dernier d'entre eux mourir. C'était l'obscurité sur la cité et je pleurai.

Tout cela, je l'ai vu. Je l'ai vu comme je l'ai dit, et pourtant je n'étais pas dans mon corps. Quand je m'éveillai le matin j'avais faim, mais je ne pensai pas tout d'abord à ma faim car mon cœur était perplexe et rempli de confusion. Je savais pourquoi il y avait des Lieux Morts mais je ne voyais pas pourquoi cela était arrivé. Il me semblait que cela n'aurait pas dû se produire, avec toute la magie qu'ils possédaient. Je fouillai la maison, à la recherche d'une réponse. Il y avait tant de choses dans la maison que je ne comprenais pas et pourtant je suis prêtre, fils de prêtre. C'était comme se trouver d'un côté du grand fleuve, la nuit, sans lumière pour montrer le chemin.

C'est alors que je vis le dieu mort. Il était assis sur sa chaise, près de la fenêtre, dans une pièce où je n'étais pas encore entré. Au premier moment, je crus qu'il était vivant. Puis je vis la peau du dos de sa main – elle était comme du vieux cuir. La pièce était close, chaude et sèche – sans aucun doute cela avait contribué à sa conservation. Tout d'abord j'eus peur de l'approcher – puis la peur me quitta. Il était assis regardant la cité, habillé comme l'étaient les dieux. Il était difficile de lui donner un âge – il n'était ni jeune ni vieux. Mais il y avait de la sagesse sur sa face, et aussi une grande tristesse. On pouvait voir qu'il n'avait pas essayé de se sauver. Il s'était assis à sa fenêtre et avait regardé mourir sa cité – puis lui-même était mort. Mais il vaut mieux perdre sa vie que son esprit, et on pouvait voir à son visage que son esprit n'avait pas été perdu. Je savais, bien sûr, que si je le touchais il tomberait en poussière – et pourtant il y avait quelque chose d'invaincu sur son visage.

C'est alors que je sus qu'il était un homme – je sus alors qu'ils avaient été des hommes, et non pas des dieux ou des démons. C'est une grande connaissance, difficile à exprimer ou à croire. Ils étaient des hommes, ils allaient le long d'une route obscure mais ils étaient des hommes. Je ne ressentis plus de peur après cela, je n'eus pas peur

en rentrant chez moi, bien qu'il m'ait fallu combattre deux fois les chiens et que j'aie été poursuivi pendant deux jours par le Peuple des Forêts. Quand je revis mon père, je priai et fus purifié. Il toucha mes lèvres et ma poitrine et dit : « Tu étais un enfant lorsque tu es parti. Tu es revenu homme, et prêtre. » Je dis « Père, ils étaient des hommes ! Je suis allé dans le Domaine des Dieux et j'ai vu ! Tuez-moi, si telle est la loi, mais je sais maintenant qu'ils étaient des hommes. »

Il me regarda de tous ses yeux puis dit : « La loi n'a pas toujours la même forme – tu as fait ce que tu as fait. Je n'aurais pas pu le faire de mon temps mais tu es venu après moi. Raconte ! »

Je racontai et il écouta. Après cela, je voulus tout dire au peuple mais il ne fut pas de cet avis. « La vérité est un cerf difficile à chasser, dit-il. Si tu absorbes trop de vérité à la fois, la vérité peut te tuer. Ce n'est pas inutilement que nos pères ont interdit l'accès aux Lieux Morts. » Il avait raison – il vaut mieux que la vérité soit distillée petit à petit. Etant prêtre, je sais cela. Peut-être, dans les anciens jours, les hommes absorbaient-ils la connaissance trop vite.

Néanmoins, nous avons commencé. Ce n'est pas seulement pour le métal que nous allons dans les Lieux Morts maintenant – il y a les livres et les écrits. Ils sont difficiles à apprendre. Et les outils magiques sont cassés, mais nous pouvons les regarder et nous émerveiller. Au moins, nous commençons. Et quand je serai devenu prêtre en chef, j'irai à nouveau jusqu'au grand fleuve, je le traverserai et pénétrerai à nouveau dans le Domaine des Dieux – le lieu New York – non pas seul, mais en compagnie d'un groupe d'hommes des collines. Nous chercherons les représentations des dieux et trouverons le dieu Ashing et les autres, le dieu Licoln et Biltmore et Moïse. Mais ils étaient des hommes, ceux qui ont construit la cité, pas des dieux ni des démons. Ils étaient des hommes. Je me remémorai le visage de l'homme mort. Ils étaient des hommes qui vivaient sur cette terre avant nous. Nous recommencerons.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

BENÊT (Stephen Vincent). – Poète et romancier de la génération de Hemingway, Stephen Vincent Benêt (1898-1943) puisa les sujets de ses récits les plus connus – *John Brown's Body* (1928) et *Western Star* (1943) – dans l'histoire américaine. Il écrivit aussi des nouvelles fantastiques, dont *The Devil and Daniel Webster* est la plus célèbre. Il exprima à plusieurs reprises son inquiétude devant le côté inhumain de la mécanisation croissante, accordant sa confiance aux individualistes et à leur héroïsme.

BESTER (Alfred). – Né en 1913, Alfred Bester entreprit des études de médecine, puis de droit, tout en suivant de nombreux cours à option : cette diversité d'intérêts reflétait un caractère de dilettante brillant qui devait ultérieurement marquer ses récits de science-fiction. Alfred Bester se fit connaître en écrivant pour la radio et la télévision, et en collaborant à des magazines tels que *Holiday* et *Rogue*. Il s'imposa relativement tard comme romancier de science-fiction avec *The Demolished Man* (*L'Homme démoli*, 1953) et *The Stars my Destination* (*Terminus les étoiles*, 1956). Dans ses nouvelles, il excelle à faire ressortir l'élément paradoxal, incongru ou simplement bizarre, qui piquera la curiosité du lecteur. Il fut critique des livres dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* entre 1960 et 1962. En 1957, Alfred Bester présenta à l'Université de Chicago un exposé qui constituait pratiquement une « confession » sur son activité d'auteur de science-fiction ; le texte de cet exposé a été-inclus dans *The Science Fiction Novel*.

BLOCH (Robert). – Né en 1917, Robert Bloch publia son premier récit en 1935. Il se rattachait à l'époque au groupe des jeunes auteurs pour lesquels Howard Phillips Lovecraft était une sorte de guide, de mentor par correspondance. Robert Bloch a écrit dans les domaines de la science-fiction, du fantastique, du policier et du récit de terreur, tout en manifestant souvent un sens poussé de l'humour (lequel ne se manifeste pas uniquement dans la noirceur, ainsi que le prouvent en particulier les nombreux écrits qu'il donne régulièrement aux fanzines). Pour le grand public, Robert Bloch est surtout célèbre pour avoir écrit *Psychose*, dont Alfred Hitchcock tira un film. Pour l'amateur de science-fiction, il est un écrivain doué d'un détachement remarquable : il sait créer avec autant de lucidité que de méthode des climats, des intrigues et des décors où la lucidité et la méthode, précisément, perdent leur rôle habituel. Avec Robert A. Heinlein, Cyril M. Kornbluth et Alfred Bester, Robert Bloch fut un des conférenciers invités en 1957 par l'Université de Chicago à parler sur la science-

fiction, les exposés ayant ultérieurement été publiés en volume sous le titre de *The Science Fiction Novel*.

DEL REY (Lester). – Né en 1915, d'ascendance partiellement espagnole, Ramon Feli Sierra y Alvarez del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s'est pas signalé par ses romans, mais par un certain nombre de nouvelles mémorables, au milieu d'une production dont la diversité reflète dans une certaine mesure sa carrière mouvementée. *Helen O'Loy* (1938) fut chronologiquement une des premières présentations du thème d'un robot acquérant des sentiments humains. *Nerves* (1942) raconte avec réalisme un accident dans un centre nucléaire. *For I am a Jealous People* (1954) est une variation iconoclaste sur le thème des dieux extraterrestres. Depuis 1969, Lester del Rey critique les livres nouveaux dans la revue *If*.

DICK (Philip Kindred). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fait d'abord figure d'industriel de la science-fiction, publiant près de soixante nouvelles en 1953 et 1954. Dans son premier roman, *Solar Lottery* (*Loterie solaire*, 1955), il se pose en discipline de van Vogt, mais certaines nouvelles comme *The Father-King* (*Le Père truqué*, 1955) sont déjà plus personnelles. Dans les années suivantes, il publie surtout des romans et son originalité s'affirme progressivement. En 1960 et 1961, tous ses efforts sont consacrés à *The Man in the High Castle* (*Le Maître du haut château*, 1962), qui lui vaut le Hugo et le place au tout premier rang des spécialistes du genre. Suit une période exceptionnellement féconde : en 1964 paraissent à la fois *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* (*Le Dieu venu du Centaure*), *The Simulacra* (*Simulacres*), *The Penultimate Truth* (*La Vérité avant-dernière*) et *Clans of the Alphane Moon* (*Les Clans de la Lune Alphane*). Sa maîtrise de l'art d'écrire est d'autant plus remarquable qu'il écrit très vite. Plus remarquable encore est la cohérence de son inspiration : toute son œuvre est organisée autour de quelques thèmes centraux tels que le nombre infime de détenteurs du pouvoir, leur tyrannie, leur habileté à se maintenir en place en dupant leurs victimes, la vocation de celles-ci pour les illusions, les mirages et à la limite la folie, le poids de la contrainte et les caprices plus cruels encore du hasard. Peu à peu cependant la critique sociale devient moins centrale tandis que l'expérience de la drogue et les tendances délirantes conduisent à l'éclatement du récit : cette dernière période culmine avec *Ubik* (1969) et aboutit à un silence de plusieurs années, que l'écrivain consacre

surtout à se soigner.

FYFE (Horace B.). – Auteur de quelques dizaines de nouvelles dont la plupart furent publiées entre 1947 et 1952.

LEIBER JR. (Fritz). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber, Jr. naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débuts en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell, Jr., dirigeait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les aventures héroïques du Grey Mouser (*Le cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*) ; en même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940), sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passe au roman avec *Conjure Wife*, roman fantastique humoristique paru dans *Unknown* en 1943, puis *Gather, Darkness ! (A l'aube des ténèbres)*, 1943) et *Destiny Times Three* (1945) ; dans ces deux derniers livres, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945, il devient corédacteur en chef de *Science Digest* et cesse d'écrire. De 1949 à 1953, il écrit une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Corning Attraction* (1951), et *The Moon is Green (La Lune était verte)*, 1952) : cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression, il se met à boire et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte le *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time (La guerre dans le néant)*, 1958) et *The Wanderer (Le Vagabond)*, 1964). Fritz Leiber est sans doute avec Theodore Sturgeon l'auteur le plus original de sa génération ; son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé, et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend pleinement justice.

MERRIL (Judith). – Née Judith Zissman en 1923, Judith Merrill fut mariée à Frederik Pohl. Ayant fait du travail de documentaliste pour un romancier, puis pour un historien, elle se mit à écrire à son tour. Son premier récit de science-fiction fut publié en 1948. Plusieurs de ses nouvelles se distinguent par un point de vue féminin, voire féministe. En 1956, Judith Merrill fit paraître une anthologie de récits parus en 1955 (*S-F : The Year's Best*) qui fut suivie de onze autres. Les premières rassemblèrent effectivement plusieurs des meilleurs récits de l'année ; la qualité baissa cependant par la suite, au fur et à mesure

que Judith Merrill puisait toujours plus largement ses récits hors des magazines spécialisés, dans son désir de faire ressortir la diffusion toujours plus grande du genre. Judith Merrill fut aussi critique de livres, dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* notamment, et elle fut, dans une large mesure, responsable de la vogue aux Etats-Unis de ce qu'on appela la « Nouvelle Vague » de la science-fiction, illustrée en particulier par James G. Ballard et Harlan Ellison.

MILLER, JR. (Walter M.). – Né en 1923, Walter M. Miller, Jr., fit des études d'ingénieur électricien. Il passa quatre ans dans l'aviation américaine pendant la seconde guerre mondiale, combattant au-dessus de l'Italie et des Balkans. Il se mit à écrire en 1949, ayant été immobilisé à la suite d'un accident de voiture. Sa foi catholique imprègne plusieurs de ses récits, et en particulier, *A Canticle for Leibowitz* (*Un cantique pour Leibowitz*, 1959) qui est un des meilleurs romans confrontant la religion et la science dans le cadre de l'anticipation.

MOORE (Ward). – Né en 1903, Ward Moore entreprit une carrière littéraire parallèlement à son activité de libraire. Il fut parfois considéré comme un homologue de Ray Bradbury par le ton poétique de ses récits, le climat parfois mélancolique qu'il aime créer et surtout sa méfiance à l'égard de la science. Il a écrit deux romans notables : *Greener than you Think* (1947) raconte la fin du monde étouffé par la végétation, *Bring the Jubilee* (1952) se déroule dans un univers parallèle où les Sudistes ont gagné la Guerre de Sécession aux Etats-Unis.

MORRIS (G. A.). – G. A. Morris est un de ces auteurs qui passent comme des étoiles filantes dans l'univers de la science-fiction – ou simplement qui changent de pseudonyme : une seule nouvelle a paru sous cette signature en 1953.

SHECKLEY (Robert). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fut dans les années cinquante l'auteur-vedette de la revue *Galaxy*, qui à certaines époques publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes comme Phillips Barbee et Finn O'Donnevan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait la narration et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets extrêmement brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Robert Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (Oméga, 1960), *Mindswap* (*Echange standard*, 1965) et *Dimension of Miracles* (*La Dimension des*

Miracles, 1968), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Deadrun* (*Chauds les secrets !*, 1961). Sa nouvelle *The Seventh Victim* (*La Septième Victime*, 1953) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima Vittima* (*La Dixième Victime*), il en tira un roman du même titre (1965).

SEABRIGHT (Idris). – Cette signature est un pseudonyme de Margaret Saint-Clair, née en 1911 et qui, sous diverses signatures, publia des récits habituellement courts dans lesquels le ton importe plus que le thème.

STURGEON (Theodore). – Pseudonyme d'Edward Hamilton Waldo, né en 1918 d'une famille installée en Amérique depuis le XVI^e siècle et comptant beaucoup de membres du clergé. Mère divorcée en 1927 et remariée en 1929 avec un homme très autoritaire qui interdit les magazines de science-fiction à son beau-fils. Débuts en 1939 : publie surtout du fantastique dans *Unknown*, accessoirement de la science-fiction dans *Astounding*. Lancé par *It* (*Unknown*, 1940), il reste pourtant un auteur maudit à cause de ses tendances morbides : le célèbre *Bianca's Hands* (*Les Mains de Bianca*), écrit en 1939, ne parut qu'en 1947. La mobilisation, puis le divorce (1945) le réduisent au silence. John W. Campbell l'ayant aidé à sortir de la dépression, il reprend sa collaboration à *Astounding* et confie ses textes fantastiques à *Weird Tales* ; il n'écrit plus alors que des « histoires thérapeutiques », c'est-à-dire centrées sur un personnage de malade et cherchant comment on peut le guérir. Surtout connu comme auteur de nouvelles, il écrit néanmoins deux excellents romans, *The Dreaming Jewels* (*Cristal qui songe*, 1950) et *More than Human* (*Les Plus qu'humains*, 1954). Malheureusement, il reste psychologiquement vulnérable : un deuxième divorce l'ébranle à peine en 1951, mais la rupture de son troisième mariage l'ébranle plus profondément à la fin des années cinquante ; il cesse d'écrire de la science-fiction, vit à l'hôtel et travaille pour la télévision, ne répondant ni au courrier ni au téléphone. A la suite d'un quatrième mariage en 1969, il reprend espoir et se remet à écrire. Bien qu'il soit avant tout un-auteur instinctif, écrivant d'un seul jet sans se corriger, il est fort admiré par la « Nouvelle Vague » pour son sens du bizarre et son désir de comprendre et surtout de ressentir les émotions les plus singulières de ses personnages : aussi est-il devenu critique attitré de la *National review* (1961) et, plus récemment, du *New York Times*. *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1962.

TENN (William). – Pseudonyme de Philip Klass, né en 1920. N'a écrit qu'une cinquantaine de nouvelles, surtout dans les années cinquante où il fut l'un des auteurs marquants de la revue *Galaxy*. Il est connu

par son sens de l'humour et sa désinvolture, mais le pathétique et l'amertume ne sont pas moins significatifs de son œuvre. Depuis 1959, il ne fait plus que de rares apparitions aux sommaires, car son temps est pris par l'enseignement de la science-fiction qu'il donne à l'Université de l'Etat de Pennsylvanie ; il a cependant donné un roman, *Of Men and Monsters (Des hommes et des monstres*, 1968). Il a aussi composé une belle anthologie sur l'enfant dans la science-fiction : *Children of Wonder* (1953).

1 Tribu indienne actuellement Parquée dans une réserve de Floride, mille cinq cents kilomètres au sud du New Jersey (N.d.E.).